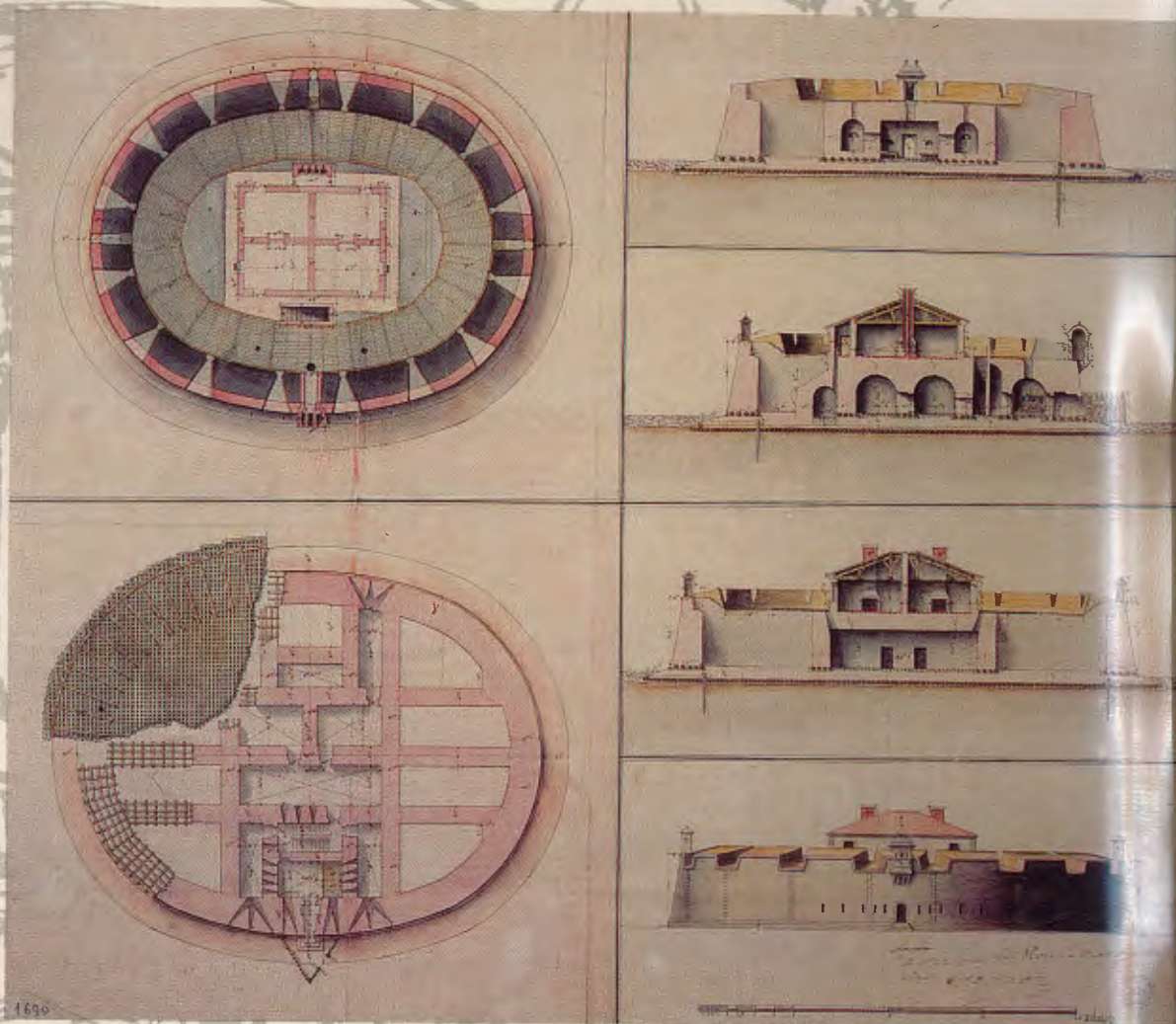


REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX



TOME LXXXII
ANNÉE 1991

BU LETTRES

B.U. DE BORDEAUX



0BXN0038907

publiée par la Société Archéologique de Bordeaux
avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil général de la Gironde

42 1927, 91-82

Revue Archéologique de Bordeaux

*Tome LXXXII
Année 1991*



*Revue publiée avec le concours de la Municipalité de Bordeaux
et du Conseil général de la Gironde*

*Société Archéologique de Bordeaux
1, place Bardineau,
33000 Bordeaux*

*Société fondée en 1873,
reconnue d'utilité publique
par décret du 11 mars 1915*

Photographie de couverture :

*Plan de Fort-Pâté, agréé par Louis XIV
le 10 décembre 1690.*

*Document conservé par la S.A.V.B.
Cliché J.-M. Arnaud, Musée d'Aquitaine.*

Chronique d'Archéologie bordelaise année 1991

par Marie-Agnès Gaidon-Bunuel *
avec la collaboration de Dany Barraud **
et de M.-C. Lerat-Hardy ***

□ Conformément à la tradition, la Société Archéologique de Bordeaux ne prend sous sa responsabilité ni les opinions émises ni les analyses et synthèses développées par les auteurs.

□ Elle interdit toute reproduction totale ou partielle de documents sans son autorisation écrite.

De nombreuses petites interventions archéologiques ont vu le jour au cours de l'année 1991 sur le site de la ville de Bordeaux. Nous avons surveillé six campagnes d'évaluation sur des sites placés en périphérie du *castrum* antique : rue de Lalande, rue de Cursol, rue Delurbe, rue Goya, cours Victor Hugo, rue Fondaudège et une campagne *intra-muros* : rue Méthiviers. Quelques-unes d'entre elles ont été suivies de campagnes de fouilles de sauvetage urgent : rue de Cursol, rue Méthiviers ; ou de sauvetage programmé : rue de Lalande, Maison de la Miséricorde. Nous avons vu aboutir le projet de Canavéral, cours Victor Hugo, avec en préliminaire à la fouille, une étude du bâti existant réalisée par M.-C. Lerat-Hardy qui devait permettre de repérer le rempart du XIII^e siècle et de donner une chronologie relative des murs formant la construction. Enfin, les sondages qui avaient eu lieu en décembre 1990, 3 rue Lafayette¹, ont donné lieu à une petite fouille de sauvetage urgent en début d'année.

Nous avons choisi de regrouper la présentation des opérations lorsque les sondages et la fouille se sont succédé rapidement.

Les fouilles archéologiques

«Les bureaux d'Aliénor», 3 rue Lafayette

(fig. 1 et 2, n° 1)

Une fouille de sauvetage urgent fut réalisée sur l'emplacement d'une cage d'ascenseur, en janvier 1991². Elle mit en évidence une succession de niveaux s'insérant chronologiquement entre la fin du I^{er} siècle ap. J.-C. et le XIX^e siècle.

Haut-Empire : vestiges d'un habitat ?

Un niveau de sol de chaux, de la fin du I^{er}-début du II^e siècle ap. J.-C., est apparu en fond de fouille, arrêté à la cote inférieure de l'ouvrage réalisé pour la cage d'ascenseur. Après avoir été recouvert de sable stérile de type alluvionnaire, il fut détruit. Il pouvait appartenir à un habitat privé installé en limite de la zone urbanisée ou bien se rattacher à un secteur d'activité artisanal (entrepôts ?). Il est intéressant de noter que ces vestiges se trouvent à proximité des piliers de Tutelle, reconnus en 1975³, à l'ouest et semble-t-il non loin de l'emplacement présumé du *forum*.

* Archéologue municipale de la ville de Bordeaux.

** Conservateur du patrimoine à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

*** Contractuelle à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine.

1. S.A.B., 1990, tome LXXXI, p. 4.

2. Cette fouille fut conduite par M.-A. Gaidon-Bunuel, archéologue municipale de la ville de Bordeaux avec la collaboration de trois ouvriers de fouilles contractuels : L. Bernard, L. Destrade, M. Rimé, recrutés par l'A.F.A.N. Elle eut lieu du 15 au 30 janvier en même temps que la réalisation du gros œuvre sur le fond de la parcelle. Cette opération a été intégralement financée par la société DUMÉZ.

3. Intervention conduite sous la responsabilité de M. Gauthier, Directeur des Antiquités.



Fig. 1. — Bordeaux. Situation des interventions archéologiques dans la ville actuelle.

● amphithéâtre Palais Gallien.



Fig. 2. — Bordeaux. Situation des interventions archéologiques dans la ville antique.

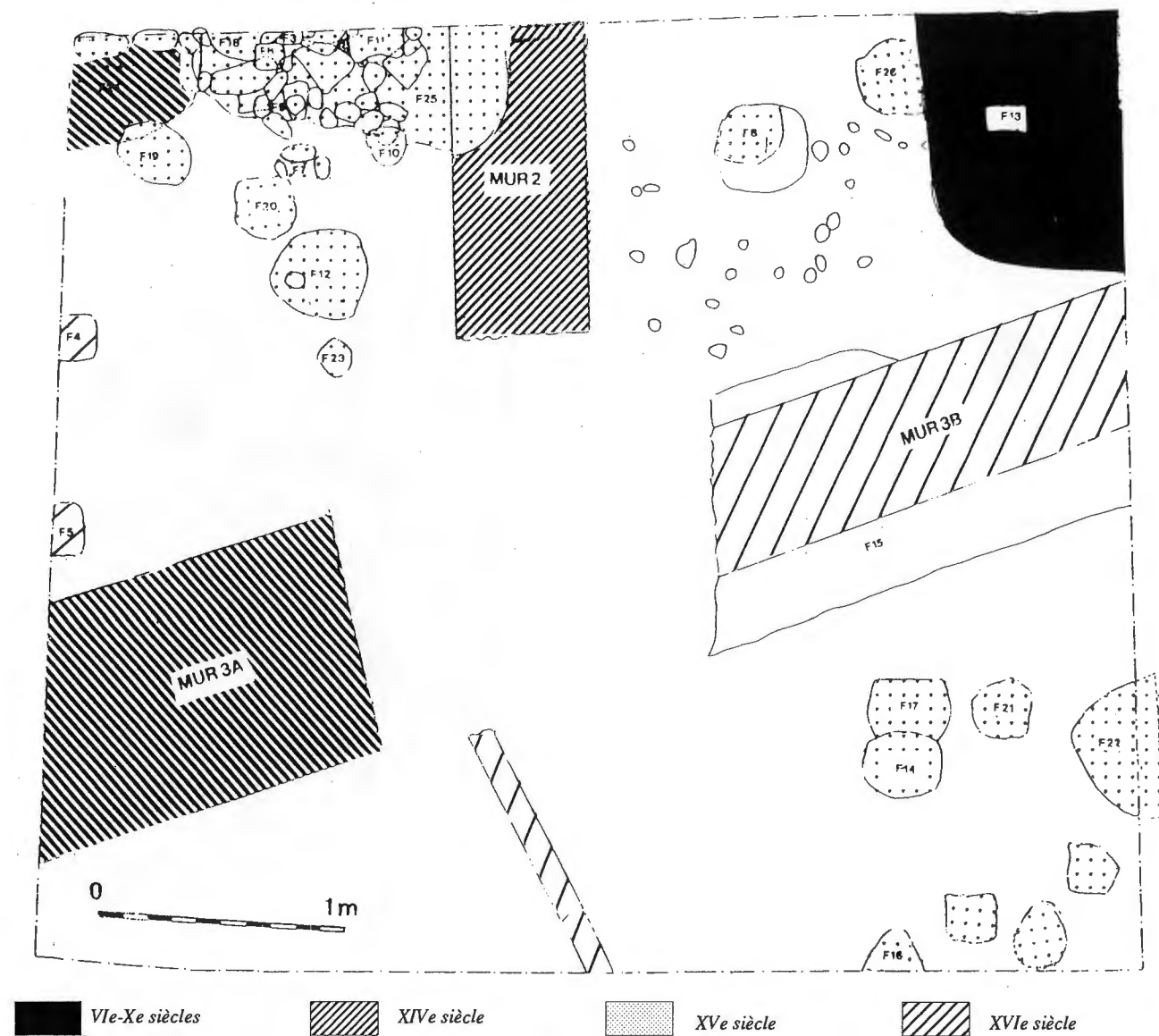


Fig. 3. — Bordeaux, «Les bureaux d'Aliénor» 3, rue Lafayette (1991). Plan général des structures VIIIe-XVIIe siècles.

Haut Moyen Age : une fosse circulaire réutilisée comme dépotoir

Une fosse de forme circulaire, occupe l'angle nord-ouest de la fouille. Elle vient couper les niveaux de destruction romains. Son comblement associe de la céramique résiduelle romaine de la fin du Ier ou du début du IIe siècle ap.J.-C., des fragments de marbre vert, à des tessons du Haut Moyen Age dont un fragment de col avec départ d'anse marqué au doigt qui semble apparaître vers le Xe siècle sur le site de la place Camille Jullian⁴.

Bas Moyen Age et moderne : artisanat du fer, puis voirie et retour à l'habitat

Trois pièces à vocation artisanale pour le travail du fer sont aménagées à la fin du XIVe siècle ou au début du XVe siècle. Cette activité dure jusqu'au XVIIe. Il subsiste les traces d'une fosse creusée contre un mur, remplie de scories de fer, dans une pièce où l'activité semble plus importante. Le sol d'une deuxième salle, était également jonché de grosses scories. Les salles possèdent des sols de galets ennoyés dans un bain de mortier, ou des sols de

4. L'étude globale du mobilier a été réalisée par S. Fabre-Dupont, qui travaille également à l'étude du mobilier médiéval de la place Camille Jullian.



Fig. 4. — Bordeaux, «Les bureaux d'Aliénor» 3, rue Lafayette (1991). Voirie seconde moitié XVIIe siècle.

mortier qui sont refaits régulièrement et dans lesquels des trous ou des calages de poteaux apparaissent au gré des divers aménagements.

Puis dans la seconde moitié du XVIIe siècle, les murs sont arasés, les pièces sont remblayées, le terrain est nivelé avec du sable pour asseoir un empierrement de galets (voie, cour ou passage ?). Deux ornières, distantes de 1,50 m,

sont soulignées par des galets de plus grosse taille. L'orientation de ces ornières, ouest-est, subit un infléchissement dans la partie orientale de la fouille où elle devient ouest/nord-est.

Cet empierrement est perforé par le creusement d'un puits, de forme ovale, entre les deux ornières, au XVIIIe siècle.

Au XIX^e siècle, la margelle du puits est récupérée, le puits est comblé. Un mur nord-sud est construit au dessus. Pour éviter un affaissement du mur sur les remblais meubles, une pierre de seuil est réemployée pour fermer l'ancienne ouverture du puits.

U.A.S.O. : 12, rue de Cursol

(fig.1 et 2, n° 2)

L'Union des Aveugles du Sud-Ouest avait déposé un permis de construire comportant des salles de musique en sous-sol. Un sondage de reconnaissance fut effectué le 30 janvier 1991. Il venait confirmer la présence de niveaux romains, entrevus précédemment aux 38-42 de la rue de Cursol⁵, soit 200 m plus loin vers l'ouest, dans un secteur mal connu des archéologues hormis la fouille de sauvetage sur l'îlot parunis en 1986⁶, situé plus à l'est et la fouille du parking République en 1970⁷. Ces résultats motivèrent une fouille de sauvetage urgent.

I^{er} au IV^e siècle : les vestiges d'une *domus* suburbaine

La fouille, conduite en mars 1991⁸, a porté sur 100 m² de terrain. Elle a mis en évidence les substructions d'une *domus* romaine suburbaine construite sur la terrasse naturelle de grave à la fin de la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C. Plusieurs pièces évoluant autour d'une petite cour ont pu être abordées en chrono-stratigraphie. Après une première phase de destruction vers la fin du II^e ou le début du III^e siècle ap. J.-C., la *domus* est restructurée et l'orientation des murs varie légèrement. Seules les pièces proches de la rue actuelle sont entièrement réaménagées tandis que les pièces arrières subissent quelques changements au niveau des cloisonnements : déplacement d'un mur et mise en place de calages de poteaux dans l'une des pièces.

5. Sept sondages de reconnaissance avaient été réalisés sur les parcelles 38 à 42 à la fin de l'année 1990, sur le projet de restructuration du B.E.C. Quatre d'entre eux ont révélé la présence de structures romaines en dur (murs, caniveaux, sol en béton de tuileau) détruites avant une mise en culture du terrain. Les deux autres sondages avaient révélé des niveaux d'occupation riches en macro restes.

6. Fouille conduite sous la responsabilité de M.-A. Gaidon-Bunuel, de mars à juin 1986 ; voir *B.S.A.B.*, 1986, tome LXXVIII, p. 11 à 16.

7. Fouille placée sous la responsabilité de J.-F. Pichonneau, I.T.A. à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine

8. La fouille fut conduite sous la responsabilité de M.-A. Gaidon-Bunuel, archéologue municipale de la ville de Bordeaux, avec la collaboration de trois ouvriers de fouilles : L. Destrade, F. Leroy, M. Rimé, recrutés par l'A.F.A.N. Elle a été intégralement financée par le maître d'ouvrage : l'Union des Aveugles du Sud-Ouest et s'est déroulée du 15 au 30 mars 1991.



Fig. 5. — 3, rue Lafayette (1991).
Vue générale de la voirie
2^e moitié XVII^e.



Fig. 6. — 3, rue Lafayette (1991).
Vue de l'un des derniers sols
de l'atelier moderne.

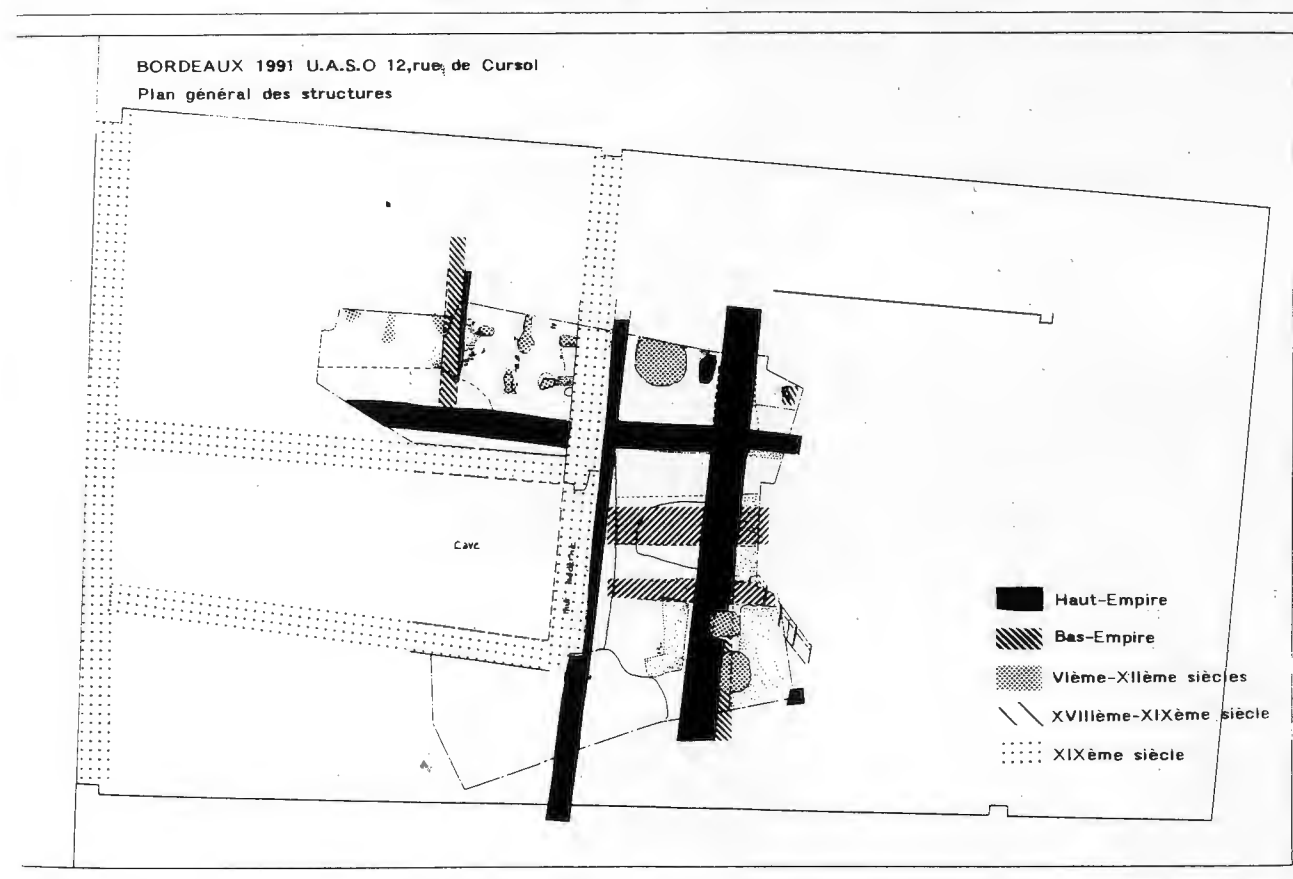


Fig. 7. — Bordeaux (1991), U.A.S.O. 12, rue de Cursol. Plan général des structures.

Du IV^e siècle au XIII^e : transformation de l'habitat

Entre le IV^e et le XIII^e siècle cet habitat est totalement transformé. Les derniers sols de tuileau des deux premières pièces sont perforés par des trous de poteaux et des tranchées pour installer des cloisons, tandis que l'on creuse un puisard dans la troisième salle. Celui-ci servira ensuite de dépotoir. Les pièces les plus éloignées de la rue sont détruites et certains murs sont épierrés tandis que les autres sont arasés au niveau des sols. L'absence de sols fonctionnant avec ces structures, vraisemblablement en bois, ne nous permet pas de caler chronologiquement plus précisément cette occupation du site. Toutefois l'étude précise du mobilier issu du comblement du puisard nous fournira, il faut l'espérer, quelques indices complémentaires de chronologie relative.

Ces nouvelles structures sont abandonnées puis laissées un moment à ciel ouvert comme en témoignent des graviers de ruissellement des eaux présents sur tout le site. Les murs romains subsistant en élévation sont ensuite presque tous épierrés sans doute pour récupérer les matériaux.

Du XIII^e siècle au XVII^e : des vignobles ?

Au XIII^e siècle, le terrain est alors remblayé avec de la terre arable. Il peut s'agir d'un apport avant une mise en culture. Le secteur de Sainte-Eulalie abritait des vigneron, des



Fig. 8. — Bordeaux, 12, rue de Cursol (1991).
Sol de galets, Haut Empire.

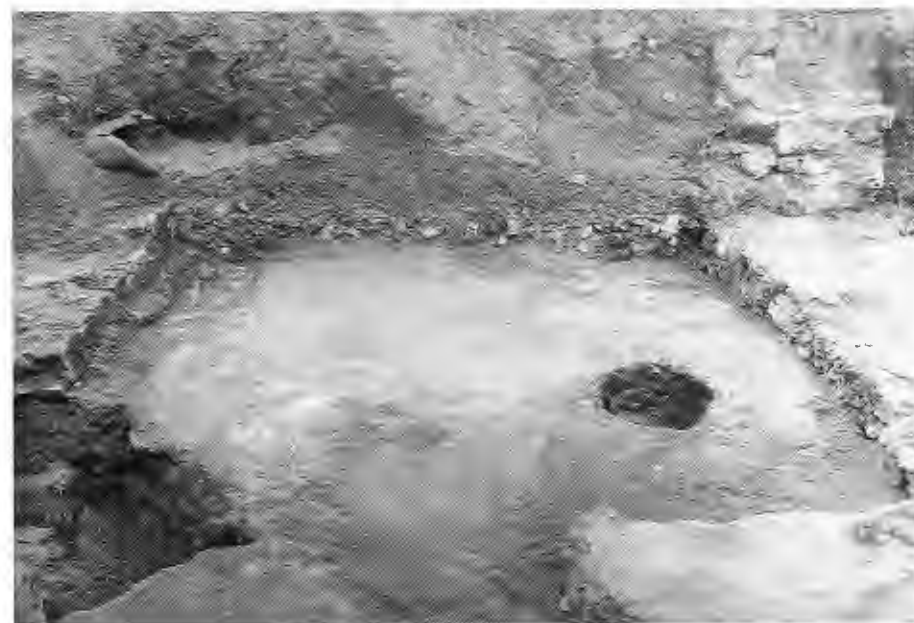
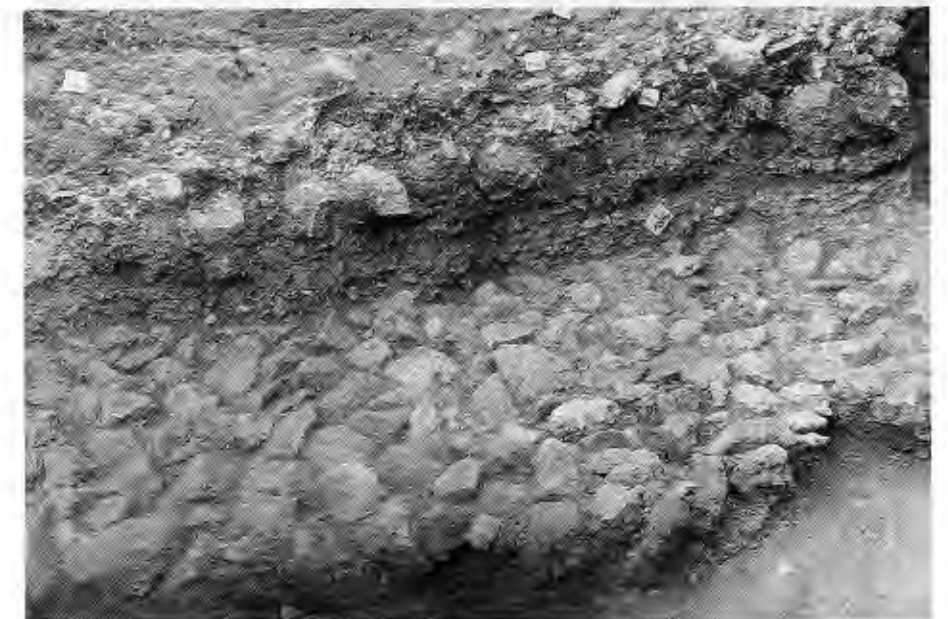


Fig. 9. — Bordeaux,
12, rue de Cursol (1991).
Sol de chaux.

Fig. 10. — Bordeaux,
12, rue de Cursol (1991).
Mur Bas-Empire.



Fig. 11. — Bordeaux,
12, rue de Cursol (1991).
Radier de pierre d'un sol de tuileau.



tenanciers du chapitre. Néanmoins, les vignes de la grande maison bénédictine étaient assez clairsemées : les mentions n'en deviennent nombreuses qu'au milieu du XIII^e siècle⁹.

Les constructions suivantes sont mises en œuvre au XVIII^e siècle. Elles définissaient encore la trame du parcellaire avant la fouille.

Cet habitat pourra être comparé à celui du site de Parunis, fouillé en 1986¹⁰ construit entre le deuxième et le troisième quart du I^{er} siècle ap. J.-C. Il est placé sur la même frange extérieure de la ville romaine. L'intérêt de ce site réside à la fois dans le relevé d'un habitat, dont les orientations vont pouvoir être confrontées aux données actuelles connues, mais surtout dans la démonstration de la persistance des structures antiques, remaniées, dans le paysage médiéval en zone péri-urbaine.

9. Histoire de Bordeaux, Bordeaux pendant le Haut Moyen Age sous la direction de C. Higounet, 1963, chapitre II, p. 255-256.

10. B.S.A.B., 1986, tome LXXVII, p. 13 à 16. Voir aussi Découvertes archéologiques à Parunis, de Mithra aux Carnes, S.A.B., 1988.



Fig. 12. — Bordeaux, rue Méthivier.
Vue générale du chantier.

Au premier plan, l'aire de circulation antique; bordée des bases de piliers, est percée par des fosses du Haut Moyen Âge.
Au fond apparaissent les niveaux de remplissage d'une structure portuaire antique semi-enterrée (hangar ?).

4 à 6 rue Méthiviers

(fig. 1 et 2, n° 3)

Un permis de construire déposé pour la réalisation d'un restaurant gastronomique avec de grandes salles voûtées

en sous-sol, 4 à 6 rue Méthiviers, sur l'emplacement d'une ancienne imprimerie, avait retenu toute notre attention.

Le terrain était déjà occupé par des caves sur environ 1/3 de sa surface. Trois sondages d'évaluation ont été mis en œuvre les 8 et 11 février 1991¹¹, dans les bâtiments existants,

11. Les sondages ont été conduits sous la responsabilité de M.-A. Gaidon-Bunuel, archéologue municipale de la ville de Bordeaux, avec la collaboration de L. Destrade, bénévole, et de deux terrassiers mis à disposition par le maître d'ouvrage. Ils ont été réalisés manuellement en raison de l'impossibilité de faire pénétrer des engins sur le terrain avant la démolition du bâtiment.



Fig. 13. — Bordeaux, rue Méthivier.
Fondation et base d'un pilier de
l'arcature bordant la rue antique.

deux sur les terres pleins et un dans le sous-sol existant. Les deux premiers, sur les terres pleins, ont été arrêtés arbitrairement à la profondeur de 2,50 m pour des raisons de sécurité, et le troisième, au sous-sol, est descendu jusqu'à 0,50 m avec l'arrivée de la nappe d'eau. Ils ont révélé la présence d'horizons médiévaux et romains qui motivèrent la réalisation d'une fouille de sauvetage en avril 1991¹².

Résultats de la fouille¹³

La fouille de la rue Méthivier à Bordeaux s'est déroulée du 15 avril au 15 juin 1991. Ce sauvetage a dû être réalisé en raison de la menace qui pesait sur une partie de la parcelle, des travaux de construction d'une salle de restaurant souterraine devant faire disparaître une centaine de m² de terrain archéologique. Situé à 50 m des quais antiques du port de Burdigala et à l'intérieur du castrum, ce secteur risquait de livrer d'importants vestiges d'époque gallo-romaine et médiévale. De plus, les limites de l'occupation protohistorique n'étant pas très bien connues dans cette zone, il apparaissait probable que des niveaux d'occupation antérieurs à la conquête romaine soient découverts.

Deux zones de fouilles ont été définies en fonction des caractéristiques du terrain et des projets architecturaux. La

cave existant au 4 de la rue Méthivier ne faisant pas l'objet de modification portant atteinte au sous-sol, seul un sondage de 2 m² y a été pratiqué. L'autre secteur a, quant à lui, été l'objet d'une fouille, complétée par une rapide étude du bâti existant.

Les principaux résultats de cette intervention ont permis de confirmer l'organisation structurale du parcellaire médiéval dont le cadre est visiblement fixé depuis le XII^e siècle. Les modifications ultérieures, redécoupage notamment, s'effectuent toujours dans le cadre du schéma primitif. Ainsi, la parcelle d'origine qui couvre en gros 120 m² de superficie se transforme au XIV^e siècle en deux parties de 60 m², ce qui correspond aux observations que l'on peut encore réaliser sur le cadastre contemporain pour ce qui est de la taille des parcelles. Il semble donc que l'on perd en superficie ce que l'on gagne probablement en élévation.

Une autre observation faite rue Méthivier vient conforter les résultats obtenus sur d'autres chantiers bordelais. Il s'agit de l'apparition dans le courant du XIV^e siècle de constructions en dur réalisées essentiellement à l'aide de pierres de lest récupérées.

Aucune trace d'occupation antérieure à la conquête romaine n'a pu être décelée dans le sondage réalisé sous le sol de

12. La fouille a été placée sous la responsabilité de D. Barraud, conservateur des fouilles à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine. Elle s'est déroulée du 15 avril au 15 juin 1991 avec la collaboration de M.-C. Gineste et X. Charpentier, archéologues fouilleurs qualifiés, E. Gassies, W. Migeon, X. Matilla, ouvriers de fouilles. Elle a été financée aux deux tiers par l'aménageur S.C.I. rue Méthiviers et pour un tiers par l'Etat.

13. Dany Barraud est l'auteur de la notice qui suit.

la cave. Tout juste un niveau très argileux (de remblais ?) contenant quelques fragments de céramique attribuables, sans certitude, au premier Age du Fer.

La première occupation, dans l'état actuel de l'étude, semble être un sol de gravier chronologiquement situable aux environs de 30 - 20 av. J.-C. Un habitat en torchis et argile crue lui succède au tournant de l'ère. Après avoir connu une occupation relativement brève, il est détruit et laisse place à une rue bordée de portiques. Les niveaux de rue n'ont pu être fouillés. Seuls trois piliers d'un portique ont été dégagés. Cet axe urbain correspond tout à fait au schéma de trame urbaine dont nous avons proposé une esquisse (Barraud, 1988). Il permettait de relier le forum de Burdigala au port antique de Bordeaux. Cette rue, bordée de portiques, a fonctionné comme telle jusqu'au III^e siècle au moins, puis ensuite jusqu'au VII^e ou VIII^e siècle mais sans portique. C'est à partir du haut Moyen Age que la bande de circulation de la rue est progressivement grignotée par des fosses-dépotoirs. Le parcellaire médiéval inclut le portique, mais maintient l'existence d'une ruelle sur le

tracé de l'ancienne voie antique. Ce n'est probablement qu'à l'époque moderne que des constructions transforment cet axe en impasse qui subsiste encore de nos jours.

La seule structure antique découverte en bordure de cette rue a été établie en entaillant le relief. L'arrière de l'édifice prend en effet appui sur le terrain naturel qui a été décaissé de manière à réaliser un bâtiment de plain-pied avec les quais antiques. C'est du moins ce que nous supposons au vu des cotes d'altitude très proches. La fonction de cette construction est mal définie. Toutefois, l'absence de sols en tuileau au profit d'un sol de gravier mal damé, la taille des murs, le travail de décaissement opéré pour mettre la structure en parfaite liaison altimétrique avec les quais du port, incitent à voir dans cette structure un entrepôt d'une quarantaine de mètres de long. Son utilisation aurait été continue jusqu'au Ve siècle au moins. Par la suite, une partie des murs sont récupérés, les tranchées et le bâtiment comblés avec des matériaux divers. Quelques fragments de céramique estampée paléochrétienne ont été observés dans ce remblai.

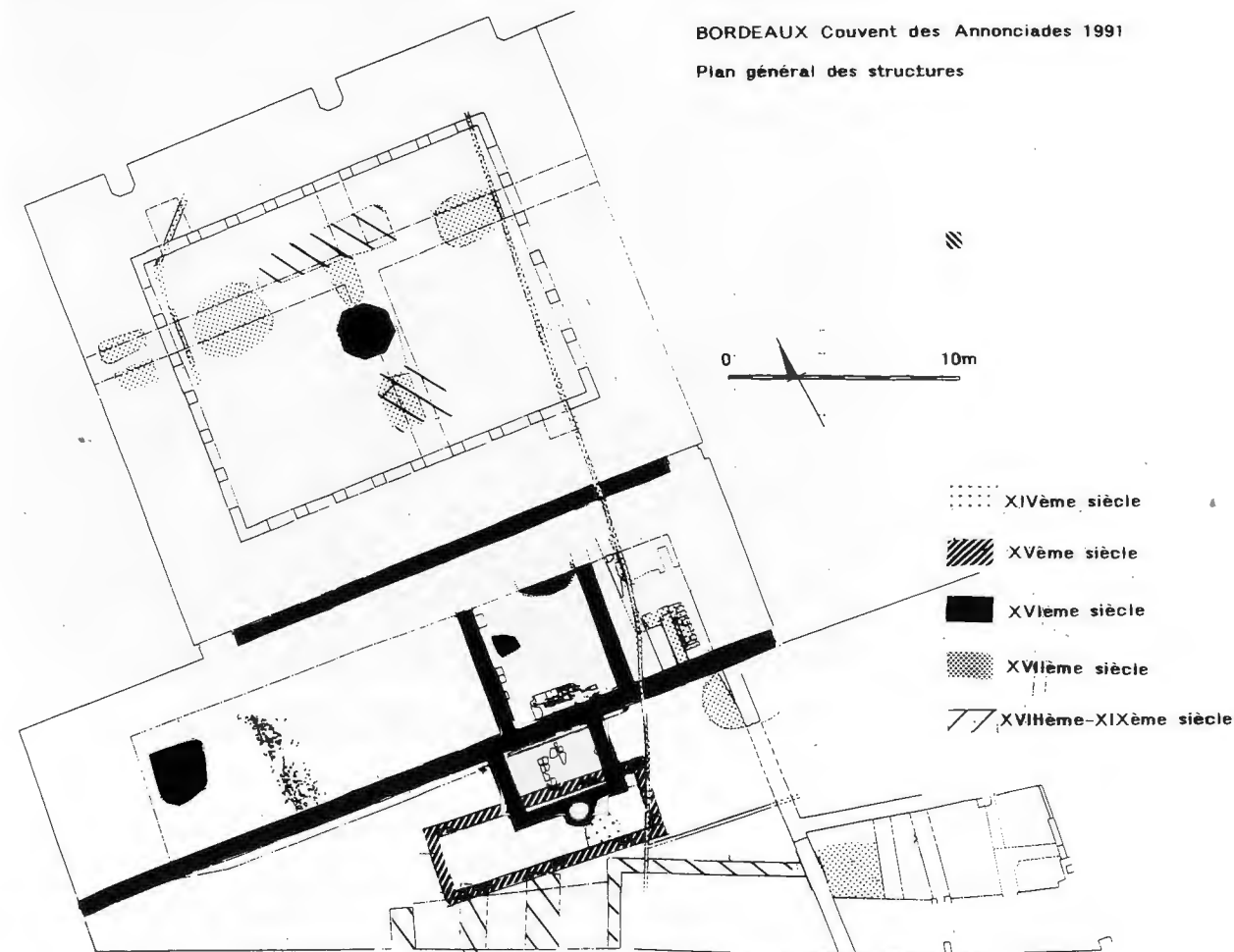


Fig. 14. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991). Plan général des structures.

La Miséricorde Ancien couvent des Annonciades

(fig. 1 et 2, n° 4)

Une fouille de sauvetage programmé¹⁴ précéda la restructuration de la maison de la Miséricorde, créée en 1808, par M.-T. de Lamouroux dans le couvent des Annonciades, fondé en 1519, pour la réalisation de la future Direction des Affaires Culturelles d'Aquitaine. La proximité de la nécropole gallo-romaine des rues Tombe-l'Oly et Saint-Cric, des découvertes anciennes romaines

rue de Lalande, rue Henri IV, sous l'hôpital Saint-André¹⁵, la présence de l'église Sainte Eulalie, de fondation présumée ancienne¹⁶, enfin les vestiges de la troisième enceinte longeant les parcelles au sud, nous avait conduit à programmer une campagne de fouilles archéologiques après la restauration de la chapelle, classée, et du cloître, pour partie classé et pour partie inscrit à l'inventaire, avant la mise en œuvre des terrassement pour les bâtiments neufs.

L'intervention archéologique a porté sur trois espaces distincts : le cloître, les terrains situés au sud du cloître et la chapelle.

14. Cette fouille conduite sous la responsabilité de M.-A. Gaidon-Bunuel, archéologue municipale de la ville de Bordeaux avec la collaboration de D. Bonnissent et A. Métois, archéologues fouilleurs qualifiés, et de F. Leroy, M. Rimé, L. Destrade, ouvriers de fouille et de 5 à 10 étudiants bénévoles, s'est déroulée du avril au juin 1991. Elle a été financée par la ville de Bordeaux dans le cadre d'une soultte avec l'Etat, maître d'ouvrage.

15. B.S.A.B., 1880, tome VII, 2-3, p. 133, p. 137, p. 143 ; 1886, XI, p. 60-2 ; 1951-3, tome LVIII, p. 15.

16. Maillé (Marquise de), *Recherches sur les origines chrétiennes de Bordeaux*, Bordeaux 1959, p. 212 à 216.



Fig. 15. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991). Cloître XVI^e, vue des tranchées et du socle de la croix originelle.

Le cloître

Le projet des architectes¹⁷ prévoyait l'abaissement du sol pour retrouver la hauteur originelle du mur-bahut.

Deux tranchées perpendiculaires est-ouest et nord-sud et deux sondages ont donc été ouverts afin de repérer les niveaux en chrono-stratigraphie.

Le jardin du cloître : support central, fosses de construction

Les tranchées ont fait apparaître dans le jardin du cloître :

- une série de fosses remplies de matériaux de construction (ardoises vers 1520, tuiles à crochets vers 1602, tuiles canal vers 1673¹⁸, pierres calcaires, blocs de schistes, galets de lest), contemporaines des phases successives de construction ou de restructuration du couvent (XVIe au XIXe siècle).

- un socle octogonal en pierres calcaires qui servit de support à une vasque ou à une croix au XVIe siècle. Il fut repris au XIXe pour asseoir une croix en béton.

- un enduit extérieur d'étanchéité, lissé, à base de tuiles concassées très finement et de chaux d'où sa couleur rose. Il est réalisé à partir du niveau ancien de circulation du jardin.

Galerias du cloître : sols superposés, fosses de sépultures communes

Il a été possible de distinguer à l'intérieur des galeries :

- des sols de travail liés à la construction des murs du cloître et des bâtiments adjacents (église, logis, communs...)

- deux pavements successifs du cloître des XVIe et XVIIe siècles (des bandes de carreaux de terre cuite unis, de 13 cm de côté, horizontaux, encadrent des bandes de carreaux placés en diagonales) entre 50 cm et 80 cm de profondeur suivant les galeries.

- un pavement de grosses dalles de pierre (0,63 x 0,63 x 0,10) disposées en diagonales, au-dessus des deux sols précédents, au XVIIIe siècle.

- deux fosses de sépultures du XVIIe, orientées est-ouest dans la galerie occidentale. Une seule a pu être fouillée. Elle comportait les ossements de trois individus dont deux étaient encore en connexion. Les inhumations étaient disposées en décubitus dorsal, sur une planche de bois, munie d'un dossier, dans un linceul fixé par des épingles. Les mains étaient jointes ou croisées sur l'abdomen. Une alliance en argent fut retrouvée à l'annulaire gauche de chacune des sépultures. Jonc simple ou demi-jonc, bordé d'un liseré, la dernière portait gravé à l'intérieur le nom de la défunte : ANNE FAIART¹⁹.

Les terrains au sud du cloître

Le projet des architectes comprenait la construction d'un bâtiment neuf pour le Service régional de l'archéologie sur un niveau de sous-sol. Une fouille de sauvetage fut réalisée sur 525 m².

Bas-Empire : une limite de parcellaire ?

Un alignement de pierres sèches, orienté nord-sud, semble indiquer une limite de parcelle dans des niveaux de mise en culture romains tardifs (III-IVe siècles). Il peut être mis en relation avec un sol de chaux aperçu sous la galerie orientale du cloître.

17. Le projet, conçu par l'agence d'architectes Brochet-Lajus-Pueyo et par P. Carle, architecte, a été lauréat d'un concours national.

18. D'après les contrats retrouvés aux Archives Départementales, série H supplément, Annonciades, par J. Perrin, conservateur à l'Inventaire.

19. M. Pierre Coudroy de Lille, membre de la Société Archéologique de Bordeaux, fit pour nous des recherches dans les Archives Départementales (série H Les Annonciades 7-8-9) et nous rapporte :

Elle était la fille de Pierre de Fayard, conseiller au parlement de Bordeaux et de Jeanne Pichot, fille d'un docteur en médecine de Bordeaux. Elle est née le 15 novembre 1586 et fut baptisée le 23 novembre au baptistère de Saint-André de Bordeaux.

La famille était originaire de Périgueux, où son arrière grand-père était juge-mage en 1530, et son grand-père conseiller à la cour des aydes de cette ville, qui fut collègue et ami de Michel Montaigne. Elle avait un frère Antoine de Fayard, qui fut conseiller au parlement de Bordeaux et continua la descendance. Son frère François fut curé à l'église Saint-Projet, son frère Gilles devint chanoine à la cathédrale Saint-André de Bordeaux. Sa sœur, Marie, était rentrée chez les Ursulines de Bordeaux.

Elle entra au couvent des Annonciades à Bordeaux en 1600, alors que Marie Fabre était mère ancelle et Françoise de Gasq vice-gérante. Elle figure dans les listes de religieuses en 1606, 1614, mais plus en 1624, 1626. On peut donc en déduire qu'elle décéda entre ces deux dates, elle avait alors entre 30 et 40 ans.

Le nom se retrouve orthographié sous diverses formes : Faiart, comme sur l'anneau, Fayard, Faiard, Fayart, avec ou sans particule. Dans les armoiries familiales, figure un arbre en rappel de l'origine du terme : faillard, le hêtre, « d'or à un arbre nommé Fayard de sinople surmonté de trois flammes de gueules rangées en chef ».

Voir ci-après l'article de P. Coudroy de Lille p. 197-201.



Fig. 16. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991). Bâtiment enterré, XVe. Détail du mur sud, on distingue l'ouverture et un trou correspondant à l'emplacement de la poutre soutenant le plancher.

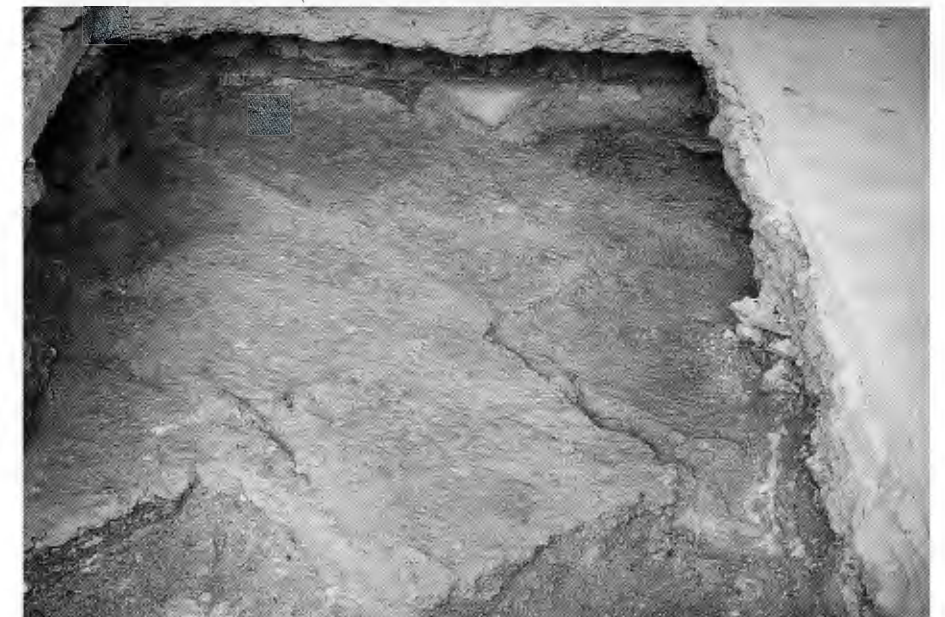


Fig. 17. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991). Assise d'un sol de dalles de pierres de 0,60 cm de côté disposées en diagonales, XVIIIe.

Haut Moyen Age : absence de niveaux

Il n'existe pas de traces d'une occupation mérovingienne quelconque contemporaine du couvent de femmes mentionné par la Marquise de Maillé²⁰, sous l'actuelle église Sainte-Eulalie.

Bas Moyen Age : une fosse dépotoir et un bâtiment excavé

Le fond d'une fosse-dépotoir du XIVe siècle, de forme grossièrement circulaire, a été aperçue dans la partie sud-est de la fouille. Elle est recoupée par la construction d'un

20. Ibid. 14.



Fig. 18. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991).
Cloître galerie ouest, fosses de sépultures XVIIe.



Fig. 19. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991).
Limite de la parcelle ?
Bas empire.

bâtiment enterré au XVe siècle. L'ouvrage construit avec des pierres calcaires et des galets de lest ennoyés dans un mortier ocre jaune en tranchées étroites depuis la surface de circulation se présente comme un long bâtiment rectangulaire de 9,60 m de long sur 3,20 m de large. Les murs est, ouest et sud sont percés de petites ouvertures en forme de meurtrières disposées assez irrégulièrement dans la partie basse qui pouvaient jouer un rôle de décharge ou de drains. Il est comblé brutalement au XVIe siècle lors de la construction des communs du couvent des Annonciades.

Les communs du couvent des Annonciades : cuisine, réfectoire et appentis

Les sources mentionnent la construction des cuisines, du réfectoire, de commodités. Néanmoins ces éléments n'ont pas été pris en compte lors de l'élaboration du plan du couvent au XVIIIe siècle. La fouille avait donc pour but d'en retracer un plan et d'en noter les évolutions.



Fig. 20. — Bordeaux, couvent des Annonciades (1991).
Vue générale de la cuisine, du réfectoire et d'une annexe, XVIIe.

Le réfectoire et la cuisine étaient accolés au mur sud du cloître, dans le prolongement l'un de l'autre. Quatre pavements de petit carreaux de terre cuite unis de 13 cm de côté, puis de 20 cm de côté se succédèrent entre le XVIe et le XVIIe siècle. La cuisine était dallée de pierres rectangulaires, puis elle fut pavée de petits carreaux de terre cuite. Elle possédait une grande cheminée, adossée au mur sud puis encastrée au XVIIIe siècle dans celui-ci. La plaque-foyer (huit briques posées de chant en damiers) était définie par un alignement de grosses pierres calcaires. Sur son côté est se trouvait un évier bas dont les eaux étaient évacuées par une rigole en pierre longeant à l'extérieur le mur sud. La partie orientale de cette cuisine servait au stockage des denrées (traces de placards). Au sud de ces salles, un solin de pierres sèches délimitait un espace empierré. Il peut s'agir d'un appentis en bois ou torchis et bois qui abritait un puisard aménagé dans le mur sud. Une canalisation de pierres fut créée au XVIIe siècle²¹ ; elle provenait du cloître, traversait la cuisine et longeait cet appentis à l'est en direction du mur d'enceinte de la ville. Elle servit jusqu'au XIXe siècle.

Une série de fosses utilisées comme dépotoirs, contemporaines de la construction des communs ou de leur uti-

lisation, ont livré un mobilier abondant qui permettra de restituer une partie de la vaisselle des Annonciades et de suivre certaines des activités auxquelles pouvaient se livrer les sœurs, telles que la couture ou la peinture.

La chapelle des Annonciades

Afin de repérer la hauteur initiale des niveaux de sols et de limiter les travaux destructifs du nouveau projet à l'intérieur de la chapelle, deux sondages ont été réalisés.

Le sondage de la porte nord-ouest a mis en évidence le réhaussement successif des sols de l'église sur 50 cm de haut.

Celui du chœur a livré, outre la même succession de niveaux de sols, l'emplacement d'une fosse d'inhumation, vidée de sa sépulture, dont le pourtour était maçonné dans la partie supérieure. Il pourrait s'agir de la tombe de la fondatrice Jacqueline Andron de Lansac dont les dernières volontés testamentaires stipulaient qu'elle avait choisi d'être enterrée dans l'église, en avant de l'autel principal²².

21. Un texte de la Jurade de Bordeaux autorise sa création le 18 août 1627, A.D., supplément Annonciades, H. 78. cf. recherche de J. Perrin, *ibid.* 16.

22. A.D., 2E 1716 cf. recherches de J. Perrin *ibid.* 16.

56, rue Permentade - 16 rue Bragard (Causserouge II)

Le programme immobilier de 1988, portant sur les parcelles 7 à 9 rue Causserouge, 12 à 14 rue Bragard²³, a été étendu cette année 1991 aux parcelles 16 rue Bragard, 54-56 rue Permentade, ainsi que cela était prévu initialement. La fouille de sauvetage programmée a couvert une surface de 500 m² correspondant à l'emplacement du parking souterrain de l'immeuble projeté.

23. B.S.A.B., 1988, tome LXXIX, p. 11 à 14.

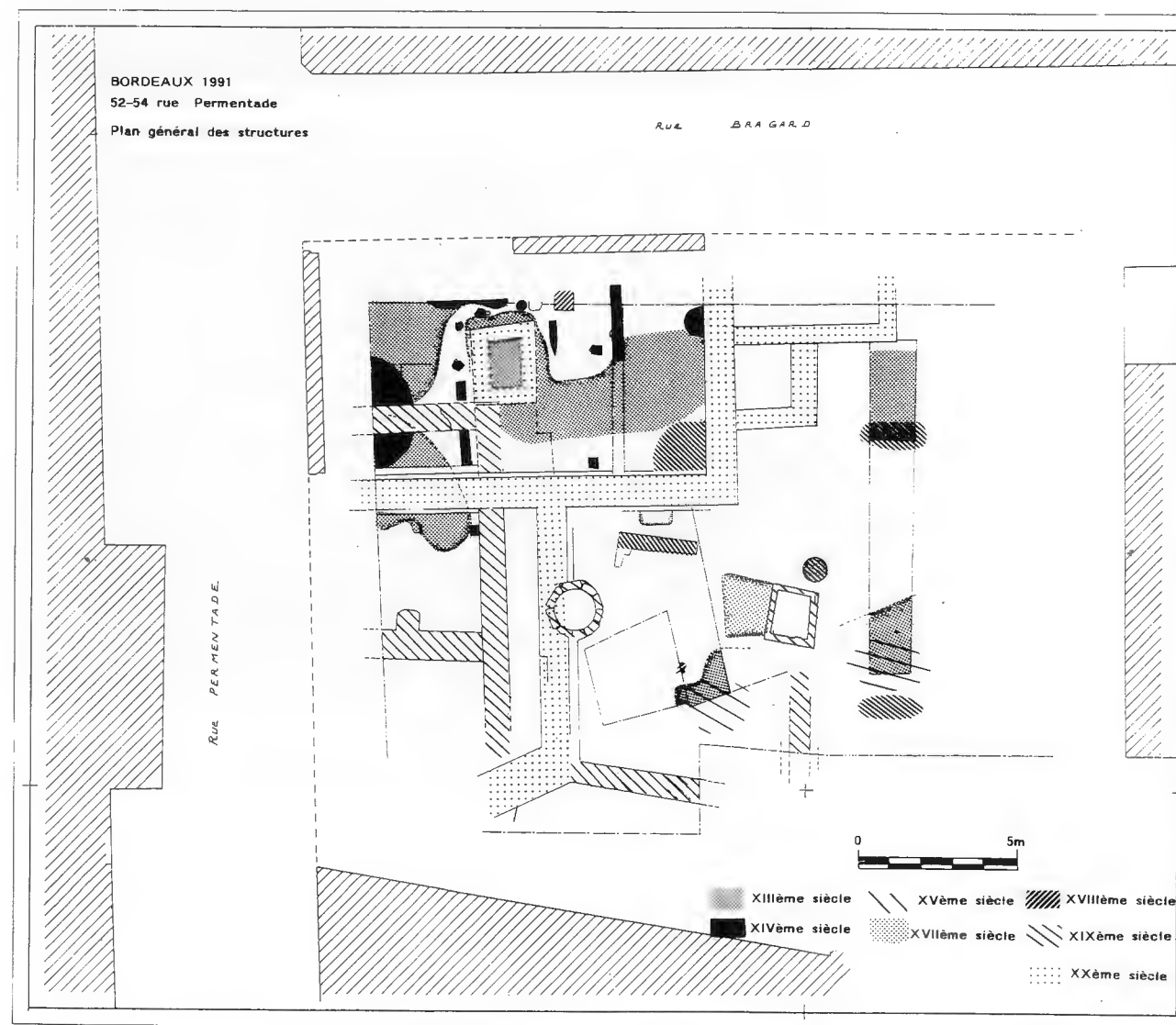


Fig. 21. — Bordeaux, 52-54 rue Permentade (1991). Plan général des structures.

XII-XIIIe siècles : des fosses d'extraction d'argile et de grave

Une série de grandes fosses d'extraction de grave ou d'argile apparaissent sur l'ensemble du terrain. De forme diverses et variées, elles sont comblées d'abord progressivement par des remblais entrecoupés de colluvionnements, puis par des dépotoirs à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe. Ces fosses viennent s'ajouter aux fosses



Fig. 22. — Bordeaux, rue Permentade (1991). Solin de pierres, sablières de cloison en torchis et trous de poteaux, début XIVe.

précédemment découvertes en 1988 sur la première intervention²⁴ et montrent que le terrain servit de carrière. L'absence totale de structures liées à une activité de potier nous incite maintenant à mettre ces fosses en relation avec des campagnes de constructions importantes mises en œuvre au Moyen Âge comme celles par exemple du rempart XIIe-XIIIe siècle, bâti autour du faubourg Saint-Eloi ou encore la fondation du prieuré hospitalier de Saint-Jacques, ou celle des couvents des ordres mendiants (augustins, franciscains, clarisses...) au début du XIIIe siècle avant l'implantation puis la fixation d'un parcellaire médiéval dans la seconde moitié du XIIIe.

2e moitié du XIIIe siècle-XIVe siècle : habitat et artisanat

Au-dessus et en bordure de ces principales fosses sont installées des structures construites sur solin de pierres avec des élévations en torchis et bois et des calages de poteaux, alignées sur les structures découvertes en 1988 dans la première zone de fouille. Ces niveaux avaient été alors identifiés comme pouvant appartenir à un habitat privé. La présence sur le site de déchets de tabletterie, de scories de fer, de déchets de cannes de verrier, dans les sols en place et dans les fosses-dépotoirs nous permettent de penser que cet habitat se doublait peut-être d'une petite activité artisanale locale. Cet habitat fut détruit par le feu à la fin du XIVe siècle.

24. Ibid. 22.



Fig. 23. — Bordeaux, rue Permentade (1991). Trous de poteaux, XVIIe.



Fig. 24. — Bordeaux, rue Permentade (1991).
Cheminée ou poteau porteur ?
début XIVe.

XVe-XVIe siècles : des fosses dépotoirs

Au XVe et XVIe siècles plusieurs fosses de forme circulaire perforent les niveaux et viennent se superposer aux fosses d'extraction de grave. Elles sont comblées par des épandages de dépotoirs.

XIIe siècle au XIXe siècle : campagnes de construction successives

De nouvelles constructions sont bâties au XVIIe siècle dans l'angle sud-ouest de la parcelle n° 54 rue Permentade. Elles sont agrandies progressivement vers le nord. Avec celles-ci fonctionne une fosse-dépotoir.

Au cours des siècles suivants, l'habitat s'agrandit et se développe sur les deux parcelles en front de la rue Permentade avec en arrière des espaces cour ou jardin perforés de fosses-dépotoirs ou latrines successives dans une barrique en bois cerclée de fer, curée puis comblée brutalement au XIXe siècle, ou ensuite dans une latrine construite en pierres calcaires. De même apparaît une structure légère avec un solin de pierres et des calages de poteaux au centre du terrain.



Fig. 25. — Bordeaux, rue Permentade (1991).
Barrique enterrée ou latrines ? XVIIIe-XIXe.

Îlot Canavéral ²⁵

Le projet immobilier de l'O.P.H.L.M. de la Gironde sur l'emprise des anciens établissements Canavéral, situés entre le cours Victor Hugo, la place de la Ferme de Richemont, les rues de Guienne et Saint-James, a imposé une intervention archéologique en deux phases : une étude du bâti précédant la démolition, puis une fouille ²⁶.

L'importance du site d'après les sources et la bibliographie

Le site se trouve sur la rive droite du Peugue, dans le périmètre de la ville du Haut-Empire mais en dehors de l'enceinte urbaine du Bas-Empire.

L'endroit appartient au faubourg Saint-Eloi dont la formation remonterait au XIIe siècle, comme la fondation de l'église du même nom qui est mentionnée en 1159. Lieu d'échanges grâce au marché qui s'y installe, ce faubourg devient un pôle économique attirant la bourgeoisie qui y fait construire des *oustaus* dès la fin du XIIe siècle et le début du XIIIe ²⁷.

Une tentative de siège du faubourg par Alphonse VIII de Castille, vers 1206, pourrait avoir motivé la fortification du bourg Saint-Eloi. Un texte de 1219 laisse supposer que les travaux étaient engagés à cette date ²⁸; la construction a pu s'échelonner au moins sur les trois premières décennies du XIIIe siècle.

L'édification de l'hôtel de ville à l'ouest de la porte Saint-Eloi atteste l'établissement du pouvoir politique dans le bourg au XIIIe siècle. La porte Saint-Eloi, qui reçoit deux nouvelles tours en 1246 ²⁹, devient d'ailleurs le beffroi de la ville.

Au XIVe siècle, avec la construction de la troisième enceinte de Bordeaux, celle du bourg Saint-Eloi devient inutile. Ce n'est peut-être qu'à l'époque moderne que l'hôtel de ville s'agrandit vers le sud, débordant ainsi du bourg. Le bâtiment va subir un certain nombre d'avatars, notamment en 1657 lorsque le dépôt de poudre explose. Au XVIIIe siècle, une salle de spectacle est construite dans les jardins de l'hôtel de ville, qui paraît bien vétuste. Des projets de reconstruction sont lancés puis abandonnés, le siège de la Jurade étant transféré.

L'intérêt d'une opération archéologique dans ce secteur pour la période antique

Les quelques fouilles réalisées sur la rive droite de la Devèze ont rarement livré des vestiges remontant au Haut-Empire. Lorsque c'est le cas, comme à Parunis, cours Victor Hugo ³⁰, l'orientation des murs diffère de celle observée sur la rive gauche : reste donc à vérifier l'hypothèse d'une trame urbaine particulière à la rive droite ³¹.

Pour le Bas-Empire, les découvertes faites sur plusieurs chantiers archéologiques tels que ceux de Parunis ³², de la rue Huguerie ³³ ou de la place Canteloup à Saint-Michel ³⁴ laissent supposer qu'il existe des zones d'occupation en dehors de la ville retranchée du *castrum*. Qu'en est-il à Canavéral ?

Les vestiges antiques sont localisés en bordure sud de la fouille, c'est-à-dire aux endroits épargnés par les travaux de la fortification médiévale.

Sur plusieurs remblais de grave se succèdent un premier caniveau orienté nord-ouest à sud-est, un second orienté

25. Opération placée sous la direction de Marie-Christine Lerat-Hardy, auteur de la présente notice.

26. Ce sauvetage programmé était régi par une convention entre l'Etat, la ville de Bordeaux, l'Association pour les Fouilles archéologiques nationales, l'Office public H.L.M. de la Gironde, maître d'ouvrage ; la société Aquitaine de Construction, S.A.C.E.L., était maître d'œuvre. Je tiens à remercier l'équipe de cette fouille : G. Bernoux, D. Bonissent, D. Coquillas, L. Destrade, E. Gassies, H. Silhouette, ainsi que les bénévoles et M. Biron (restauration), S. Fabre-Dupont (étude de la céramique médiévale et moderne), C. Fondeville (dessin).

27. Y. Renouard (dir.), *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*, avec la collaboration de J. Bernard, P. Capra, J. Gardelles, B. Guillemain et J.-P. Trabat-Cussac, Bordeaux, Fédération historique du Sud-Ouest, 1965, p. 8.

28. *Ibidem* p. 36.

29. L. Drouyn, *Bordeaux vers 1450*, Bordeaux, 1874, p. 77.

30. M.-A. Gaidon, «Chronique d'Archéologie bordelaise», S.A.B., LXXVII, 1986, p. 13-16 et *Découvertes archéologiques à Parunis, de Mithra aux Cernes*, S.A.B. 1988.

31. D. Barraud, «Le site de «La France», origines et évolution de Bordeaux antique», *Aquitania*, VI, 1988, p. 58.

32. Cf. note 30.

33. M.-A. Gaidon, «Bordeaux, clinique Tourny, rue Huguerie», *Archéologie en Aquitaine*, 6, 1987, p. 33-35 ; «Chronique d'Archéologie bordelaise», S.A.B., LXXVIII, p. 3-6.

34. B. Bizot, «Bordeaux, espace Saint-Michel», *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 37 ; «Chronique d'Archéologie bordelaise», R.A.B., LXXIX, 1988, p. 5-9.

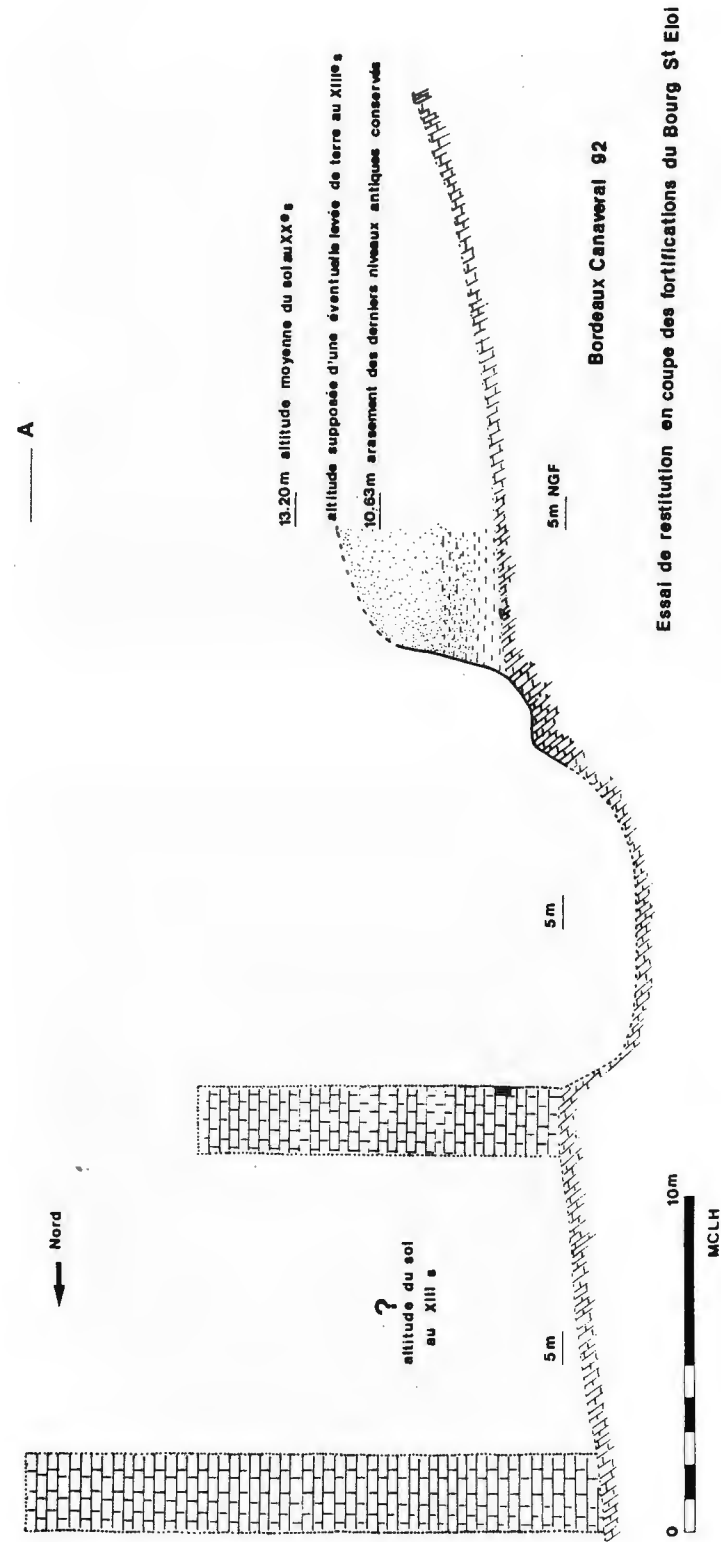


Fig. 26. — *Bordeaux Canavéral.*

nord-sud, puis un muret nord-sud qui fermait à l'est une construction dont le sol intérieur était en chaux. Selon une première observation du mobilier archéologique, ces différents niveaux s'échelonnaient entre le III^e siècle et le IV^e après Jésus-Christ. Ils attesteraient bien une occupation hors des murs du *castrum* durant la basse Antiquité, qui aurait même perduré jusqu'à l'époque mérovingienne, comme semblerait en témoigner le matériel de quelques unités stratigraphiques.

Un site majeur pour connaître la configuration des fortifications du bourg Saint-Eloi au Moyen Age

Il appartenait à l'archéologie de préciser la nature de l'occupation médiévale du site avant la construction de la fortification. Est-ce notamment l'existence d'un système défensif léger qui, vers 1206, a fait échouer le siège d'Alphonse VIII de Castille ?

Quel aspect l'enceinte du bourg avait-elle au XIII^e siècle ? Selon l'hypothèse la plus communément admise, le dispositif défensif comportait un double rempart, accompagné d'un fossé et d'un contrefossé ³⁵. Six portes complétaient l'ensemble et un châtelet très saillant, contonné par quatre tours rondes, précédait la porte Saint-Eloi. Ce type de fortification, très perfectionné, est rare au XIII^e siècle, surtout lorsqu'il s'agit de clore un espace urbain, et manifestement très onéreux. A quelles nécessités répondait-il ? Comment les travaux d'édification ont-ils progressés ? Il semble que le premier hôtel de ville de Bordeaux se soit installé à l'ouest de la porte Saint-Eloi, mais fut-il prévu à cet endroit dès la construction des remparts ou fut-il aménagé ultérieurement sur un terrain devenu une zone de padouens ?

35. Cette théorie, défendue par L. Drouyn, *Bordeaux vers 1450*, p. 8, semble corroborée par un texte de 1262 qui mentionne un fossat et un arrefossat, cf. J.-P. Trabut-Cussac, «L'essor communal», dans Y. Renouard (dir.), *Bordeaux sous les rois d'Angleterre*. En outre, il existe un plan de l'hôtel de ville, levé en 1749 par Pantin, où l'on distingue encore les vestiges de deux courtines et les tours du châtelet de la porte Saint-Eloi, cf. A.M. Bordeaux, IX, N 7-8.



Fig. 27. — Les structures antiques épargnées par le creusement du fossé médiéval. Cliché M.-C. L.-H.

L'étude du bâti, réalisée avant la démolition des immeubles du XIXe siècle et de 1925-30, devait apporter quelques éléments d'information : elle a surtout porté sur les caves accessibles qui occupaient un tiers de la surface ; en effet, la plupart des élévations en béton ne pouvait guère chemiser ou réemployer des structures plus anciennes. Après établissement de la chronologie relative des constructions, les murs des caves ont été systématiquement sondés sur les deux faces ; des sondages ont, en outre, été réalisés là où sont apparues des reprises dans le parement et des anomalies dans le nu ou dans l'épaisseur des murs.

Fut ainsi mis en évidence un mur, orienté est-ouest à 5° sud, qui existait au moins jusqu'à deux mètres en dessous du sol des caves. Sa face nord possédait encore des départs de murs ou de renforts perpendiculaires. Sa situation sur le tracé supposé des courtines extérieures de la fortification a d'abord permis de croire qu'il s'agissait des vestiges du second rempart. L'hypothèse d'une double enceinte paraissait confirmée.

Lors de la fouille, il apparut que ce mur, d'environ 1,20 m de largeur, avait des élévations abondamment reprises. Il fermait une petite salle, située au nord-est, qui semblait se prolonger vers l'est, dans la cave d'une maison voisine où subsistaient les départs d'une voûte d'arêtes. Les parements étaient en calcaire très dur, comme le dallage dont les blocs dépassaient 0,30 m d'épaisseur ; le mortier du dallage a livré un tesson manifestement moderne. L'ensemble pourrait appartenir à l'hôtel de ville.

Un sondage a révélé que le ressaut de fondation de ce mur reposait sur une maçonnerie orientée est-ouest : une telle structure pourrait bien correspondre au rempart extérieur arasé.

Si l'intervention archéologique n'a jamais permis d'accéder aux éventuels vestiges de la courtine intérieure, elle a en partie remis au jour une tour ronde de 6,50 m de diamètre, conservée sur au moins 2,50 m de hauteur. Arasée, elle fut



Fig. 28. — La tour de l'angle sud-ouest du châtelet de la porte Saint-Eloi. Cliché M.-C. L.-H.

probablement remplie de maçonneries au début du XXe siècle. Son appareil régulier est simple : les blocs, taillés dans un calcaire tendre, sont posés plein sur joint ; sur le parement, ils paraissent tantôt allongés tantôt cubiques et mesurent 0,28 m de hauteur moyenne. La tour correspond manifestement à celle qui fut construite demi-hors-d'œuvre sur l'angle sud-ouest du châtelet de la porte Saint-Eloi. Son vis-à-vis est partiellement conservé au numéro 44 de la rue Saint-James.

Le rempart extérieur et le châtelet étaient précédés par un fossé que la fouille a mis en évidence. La présence de plusieurs niveaux de caves modernes a toutefois interdit l'observation du profil complet du fossé ; sa liaison avec le rempart demeure inconnue. Un karst a produit un phénomène de soutirage, provoquant plusieurs effondrements de la contrescarpe qui était située à environ 13 mètres de la courtine. Il n'a pas été possible de déterminer si une levée de terre dominait ou non la contrescarpe. Le creusement du fossé, qui a largement entaillé le socle calcaire, a peut-être atteint une profondeur de 6 à 8 mètres. Les niveaux de remplissage appartenant à la phase

d'utilisation du fossé semblent indiquer qu'il fut sec dans ce secteur. Son comblement par des apports de remblais s'est échelonné entre le XVe siècle et la première moitié du XVIIe.

L'intervention archéologique n'a pas permis de savoir si les fortifications en dur du bourg Saint-Eloi ont succédé à un système défensif plus léger, du type fossé et palissade en bois. De même l'incertitude demeure quant à la contemporanéité de l'installation de l'hôtel de ville médiéval et de la construction des remparts. En revanche, l'existence d'une double enceinte est désormais certaine, comme la présence d'un important châtelet, cantonné de tours, en avant de la porte Saint-Eloi, entrée principale du bourg.

Reste à comprendre les motivations des commanditaires de fortifications aussi perfectionnées, dont il n'existait que peu d'exemples au XIIIe siècle. Était-ce une réponse à la grande frayeur qu'aurait suscitée vers 1206 le siège du faubourg Saint-Eloi par Alphonse VIII de Castille ? S'agissait-il d'affirmer avec ostentation un pouvoir économique, ou même politique ?

Les campagnes d'évaluation

16-20 rue Delurbe (fig. 1 et 2 n° 7)

Des observations faites lors de travaux d'urbanisation rue Fernand Marin³⁶, des découvertes anciennes de mosaïques romaines rue du Manège³⁷ et les fouilles récentes des rues Huguerie et du Palais-Gallien³⁸ ont précisé que la ville romaine du Haut-Empire s'étendait jusqu'à ces rues actuelles. La rue Delurbe s'inscrit dans un îlot³⁹ compris entre les deux derniers *decumani* mis au jour sous la Clinique Tourny⁴⁰ et la place des Grands Hommes⁴¹, à l'est du *cardo* découvert sous la Clinique Tourny. La fouille partielle de cet îlot (Huguerie-Palais-Gallien) avait mis en évidence les substructions d'ateliers artisanaux du bronze et du fer et d'entrepôts disposés à l'est et à l'ouest du *cardo*, en limite nord du *decumanus*, dès la première moitié du Ier siècle ap. J.-C.

Au Bas-Empire, la rue Delurbe est située à l'extérieur du *castrum*⁴² dont l'actuelle rue des Remparts matérialise encore virtuellement la limite ouest. Sa limite nord passait sous les immeubles compris entre le cours de l'Intendance et la rue Porte-Dijéaux ainsi que l'a confirmé récemment la recherche conduite dans le cadre d'une A.T.P. sur les enceintes tardives d'Aquitaine⁴³. Néanmoins les fouilles des rues Huguerie et Palais-Gallien⁴⁴ ont montré l'existence de structures tardives aménagées à l'intérieur des ateliers du Haut-Empire allant de pair avec une pérennité de la voirie jusqu'au Ve siècle tandis que les entrepôts étaient abandonnés.

Sur le Haut Moyen Age, les découvertes anciennes et les fouilles récentes restent muettes.

Les vestiges concernant le Moyen Age et l'époque moderne sont également discrets : une sépulture d'enfant ainsi que des fosses-dépotoirs, sans aucune structure organisée à proximité, furent repérées rue Huguerie.

Ce rapide panorama nous permettait d'aborder le site de la rue Delurbe avec des présomptions archéologiques certaines. C'est pourquoi une campagne de sondages fut organisée.

Les sondages

Il fut procédé à la réalisation de cinq sondages⁴⁵ (1,50 m large x 3,50 m long environ), après la démolition du bâti existant, dont trois sondages en fond de parcelle, un sondage entre les deux caves au milieu du terrain et un sondage à l'entrée du terrain, côté rue Delurbe.

Sondage 1

Le sondage, placé à l'est, a montré la présence :

- de 0 à -1,50 m / -1,80 m : niveaux d'occupation de type fosse-dépotoir, peu compacts, comprenant une grande quantité de tessons de céramique, et des céramiques archéologiquement complètes XVe-XVIIIe siècles
- de -1,80 m à -2,10 m : niveaux d'occupation de texture très fine, difficilement identifiables séparément, antérieurs au XVe siècle
- de -2,10 m à -3,40 m : niveaux romains aisément discernables les uns des autres comprenant :
 - une séquence de destruction avec de grosses pierres calcaires et un niveau rubéfié
 - des niveaux d'occupation ou des sols de circulation riches en macro et micro-restes : chaux, cendre, argile

36. Information recueillie par G. Pinaud, contractuelle à La Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine en 1987.

37. B.S.A.B., Tome VII, 2-3, 1880, p. 77 et 97, et p. 112 à 114 (d'après Jouannet, *Notice sur l'antique topographie de Bordeaux...*, p. 5 à 7 du t. à p., extrait des *Mémoires de l'Académie de Bordeaux* ; Ducourneau, *Guienne Historique et Monumentale*, III, p. 20. etc.).

38. Fouilles de 1987, placées sous la responsabilité de M.-A. Gaidon, archéologue municipale de la ville de Bordeaux, sur l'extension de la Clinique Tourny, 54 rue Huguerie en février-mars, dans un premier temps, et dans un deuxième temps, en juillet-août, sur l'emplacement des n° 66 à 74 rue du Palais-Gallien. A ce propos voir : «Chronique d'archéologie bordelaise», B.S.A.B., tome LXXVIII, p. 5 à 8.

39. Barraud (D.), Le site de «La France». Origine et évolution de Bordeaux antique, *Aquitania*, tome 6, 1988, p. 56 à 59.

40. *Ibid.* 3.

41. Fouilles de 1988, placées sous la responsabilité de C. Sireix, archéologue contractuel à la Direction des Antiquités Historiques d'Aquitaine. «Chronique d'archéologie bordelaise», B.S.A.B., tome LXXXIX, p. 10.

42. Rempart fin IIIe-début IVe siècle.

43. Action Thématique Programmée sur les enceintes tardives d'Aquitaine, conduite sous la responsabilité conjointe de L. Maurin, professeur d'Antiquités Nationales à l'Université de Bordeaux III et de P. Gamy, Directeur des Antiquités Historiques d'Aquitaine (à paraître dans les Documents d'Archéologie Française).

44. *Ibid.* 3.

45. Sondages conduits sous la responsabilité de M.-A. Gaidon-Bunuel le 7 mars 1991.

crue, moules, os animaux, céramique commune noire lustrée Ier-IIe siècles, paroi fine, céramique à pâte rouge etc.

- un niveau de sol ocre-jaune (mortier/argile) à 3 m de profondeur.
- à nouveau des niveaux d'occupation ou des sols de circulation.

Le sondage a été arrêté en bout de flèche de la pelle mécanique à 3,50 m de profondeur.

Sondage 2

Le sondage a perforé la voûte d'une cave à charbon ou d'une latrine XVIIIe ou XIXe siècle, curée, dont la profondeur était au moins égale à 2 m.

Ce sondage n'a pas été poursuivi.

Sondage 3

Implanté en fond de parcelle à l'ouest, ce sondage a livré sensiblement les mêmes éléments que le sondage 1 :

- de 0 à -2,10 m : les niveaux médiévaux et modernes sont représentés par des couches qui pourraient correspondre à des niveaux de jardin successifs.
- de -2,10 m à -3,40 m : les niveaux romains se répartissent comme suivant :
 - -2,10 m : sol de chaux ou de mortier blanc
 - -2,30 m : niveau d'argile ocre (torchis épandu, cloison)
 - -2,50 m : niveau d'occupation, terre brune de texture fine
 - -2,70 m : niveau d'argile ocre (torchis, cloison)
 - -3 m/-3,10 m : sol de mortier blanc

Sur le côté est du sondage on pouvait distinguer un mur orienté nord-sud et sa tranchée de récupération.

Sondage 4

Ce sondage a été réalisé au centre du terrain, en arrière des caves. Il a été arrêté à 3,20 m de profondeur, et a livré des niveaux identiques aux sondages 1 et 3.

On notera la présence :

- d'un niveau d'épandage de destruction avec des pierres vers -2 m de profondeur,
- de -2,20 m à -2,50 m : un niveau d'argile ocre
- de -2,50 m à -2,70 m : niveau d'occupation de terre brune, de texture fine.
- de -2,70 m à -3,20 m : niveaux d'occupation et de construction alternés.

Sondage 5

Le sondage a été réalisé devant le front de la rue Delurbe, entre les deux caves vidées et talutées, à 3,60 m du bord du trottoir. Il a fait apparaître les éléments suivants :

- de 0 à -1 m : niveaux de terre à jardin
- de -1 m à -1,90 m : couche de matériaux non compactés correspondant soit à un niveau de construction, soit à un niveau de destruction.
- de -1,90 m à -2,10 m : niveau de dépotoir
- à -2,40 m, est apparu le sommet d'un mur romain arasé, de 50 à 60 cm de large, orienté est-ouest. Il coupait le sondage dans sa largeur.

Le sondage n'a pas été poursuivi en dessous de cette cote car il aurait dû être considérablement élargi en raison de la présence de ce mur.

Conclusions sur l'importance du site

Les résultats de ces sondages confrontés aux données connues antérieurement pour ce secteur nous donnent une meilleure idée du potentiel archéologique de ce secteur.

Les niveaux médiévaux et modernes sont relativement peu marqués. Néanmoins la présence de fosses-dépotoirs peut permettre de supposer la présence d'un habitat associé, à proximité.

Par contre l'existence de vestiges romains dans la majorité des sondages indique bien une occupation massive du site à l'époque romaine, entre les Ier-IIe siècles et le IVe siècle, sans plus de précision. En effet la pelle n'a pas pu aborder les niveaux au-delà de 3,40 m de profondeur dans le meilleur des cas. Nous n'avons pas aperçu de céramique estampée (D.S.P) fréquente sur les sites bordelais à partir de la fin du IVe. Cette occupation se traduit par l'existence de structures construites en dur (murs) ou en matériaux plus légers (torchis et bois), organisées selon un schéma d'orientation qui pourrait être comparable à celui reconnu sur les sites de Huguerie et Palais-Gallien⁴⁶. S'agit-il d'un habitat privé?, d'ateliers artisanaux? Quelle est la chronologie relative de cette occupation? Est-elle comparable à celle des sites de références fouillés dans le même îlot?

Autant de questions auxquelles seule une fouille de sauvetage aurait pu répondre, malheureusement le site a été détruit par le maître d'ouvrage. Ces observations en sont le seul témoignage.

Rue Duranteau, rue Goya

(fig. 1 et 2, n° 9)

La restructuration de l'angle de la rue Duranteau et Goya, côté est, prévoyait la destruction du pâté de maisons existantes et la réalisation d'un immeuble de bureaux, construits sur un niveau de parking souterrain.

La rue Goya, bien que située très à l'écart de la ville antique de *Burdigala*, en dehors du *castrum*, se trouve cependant à proximité de l'amphithéâtre du Palais-Gallien, rue du Docteur Albert Barraud. Aussi avec une grande prudence, la Direction des Antiquités avait décidé de lancer une campagne d'évaluation. Celle-ci n'avait pas pu avoir lieu avant que tous les bâtiments ne soient démolis, aucun accès ne pouvant laisser passer une pelle mécanique.

En conséquence nous avons ouvert quatre sondages sur les parcelles concernées à la fin de la phase de démolition. Sur ces quatre sondages répartis en dehors des caves récentes connues, nous avons pu observer au nord-est, en fond de parcelle, des remblais modernes sur 4 mètres de profondeur, venant combler une fosse pratiquée dans le niveau de grave naturelle. Deux autres sondages ont révélé au nord-ouest et sud-est la présence de caves anciennes comblées au début du XXe siècle. Le dernier sondage confirme au sud-ouest la présence des remblais observés dans le premier sondage en comblement d'une fosse d'extraction de grave.

En guise de conclusion

Si l'année 1991 s'est révélée riche en apports sur la connaissance du Bordeaux antique et médiéval grâce à la multitude des interventions et donc par là même des indices recueillis, elle a été densément occupée aussi par la préparation des futurs grands chantiers dont nous annonçons périodiquement la sortie :

— extension du T.G.I. (Tribunal de Grande Instance) sur l'ancien fort du Hâ,

Il apparaît ainsi que les parcelles sont installées sur une ancienne gravière qui fut remblayée à l'époque moderne. Les premières constructions remontent au XVIIIe siècle.

Ces éléments sont comparables aux résultats obtenus sur l'évaluation de la rue Mondenard⁴⁷ et plaideraient plutôt en faveur d'une zone désurbanisée.

Les Hespérides-Rue Fondaudège

(fig. 1 et 2, n° 8)

Nous avons été appelés à intervenir, en décembre 1991, sur un programme de travaux commun à la rue David Johnston et à la rue Fondaudège, projetant la réalisation d'appartements pour le secteur du 3e âge et d'immeubles de logements construits sur un niveau de parking, organisés autour d'une zone de jardins.

La découverte, dans ce secteur, placé en limite de la zone urbanisée à l'époque antique, mais toutefois aux abords de l'amphithéâtre du Palais-Gallien au sud, d'un sarcophage en plomb, rue du Temps Passé et la proximité de la nécropole de Terre-Nègre, nous incitait à la prudence.

Nous sommes intervenus en fin de la phase de démolition. Six sondages ont été réalisés. Ils se sont tous révélés négatifs sur le plan archéologique. L'absence du moindre vestige semble indiquer que les terrains ont été entièrement curés. Les sections ont mis en évidence un double pendage des terrains naturels vers le nord en direction de la rue David Johnston et vers le sud, rue Fondaudège.

— métro, avec surtout la préparation du dossier sur l'entrée du tunnelier place André Meunier,

— ex-magasins Peugeot et entrepôts frigorifiques Darnand, contre le rempart XIVe siècle, place Renaudel, place André Meunier,

— parking souterrain cours du Chapeau Rouge,

— gymnase et logements sur parking souterrain sur l'emplacement de l'ancien B.E.C. (Bordeaux Etudiants Club) 38 à 42 rue de Cursol.

46. *Ibid.* 3

47. B.S.A.B. 1990.

Force est de constater que le poste d'archéologue municipal, créée par la ville en 1982, à l'initiative de Marc Gauthier, Directeur des Antiquités, permet de centraliser et de recueillir des données systématiques de plus en plus importantes pour la carte archéologique de la ville. Ces données, encore manuelles, devraient sans tarder être saisies dans une banque de données informatisée, si nous ne voulons pas passer bientôt plus de temps à les gérer qu'à les utiliser. Aussi il devient nécessaire de renforcer l'équipe et de réfléchir aux moyens de mettre en œuvre cette banque de données qui permettraient de regrouper toutes les informations par thème, époque etc... et à plus ou moins long terme de travailler sur des plans de Burdigala antique ou de Bordeaux médiéval.

Les chantiers de 1991 nous ont permis de progresser dans la connaissance des horizons du Haut Moyen Age (rue Lafayette, rue de Cursol, rue Méthiviers) que nous avons eu la chance d'aborder à une plus grande échelle place Camille Jullian.

Malgré sa rapidité, l'intervention de la rue de Cursol a mis en évidence une permanence des structures romaines dans le paysage médiéval après une réoccupation des espaces durant le Haut Moyen Age.

Enfin, la fouille de la rue Permentade nous a fourni des indices de chronologie relative complémentaires pour comprendre la progression de l'occupation médiévale de ce secteur enclavé entre la deuxième et la troisième enceinte de la ville.

Le dépôt de Martillac (Gironde) et la transition Bronze ancien-Bronze moyen en Aquitaine

par Julia Roussot-Larroque *

Dans l'Europe du Bronze moyen, les régions atlantiques ne constituent pas une province culturelle homogène. La diversité de leurs personnalités régionales s'exprime entre autres dans leurs productions métalliques et cette diversité s'observe même à l'échelle de la France. En Aquitaine, la hache à rebords va dominer longtemps, alors qu'en Normandie ou en Bretagne la hache à talon s'impose plus largement. Certes, les haches à talon de types breton, normand ou «Centre-Ouest», largement répandues de la Picardie aux Charentes et au Limousin, ont aussi pénétré en Aquitaine mais n'y sont pas devenues dominantes, hormis peut-être dans quelques secteurs frontaliers. L'originalité du Sud-Ouest de la France s'exprime, au premier chef, dans la hache à bords droits «médocaine». Sa production, à grande échelle pour l'époque (probablement plusieurs milliers de haches), fait de notre région l'un des centres métallurgiques les plus actifs d'Europe au Bronze moyen, et la diffusion du Bronze médocain déborde d'ailleurs l'Aquitaine actuelle. Des fouilles d'habitats commencent à faire connaître la vie quotidienne de ces Aquitains (La Lède du Gup à Grayan). Les rares datations disponibles se situent autour de 1400-1200 B.C. soit, en gros, le XIV^e et le XIII^e siècle avant J.-C.

Sur quel fond cette importante production bronzienne régionale a-t-elle pris naissance ? A vrai dire, la périodisation interne du Bronze ancien et moyen d'Aquitaine est encore à faire. Une division arbitraire du Bronze médocain en trois phases a été proposée, sans beaucoup d'arguments (Coffyn, 1972, Chevillot et Coffyn, 1991). Ces trois phases couvri-

raient la totalité du Bronze moyen, débordant même, en amont comme en aval, sur le Bronze ancien et sur le Bronze final. A notre avis, cet étirement du phénomène sur la longue durée est surtout un artifice commode, dissimulant un cruel manque d'informations sur le début et la fin du Bronze moyen dans nos régions.

A la recherche des origines du phénomène médocain, R. Riquet, dès 1958, suivi par J.-P. Millotte en 1963, considérait comme prototype possible de la hache médocaine une hache du Bronze ancien de Suisse occidentale : le type de Neyruz. Cette grande hache longiligne, dont les rebords vont presque jusqu'au tranchant, a en effet des points communs avec le type médocain. Elle appartient à la civilisation du Rhône, culture ouest-alpine en relation avec la civilisation d'Unetice d'Europe centrale. Le Bronze ancien rhodanien, comme son nom l'indique, occupe la haute vallée du Rhône, le Valais et son influence touche aussi l'Italie du Nord, la Suisse occidentale, l'Est et le Sud-Est de la France, d'où elle a rayonné vers l'Ouest et le Midi. En Aquitaine, R. Riquet relevait des traces de l'influence rhodanienne, comme le poignard à décor de triangles hachurés de Cissac en Médoc ou le glaive à manche de bronze de Singleyrac en Dordogne. Quelques trouvailles récentes iraient dans le même sens, comme le poignard à décor gravé du Coux-et-Bigaroque, toujours en Dordogne (Delluc, Roussot, Roussot-Larroque, 1990).

Ces indices pouvaient sembler trop peu nombreux pour étayer plus fermement les intuitions — en général bien inspirées — de R. Riquet ou J.-P. Millotte. Il serait vain de

* Directeur de recherche au C.N.R.S. Institut du Quaternaire, Centre François Bordes, Université de Bordeaux I.

prétendre ignorer la zone d'ombre qui sépare encore le Bronze ancien rhodanien et le Bronze moyen d'Aquitaine. Dans les régions intermédiaires, l'état des connaissances s'est quelque peu modifié. Le Midi méditerranéen, naguère trop facilement englobé dans la culture du Rhône sur des critères souvent peu spécifiques, comme l'usage de céramique à cordons, conquiert progressivement une relative autonomie culturelle. Pour l'Auvergne et le Limousin, la situation n'est pas totalement claire, bien qu'on y connaisse des éléments de typologie rhodanienne (Daugas, 1981), mais, au Bronze moyen, les éléments de typologie centre-européenne y sont désormais attestés en plus grand nombre (Millotte, 1963, Daugas, l.c. ; Hernandez et col., 1988). C'est par cette voie, plutôt que par l'intermédiaire du Midi, que les influences continentales ont dû parvenir dans l'Ouest aquitain.

Il restait encore à mettre en évidence, au niveau régional, des éléments situés à la transition Bronze ancien-Bronze moyen. Ces éléments semblaient encore clairsemés lorsque le dépôt de Martillac fut porté à notre connaissance.

Circonstances de la découverte

Il y a plusieurs années, un lot de 24 haches fut communiqué pour étude à Alain Roussot par l'intermédiaire de Jacques Santrot, alors conservateur lui aussi au Musée d'Aquitaine. Selon un renseignement que nous n'avons pu vérifier, le dépôt, trouvé dans une sablière, lieu-dit Minjacq, en aurait comporté 34 ou 36 à l'origine. Aucun autre détail ne nous a été communiqué sur les circonstances ni la date de la trouvaille ; nous ignorons le sort des objets étudiés et de la douzaine de haches manquantes. Vers l'époque présumée de la découverte, le professeur Naslain, de l'Université de Bordeaux I, nous soumit deux haches censées provenir du Médoc, achetées à une vente aux enchères par un collectionneur qui en ignorait la provenance exacte. Leur ressemblance avec celles de Martillac est si frappante pour la forme, les finitions, le décor, l'état de conservation, la patine... qu'elles pourraient venir du même ensemble.

Martillac est situé dans la vallée de la Garonne, sur la rive gauche, à une quinzaine de kilomètres au sud de Bordeaux, secteur moins intensément prospecté que le Médoc. On rappellera cependant, à proximité, le dépôt de Labrède, associant de grandes haches médocaines, une hache à talon de type normand et une longue pointe de lance à douille à décor pointillé (Roussot-Larroque, 1988) ou encore le dépôt, disparu, de «longues haches à rebords» de Saint-Médard d'Eyrans, commune où J. Béraud-Sudreau a signalé aussi des fragments de vases polypodes du Bronze moyen (Béraud-Sudreau, 1936).

Description

Ce qui frappe, au premier regard sur ces 24 haches, c'est une impression d'unité dans la diversité. Toutes sont des haches à rebords, mais aucune n'appartient au type médocain. Les deux premières sont des haches-ciseaux, les autres des haches à rebords à bords concaves et tranchant élargi.

La hache-ciseau n° 1, brisée, est à notre connaissance la première de ce type signalée en Gironde et sans doute l'élément le plus significatif du dépôt. Elle est d'un type caractéristique de la dernière phase du Bronze ancien dans l'ouest de l'Europe centrale, Allemagne ou Suisse (Holste, 1938), dénommé depuis type d'Ollon (Abels, 1972). Ce type est rare en France hors des régions du Centre-Est, Savoie ou Jura.

Par leur étroitesse et la faible hauteur de leurs rebords, pas toujours strictement limités à la partie supérieure, ces haches se distinguent de modèles plus récents, dont elles sont sans doute des prototypes, et qui apparaissent au début du Bronze moyen de la culture des Tumulus. Parmi ces dernières se classent les haches à bords en accolade, comme celle du dépôt de Bains en Haute-Loire (Daugas, 1981), associée à des haches à bords concaves et tranchant arqué.

La hache n° 2 de Martillac, élancée et étroite, se classe également parmi les haches-ciseaux. De telles proportions sont plus fréquentes dans la zone orientale ; elles rappellent l'étroitesse de certaines haches à rebords de la culture des Tumulus du nord de la Hesse (type de Mäckerkingen), de la fin du Bronze ancien au début du Bronze moyen. Ici déjà s'annoncent des tendances qui s'illustreront en Médoc au Bronze moyen. La forme subrectangulaire, le tranchant étroit peu arqué et les bords continus, du sommet jusque près du tranchant, en feraient un prototype plausible de la hache médocaine. Autre trait commun avec le Médoc, la section est biconcave et non en H, les rebords n'étant pas nettement détachés du corps de la lame. Cependant la concavité sommitale est un caractère «oriental», inhabituel dans le vrai type médocain comme dans toute la zone atlantique. Fait notable, ce même caractère s'observe, plus ou moins marqué, sur 9 des 15 haches du dépôt dont le sommet nous est parvenu intact.

Les autres haches à rebords du dépôt présentent dans le détail une notable variété de formes, contrastant avec la relative uniformité du type médocain. Elles s'en distinguent notamment par leurs bords concaves, leurs tranchants incurvés élargis par martelage et leur sommet parfois encoché. Cependant, elles sont aussi grandes et presque aussi lourdes en moyenne que les médocaines, ce qui les

N° hache	longueur	larg. sommet	larg. milieu	larg. tranchant	ép. max.	haut. max. bords	poids
1	"116,4"	"22"	25,5	39,4	11,5	-	"180,5"
2	142,2	18	24	37,6	17	3	262,6
3	152,9	18,2	29,8	60	20,2	6,5	366,7
4	193	34,9	40,6	76	21,5	4	688,9
5	"195"	28	41	66	21,7	4	690,2
6	"152"	-	40	72,4	23,3	6	"580,7"
7	189,5	22	35,5	68	22,4	5	658,6
8	168,7	29	37,3	65	23,7	5	596,1
9	184,2	25	34,4	66	24	6	637,7
10	196	23	35,8	67,5	22	5	676,2
11	171	25,7	37,5	72	24,5	5	629
12	"152,2"	-	"37,2"	72,5	25	5	"606,4"
13	"115,5"	-	-	75,4	23,4	7,6	"372,3"
14	173,8	26,7	37,6	73,7	28	8,2	688,8
15	"128,5"	-	-	63,5	24,8	7	"335,1"
16	185	29,2	36,6	70,5	27,3	8	635,2
17	180,2	28,5	37,5	69,6	23,2	6	651,4
18	177,8	23,5	35,8	65,5	23,3	5,5	632,9
19	148,5	30	33,6	60,6	23	4,5	503,7
20	168,5	25	37,6	68,4	21,6	4,5	643,1
21	-	-	-	65	22,2	3,5	"539"
22	173,6	26	31,4	64,1	22	3	603,5
23	179,4	27	32	62,4	22,3	3	640,9
24	193,8	19,3	32,3	20,9	27	2,8	680,1
Moyenne	174,87	25,24	34,18	65,50	22,81	5,13	597,48
Maximum	196	34,9	41	76	28	8,2	688,9
Minimum	142,2	18	24	37,6	11,5	2,8	262,6
"Gironde" 1	171	24,3	32,9	65,2	22,8	3	636
"Gironde" 2	164,5	25	33,5	60	25,5	5,7	583

Fig. 1. — Tableau.
Les dimensions et le poids des haches de Martillac sont données sous forme de tableau.
Les numéros correspondent à ceux des figures.
Les chiffres entre guillemets concernent les haches incomplètes.

distingue de haches de la transition Bronze ancien-Bronze moyen de l'Auvergne ou du Midi, souvent plus petites, plus étroites et moins massives. En outre, elles semblent former une série pratiquement continue : à l'une des extrémités figureraient des haches franchement différentes du type médocain ; à l'autre bout, des haches déjà proches de ce type (par exemple les exemplaires n° 4 et 5) qui font figure de prototypes vraisemblables.

La hache n° 3, avec son sommet étroit concave, ses bords subrectilignes divergents, son tranchant large presque droit, ses rebords bien marqués venus de fonte, paraît plus évoluée que les deux premières. Pourtant, par la composition du métal, elle demeure très proche des autres haches du dépôt. Ses plats gardent la trace d'un très fin martelage, effacé par le soigneux finissage des tranchants ; les flancs sont à trois facettes.

Les haches n° 4 et 5, brutes de fonderie, sont parmi les moins éloignées du type médocain, bien que leurs tranchants soient un peu trop larges par rapport au standard habituel. Le travail de finition appliqué à la plupart des autres haches de Martillac aurait vraisemblablement exagéré, comme sur ces dernières, les caractères divergents : large tranchant, rebords martelés à la partie inférieure, voire même sommet concave. La hache n° 5 se rapproche encore davantage du type grand médocain dont elle a les fortes dimensions, le sommet rectiligne (cassé sous le bouton de coulée et non régularisé), les longs rebords peu élevés, larges à leur naissance. Cependant, sa silhouette n'est pas absolument conforme au standard médocain : les bords sont moins droits, le tranchant plus large et moins rectiligne. Les dimensions s'écartent de la moyenne du type : pour une longueur analogue (une vingtaine de centimètres), la largeur au

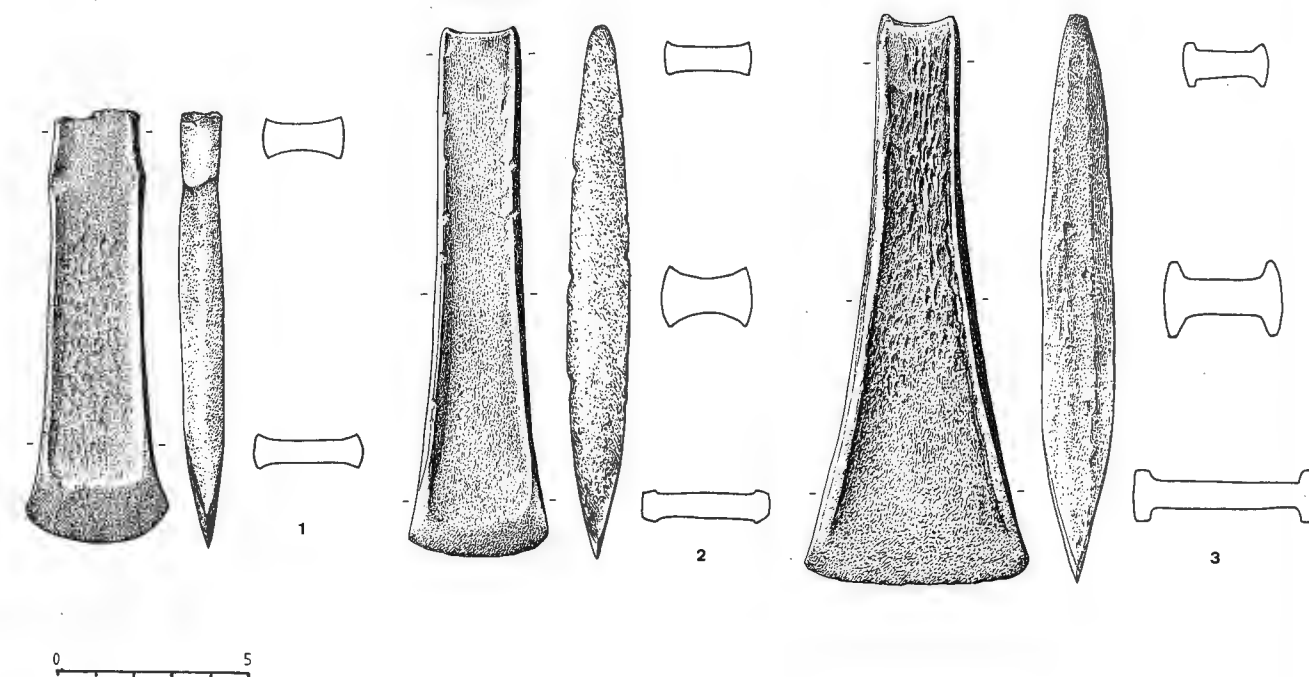


Fig. 2. — Dépôt de haches en bronze de Martillac (Gironde).

1 : hache-ciseau du type Ollon ;
2 : hache-ciseau proche du type Mägerkingen ;
3-5 haches à rebords.
La hache n° 3 porte des traces de martelage (décoratif ?) sur les plats.

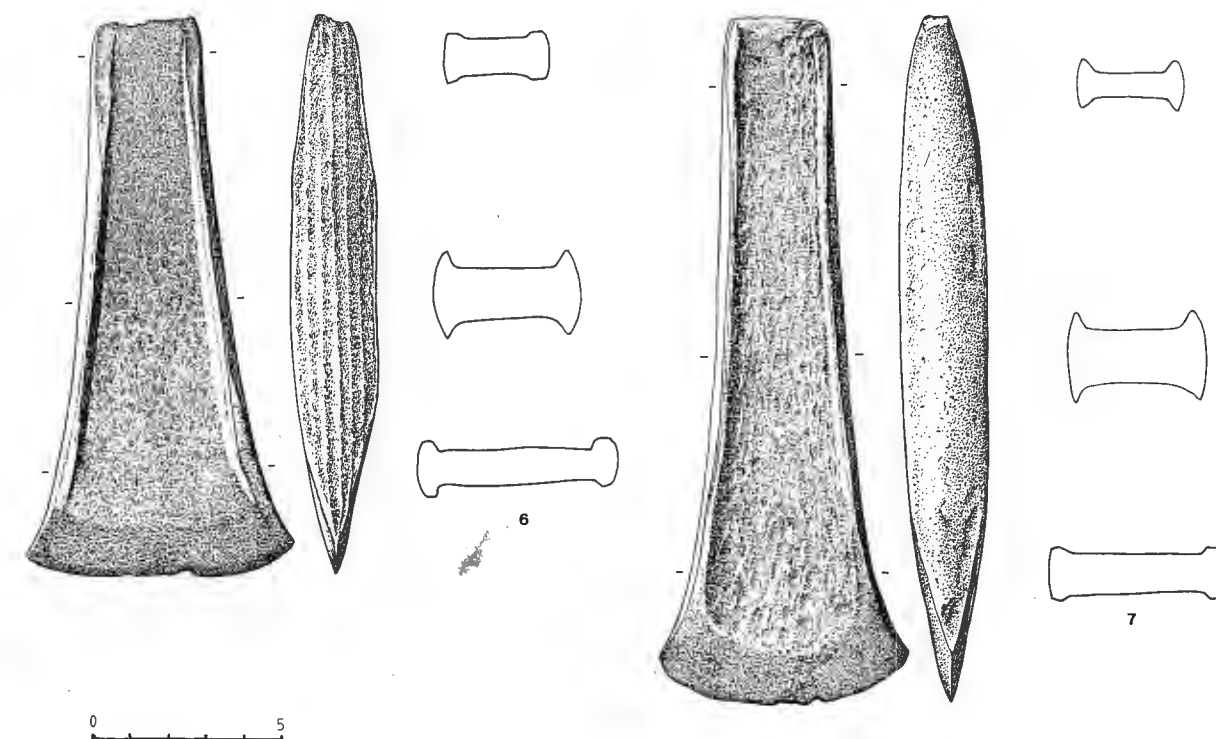


Fig. 3. — Dépôt de haches en bronze de Martillac (Gironde) ; haches à rebords n° 6 à 9.

Les flancs des haches n° 6 et 9 ont été facettés par martelage ; les plats de la hache n° 7 portent des traces de martelage (décoratif ?).

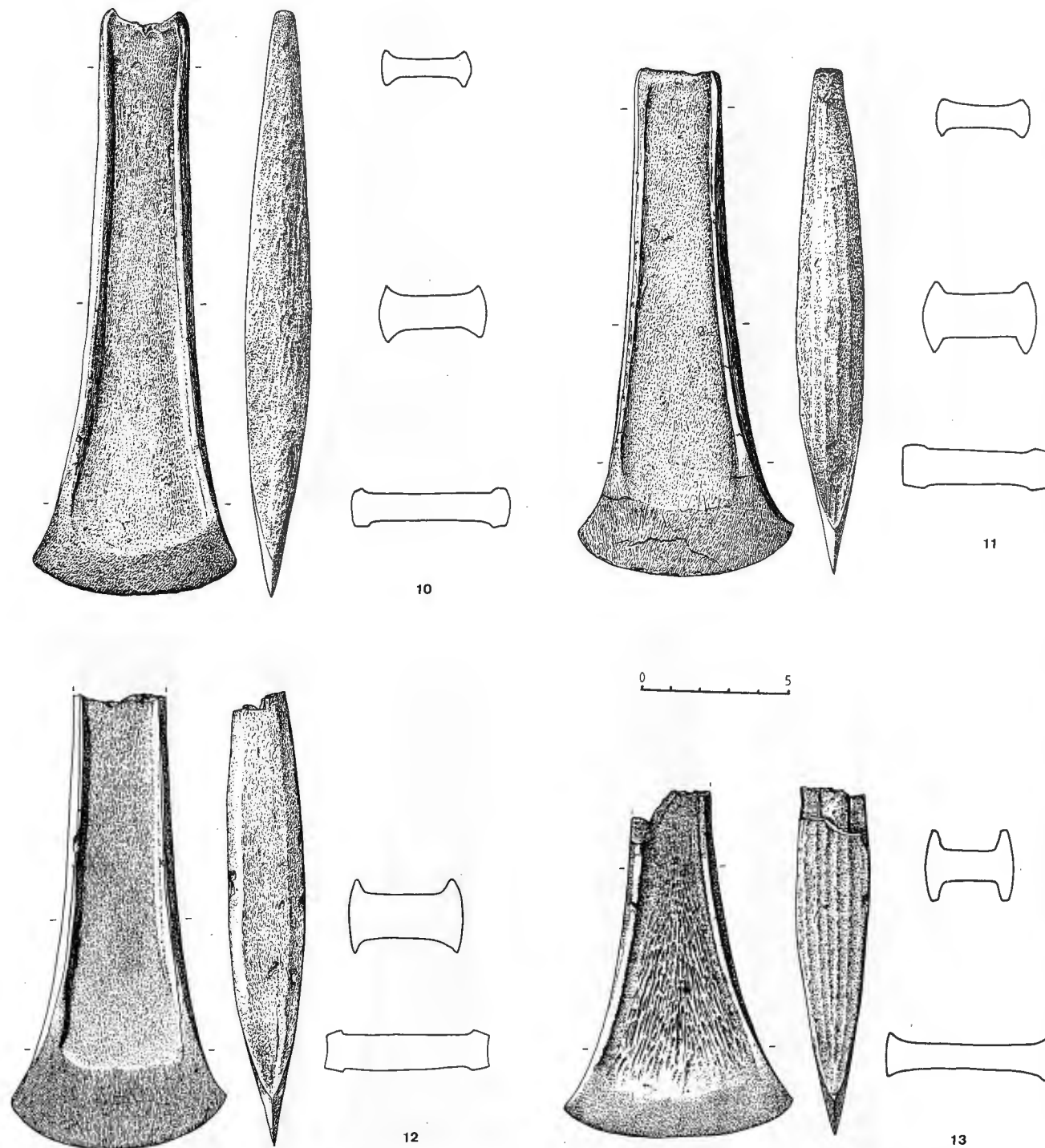


Fig. 4. — Dépôt de haches en bronze de Martillac (Gironde) ; haches à rebords n° 10 à 13.

Les haches n° 11 et 13 ont des flancs facettés ;
les plats de la hache n° 13 portent un décor martelé.

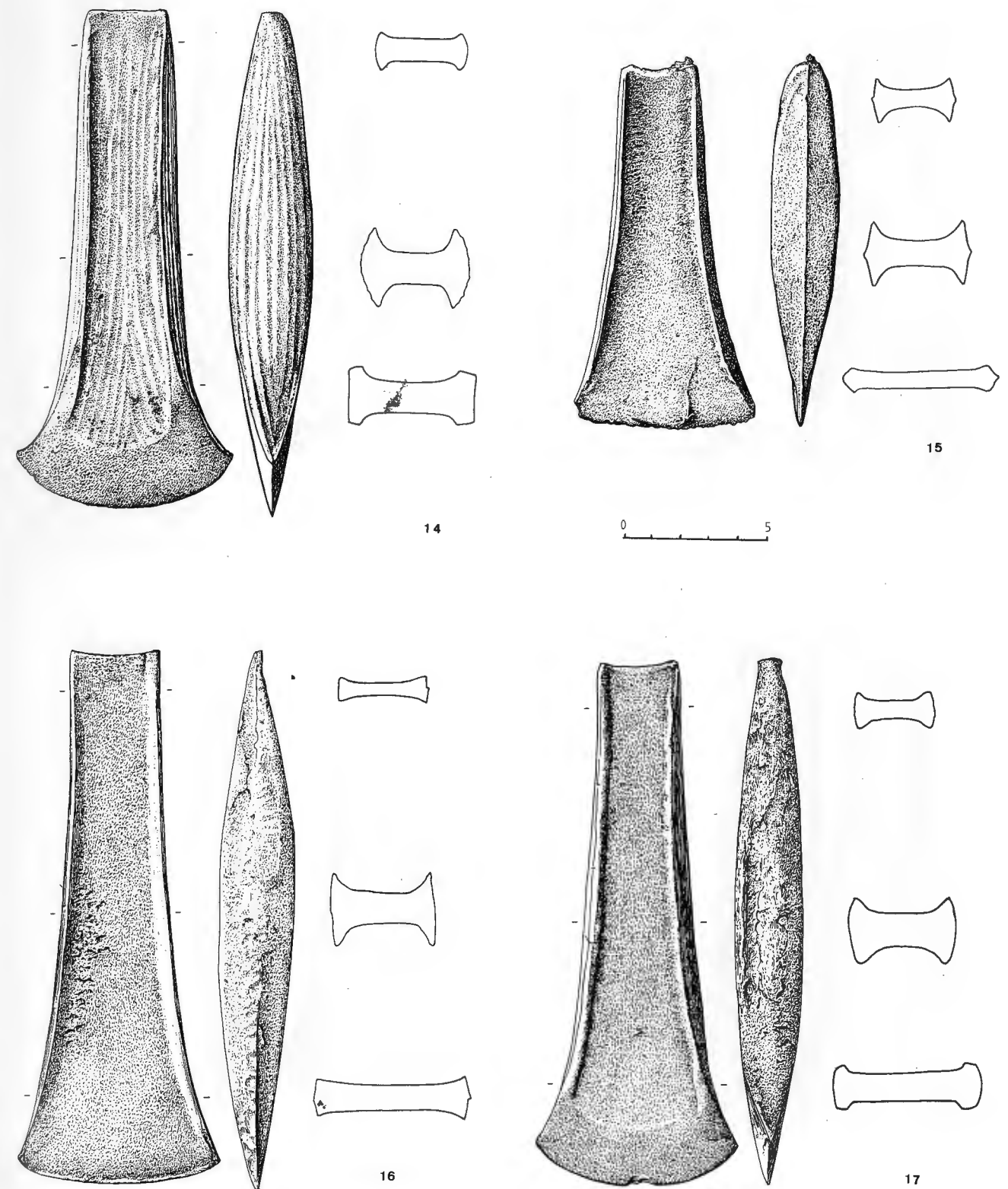


Fig. 5. — Dépôt de haches en bronze de Martillac (Gironde) ; haches à rebords n° 14 à 17.

La hache n° 14 porte un riche décor cannelé, sur les plats et les flancs.

La hache n° 15 est brute de fonderie.

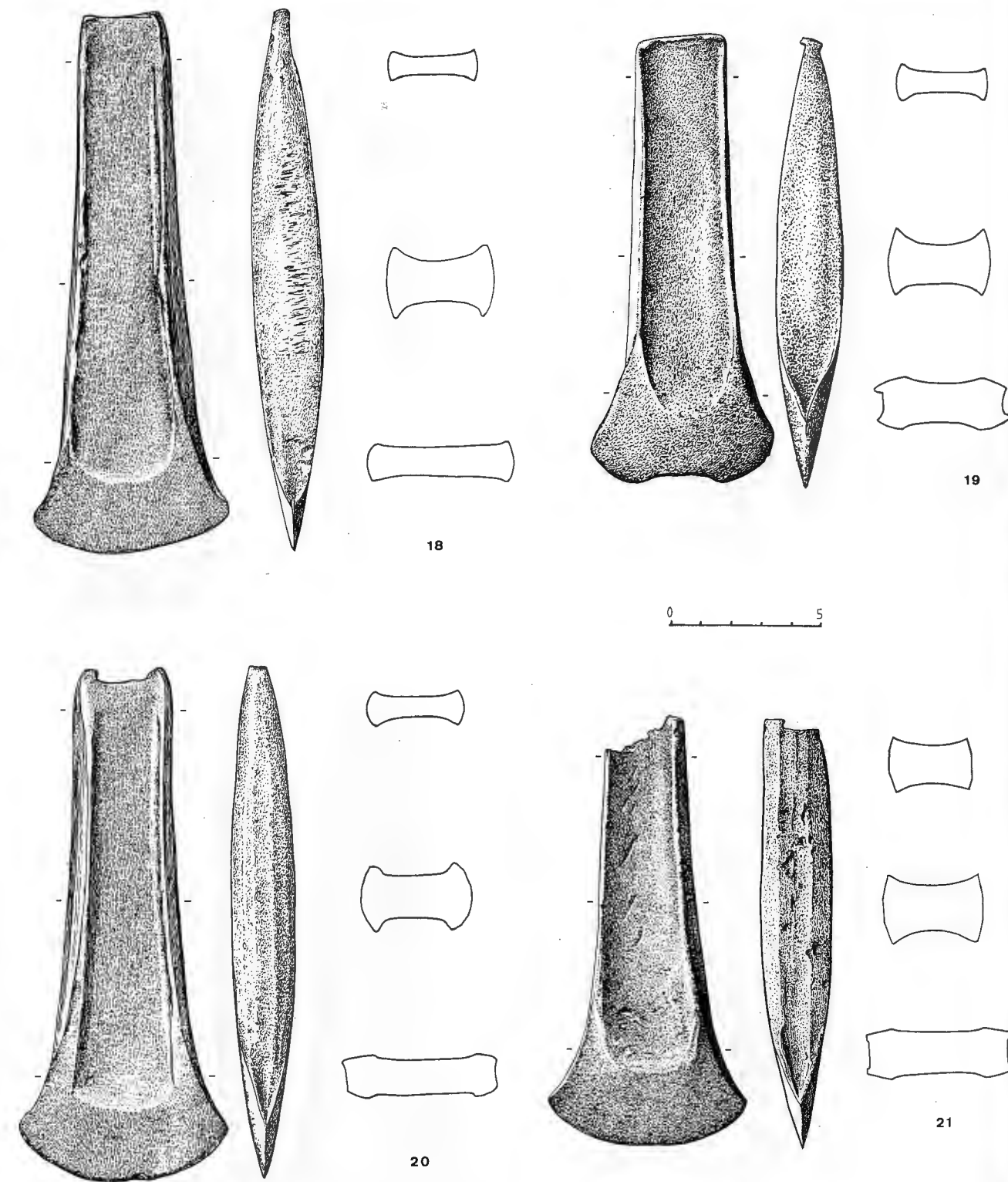


Fig. 6. — Dépôt de haches en bronze de Martillac (Gironde) ; haches n° 18 à 21.
Une nette ligne de démarcation, particulièrement marquée sur les haches n° 19 et 21, sépare la concavité des plats du tranchant aplati par martelage.

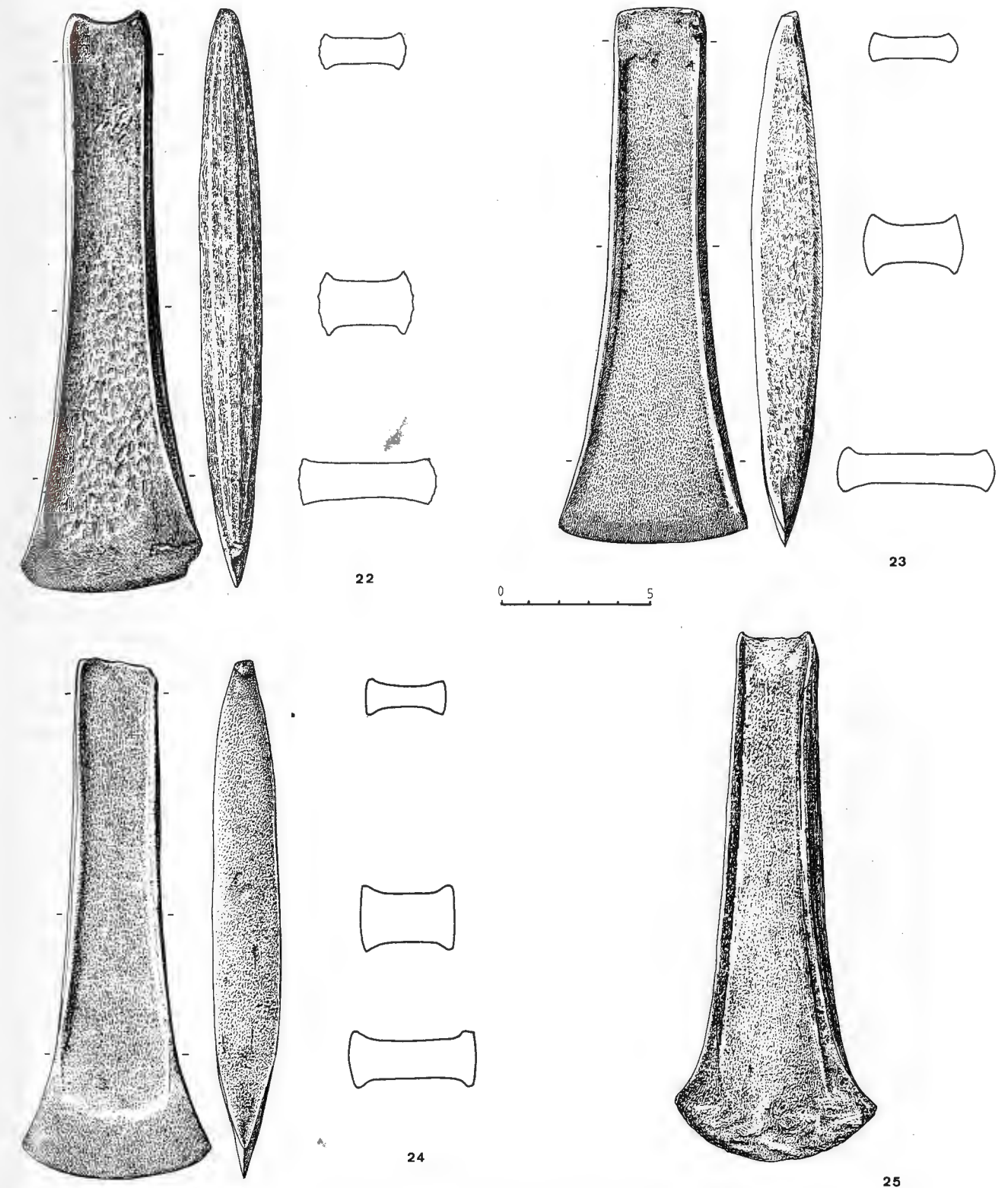


Fig. 7. — Dépôt de haches en bronze de Martillac (Gironde) ; haches n° 22 à 24.
La hache n° 22 porte sur les plats des traces de martelage (décoratif ?) et ses flancs sont cannelés.
N° 25 : hache provenant d'une sépulture (?) du tumulus du Château-Lamotte à Cissac-Médoc (Gironde) ; dessin d'après Berchon, 1891.

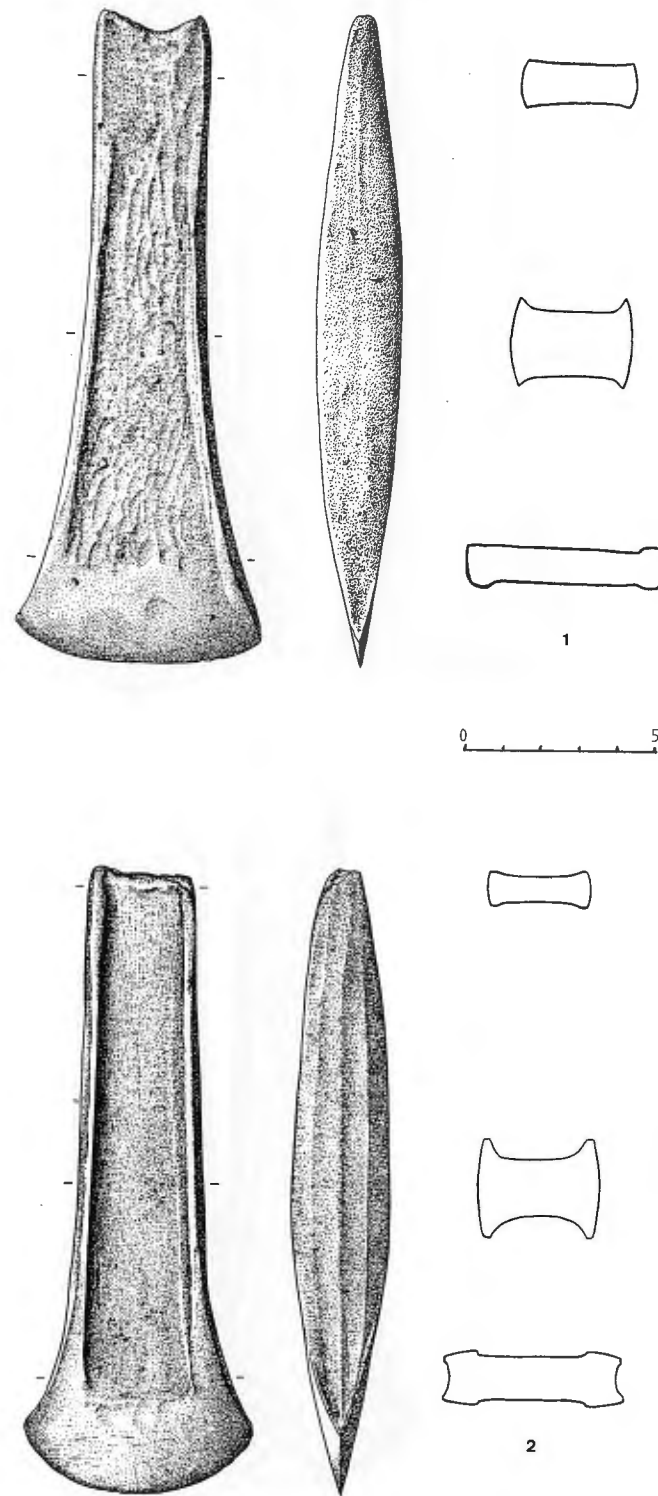


Fig. 8. — Haches en bronze vendues à Bordeaux comme provenant du Médoc, mais pouvant avoir fait partie du dépôt de Martillac.

tranchant est de 63 mm, contre 52 à 55 en moyenne pour le type médocain. Comparées au type de Neyruz auquel elles ressemblaient à première vue, ces deux haches s'en distinguent par des rebords plus élevés et un aspect plus proche des modèles du Bronze moyen, ce que confirme l'analyse du métal.

La hache n° 6, en revanche, ne saurait passer pour une médocaine, avec son tranchant évasé, élargi par martelage. A l'origine, la silhouette devait être moins trapue, mais le sommet a été régularisé après cassure, et les rebords fortement aplatis pour permettre le réemmanchement. Ici encore, on notera le finissage soigneux des plats et le traitement des flancs, à 6 facettes.

Les haches 7, 9, 10, 17 et 23. Vient ensuite un groupe de 5 haches de formes assez semblables. Elles ont le sommet plus ou moins concave (sauf 7 et 9), le corps longiligne, le tranchant élargi et légèrement courbe. Les travaux de finition ont été plus ou moins poussés : les flancs sont sommairement ébarbés sur le n° 17 ; le martelage est plus achevé sur le n° 10 ; le polissage final est presque total sur le n° 7 ; le n° 23 présente un facettagé réduit à un large méplat central, tandis que le n° 9 possède 5 facettes. Dans tous les cas, les tranchants ont été élargis par martelage et se relèvent parfois en « cornes » latérales ; les flancs montrent un pincement caractéristique à ce niveau ; les rebords sont aplatis par martelage au niveau du tranchant, sur une hauteur de 2 à 3 cm. Par l'exagération de ce caractère, les haches n° 8, 12 et 22 font la transition entre ce groupe et le petit groupe suivant.

Les haches n° 8, 12, 14, 18, 19, 20, 21, 22 sont réunies par un trait commun, tout particulièrement les n° 19 et 21 : le corps de la hache, fortement concave entre les rebords, est séparé du tranchant par une ligne de démarcation nettement tracée, formant un arc de cercle ouvert vers le haut. Le même caractère s'observe aussi, mais moins net, sur d'autres haches du dépôt. Ce martelage poussé des tranchants, suivi d'un polissage, a laissé en outre de forts pincements latéraux. La hache n° 14 porte en outre un décor de cannelures en gerbe sur les plats, et 8 facettes sur les flancs.

La hache n° 13, malheureusement brisée au sommet, s'écarte un peu des autres haches de Martillac par ses bords plus divergents et son tranchant large mais moins arqué. Les plats portent un décor martelé fait de traces serrées, étroites et allongées, disposées en gerbe ; les flancs portent 5 facettes.

La hache n° 16 est demeurée plus proche de l'état brut. Les flancs ne sont que sommairement ébarbés ; le tranchant n'est pas étalé par martelage. On peut observer ici un stade antérieur aux travaux de finition pratiqués par les bronziers sur la plupart des autres haches du dépôt après leur sortie du moule.

La hache n° 24 est une variante plus longiligne du type de Martillac ; son sommet concave est un peu plus large que le haut du corps. Les flancs portent 3 facettes. Le même caractère s'observe sur l'une des deux haches de « Gironde » qui pourraient provenir du même dépôt. Plus courte, elle présente la même concavité sommitale et le même martelage en traces allongées disposées de façon anarchique sur les plats. Le n° 10 ne s'en éloigne guère.

Le type de Martillac

Globalement, les 24 (ou 26) haches de Martillac que nous avons pu étudier forment un « ensemble flou », assez différent du standard rigoureux des haches médocaines. Au-delà de leurs différences individuelles, elles affichent cependant des caractères communs :

- sommet plus ou moins échancré ;
- bords concaves ;
- section biconcave ;
- flancs bombés, souvent facettés ;
- rebords épais à la base, aigus au sommet, aplatis vers le tranchant ;
- tranchant élargi semi-circulaire, aplati par martelage, formant « cornes », avec pincement latéral ;
- ligne de démarcation arciforme séparant parfois le corps de la hache du tranchant aplati et étalé ;
- martelage décoratif fréquent.

Ces traits communs définissent un type ou plus exactement un groupe de types pour lequel nous avons proposé le nom de « type de Martillac » (Roussot-Larroque, 1988).

Plusieurs de ces traits sont rares, sinon absents dans le Bronze ancien-moyen des pays d'Ouest, en particulier le sommet concave. Ce caractère oriental s'est diffusé de l'Est vers l'Auvergne et ses marges méridionales (Tarn) et jusqu'en Languedoc, mais il a eu peu d'écho dans la zone atlantique, ce qui donne un intérêt particulier à sa présence ici. Reste à déterminer s'il s'agit d'un caractère technologique (moule à deux entonnoirs, laissant deux « cornes » régularisées par martelage ultérieur ?), ou d'une simple finition esthétique, après cassure du bouton de coulée. En tout cas, le résultat recherché est celui d'une lunule sommitale, bien différente du sommet toujours rectiligne des

haches médocaines. De même, les bords concaves, ou les tranchants élargis et courbes des haches de Martillac sont à l'opposé de la silhouette rigide subrectangulaire et du tranchant droit des haches médocaines.

D'autres caractères rapprochent, en revanche, les haches de Martillac du type médocain :

- de fortes dimensions, pouvant atteindre 20 cm de long ;
- un corps épais, donnant des pièces lourdes (autour de 780-800 grammes pour les grandes haches médocaines ; jusqu'à 689 grammes à Martillac) ;
- une largeur plus importante au milieu qu'au sommet ;
- une section biconcave, et non en H, avec des rebords épais à la base ;
- un martelage décoratif des plats et des flancs souvent facettés, qu'on retrouvera assez fréquemment en Aquitaine, sur les haches médocaines (Pauillac) comme sur d'autres types de haches à rebords (types vendéen et libournais, type de Thonac) et parfois des haches à talon (Talais).

Le dépôt de Martillac occupe ainsi une position clé, à un moment où les influences d'Europe centrale contribuent, jusque dans la basse vallée de la Garonne, à la formation de types proprement régionaux du Bronze moyen qui vont se dégager progressivement de leurs modèles.

Le type de Martillac en Aquitaine

Des haches comparables à celles de Martillac ont été trouvées ici et là en Aquitaine. On pourrait citer, en Médoc, le petit dépôt du Castel à Castelnau (Gironde) avec trois haches du même type, dont une relativement petite et étroite (Berchon, 1891). Une autre fut trouvée dans un tumulus du Château-Lamothe à Cissac (Berchon, l.c.). De la côte médocaine vient la hache de Vendays-Montalivet, trouvaille isolée (coll. Foucher). L'agglomération bordelaise a livré plusieurs haches du même type : deux haches trouvées ensemble rue du Colisée à Bordeaux (Roussot-Larroque, 1970), une hache de Villenave d'Ornon (Coffyn, 1975) et une hache trouvée chemin de la Cage-Verte à Bordeaux-Caudéran (Forestier, 1934). Cette concentration de trouvailles autour de Bordeaux paraît significative. Dans les Landes, une hache de Bégaar a des points communs avec celles de Martillac : sommet concave, bords incurvés, tranchant élargi, section biconcave ; d'après l'analyse du métal, elle pourrait cependant être un peu plus ancienne (Roussot-Larroque, 1987). Une hache des Landes de Laneufville à Narrosse (Landes) qui proviendrait d'un tumulus éventré (Du Boucher, 1878) se rapproche également de ce type.

Les haches du type de Martillac ont donc une répartition assez large en Aquitaine, y compris dans sa zone la plus occidentale, Médoc inclus. En Périgord, quatre haches du dépôt de Tornepiche à Vanxains (n° 1-4 ; Chevillot et Coffyn, 1991) évoqueraient Martillac par certains points, comme le sommet lunulé des haches 1 à 4, ou le tranchant martelé de la hache n° 1 et sa concavité marquée entre les rebords. Fait intéressant, l'analyse métallographique (Bourhis, 1991) vient confirmer les données typologiques en mettant à part ces quatre haches. Cependant, leur silhouette plus étroite et plus resserrée vers le milieu les apparente plutôt à des haches auvergnates, comme celles du dépôt de Bains en Haute-Loire. Cette parenté n'a rien de surprenant, les relations étant étroites entre le Massif central et le Périgord à l'âge du Bronze. Le chemin des influences continentales passe probablement, une fois de plus, par le Massif central et ses marges. En Limousin, quelques trouvailles isolées évoquent par certains traits l'une ou l'autre des haches de Martillac, sans toutefois pouvoir être englobées dans le type (Hernandez et coll., 1988). L'Auvergne, on l'a vu, a fourni quelques haches-ciseaux comme celles d'Issoire, dans le Puy-de-Dôme et du Puy-en-Velay, en Haute-Loire. Le dépôt de Bains (Haute-Loire), déjà cité pour sa hache à bords en accolade, de typologie un peu plus récente (Daugas, 1981), comporte une variété de haches à bords divergents et tranchant élargi dont certaines seraient assez proches des nôtres, quoique plus étroites et cintrées¹.

Dans l'ouest de la France, ce type semble rare. En Bretagne cependant, parmi les haches assimilées au type de Tréboul, quelques-unes se singularisent par un sommet concave (Briard, 1965). On notera avec intérêt que certains dépôts bretons associent des haches à sommet lunulé et des glaives apparentés au type de Sögel du nord-ouest de l'Allemagne (Briard et Mohen, 1976 ; Briard, Peuziat et Onnée, 1977). Parmi des trouvailles plus éloignées, on pourrait évoquer une hache «probablement de l'Aisne» (Blanchet 1986, fig. 73, 1) qui a la concavité courte, le corps très épais de section biconcave et les flancs facettés de certaines haches de Martillac. Une hache de Charleville-Mézières, dans les Ardennes (Blanchet, 1986, fig. 71, 7), a, comme certaines haches de Martillac (par exemple les n° 19 et 21), une concavité marquée limitée du côté du tranchant. Elle présente en outre une légère butée médiane, comme certaines haches du dépôt bavarois de Bühl (Ldkr Nördlingen), en Allemagne (Dehn, 1952, pl. 5, 10-18), variante également attestée dans le type de Tréboul.

Corrélations et chronologie

L'un des éléments les plus significatifs du dépôt de Martillac est assurément la hache-ciseau n° 1 : bien que brisée, cette hache, la première de ce type signalée dans le Sud-Ouest, est en effet un bon marqueur chronologique et culturel. Ces haches du type d'Ollon de B.U. Abels (1972) sont caractéristique de la fin du Bronze ancien (Holste, 1938). La Suisse en a livré plusieurs exemplaires, comme celle d'Ollon (canton de Vaud) ou celle de la tombe double de Broc (canton de Fribourg), associée au poignard triangulaire cannelé et à l'épingle à tête perforée typiques de la dernière phase de la civilisation du Rhône du Bronze ancien suisse. Une même association se retrouve dans un tumulus de la Chapelle-sur-Furieuse, dans le Jura (Millotte, 1976 ; Pétrequin et Mordant, 1988). Par leur étroitesse et la faible hauteur de leurs rebords, pas toujours strictement limités à la partie supérieure, ces haches se distinguent des haches à bords en accolade, dont elles sont peut-être les prototypes, mais qui apparaissent un peu plus tard, au début du Bronze moyen des Tumulus. Selon W. Kubach, les haches du type d'Ollon en Suisse et en France orientale datent du Bronze ancien récent (*Jüngere Frühbronzezeit*). Au nord des Alpes, le type apparaît avant la phase de Lochham, première phase de la culture des Tumulus.

La hache-ciseau de type Ollon ne doit pas être confondue avec l'*oberständige Randleistenbeile* des auteurs allemands, (littéralement «hache à rebords limités à la partie supérieure»), comme la variante très allongée du dépôt de Porcieu-Amblagnieu en Isère (Bocquet, 1969), ni avec des haches plus courtes à talon étroit et lame trapézoïdale élargie («hache à épaulement»), variante plus récente dont on a quelques exemples dans les Alpes françaises, comme à Ternay, dans l'Isère (Bocquet, l.c.), à Montereau dans l'Yonne (Mordant, 1984), dans la Loire à Amboise (Cordier, 1976) ou encore dans le Midi de la France. On a peut-être eu tendance, en France, à trop rajeunir cette famille de haches. Certes, il en existe encore dans l'«horizon de Weiningen», phase moyenne du Bronze moyen de Suisse centrale et du Jura selon C. Osterwalder (1971). Cependant, certaines *oberständige Randleistenbeile*, comme celles des palafittes de Sursee (Zellmoos, Lucerne) ou Mörigen (Berne), à rebords limités à la partie supérieure et lame rectangulaire ou trapézoïdale déjà relativement élargie, apparaîtraient en zone alpine dès la transition Bronze ancien/Bronze moyen, vers la fin du

Bronze ancien des palafittes et le début de la civilisation des Tumulus (Reinecke A2/B1 ; Speck 1966). C. Osterwalder attribue déjà certaines d'entre elles à sa première phase du Bronze moyen («Horizont der Nadeln mit vierkantigem Schaft»), tandis que la hache longue, de tradition Bronze ancien, existerait au début du Bronze moyen, comme à Cressier-La Baraque. Tout cela souligne la continuité réelle des deux périodes, Bronze ancien final et début du Bronze moyen, dont la distinction ici paraît quelque peu artificielle.

La hache étroite à rebords n° 2 de Martillac rappelle aussi des haches du début de la culture des Tumulus, par exemple celles de Kallmünz, Kr. Burgenfeld, en Allemagne (Holste, 1953). Diverses haches à rebords de la phase de Lochham des Tumulus de Hesse, à bords plus ou moins parallèles, ont aussi une encoche sommitale (Holste, l.c., p. 37 sq), alors que les haches nordiques ont en général un sommet droit. Quelques longues haches-ciseaux subrectangulaires sont connues dans la moitié est de la France, comme celles de Moûtiers en Savoie et d'Auxonne en Côte-d'Or. Comme bien d'autres types métalliques centre-européens, celui-ci a atteint l'Auvergne (hache du Puy-de-Dôme ; Daugas, l.c. pl. 1, n° 10) et même la Vienne (Loudun ; Nouel, 1957). On n'en connaît à ce jour pas d'exemple certain dans le Sud-Ouest. E. Berchon (1891) a figuré une longue hache-ciseau subrectangulaire à rebords totaux, aujourd'hui disparue, qui faisait alors partie de la collection Counord à Bordeaux, mais la provenance régionale de cette hache n'est pas certaine.

C'est encore vers l'Est qu'on trouverait des parentés pour les haches à cuvette oblongue entre les bords, limitée par une ligne nette du côté du tranchant, comme les n° 19 ou 21 de Martillac et l'une des quatre haches «anciennes» du dépôt de Vanxains. Pour une hache similaire des Ardennes, J.-P. Millotte invoque «la hache à bords élevés dite nordique par les auteurs allemands» qui présente le même caractère. Il suggère que ce type «pourrait avoir gagné des régions plus méridionales et même, à la limite, inspiré les fameuses haches médocaines» (Millotte, 1981). Il est piquant de retrouver désormais ce type jusqu'au sud de Bordeaux, mais si l'on prend en compte l'ensemble des haches de Martillac, les influences qu'on y détecte débordent largement la sphère nordique et englobent aussi la Bavière, par exemple. En revanche, ces types sont rares dans la zone atlantique, et signalent l'importance, encore sous-estimée, des relations Est-Ouest.

Vers la fin du Bronze ancien et le début du Bronze moyen, les influences éventuelles de la civilisation du Rhône semblent bien affaiblies, mais on perçoit déjà l'importance que la culture des Tumulus du Sud-Ouest de l'Allemagne et de la France orientale va avoir tout au long du Bronze moyen, et cela dès la première phase des Tumulus, comme le montrent les haches-ciseaux de Martillac. A des phases un peu plus récentes se rapportent, entre autres, l'épingle à renflement perforé de la grotte de Font-de-Gaume en Dordogne ou les poignards à languette trapézoïdale à quatre rivets, présents jusqu'en Médoc (Castelnau), imitations sans doute locales, mais assez fidèles, de prototypes de l'Est. Vers la fin du Bronze moyen et le début du Bronze final, d'autres éléments encore, comme l'épingle à renflement cannelé ou les céramiques excisées et estampées trouvées en Gironde et en Dordogne, manifestent la continuité de ces relations Est-Ouest (Roussot-Larroque, 1989). Les autres régions atlantiques n'ont sans doute pas toutes pu, ou su, recevoir et intégrer au même degré ces modes orientales pour les réinterpréter à leur manière. A cet égard, le Bronze moyen de l'Ouest français montre une différenciation régionale marquée.

En Armorique, au début du Bronze moyen, les haches à rebords du groupe de Tréboul (Briard, 1965) ont, elles aussi, un tranchant élargi et incurvé, étalé par martelage. De même, le décor des faces plates et le facetage des flancs y est attesté, bien que de manière un peu différente qu'à Martillac. A côté de ces ressemblances, existent des différences qui empêchent d'assimiler les haches Martillac au type Tréboul : les haches bretonnes sont d'ordinaire plus petites, leurs rebords sont plus hauts, leur corps plus rectiligne et leur tranchant moins évasé. Plutôt que des influences directes, leurs points communs peuvent refléter une certaine communauté d'inspiration centre-européenne, que trahirait, par exemple, l'association déjà signalée de haches de Tréboul à un glaive du type nord-allemand de Sögel.

Les autres types régionaux de haches à rebords, types médocain, vendéen, libournais (Roussot-Larroque, 1973), type périgourdin de Thonac (Roussot, 1973), sont un peu plus tardives ; elles appartiennent au plein Bronze moyen. Il est curieux de noter qu'à l'aube de cette période, les haches de Martillac se situent, par leur forme, à la rencontre de deux tendances évolutives qui s'exprimeront au cours du Bronze moyen dans le Sud-Ouest : la silhouette longiligne des deux haches-ciseaux, aux bords presque parallèles, inspirera peut-être la forme rigide, subrectangulaire, des haches médocaines, tandis que les bords évasés et le tranchant large du type de Martillac reparaitront, diversement interprétés et modifiés, dans les types vendéen, libournais et de Thonac.

1. Nos vifs remerciements à J.-P. Daugas, qui nous a libéralement communiqué ses dessins inédits de ce dépôt.

La composition métallographique

Les 24 haches du dépôt de Martillac ont été analysées par J.-R. Bourhis au laboratoire d'Anthropologie, Préhistoire, Protohistoire et Quaternaire armoricains de l'Université de Rennes (voir le tableau et son commentaire en annexe). Par ailleurs, l'une des deux haches du «Médoc» qui ressemblent à celles de Martillac de façon frappante, la hache n° 1, a été analysée à la microsonde de Castaing au laboratoire du Pr. Naslain. L'application de méthodes différentes ne permet pas une comparaison terme à terme entre ces résultats et ceux des spectrographies de J.-R. Bourhis. L'analyse à la microsonde donne la composition en un point très précis de la hache, alors que l'échantillon analysé par spectrographie correspond — quoique faible — à une

région un peu plus étendue. Cependant, pour cette hache, quelques éléments peuvent être retenus :

- teneur assez faible en étain (10,4 et 5,54 %) ;
- teneur appréciable en arsenic (0,80 et 0,45 %) ;
- nickel et plomb faibles.

L'analyse des haches de Martillac par J.-R. Bourhis met en lumière plusieurs aspects intéressants.

Pour les *composants principaux de l'alliage* (fig. 9),

- le cuivre constitue l'élément principal ; il varie de 92 à 84,6 % ;
- les teneurs en étain des haches de Martillac varient entre 4,4 et 13 % (moyenne : 8,26) L'objet le plus riche en étain est la hache-ciseau n° 1 ; cet enrichissement qui accroît la dureté répond sans doute à une nécessité fonctionnelle. Les haches à rebords du dépôt ont en moyenne des teneurs bien inférieures ;

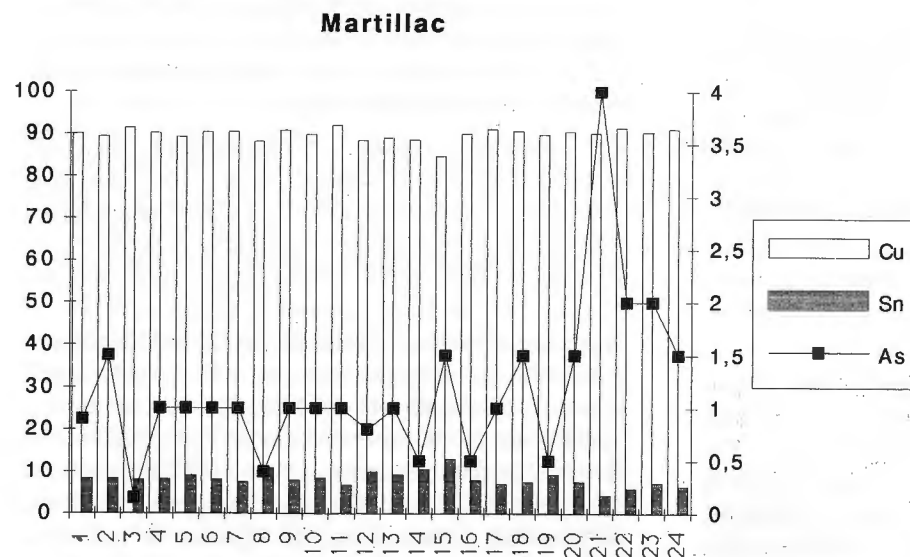


Fig. 9. — Teneurs comparées des 24 haches de Martillac en cuivre, étain et arsenic.

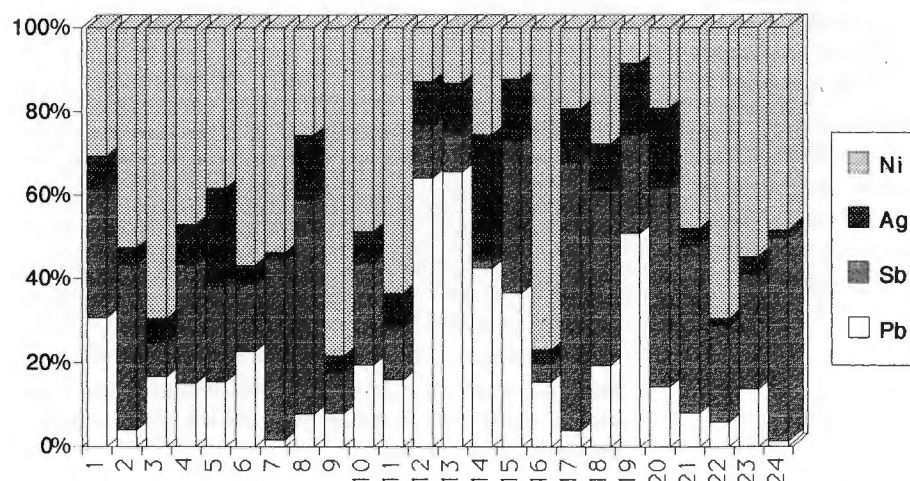


Fig. 10. — Teneurs comparées des 24 haches de Martillac en nickel, argent, antimoine et plomb.

— les teneurs en arsenic varient de 2 à 0,15 % à Martillac (moyenne : 1,17 %).

Ces compositions montrent une relative instabilité des composants principaux. La «recette» de fabrication du bronze est peut-être moins bien maîtrisée qu'elle ne le sera au plein Bronze moyen, où les pourcentages tendront à se régulariser, du moins pour un type donné et dans une région donnée. D'ailleurs, vers la même époque, à propos des haches bretonnes de Tréboul, on a suggéré que les bronziers s'étaient parfois livrés à des essais limités, ce qui ne se retrouve plus à la période suivante du Bronze moyen (Briard et Bourhis, 1984).

En comparaison, des haches présumées anciennes dans le Bronze moyen, comme les quatre haches à sommet lunulé de Vanxains, ont déjà des teneurs plus fortes en étain (moyenne : 11,4 ; maximum : 12,4 ; minimum : 8,8) et nettement moins fortes en arsenic (moyenne : 0,48 ; maximum : 0,7 ; minimum : 0,01), ce qui pourrait être en faveur d'une position chronologique un peu plus récente.

Une série de haches à rebords bretonnes, des dépôts de Tréboul, Plouvorn et Duault (Giot, Bourhis, Briard, 1970 ; Briard, Peuziat et Onnée, 1977) est également plus riche en étain : (moyenne : 10,8 % ; maximum : 13,92 ; minimum : 5,03) et plus pauvre en arsenic (moyenne : 0,55 ; maximum : 0,87 ; minimum : 0,002), compositions qui se rapprochent déjà de celles du plein Bronze moyen.

Au Bronze moyen affirmé, les haches à rebords sont normalement plus riches en étain :

- les haches médocaines ont en moyenne 13,59 % d'étain (sur 53 exemplaires analysés) avec un maximum de 16 % et un minimum de 11 % ; la teneur moyenne en arsenic est de 0,35 %, avec un maximum de 1 % et un minimum de 0,025 % ;
- les haches à rebords du dépôt de Thonac (Dordogne) ont en moyenne 14,11 % d'étain et 0,26 % d'arsenic ;
- les haches à rebords du dépôt de Vanxains (à l'exclusion des n° 1-4) ont en moyenne 14,97 % d'étain et 0,35 % d'arsenic.

Les impuretés reconnues dans le métal des haches de Martillac sont :

- le nickel (moyenne : 0,22 ; maximum : 5 ; minimum : 0,025) ;
- l'antimoine (moyenne : 0,16, maximum : 0,5, minimum : 0,005) ;
- le plomb (moyenne : 0,10 ; maximum : 0,4, minimum : 0,002) ;
- l'argent (moyenne : 0,04 ; maximum : 0,1 ; minimum : 0,005) ;
- le bismuth (moyenne : 0,015 ; maximum : 0,005 ; minimum : 0,002).

Le fer, le zinc et le manganèse sont en pourcentages très faibles, sinon à l'état de traces ou totalement absents.

À ne considérer que les impuretés principales, on remarque que 14 des 24 haches de Martillac obéissent au schéma $As > Ni > Sb$ (n° 2, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 21, 22, 23) ; 6 haches au schéma $As > Sb > Ni$ (n° 8, 15, 17, 18, 19, 20) ; 3 au schéma $As > Sb = Ni$ (n° 1, 12, 24), et une seule enfin au schéma $Ni > As > Sb$, la hache n° 3.

L'analyse fait apparaître des «jumeaux» : les haches n° 12 et 13 ont une composition pratiquement identique (fig. 9), ce qui doit indiquer qu'elles sont issues d'une même coulée, donc absolument contemporaines. Or, leur forme n'est pas identique, l'une (n° 13) ayant le corps plus étroit et le tranchant plus large que l'autre. D'autres haches présentent aussi des compositions sinon identiques, du moins assez voisines, comme les haches 4 et 5, de forme similaire cette fois.

Martillac et le Bronze moyen de l'Ouest : apports de l'analyse spectrographique

Il est intéressant de comparer les haches de Martillac à d'autres ensembles occidentaux, non plus seulement sur des critères morphologiques, mais par les caractères du métal utilisé. La comparaison de ces caractères est matérialisée par les fig. 11 et 12. Les quatre haches à sommet lunulé de Vanxains (Dordogne) renferment un peu moins de nickel (0,18 %) et d'antimoine (0,11 %), mais davantage de fer (0,23 %) (Bourhis, 1991). Néanmoins, ces quatre haches de Vanxains, proches à notre avis de celles de Martillac par leur forme, n'en sont pas très éloignées par les caractères du métal utilisé. Elles sont en tout cas plus proches de Martillac que des autres haches à rebords du même dépôt de Vanxains. Entre Martillac et les haches du dépôt de Thonac, en Dordogne, la différence est encore plus grande.

Dans les haches bretonnes de type Tréboul, les teneurs en nickel (0,29 % en moyenne) et surtout en plomb (0,87 %) sont plus élevées qu'à Martillac, ainsi que le fer (moyenne : 0,13). En revanche, l'antimoine et le bismuth sont plus faibles (0,086 et 0,004 seulement de moyenne). Les teneurs en argent sont à peu près similaires. Le plomb pourrait être un ajout, comme élément d'un alliage ternaire (Briard et Bourhis, 1984), à moins qu'on n'ait utilisé des gîtes métallifères où le cuivre et le plomb sont naturellement associés, comme au Pays de Galles par exemple. Ces comparaisons font apparaître une nette différence entre la composition métallographique des haches de Martillac et de celles de

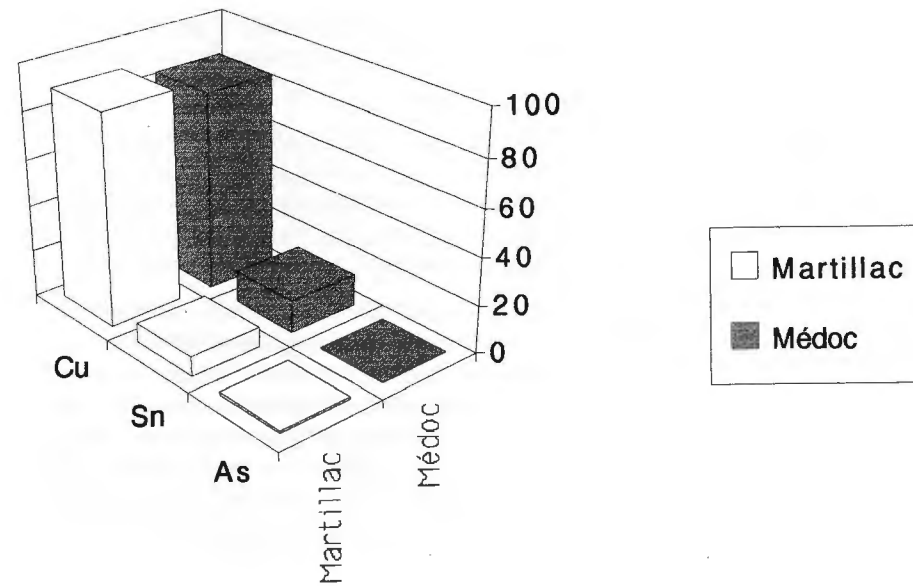


Fig. 11. — Teneurs moyennes comparées en cuivre, étain et arsenic des haches de Martillac et d'une série de 53 haches médocaines.

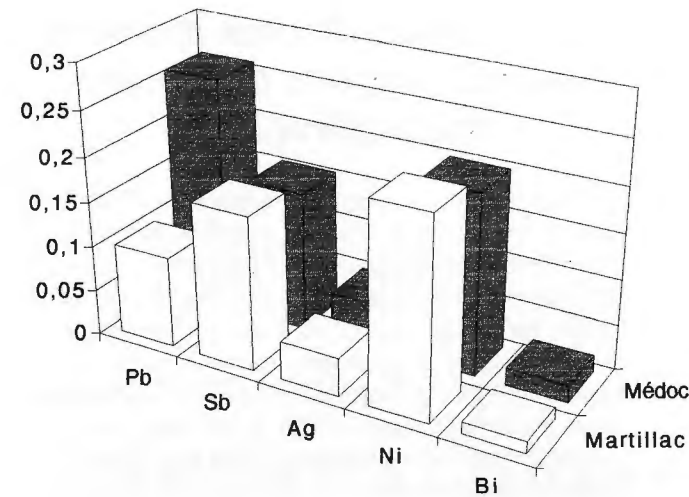


Fig. 12. — Teneurs moyennes comparées en impuretés principales (plomb, antimoine, argent, nickel et bismuth) des haches de Martillac et d'une série de 53 haches médocaines.

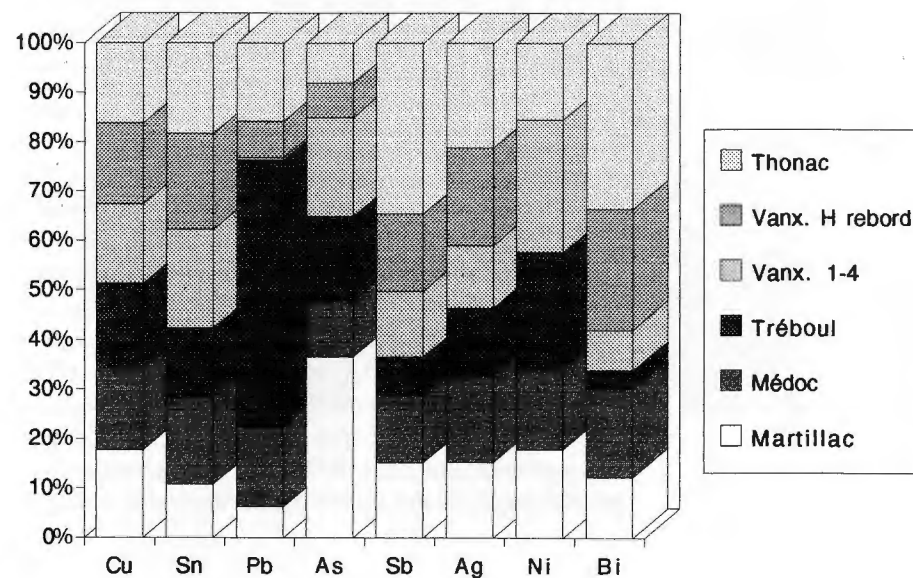


Fig. 13. — Teneurs moyennes en cuivre, étain, plomb, arsenic, antimoine, argent, nickel et bismuth de six séries de haches à rebords : haches de Martillac, du Médoc, du type de Tréboul, quatre haches « archaïques » du dépôt de Vanxains, autres haches à rebords de Vanxains, et haches du dépôt de Thonac.

Tréboul. La légère différence chronologique qui les sépare — le groupe de Tréboul est sans doute un peu plus récent — ne suffit pas à rendre compte de cette différence, qui suppose des réseaux d'approvisionnement de matières premières différents et/ou des pratiques différentes de la part des bronziers.

En Aquitaine, au plein Bronze moyen, les haches médocaines ont une teneur plus importante en étain et un peu moins d'arsenic. Constituant intentionnel de l'alliage, l'étain est normalement plus fort au Bronze moyen, pour les avantages qu'il procure : abaissement du point de fusion, obtention d'un métal plus résistant. Le taux d'arsenic tend au contraire à baisser du Chalcolithique et du Bronze ancien au Bronze moyen, sans que l'on sache exactement si ce métalloïde fut d'abord introduit volontairement comme durcisseur, avant que l'on maîtrise la production du bronze vrai, à 10 % d'étain et plus. Les haches médocaines conservent des taux de nickel (0,20 %, sur une moyenne de 53 haches analysées) et d'antimoine (0,15 %) assez proches de ceux des haches de Martillac. Le plomb (0,26 %) est un peu plus fort, tandis que l'argent et le bismuth varient peu (0,05 et 0,019). Le fer (0,011 %), le zinc (0,002 %) et le manganèse (0,002 %) sont peu importants.

Autre type caractéristique du Bronze moyen d'Aquitaine, les haches périgourdines de Thonac ont une teneur nettement plus forte en nickel (1,3 % de moyenne) en antimoine (0,38 %) et en bismuth ; le plomb (0,25 %) est plus important qu'à Martillac, sans atteindre les teneurs élevées de Tréboul. Les haches à rebords du dépôt périgourdin de Vanxains, typologiquement très proches de celles de Thonac, se caractérisent aussi par des teneurs appréciables en nickel (0,28 %), en antimoine (0,16 %) et en fer (0,11 %), moins élevées cependant qu'à Thonac ; en revanche, le plomb (0,09 %) est plus faible que dans les séries précédentes.

Dans l'ensemble, d'après les impuretés du métal, certaines parentés se font jour entre Martillac et des ensembles du plein Bronze moyen régional, au premier chef les haches médocaines, mais aussi l'ensemble des haches à rebords de Vanxains (y compris celles de typologie récente). Ces caractères communs pourraient trahir l'exploitation d'une même zone de minerais. De la transition Bronze ancien-Bronze moyen au Bronze moyen affirmé, lors même que la maîtrise des techniques de l'alliage se perfectionnait, les bronziers du Sud-Ouest de la France auraient conservé

leurs sources d'approvisionnement. En comparaison, le métal des dépôts bretons du groupe de Tréboul, surtout, s'en écarte assez notablement, mais même celui du dépôt périgourdin de Thonac, ce qui surprend davantage.

Nous avons tenté d'appliquer au diagramme des impuretés du métal de Martillac les catégories proposées, déjà anciennement, par l'école de Stuttgart (Jungmans, Sangmeister, Schröder, 1960 et 1968). Cette méthode, critiquée et laissée de côté en France depuis une dizaine d'années, semble n'avoir pas perdu toute sa valeur aux yeux de spécialistes étrangers. Cette démarche n'a pas l'ambition de remonter aux gîtes potentiels du minerai mis en œuvre. Nous l'avons testée seulement pour comparer le métal de Martillac à celui qu'utilisaient à la même époque les bronziers d'Europe centrale. D'après le tableau dichotomique des auteurs précités, définissant des groupes de métal d'après leurs teneurs en impuretés, les haches de Martillac se classeraient dans les groupes suivants, par ordre de fréquence :

- groupe FB2 : 8 haches (n° 1, 3, 8, 11, 17, 18, 23, 24) ;
- groupe C6A : 8 haches (n° 2, 4, 5, 6, 7, 9, 21, 22) ;
- groupe FG : 3 haches (n° 13, 15, 19) ;
- groupe FB1 : 2 haches (n° 10 et 12) ;
- groupe FA : 1 hache (n° 14).

Les deux haches restantes se disperseraient entre C5 (n° 20) et C3 (n° 16), mais elles se situent à la limite du groupe FG pour la première et à la limite du groupe FA pour la seconde, l'écart étant déterminé seulement par des taux très faibles d'impuretés. Certaines des haches classées en C6A sont par ailleurs à la limite de FB (hache n° 5). Quoiqu'il en soit, l'ensemble le plus important est constitué des groupes FA, FB 1 et 2 et FG, représentant au moins 14 haches. Il n'est pas sans intérêt de souligner que le groupe FB1 est considéré en Europe centrale comme un des « nouveaux » cuivres de la phase récente du Bronze ancien (Bronze ancien 4) ; le groupe FA serait caractéristique des phases 3 et 4 du Bronze ancien, avec un maximum dans la civilisation des Tumulus ; le groupe FB2 prendrait son essor à la transition Bronze ancien-Bronze moyen ; il serait par exemple caractéristique de la phase des tumulus de Suisse occidentale. Selon les mêmes auteurs (S.A.M. 2), toute cette « famille » de cuivres, FA, FB1 et FB2, FG (qui ici compte au moins 14 haches) serait un métal d'origine alpine, objet de commerce en Europe centrale, à partir de la phase 4 du Bronze ancien. On l'a considéré comme un cuivre du *fahlerz*². D'ailleurs, le groupe C5 (hache n° 20 ?)

2. On appelle *fahlerz* la zone d'enrichissement secondaire des dépôts cuprifères, renfermant des sulfures qui associent cuivre et fer avec d'autres minéraux comme l'arsenic, l'antimoine... Cette zone est située généralement en profondeur, sous le *gossan*, zone superficielle d'altération, où se rencontrent de préférence les minerais de cuivre oxydés ou carbonatés comme l'azurite ou la malachite.

appartiendrait aussi à cette famille. En revanche, C6 (ici 7 ou 8 haches) serait plutôt un ensemble occidental, qui prend de l'importance à partir de la fin du Bronze ancien et au Bronze moyen, aussi bien dans le Wessex anglais que dans le Sud-Ouest de la France et la péninsule ibérique. La teneur relativement élevée en arsenic des haches de Martillac — s'il ne s'agit pas d'un apport intentionnel — est aussi un caractère plutôt occidental.

Ces curieux synchronismes supportent plusieurs interprétations. Les bronziers européens ont-ils mis en exploitation, à grande échelle, une grande région métallurgique, centrée sur les Alpes, alimentant les réseaux d'approvisionnement des ateliers métallurgiques jusqu'à la façade atlantique ? On le pensait encore il y a une vingtaine d'années, mais aujourd'hui, on s'interroge plutôt sur une possible évolution technique. Les minerais sulfurés du *fahlerz* ne sont pas une exclusivité des régions alpines. Les bronziers, ayant peut-être épuisé la zone superficielle des dépôts cuprifères, ont su maîtriser les techniques d'extraction du cuivre à partir des minerais sulfurés du *fahlerz*, disponibles en quantités appréciables en divers points de l'Europe. Dans ce cas, il serait vain de chercher très loin, dans les Alpes, la Péninsule ibérique ou les îles Britanniques, l'origine des minerais cuprifères utilisés dans le Sud-Ouest de la France. Des ressources disponibles à proximité pouvaient y suppléer, par exemple les gîtes cuprifères à minerais sulfurés, de type chalcopyrite ou bornite, du proche Limousin, ceux de Vaulry, par exemple ou, un peu plus loin, ceux du Massif

central et de sa bordure méridionale. Le Limousin offrait d'ailleurs tout à la fois des minerais de cuivre et d'étain, proximité fort opportune pour les bronziers d'Aquitaine. Si des cuivres de composition assez voisines sont apparus, à peu vers simultanément dans différentes régions d'Europe, et s'ils ont pris une notable importance vers la fin du Bronze ancien et le début du Bronze moyen, ce n'est sans doute pas dû à l'importation massive de matières premières en provenance d'Europe centrale, mais plutôt à la diffusion relativement rapide de l'innovation technique. Le traitement des sulfures de cuivre, attesté dès le XVI^e siècle avant notre ère, ne présentait d'ailleurs pas de difficultés insurmontables.

Conclusion

Le dépôt de Martillac apporte une information bienvenue sur une période encore mal connue en Aquitaine. Le bon marqueur chronologique et culturel qu'est la hache-ciseau le situe précisément à la transition Bronze ancien-Bronze moyen, correspondant dans nos régions à la phase initiale de la civilisation des Tumulus des régions de l'Est, ce que confirment les analyses spectrographiques du métal. Il permet d'identifier, sur la base d'un échantillon suffisant, un type de haches qui n'avait pas été isolé jusqu'ici, n'étant représenté que par de trop rares trouvailles. Il éclaire ainsi d'un jour nouveau les antécédents du Bronze moyen en Aquitaine, particulièrement en Gironde.

Bibliographie

- Abels B.-U. (1972) - *Die Randleistenbeile in Baden-Württemberg, dem Elsass, der Franche-Comté und der Schweiz*. Prähistorische Bronzefunde, IX, 4, 122 p., 69 pl.
- Behrens G. (1916) - *Bronzezeit Süddeutschlands*. Mayence, 1916. (Katal. Röm.-Germ. Central-Museums).
- Beraud-Sudreau J. (1936) - Vase néolithique. Type caractéristique du Sud-Ouest de la France. *Congrès Préhistorique de France*, Toulouse-Foix.
- Berchon E. (1889-91) - Etudes paléo-archéologiques sur l'âge du Bronze spécialement en Gironde. *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, t. 14, 1889, p. 17-154 ; 16, 1891, p. 5-85 et p. 123-150.
- Berchon E. (1891) - Archéologie girondine. Une station préhistorique et une habitation gallo-romaine au Château Lamotte, près Cissac (Médoc). *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux*, 16, p. 87-128.
- Blanchet J.-C. (1984) - *Les premiers métallurgistes en Picardie et dans le nord de la France*. Paris (Mém. Soc. Préhist. Franç., 17).
- Bocquet A. (1969) - L'Isère pré- et protohistorique. *Gallia Préhistoire*, 12, 1, p. 121-258 ; 2, p. 273-40.
- Bouchet J. M., Burnez C., Roussot-Larroque J., Villes A. (1990) - Le Bronze ancien de la vallée de la Seugne: La Palut à Saint-Léger (Charente-Maritime). *Gallia Préhistoire*, 32, p. 237-275.
- Bourhis J.-R. (1991) - Analyses métallurgiques des haches en bronze des dépôts de Thonac et Vanxains. *Le Bronze atlantique*. 1er colloque de Beynac, 10-14 sept. 1990, p. 301-304.
- Briard J. (1965) - *Les dépôts bretons et l'âge du Bronze atlantique*. Rennes, Becdelièvre.
- Briard J., Bourhis J.-R. (1984) - La paléométallurgie du Nord-Ouest de la France. Spectrographie des bronzes. *Paléométallurgie de la France atlantique*. Rennes, p. 45-61.
- Briard J., Mohen J.-P. (1976) - Le dépôt du Bronze moyen de Duault (Côtes du Nord). *Antiquités Nationales*, 8, p. 28-37.
- Briard J., Peuziat J., Onnee Y. (1977) - Dépôts inédits du groupe de Tréboul: Saint Nic et Plouvorn (Bronze moyen armoricain). *Archaeologia atlantica*, 2, 1977, p. 21-36.

- Chevillot C., Coffyn A. (1991) - Les dépôts de Thonac et de Vanxains (Dordogne). Le problème des haches cannelées sur la façade atlantique. *Le Bronze atlantique*. 1er colloque de Beynac, p. 277-300, 13 fig.
- Coffyn A. (1972) - *Le Bronze final et le début du Premier âge du Fer autour de l'estuaire girondin*. Thèse de 3^e cycle, Bordeaux, (dactylographiée), 3 volumes.
- Coffyn A. (1975) - Hache à rebords de Villenave-d'Ornon. *Revue historique et archéologique du Libourmais*, 43, p. 11, 1 fig.
- Cordier G. (1976) - Les civilisations de l'âge du Bronze dans le Centre-Ouest et les pays de la Loire moyenne. *La Préhistoire française*, 2, 1976, p. 575-584.
- Daugas J.-P. (1976) - Les civilisations de l'âge du Bronze dans le Massif central. *La Préhistoire française*, 2, 1976, p. 506-521.
- Daugas J.-P. (1981) - De l'âge du Bronze au premier âge du Fer. *Le Bassin du Puy aux temps préhistoriques, recherches récentes*. Le Puy-en-Velay, Musée Crozatier, p. 145-153.
- Daugas J.-P., Loison G., Vital J. (1983) - L'âge du Bronze en Auvergne. *Les inédits de la Préhistoire auvergnate*. Clermont-Ferrand, Musée Bargoin, p. 233-253.
- Delluc B. et G., Roussot A., Roussot-Larroque J. (1990) - *Connaître la Préhistoire en Périgord*. Bordeaux, éd. Sud-Ouest.
- Dehn W. (1952) - Ein Brucherzfund der Hügelgräberbronzezeit von Bühl, Ldkr. Nördlingen (Bayern). *Germania*, 30, p. 174-187.
- Du Boucher H. (1878) - Quelques nouvelles trouvailles préhistoriques landaises. *Bulletin de la Société de Borda*, Dax, 3^e année, 2^eme série, p. 55-64.
- Forestier P. (1934) - Découverte d'une hache en bronze (Br.I) dite du type médocain, à Caudéran (Gironde). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 31, p. 157-159, 1 fig.
- Giot P. R., Bourhis J., Briard J. - *Analyses spectrographiques d'objets préhistoriques et antiques*. Rennes, 1970.
- Hernandez O., Léger P., Vuailat D. (1988) - Le Bronze moyen en Limousin. *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale*. 113^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, Pré-Protohistoire, p. 331-350.
- Holste F. (1938) - Hügelgräber von Lochham, B.A. *Marburger Studien*, p. 95-104.
- Holste F. (1953) - *Die Bronzezeit in Süd- und Westdeutschland*. Berlin, (Handbuch der Urgeschichte Deutschlands, bd.1).
- Junghans S., Sangmeister E., Schröder M. (1960 et 1968) - Metallanalysen kupferzeitlicher und frühbronzezeitlicher Bodenfunde aus Europa. I. Berlin, 1960 ; II, 1968 (Studien zur Anfängen der Metallurgie).
- Kubach W. (1973) - *Die Nadeln in Hessen und Rheinhessen*. Munich (Prähistorische Bronzefunde XIII, 3).
- Kubach W. (1973) - Zwei Gräber mit «Sögeler» Ausstattung aus der deutschen Mittelgebirgszone. *Germania*, 51, p. 403-417.
- Millotte J.-P. (1958) - Un type d'outil du Bronze ancien: les haches-spatules. *Revue Archéologique de l'Est*, 9, p. 26-42.
- Millotte J.-P. (1963) - La place du Massif central dans la France protohistorique. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 60, p. 661-687.
- Millotte J.-P. (1976) - Les civilisations de l'âge du Bronze dans le Jura. *La Préhistoire française*, II, p. 495-505.
- Mordant C. (1984) - Quelques aspects des influences occidentales et orientales dans l'âge du Bronze ancien et moyen du confluent Seine-Yonne. *Eléments de Pré- et Protohistoire européenne. Hommages à J.-P. Millotte*. Paris, les Belles-Lettres, p. 585-594.
- Mordant C., Petrequin P. (1988) - A la transition Bronze ancien-Bronze moyen, le tumulus de Charcier (Jura). *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale*. 113^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, Pré-Protohistoire, p. 259-282.
- Nouel J. (1957) - Les découvertes des âges du Bronze et du Fer dans le département du Loiret. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 54, p. 307-319, 3 pl.
- Osterwalder C. (1971) - *Die mittlere Bronzezeit im schweizerische Mittelland und Jura*, Bâle. (Monographien zur Ur- und Frühgeschichte der Schweiz).
- Riquet R. (1958) - A propos de l'ancien âge du Bronze. *Ogam*, X, p. 69-73.
- Roussot A. (1973) - Les haches en bronze de Thonac (Dordogne). *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 103, p. 127-135, 5 fig.
- Roussot-Larroque J. (1970) - Documents inédits sur quelques bronzes de Bordeaux. *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, p. 13-21 ? 4 fig.
- Roussot-Larroque J. (1973) - L'âge du Bronze. *Catalogue de l'exposition du Centenaire de la Société archéologique de Bordeaux, 1873-1973*, p. 15-47, 19 fig., 3 pl.
- Roussot-Larroque J. (1987) - Les relations Aquitaine-îles Britanniques au Bronze ancien. *Les relations entre le continent et les îles Britanniques à l'âge du Bronze*. Congrès Préhistorique de France, Lille, p. 17-56.
- Roussot-Larroque J. (1988) - Le Bronze moyen d'Aquitaine et la culture des Tumulus. *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale*. 113^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, Pré-Protohistoire, p. 393-427.
- Roussot-Larroque J. (sous presse) - Du Bronze ancien au Bronze moyen en sone centre-atlantique: ruptures ou continuité? *Dél-Kelet Europa Bronz-Kora i.e. 1990-1200. Nemzetközi Régészeti Konferencia, Bronze Age in South-East Europe between 1990 and 1200 b.c.* International Symposium, Szolnok (Hongrie) 23-27 sept. 1991.
- Rychner V., Kläntsch N. (1988) - L'âge du Bronze moyen sur le plateau suisse: analyse spectrographique des bronzes. *Dynamique du Bronze moyen en Europe occidentale*. 113^e Congrès national des Sociétés savantes, Strasbourg, Pré-Protohistoire, p. 153-191.
- Speck J. (1966) - Zwei frühbronzezeitliche Neufunde aus der Zentralschweiz. *Helvetica Antiqua. Festschrift E.Vogt*, p. 59-64.

N° des haches	Cu	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Bi	Fe	Zn	Mn
1	90,1	8,3	0,2	0,9	0,2	0,05	0,2	0,005	tr.		
2	89,4	8,3	0,03	1,5	0,3	0,03	0,4	0,04		tr.	
3	91,5	8	0,06	0,15	0,03	0,02	0,25	0,005	0,005	tr.	
4	90,2	8,2	0,08	1	0,15	0,05	0,25	0,02	tr.	tr.	
5	89,3	9	0,1	1	0,15	0,15	0,25	0,02		tr.	
6	90,4	8,1	0,1	1	0,07	0,02	0,25	0,0255		tr.	
7	90,6	7,5	0,015	1	0,4	0,015	0,5	0,03		0,001	
8	88,3	10,9	0,03	0,4	0,2	0,06	0,1	0,004			
9	90,9	8	0,02	1	0,025	0,01	0,2	0,007			
10	89,8	8,5	0,08	1	0,1	0,03	0,2	0,008	tr.		
11	92	6,8	0,05	1	0,04	0,025	0,2	0,015	tr.		
12	88,4	10	0,5	0,8	0,1	0,08	0,1	0,004			
13	89	9,3	0,4	1	0,06	0,07	0,08	0,006	tr.		
14	88,6	10,6	0,1	0,5	0,005	0,07	0,06	tr.	tr.		
15	84,6	13	0,15	1,5	0,15	0,06	0,05	0,007	tr.		
16	90	8	0,05	0,5	0,015	0,01	0,25	0,008	tr.	0,1	0,002
17	911	7,1	0,03	1	0,5	0,1	0,15	0,015	0,002	0,001	
18	90,7	7,5	0,07	1,5	0,15	0,04	0,1	0,0008	0,001	tr.	
19	89,8	9,3	0,15	0,5	0,07	0,05	0,025	0,0002	tr.		
20	90,6	7,7	0,03	1,5	0,1	0,04	0,04	0,008	0,002	tr.	
21	90,2	4,4	0,1	4	0,5	0,05	0,6	0,05	0,05	0,002	
22	91,5	6	0,025	2	0,1	0,007	0,3	0,025	0,004	tr.	
23	90,4	7,3	0,1	2	0,2	0,03	0,4	0,01	tr.		
24	91,1	6,5	0,01	1,5	0,4	0,015	0,4	0,01	0,003	0,0001	

Fig. 14.

N° haches	Sn	Pb	As	Sb	Ag	Ni	Groupe
1	fort	fort	fort	fort		fort	(A)
2	fort	faible	fort	fort		fort	A
3	fort	faible	faible	faible		fort	
4	fort	faible	fort	fort	fort	fort	A
5	fort	faible	fort	fort		fort	A
6	fort	faible	fort	faible		fort	B
7	fort	faible	fort	fort		fort	A
8	fort	faible	fort	fort		faible	
9	fort	faible	fort	faible		fort	B
10	fort	faible	fort	faible		fort	B
11	fort	faible	fort	faible		fort	B
12	fort	fort	fort	faible		faible	C
13	fort	fort	fort	faible		faible	C
14	fort	faible	fort	faible		faible	
15	très fort	fort	fort	fort		faible	
16	fort	faible	fort	faible		fort	
17	fort	faible	fort	fort		fort	A
18	fort	faible	fort	fort		faible	(A)
19	fort	faible	fort	faible		faible	
20	fort	faible	fort	faible		faible	(B)
21	faible	faible	fort	fort		fort	
22	fort	faible	fort	faible	faible	fort	B
23	fort	faible	fort	fort		fort	A
24	fort	fort	fort	fort		fort	A

Fig. 15.

Analyses spectrographiques des haches à rebords
du dépôt de Martillac, Gironde.

Les 24 haches du dépôt de Martillac ont été analysées. Les teneurs en cuivre ont été dosées par électrolyse ; les teneurs en étain ont été vérifiées par gravimétrie ; les teneurs des impuretés ont été déterminées par spectrographie d'arc. Le numéro des analyses correspond au numéro des objets (fig. 14 à 16).

Les analyses représentent un ensemble de compositions relativement homogènes. Les teneurs en étain sont faibles ; 20 objets ont moins de 10 % d'étain. L'impureté principale est l'arsenic, les teneurs sont de l'ordre de 1 à 2 % ; on trouve également des traces notables d'antimoine et de nickel ; les teneurs en plomb, argent, bismuth sont faibles ; les teneurs en fer, zinc et manganèse sont très faibles ou nulles.

Les compositions des haches à rebords du dépôt de Martillac présentent des caractéristiques différentes de celles des haches médocaines qui sont des bronzes à fortes teneurs en étain avec des moyennes de l'ordre de 15 % ; le plomb, l'arsenic, le nickel et plus irrégulièrement l'anti-moine sont les impuretés dominantes avec des teneurs ne dépassant pas 1 % et des moyennes s'étalant de 0,10 à 0,50 %.

La variabilité des teneurs des haches du dépôt de Martillac présente les caractéristiques suivantes :

— les teneurs en étain :
la hache n° 21 a 4,4 % ;
la hache n° 15 a 13 % ;
22 haches ont entre 6 et 10,9 % avec 8,22 de moyenne.

— les teneurs en plomb :
19 objets ont entre 0,002 et 0,10 % avec 0,047 de moyenne ;
les n° 1, 12, 13, 15, 19 ont entre 0,15 et 0,50 %.

— les teneurs en arsenic :
les n° 3, 8, 14, 16, 19 ont entre 0,15 et 0,50 % ;
18 haches ont entre 0,80 et 2 %, avec 1,23 % de moyenne.

— les teneurs en antimoine :
12 haches ont entre 0,005 et 0,10 % avec 0,059 de moyenne ;
12 haches ont entre 0,15 et 0,50 % avec 0,275 de moyenne.

— les teneurs en argent :
24 haches ont entre 0,007 (n° 22) et 0,15 % (n° 5).

— les teneurs en nickel :
les n° 8, 12, 13, 14, 15, 18, 19, 20 ont entre 0,025 et 0,10 %, avec 0,069 de moyenne ;
16 haches ont entre 0,15 et 0,60 % avec 0,30 de moyenne.

— les teneurs en bismuth :
24 haches ont entre 0,001 (n° 14) et 0,05 % (n° 21).

— les teneurs en fer, zinc et manganèse sont très faibles ou nulles.

Nous avons regroupé toutes les données sur un tableau qui permet de classer les analyses suivant leurs compositions (fig. 16).

Groupe A : haches n° 2, 4, 5, 7, 17, (18), 23, 24. Plomb faible, arsenic, antimoine, nickel forts (sauf 18).

Groupe B : haches n° 6, 9, 10, 11, (20), 22. Plomb et antimoine faibles ; arsenic et nickel forts (sauf 20).

* Par J.-R. Bourhis, Ingénieur au C.N.R.S., Equipe de Recherche n° 27 du C.N.R.S., Laboratoire d'Anthropologie, Préhistoire, Protohistoire et Quaternaire armoricains, Université de Rennes I.

groupe	(A)	A	A	A	B	A	B	B	B	C	C					A	(A)		(B)		B	A	A	
n°	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
Sn	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	très fort	fort	fort	fort	fort	fort	faible	fort	fort	fort
Pb	fort	faible	faible	faible	faible	faible	faible	faible	faible	faible	faible	fort	fort	faible	fort	faible	faible	faible	fort	faible	faible	faible	faible	fort
As	fort	fort	faible	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	faible	fort	fort	faible	fort	très fort	fort	fort	fort
Sb	fort	fort	faible	fort	fort	faible	fort	fort	faible	faible	faible	faible	faible	faible	fort	faible	fort	fort	faible	faible	fort	faible	fort	fort
Ag					fort																	faible		
Ni	fort	fort	fort	fort	fort	fort	fort	faible	fort	fort	fort	faible	faible	faible	faible	fort	fort	faible	faible	faible	fort	fort	fort	fort
Bi														faible							fort			

Fig. 16.

Ces deux groupes correspondent à 14 haches qui ont des teneurs en étain comprises entre 6 et 9 % avec 7,60 % de moyenne (teneur inférieure à la moyenne générale), des teneurs en plomb de 0,002 à 0,10 %, des teneurs en arsenic de 1 à 2 %. On peut rattacher la hache n° 1 au groupe A : 8,3 % d'étain, teneur plus élevée en plomb (0,20 %), teneurs notables en arsenic (0,90 %), antimoine (0,20 %) et nickel (0,20 %).

Groupe C : haches n° 12, 13. Etain : 10 et 9,3%. Plomb (0,50 et 0,40 %) et arsenic (0,80 et 1 %) forts. Antimoine (0,10 et 0,06%) et nickel (0,10 et 0,08 %) faibles.

Groupe D : haches n° 3, 8, 14, 16, 19. Les teneurs en étain sont comprises entre 8 et 10,9%, avec 9,42 % de moyenne. Les teneurs en impuretés sont faibles. Les impuretés dominantes sont :

n° 14 (0,10 % de plomb et 0,50 % d'arsenic) ;
n° 19 (0,15 % de plomb et 0,50 % d'arsenic) ;
n° 3 (0,15 % d'arsenic et 0,25 % de nickel) ;
n° 16 (0,50 % d'arsenic et 0,25 % de nickel) ;
n° 8 (0,40 % d'arsenic et 0,20 % d'antimoine).

Hache n° 15 : elle a une teneur en étain (13%) nettement plus élevée que les autres haches ; la teneur en arsenic est forte (1,5 %) ; les teneurs en plomb (0,15 %) et en antimoine (0,15 %) sont notables ; les autres impuretés sont plus faibles.

Hache n° 21 : elle a une teneur en étain (4,4 %) nettement plus faible et une teneur en arsenic (4 %) nettement plus forte que les autres haches ; elle a une teneur faible en plomb (0,10 %) et des teneurs plus élevées en antimoine, nickel et bismuth que les autres objets.

Aperçu sur le vaisselier de terre cuite bordelais au XVII^e siècle : les céramiques découvertes lors de l'aménagement du Musée d'Aquitaine, 20 cours Pasteur à Bordeaux

par Jean-Yves Boscher * et Claire Hanusse **
avec la collaboration de Pascale Galibert ***

En prévision des travaux d'aménagement du nouveau Musée d'Aquitaine, des sondages de contrôle à la pelle mécanique ont été effectués durant le printemps 1982 dans la cour septentrionale de ce qui fut la Faculté des Lettres, 20 cours Pasteur, sous la conduite de Jacques Santrot, alors conservateur au Musée d'Aquitaine. La

fouille de sauvetage menée par les deux auteurs au cours du mois de juillet suivant a permis la mise au jour d'un important dépotoir de l'époque moderne. Comme le suggère l'intitulé de cet article, nous nous bornerons à présenter ici le seul mobilier céramique¹.

Le contexte de la découverte

La cour nord, seule partie des bâtiments plus anciens épargnée par les travaux de construction de la Faculté en 1881 semblait l'unique endroit susceptible de conserver des structures ayant appartenu au couvent des Sœurs de la Visitation (fig. 1).

Le cadre historique et architectural

L'une des interrogations préalables qu'il convient de se poser, concerne la localisation exacte du dépotoir par rapport à ce qui fut le couvent des Sœurs de la Visitation. Les données de diverses natures dont nous avons finalement disposé nous autorisent à formuler des propositions.

Les données historiques et topographiques

Le dépotoir appartient à un îlot délimité à l'est par l'ancienne rue Saint-Antoine (disparue depuis 1881) et la rue du Cahernan (aujourd'hui portion de la rue Sainte-Catherine) ; au sud par le Fossé des Carmes (aujourd'hui Cours Victor Hugo) ; à l'ouest par le Fossé des Tanneurs (aujourd'hui Cours Pasteur) et au nord par la rue des Ayres.

Au centre de cet ensemble, situé en avant de l'ancien couvent des Feuillants, s'est établi en 1608 le Noviciat des Ursulines qui avaient là une maison annexe achetée en novembre 1639 par les Visitandines pour y installer le premier couvent de la Visitation — Sainte-Marie fondé par Jeanne de Galathea, baronne de Saucats. Onze Visitandines venues de Lyon y sont logées le 1^{er} juillet 1640. Mais

* Conservateur au Musée d'Aquitaine.

** Chercheur associé au C.R.O.S. (U.A. 999 du CNRS, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III).

*** Auteur des dessins.

Les clichés sont de J.-M. Amaud, Musée d'Aquitaine, sauf deux des illustrations en couleur de la page 101 qui sont des auteurs.

1. Il a été également découvert quelques fragments d'objets métalliques — des monnaies notamment dont le mauvais état de conservation n'a permis, à une exception près, ni restauration, ni identification —, ainsi que du verre et une grande quantité de déchets alimentaires

La situation du dépotoir dans l'îlot

Le dépotoir se trouvait donc dans la cour nord de l'ancienne Faculté, jouxtant la portion ouest de la terrasse qui y a été bâtie au XXe siècle, et plus précisément dans l'angle nord-ouest de la cour, à l'arrière du n° 18 actuel du Cours Pasteur.

Les divers documents dont un état des lieux de la Faculté dressé dans les années 1970, le plan du projet de construction de la Faculté reporté sur le plan cadastral contemporain (1876) et un plan du collège (1841), reportés sur le cadastre de 1828⁹ et le cadastre de 1828 permettent¹⁰ :

— d'affirmer que toute la partie nord des locaux n'a pas été touchée considérablement par les travaux de construction de la Faculté, en particulier que cette partie n'a fait l'objet que d'une démolition et d'aucun terrassement important (fig. 3-A) ce que confirme une photographie faite au cours des travaux (fig 4)¹¹ ;

— de préciser les limites du lycée au moment du transfert vers le collège de la Madeleine ;

— d'attester et d'affirmer l'agrandissement du lycée vers le nord par acquisition des parcelles n° 10 et 11 du cadastre de 1828 par simple comparaison de l'emprise des locaux en 1876 et en 1841 (fig. 3-B) ;

— de préciser, d'après le cadastre de 1828, les limites exactes du lycée au début du XIXe siècle, et éventuellement les limites supposées du couvent au XVIIIe siècle (fig. 3C).

Par ailleurs, le plan des années 1718-1720 (fig. 2) permet d'identifier d'une part, les parcelles qui ont fait l'objet de rachats à l'occasion de l'agrandissement du couvent et d'autre part, celles limitrophes qui n'ont fait l'objet d'aucune acquisition à cette époque. Ces informations, confrontées au plan cadastral de 1828 nous conduisent à supposer que le dépotoir se trouvait dans la cour de la maison Chadirac, sise à l'extérieur et mitoyenne du second couvent de la Visitation¹².

dernier lieu et la chapelle inaugurée en 1684. A l'emplacement de la majeure partie des maisons acquises en 1662-1665 s'est érigé le cloître de la Visitation et plus au nord le réfectoire. Au XVIIIe siècle, d'après un plan non daté⁷ le couvent aurait eu une superficie de 183 toises carrées (soit 35 ares). En 1718-1720, les Visitandines projetaient encore de s'étendre et désiraient acheter toutes les maisons mitoyennes du mur nord de leur couvent et au-delà.

Si les Sœurs durent quitter les lieux à la Révolution, les bâtiments subsistèrent, tout comme ceux du couvent des Feuillants, de l'autre côté de la rue Saint-Antoine, devenu en 1802 Lycée de Bordeaux qui, trois ans plus tard, s'agrandit en prenant la totalité des locaux de l'ancienne Visitation. Le lycée est alors appelé Lycée Impérial, Collège Royal, Lycée de Bordeaux, au gré des régimes politiques. Il occupe tous les bâtiments des deux couvents. Suite au violent incendie du 30 mai 1871 qui ravage les locaux de l'ancien couvent des Feuillants et ruine la chapelle, le lycée quitte les lieux dans les années 1874-1876 pour s'installer dans des locaux de l'ancien collège de la Madeleine, aujourd'hui Lycée Michel Montaigne.

Dès 1876 il est question d'implanter la nouvelle synagogue et les Facultés des Sciences, Lettres et Théologie sur l'emplacement des deux anciens couvents. Des projets sont dus à Charles Burguet ; le plan définitif prévoyant tout l'emplacement pour la seule Faculté est adopté le 20 juillet 1880 (fig. 3-A). Les vestiges du couvent des Feuillants, ceux de la Visitation et toutes les structures du lycée sont démolis⁸. Les travaux de construction de la nouvelle Faculté, exécutés sur les plans de l'architecte Charles Durand s'échelonnent de 1881 à 1885 et englobent une cour nord qui ne comportera pas de construction avant l'érection au XXe siècle d'une annexe de la bibliothèque de prêt de la ville de Bordeaux en matériau préfabriqué. C'est sur cette cour que s'est édifié dans les années 1982-1985 l'Espace Aquitaine, (salles des conférences et/ou salles d'expositions temporaires du Musée d'Aquitaine).

7. L'on peut toutefois penser que, d'après les mentions qui y sont portées, ce plan date des années 1718-1720 (?), Archives Municipales de Bordeaux (= AMBx), VIII/A6.

8. Avant la démolition complète des bâtiments du couvent devenus lycée, une opération de sauvegarde des vestiges des anciens couvents a eu lieu dans les années 1871-1881 et une campagne de fouilles archéologiques a été menée par Camille de Mensignac en 1880-1881.

9. Plan cadastral de 1828, AMBx.

10. Faculté des Lettres et des Sciences, plan du rez-de-chaussée. Etat des lieux ; plan parcellaire des immeubles expropriés pour la construction de la faculté en date du 21 juin 1876, ADG 107 T1A ; Faculté de Théologie, des Sciences et des Lettres : projet de construction sur l'emplacement du Lycée actuel, cours des Fossés, par Ch. Burguet en date du 21 juin 1876, ADG, 107 T1A ; plan du rez-de-chaussée du Collège Royal, 1841, AMBx, n° 1248, reproduit dans Centenaire du Lycée de Bordeaux, 1802-1902, Bordeaux 1905.

11. Etat du chantier de la Faculté au 21 avril 1882. Photographie de Terpereau, AMBx VIII R/29.

12. En 1841, ce secteur correspondait aux salles de bains du lycée.



Fig. 3. — Emprise des bâtiments successifs reportée sur le plan cadastral de 1828 :

A. Emprise du projet de construction de la Faculté en 1881 ;

B. Emprise de la partie ouest du lycée en 1841 ;

C. Emprise de la partie ouest du lycée d'après le cadastre de 1828.

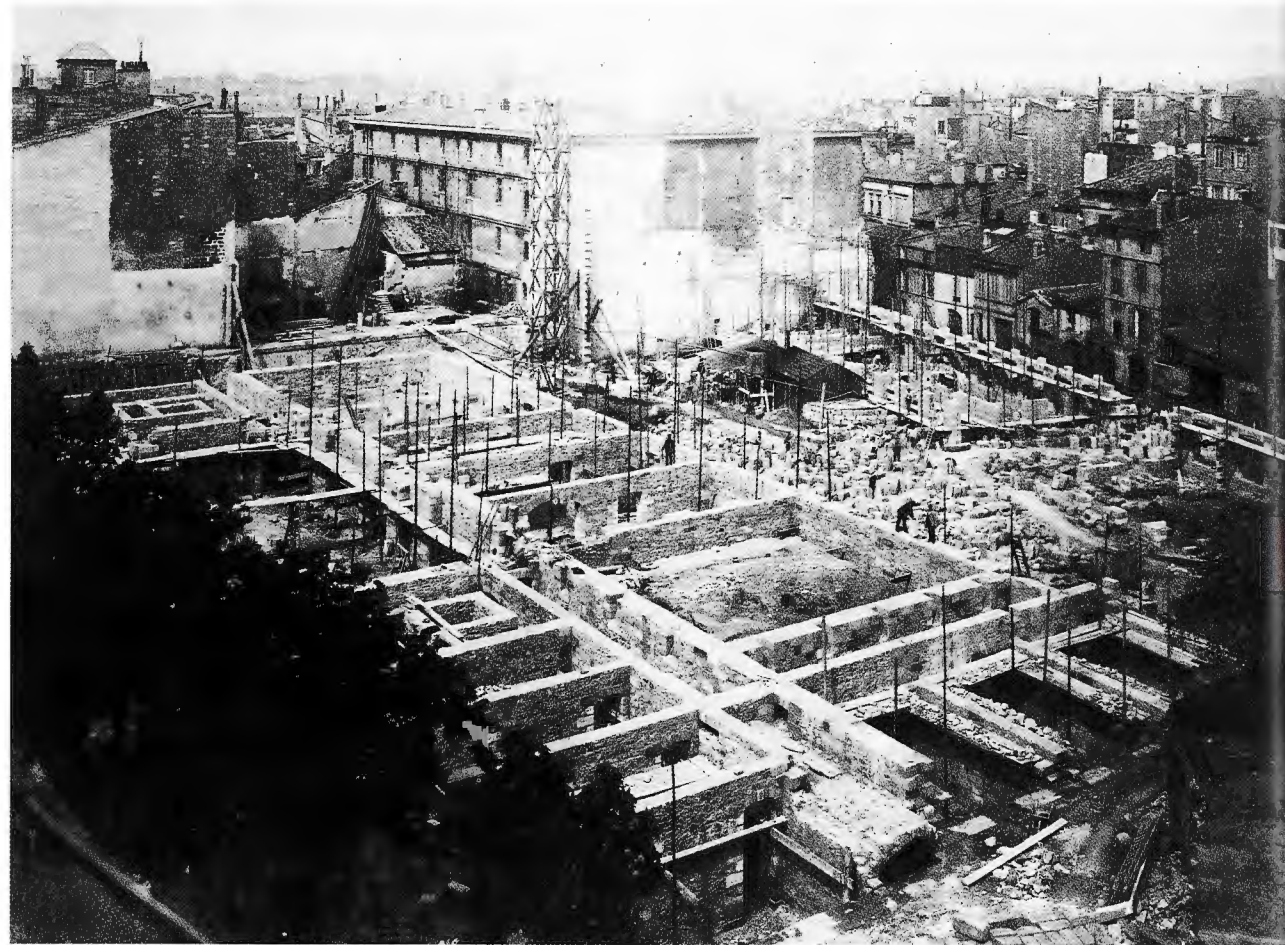


Fig. 4. — Les travaux de la faculté. Photographie de Terpereau (1882).

Données sociologiques ; la maison Chadirac

Les documents de 1718-1720 font ressortir que le quartier était entre autres habité par des tanneurs (à proximité de la rue des Etuves où étaient installées des tanneries) et par des artisans. Ainsi Guillaume Fondegelle, maître parcheminier, installé dès avant 1605, est acquéreur cette année-là d'une maison prolongeant la sienne jusqu'à la rue Saint-Antoine. Sa cinquième fille, Jeanne II, propriétaire en 1659 de l'ensemble des deux habitations était l'épouse d'un maître maçon, Bernard Maillet, de surcroît intendant des œuvres publiques¹³. Mais cet îlot est également occupé par des parlementaires. La famille de Gauffreteau était sans doute

l'une des plus connues. Elle possédait au XVI^e siècle plusieurs maisons de cet îlot. La maison Chadirac appartenait dès 1658 à Jean Chadirac, procureur au Parlement de Bordeaux, membre d'une famille de la bourgeoisie bordelaise qui compta un garde des sceaux à la Table de Marbre et plusieurs avocats¹⁴. Cette maison mitoyenne du couvent était constituée de deux corps de logis parallèles ouvrant chacun sur le fossé des Tanneurs et disposait d'une cour arrière. L'ensemble avait été dès avant 1606 le domicile de François Ricard qui deux ans plus tard achetait la maison symétrique ouvrant sur la rue Saint-Antoine et mitoyenne de la première par une cour. En 1654, la totalité de la grande maison Ricard devint propriété des Pères

13. ADG, H112, Visitandines.

14. P. Meller, *Armorial du Bordelais*, Laffitte Reprint, Marseille, 1978, t. I, p. 228.

Jésuites du Collège de la Madeleine qui vendirent la moitié ouest à Jean Chadirac, le 27 juin 1658, pour le prix de 2000 livres. A cette date, un mur et des planches séparaient la cour de la maison Ricard dépendant des Pères Jésuites de celle de la maison Chadirac, où se serait édifié un chai peut être appuyé à ce mur de clôture¹⁵. En 1718-1720, la famille Chadirac possédait toujours cette demeure dans la cour de laquelle nous situons le dépotoir découvert en 1982.

Le cadre archéologique

La fouille s'est développée sur une surface en forme de "L" de près de 15 m² sur 1,30 m de profondeur au plus, soit environ 20 m³. Ses limites ont été déterminées vers l'est et vers le sud par deux murs à l'appareil irrégulier, de 0,50 m d'épaisseur et orientés respectivement est-ouest et nord-sud. Ces murs liés entre eux, conservés sur cinq à six assises de haut soit 1,28 m, étaient partiellement recouverts d'un mortier jaune très friable. A leur base l'on a pu observer une couche de mortier de même qualité remontant légèrement sur les parois. Ce niveau a été suivi vers le nord sur 1,06 m de long ; au-delà il semble avoir été détruit par l'engin et n'a pas été retrouvé dans la partie septentrionale. Cette couche doit être interprétée comme un niveau de

travail contemporain de l'édification des murs. C'est sur ce niveau dans l'espace formé par les deux murs en retour que s'est accumulé le dépotoir. Ces structures ont été rapprochées, à la lumière des documents que nous avons décrits plus haut comme étant éventuellement ceux de la clôture de la Maison Chadirac confrontant à l'est la cour de la Maison Ricard et au sud le couvent de la Visitation.

Les stratigraphies que nous avons réalisées au préalable, par simple nettoyage du sondage effectué à la pelle mécanique antérieurement à notre intervention, nous ont permis de constater :

- que le dépotoir (couches 5a-5b) était composé de plusieurs amoncellements et s'appuyait contre les murs décrits ci-dessus ;
- que celui-ci a été recouvert par une couche de terre (couche 4) qui contenait très peu de matériel par rapport aux niveaux sous-jacents et marquait l'arrêt des rejets massifs ;
- que l'ensemble était scellé par une couche indurée composée de calcaire jaune (couche 3) correspondant à l'arase des murs ;
- que tous ces niveaux avaient été perforés par le creusement de la tranchée de fondation du mur de soutènement

15. Voir abrégé des maisons du couvent de la Visitation, ca. 1720 ; ADG, H 112, Visitandines.

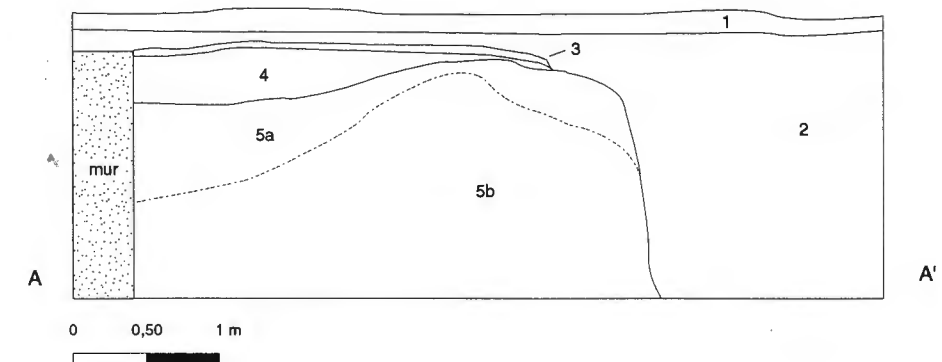
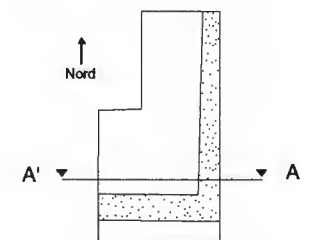


Fig. 5. — Stratigraphie Est-Ouest.

de la terrasse aménagée au début du XXe siècle. Le dépôt en particulier a été recoupé sur pratiquement toute sa hauteur, seule une épaisseur de 0,20 à 0,30 m des couches a été épargnée sous l'amas de blocs de ciments et de pierres extrêmement dures et compactes mais n'a pu être fouillée.

Le matériel ¹⁶

Après recollages du matériel, 72 formes complètes ou archéologiquement complètes ont été dénombrées (cf. Annexe). Par ailleurs, 1252 fragments significatifs ont fait l'objet d'une attribution certaine aux diverses catégories reconnues ; 542 tessons — des fragments de panses à 90 % — n'ont pu être affectés avec certitude à l'une de ces catégories du fait de leur petite taille — 10 à 20 mm de côté — ou de l'homogénéité des pâtes qui ne permettent pas de distinguer toujours, pour des ensembles fabriqués dans les mêmes ateliers, les différentes formes ¹⁷.

Les caractéristiques technologiques — pâtes, couleurs, textures, traitement de surface qui permettent de distinguer les groupes technologiques soit hypothétiquement les provenances, sont très variées même si, bien sûr, quelques ensembles ont été clairement isolés. Compte tenu de cette diversité nous avons préféré privilégier — une fois distinguée la céramique commune glaçurée ou non de la faïence et de la céramique très décorée qui relève, elle, d'une technologie plus élaborée et de provenance extérieure à la région avérée — une présentation valorisant explicitement la fonction. Cela n'épargne pas du devoir de définir pour chaque objet ou groupe d'objets leurs caractéristiques technologiques. Un commentaire synthétique sur ce thème est proposé au fil du texte dans la mesure où cela éclaire notre propos.

Nous avons donc préféré, pour la céramique commune, suivre une classification somme toute banale qui, de la conservation et du transport des denrées alimentaires, passe par la préparation, la cuisson desdites denrées et leur consommation, puis, la table abandonnée, de nous intéresser à la vaisselle utilisée pour les soins du corps et l'hygiène. Afin de limiter le nombre des groupes et pour ne pas créer une dernière catégorie fourre-tout, par définition hétérogène, nous avons volontairement intégré certains pots à nos quatre ensembles en élargissant de fait les définitions que les intitulés suggèrent. Nous nous en expliquerons au

Dans les niveaux sous-jacents de grave grise aucun matériel n'a été trouvé mais la découverte dans les couches perturbées de matériel résiduel antique (un fragment de céramique estampée) ou des XVe-XVIe siècles (quelques fragments de cruches et de pichets) témoigne de l'occupation antérieure.

besoin. À l'intérieur de cette partition, nous privilégions la morphologie et donc, dans la plupart des cas, nous désignons les objets par des descripteurs de cette nature. Mais lorsqu'une dénomination existe en pratique pour du matériel déjà publié nous avons en général repris à notre compte cette terminologie pour éviter les confusions.

L'incertitude dans bien des cas subsiste quant à l'usage exact de telle ou telle forme ; une pièce donnée peut avoir eu plusieurs utilisations. Le vocabulaire doit avant tout servir à différencier les objets et doit tenter de rendre compte de la diversité des formes plus grande en ce XVIIe siècle qu'au Moyen Âge et même qu'au siècle précédent, autant que l'on peut en juger dans la mesure de nos connaissances actuelles sur le mobilier du XVIe siècle découvert en contexte d'utilisation. Nous ne prétendons pas définir une typologie de référence mais seulement présenter de manière quelque peu détaillée un mobilier qui, jusqu'à présent, est souvent peu publié en contexte d'habitat. La difficulté de l'étude en a été accrue faute de larges moyens de comparaison.

Une pareille présentation a le défaut d'anticiper l'interprétation puisqu'on pourrait s'attendre à ce que l'analyse morphologique, intrinsèque, précède celle des données extrinsèques tirées d'abord de l'interprétation des traces d'utilisation, ensuite des apports de la comparaison avec d'autres matériels et, enfin, de ce que l'on sait des habitudes domestiques de l'époque concernée, avant de soumettre une hypothèse quant à la fonction de tel ou tel type de poterie. La forme de notre exposé est imposée par le choix que nous avons fait de présenter ce mobilier d'une manière vivante, autant que faire se peut dans le cadre d'une étude céramologique ; elle nous a semblé la plus appropriée pour respecter le contenu annoncé par notre titre qui met au centre le vaisselier, c'est-à-dire, l'ensemble des objets et récipients qui constitueraient ou composeraient la base du mobilier domestique de terre cuite bordelais à l'époque concernée.

Conservation et transport des denrées alimentaires

La notion de transport des denrées alimentaires fait référence ici à un contexte strictement domestique et non pas à un transport commercial et cela concerne exclusivement le transport de l'eau. Il faut de même entendre par conservation des denrées alimentaires la conservation à court ou moyen terme de produits frais et non pas celle de divers grains dans de grands vases à réserve que l'on connaît communément au Moyen Âge.

Cruche

Une fois n'est pas coutume, nous utiliserons dès l'abord un terme à forte connotation fonctionnelle ; il n'est pas inutile pour autant de préciser notre définition de la cruche : vase de grande contenance (> 2 litres ?), possédant un verseur et une ou plusieurs anses, servant à transporter l'eau depuis le puits ou la fontaine jusqu'à la maison où, sur le bord de l'évier, l'on stockera l'eau destinée aux usages quotidiens. La notion de cruche s'attache surtout à celle de réserve donc de capacité de contenance dont la limite supérieure est imposée par le moyen de transport utilisé : à dos d'homme, avec un animal de bât ou une charrette. On peut penser que la forme de la cruche pourra dépendre du mode de transport : pour le port sur l'épaule ou sur la tête la cruche devra être souvent plus large que haute comme en témoigne toutes les représentations de femmes à la fontaine. L'ethnographie nous éclaire sans ambiguïté sur la fonction exacte de ce type de vase ; s'il était nécessaire l'un de nos fragments (82.8.367) en apporterait le témoignage puisque l'on observe à la périphérie du fond, à l'aplomb de ce qui fut le verseur, des traces d'usure caractéristiques montrant que, sur un support dur, l'on faisait basculer systématiquement la cruche pour en prélever une partie du contenu.

Dans notre dépôt les cruches semblent provenir sans exception des ateliers de Sadirac et des environs. On sait que depuis le Bas Moyen Âge ils composent le plus important centre de production de terre cuite de la région bordelaise ¹⁸. Nous ne nous attarderons pas dans le détail sur ces productions puisqu'elles ont fait l'objet d'une

présentation synthétique de la part de P. Régaldo, synthèse à partir de laquelle nous tâcherons d'interpréter notre matériel ¹⁹. Précisons malgré tout que l'attribution de ce matériel à ce centre de production, au-delà de l'analogie formelle, est fondée sur la ressemblance des pâtes de notre matériel avec celui découvert à Sadirac même par P. Régaldo et caractérisé par une pâte dure, de texture fine, de couleur beige au cœur, légèrement plus foncée à l'extérieur, ou tirant parfois sur l'orangé et le rouge clair lorsque la terre contient certains nodules ferreux visibles à l'œil nu ²⁰. La coloration de surface des pots n'est pas toujours homogène et peut varier du fait des conditions de cuisson. Ce sont globalement des pots de bonne qualité, tournassés avec soin. Cette vaisselle de Sadirac, normalement très bien cuite, est assez légère comparativement à d'autres productions de morphologie proche que nous aurons l'occasion d'évoquer plus loin.

Il semble que nous retrouvions ici, dans un état de conservation assez médiocre, les grandes catégories de cruches de Sadirac attribuées à cette époque (fig. 6). Certaines identifications restent incertaines dans la mesure où la similitude des pâtes — unicité du lieu de production oblige — l'épaisseur des parois, assez constante, ne permettent pas toujours de distinguer avec certitude les fragments de panses provenant de cruches de tel ou tel type. Le taux de fragmentation est en ce qui concerne ces matériels assez élevé et aucune cruche n'a pu être valablement remontée. Parmi les 46 fragments d'anses rubanées que nous attribuons à cet ensemble la majorité, 37, n'a pu être affectée à l'un ou l'autre type. L'incertitude subsiste également pour des becs tubulaires ou des rebords que l'on ne peut à l'état d'artefacts isolés associer à une forme plutôt qu'à une autre. En ce qui concerne certains fonds, dont le diamètre ne peut être dans tous les cas un indice discriminant pour différencier les cruches des jattes ou des pichets de même provenance, le seul argument sur lequel l'on peut se fonder est l'absence totale de glaçure — même à l'état de projections accidentelles — sur la face interne des fonds, du fait, d'une part, de l'utilisation assez exceptionnelle de décor à la glaçure et, d'autre part, de leur morphologie puisqu'il s'agit de pots à l'ouverture relativement étroite. Finalement sur les 354 tessons identifiés seulement 202 ont pu être attribués avec certitude aux types morphologiques définis par P. Régaldo.

16. Nous tenons à remercier très sincèrement Brigitte Derion et Lisette Savariaud pour le travail effectué sur le matériel : lavage, remontage et restauration ; il a grandement facilité notre étude.

17. Il est bien connu que le taux de fragmentation n'est pas le même pour tous les pots ; il dépend à la fois de la taille du vase et de l'épaisseur des parois. Par ailleurs, dans notre ensemble par exemple, les cruches et autres pots ou pichets provenant de Sadirac ont "produit" un grand nombre de tessons de taille et d'aspect semblables qui rendent les attributions difficiles.

18. C. Hanusse, *L'artisanat de la poterie de terre en Bordelais-Bazadais du Moyen Âge au XVIIIe siècle d'après les sources écrites*, 4 volumes, thèse de doctorat de l'université de Bordeaux III, 1988, (dactylographié). (= C. Hanusse, *L'artisanat de la poterie* ...).

19. P. Régaldo, Cruches, pichets et cruchons de production sadiracaise du XIVe au XIXe siècles, *L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du Premier colloque tenu en Pays de Branne*, A.H.P.B., 1988, p. 81-98. (= P. Régaldo, *Cruches, pichets* ...).

20. On rencontre en effet parfois dans l'argile bleue les traces de l'alios que les potiers étaient amenés à percer pour atteindre la couche d'argile bleue de Sadirac qui en général était utilisée telle quelle, sans apport de silice.

Nous avons donc pu reconnaître deux types de cruche : d'une part, les cruches dites "à bec relié" et, d'autre part, celles dites "à étrier". Nous ne discuterons pas ici la pertinence de ces appellations ; elles existent, utilisons les.

Cruche à bec relié

Les premières se caractérisent par la présence d'un bec tubulaire duquel part une anse horizontale fixée au rebord et par l'utilisation d'un décor à la roulette sur bandes rapportées disposé en général sous et autour du bec tubulaire. Ce sont normalement des pièces de grande taille de forme ovoïde, avec un fond légèrement concave et une ouverture caractérisée par une lèvre courte à inflexion interne à l'extrémité horizontale²¹. Le dispositif de préhension est complété à mi-panse d'une courte anse verticale placée sous le bec et à l'opposé de celui-ci d'une grande anse verticale décorée parfois à sa base d'un décor digité, simple ou double impression du pouce, comme en témoignent des fragments découverts cours Pasteur (82.8.162, 82.8.167). A cette morphologie générale correspond une variante sans anse reliant le bec tubulaire au rebord²². Parmi les 4 fragments de lèvres plates certains peuvent appartenir à ce dernier type aussi bien qu'au type précédent ; de même, les 11 becs tubulaires dénombrés peuvent appartenir soit à ce dernier ensemble soit au type suivant.

Cruche à étrier

La cruche à étrier est une cruche de forme ovoïde également, légèrement plus trapue, qui se distingue des précédentes notamment par la présence, au-dessus de l'ouverture d'une anse étroite horizontale fixée sur le rebord de la cruche, perpendiculairement à une anse verticale et un bec qui peut prendre la forme soit d'un bec tubulaire de forme tronconique, soit d'un gros bec verseur ponté dont 3 exemplaires ont été dénombrés. Le col bien qu'étroit existe, terminé par une lèvre sans inflexion ou légèrement infléchie vers l'extérieur, à l'extrémité ronde.

Pots à une anse

Ont été regroupés ici un ensemble de pots à une anse dont la fonction semble relever de la conservation — comme le suggère leur capacité à recevoir un couvercle — de certains liquides alimentaires, pots que l'on trouverait mentionnés dans la littérature archéologique sous le terme de pot à lait, pot à crème, etc., Mis à part un exemplaire, ce sont des objets de taille moyenne et d'une capacité réduite (≤ 1 litre) qui ont pu servir éventuellement de mesure de capacité. Six types de pots ont été distingués que l'on peut décomposer en deux groupes technologiques distincts : d'une part, ceux dont la fabrication dans les ateliers de Sadirac (voir supra la description des pâtes des cruches) est certaine²³, d'autre part, ceux pour lesquels une origine hors Sadirac est vraisemblable ou certaine sans qu'une provenance puisse être proposée.

Pot à lèvre concave de Sadirac

Ce groupe, représenté notamment par trois exemplaires complets ou archéologiquement complets, est composé de pots à panse globulaire sur un petit pied à peine dégagé à fond plat ou très légèrement concave (fig. 7, 56 et 98). Une lèvre haute infléchie vers l'extérieur, à face interne concave et à l'extrémité ronde, prolonge directement la panse ; il n'y a pas de col²⁴. Un bec verseur, simple pincement puis étirement de la lèvre, s'oppose à une anse rubanée fixée au rebord et à hauteur du point le plus large de la panse. Mis à part un exemplaire plus grand²⁵, ce sont des pots extrêmement homogènes par leur profil et par leur taille, située autour de 140-145 mm de hauteur pour un diamètre d'ouverture de 100 mm et un diamètre maximum de 135 mm. L'homogénéité de l'ensemble présenté ici est d'autant plus remarquable que P. Régaldou constate, dans les séries qu'il a étudiées — une quarantaine d'exemplaires semblent-il qui couvriraient une période allant du début XVII^e siècle au XIX^e siècle —, parallèlement à une régularité des

21. Nous avons choisi de décrire les profils et en particulier celui des lèvres selon le système défini par Marie Leenhardt : la lecture se fait selon un axe médian et prend en compte l'inflexion de la lèvre par rapport au col ou à la panse sous-jacente, puis le profil des faces internes et externes et enfin celui de l'extrémité. C'est un système qui a le mérite de la précision et facilite la comparaison des descriptions. M. Leenhardt, *Code pour le classement et l'étude des poteries médiévales (Nord et Nord-Ouest de l'Europe)*, Caen, 1969.

22. La présentation de cette cruche comme une variante de la précédente, ce qu'elle est d'un point de vue morphologique, rend gênant la dénomination du type général, "cruche à bec relié" dans la mesure où cette variante n'a justement pas d'anse supplémentaire. Celui de cruche à lèvre plate serait moins exclusif.

23. La similitude des pâtes et des formes avec le matériel découvert sur les lieux de productions autorise l'identification : P. Régaldou, *Cruches, pichets*..., p. 94 et suiv..

24. Suivant la définition du col proposée par M. Leenhardt, nous considérons que ce pot ne possède pas véritablement de col, au contraire de certains des pots immédiatement ci-dessous, mais une lèvre très haute. M. Leenhardt, *op. cit.*, Chapitre E, p. 1.

25. 82.8.98 : h. = 213 mm., ϕ max. = 180 mm., ϕ ouv. = 14,5 mm.

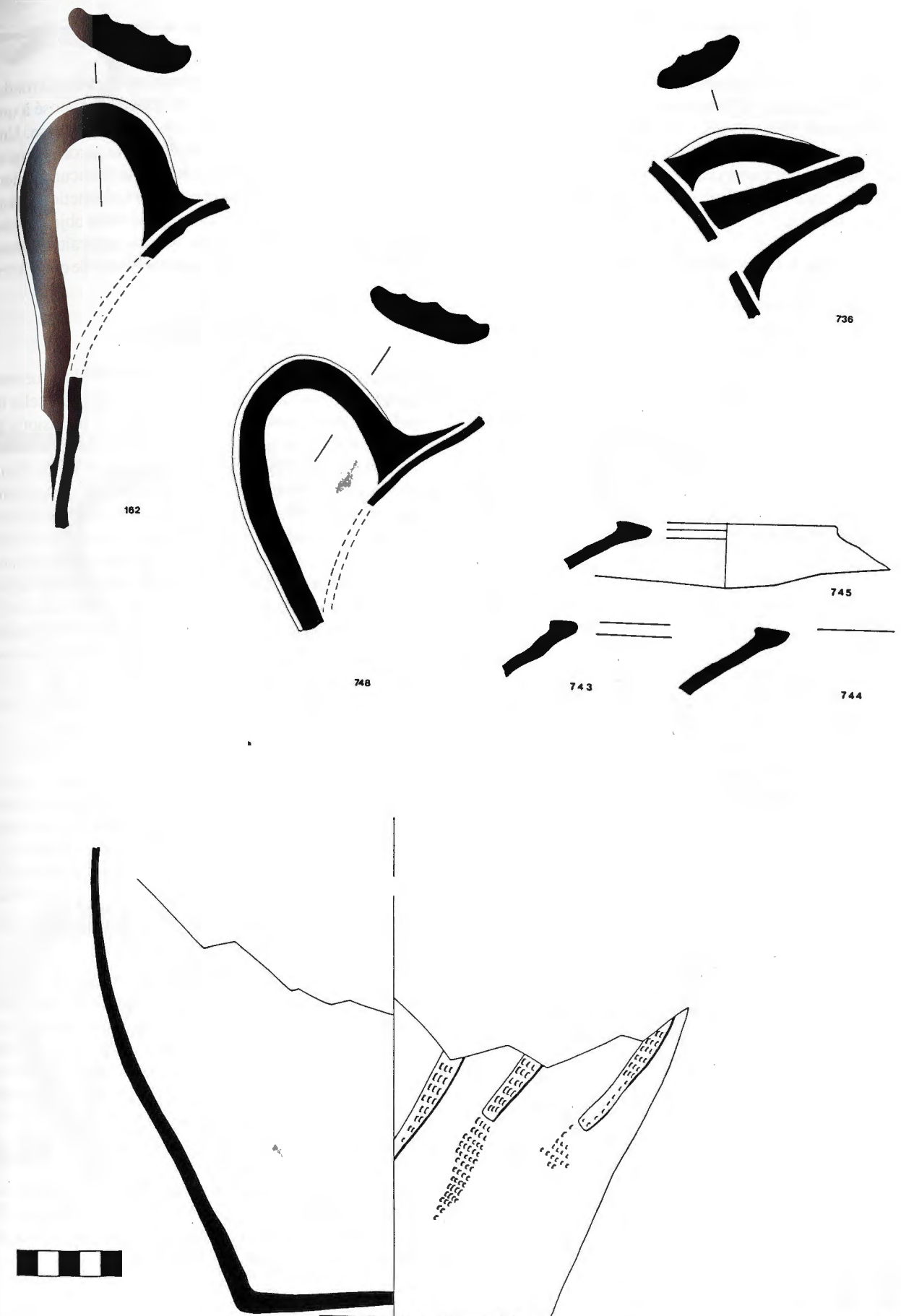


Fig. 6. — Cruches.

proportions, une très grande diversité des tailles. On ne saurait dire le sens qu'il faut donner à la relative uniformité dimensionnelle de nos pots ; l'on ne peut mettre ce fait entièrement sur le hasard de la découverte. Est-ce l'indice d'un usage spécifique à cette époque ou aux utilisateurs qui les ont abandonnés à notre curiosité ? Impossible de trancher, bien sûr.

Pot à lèvre droite de Sadirac

Deux exemplaires (82.8.55 et 82.8.767) dont un par chance complet sont conservés (fig. 7). Par leur morphologie, bien que légèrement moins trapus — 150 mm de haut pour un diamètre maximum de 135 mm — ils se rapprochent également de la série précédente. La différence essentielle tient au profil de la lèvre non infléchie avec une face interne quasiment droite alors que la face externe est convexe. L'autre distinction concerne le bec verseur, presque inexistant, qui apparaît comme un simple pincement du rebord le dégageant à peine latéralement du profil. Les caractéristiques technologiques en font une production de Sadirac tout à fait certaine.

Pot à lèvre concave avec ou sans bec verseur ?

Quelques fragments de pots, 6 au total, ont été rattachés par hypothèse à ce groupe des pots à une anse et bec verseur (fig. 7, n° 129, 754 et 757). L'analogie des formes et des tailles est tout à fait frappante et justifie leur présentation à cet endroit, même si la présence ou non d'un bec verseur ne peut être précisée. Les profils de lèvres, à inflexion externe avec une face interne plus ou moins concave et une extrémité ronde ou plate, montrent une très grande variété. Dans tous les cas l'emploi de couvercles apparaît plausible pour permettre la conservation des denrées contenues. La similitude des pâtes suggère comme origine Sadirac ou l'Entre-deux-Mers.

Simple détail dont la signification demeure toujours sujette à discussion, la présence, au sommet d'une des anses d'un poinçon au motif de rosette (9 x 11 mm) que l'on retrouve par ailleurs sur l'anse d'une grande jatte à anses. Nous reviendrons plus loin sur cet point (cf. *infra* p. 76).

Pot à lèvre concave à face interne glaçurée

Un seul exemplaire de ce type est identifié (fig. 7, 82.8.75). La pâte beige tirant parfois sur l'orangé est fine et dure ; aucune inclusion n'est visible à l'œil nu. De petite taille (h. = 119 mm, ϕ ouv. = 100 mm, ϕ maxi. = 125 mm, ϕ fond = 82 mm), il se caractérise par une forme globulaire, un fond plat et l'absence de col. La lèvre à inflexion externe,

présente une face interne concave et une extrémité ronde. Un bec verseur tiré et légèrement pincé est opposé à une anse rubanée fixée au rebord et au bas de la panse. Une glaçure vert foncé couvre la totalité de la paroi interne et l'extérieur de la lèvre. Nous ne disposons d'aucun élément de comparaison publié pour ce pot dont la fonction exacte demeure incertaine même si l'usage comme objet servant à la conservation plutôt qu'au service apparaît vraisemblable. Le caractère très clairement subjectif de cette interprétation ne peut être nié.

Pot à lèvre carrée

Il s'agit d'un ensemble attesté par 9 pots archéologiquement complets d'une technologie qui se distingue de celle de Sadirac essentiellement par la présence d'inclusions de quartz importantes qui peuvent atteindre 3 à 4 mm de diamètre et dont beaucoup affleurent en surface (fig. 8). D'une morphologie proche des pots sadiracais, possédant également un petit pied à peine dégagé à base légèrement concave, ce groupe s'en distingue d'abord par l'existence d'un col étroit, surmonté d'une lèvre à inflexion externe à l'extrémité horizontale ; la paroi interne présente une légère concavité permettant la pose éventuelle d'un couvercle. Une anse rubanée verticale est fixée au rebord et s'attache au point le plus large de la panse. Il n'y a aucun bec verseur. Les mêmes observations sur l'homogénéité des tailles peuvent être faites concernant cette série : hauteur comprise entre 137 et 150 mm ; diamètre d'ouverture entre 95 et 101 mm ; diamètre maximum allant de 122 à 126 mm

Une variante existe — connue à travers deux pots au moins : 82.8.58 et 82.8.100 — avec un col légèrement plus haut et un profil de lèvre plus "mou". Cette lèvre est plus infléchie, les parois externes — convexes — et internes — concaves — sont de fait parallèles alors que l'extrémité est très légèrement arrondie. Si l'anse rubanée s'attache aux mêmes points, elle est ostensiblement coudée, offrant plus de place à la main qui se saisit du pot.

Il est, par ailleurs, intéressant de noter que ces pots ne semblent pas avoir fait l'objet d'un tournassage final très poussé. Cette opération réalisée après le tournage permet normalement de régulariser la paroi des vases et de faire disparaître les plus grosses inclusions visibles en surface. La rapidité dans l'exécution de cette tâche se lit également dans la présence des traces de tournage sur la paroi externe que le tournassage est censé faire disparaître. Faut-il y voir un choix esthétique délibéré ou une économie de temps dans la chaîne opératoire qui évite au potier, 24 à 48 heures après le tournage, de remettre sur le tour les pièces pour les tourner ? Le souci d'une meilleure productivité apparaît comme une explication suffisante.

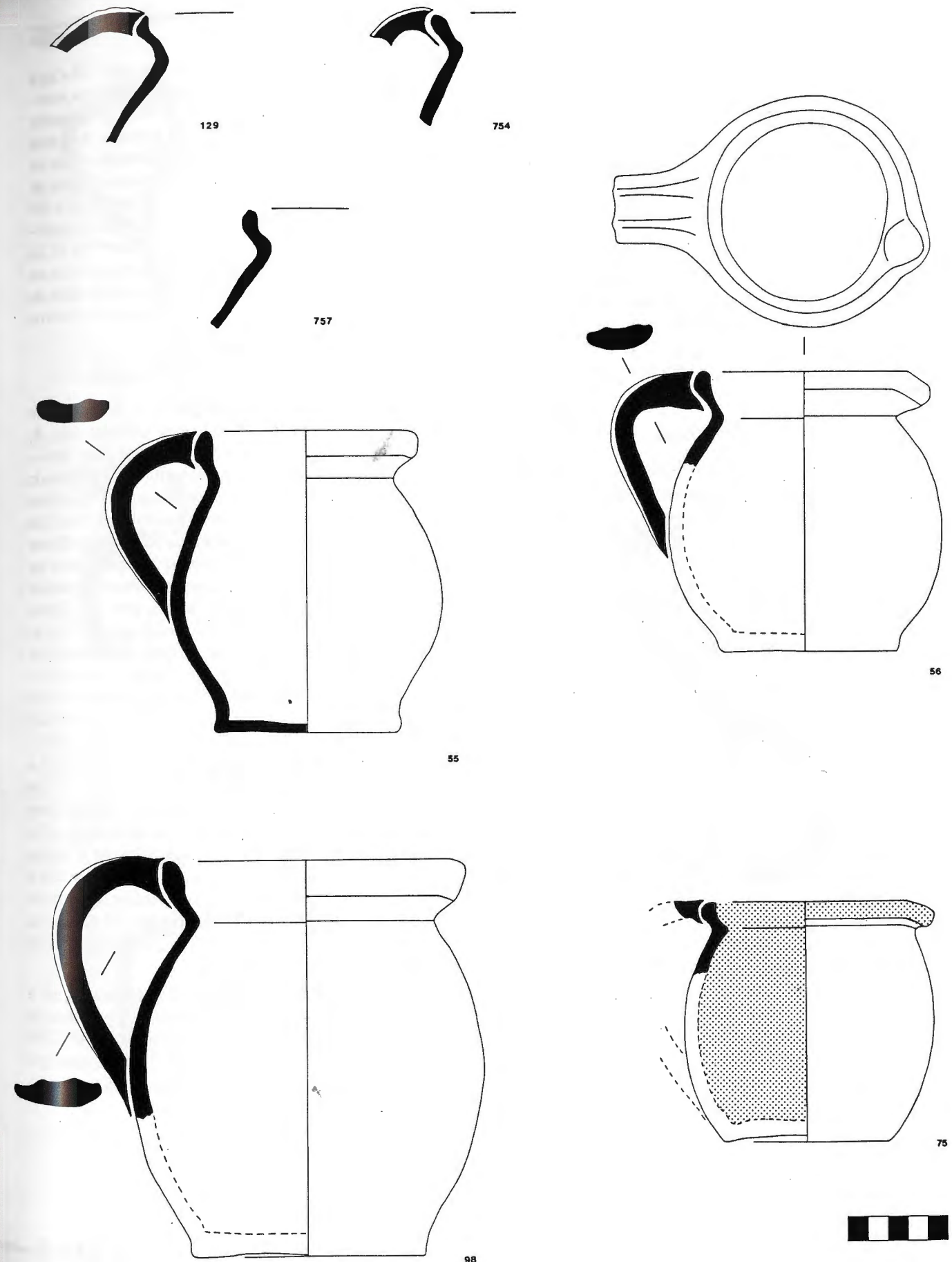


Fig. 7. — Pots à une anse.

Pot à lèvre à double bourrelet

Un seul exemplaire également de ce pot est reconnu (fig. 8, 82.8.74 : h. = 141 mm, ϕ ouv. = 90 mm, ϕ maxi. = 137 mm, ϕ fond = 92 mm). De forme globulaire, il possède un pied étroit à peine dégagé, un col également peu haut surmonté d'une lèvre à peine infléchie à face interne très légèrement concave, à face externe à la concavité très accentuée formant un double bourrelet arrondi ; l'extrémité de la lèvre est ronde. Une anse verticale, courte, à une cannelure profonde est fixée au sommet de la panse et à son point le plus large. Trois doubles rainures horizontales décorent la panse. Une glaçure verte, brillante recouvre intégralement les faces interne et externe du pot. Nous ne disposons d'aucun élément de comparaison pour ce petit pot dont la fonction réelle demeure incertaine.

Cruchon

C'est également à P. Régaldó²⁶ que nous empruntons ce terme en général utilisé pour désigner un pot destiné à la conservation des alcools, fonction attribuée par cet auteur à ces cruchons qualifiés d'"ordinaires" et leurs successeurs sadiracais (extraordinaires ?) dont aucun exemplaire n'est présent dans ce lot. Ces pots (fig. 8) se caractérisent par une panse ovoïde sur une base légèrement empâtée après un faible rétrécissement. Un col très étroit formant goulot, inférieur au diamètre d'ouverture, est surmonté d'une lèvre à peine infléchie vers l'extérieur à l'extrémité ronde. De cette lèvre se dégage un bec verseur légèrement tiré. Une anse verticale, directement fixée sur la lèvre et partiellement sur le goulot, s'attache au point le plus large de la panse en formant quasiment un angle à 90°. Deux exemplaires complets variant à peine par le profil de la lèvre sont conservés, ainsi que deux fragments de goulots avec lèvre et départ d'anse.

La production de ce genre de pots semble avoir été assez répandue en regard du grand nombre d'exemplaires de même type conservés au Musée d'Aquitaine et provenant de divers sites archéologiques bordelais. A en juger par leur aspect (couleur de la pâte et finition) plus que par leur morphologie assez stéréotypée, tous ne proviennent pas des ateliers de Sadirac. Une pièce sur quatre seulement provenant de notre dépotoir pourrait effectivement leur être attribuée ; le reste peut avoir été fabriqué ailleurs, dans l'Entre-Deux-Mers ou dans des ateliers du Bazadais, dont l'activité paraît avoir été croissante à la fin du XVII^e siècle²⁷.

Pour revenir à la fonction de ce genre de pot — il s'agit simplement de verser une pièce au dossier — deux interprétations coexistent : soit il s'agit de pots à alcool, comme le sous-entend P. Régaldó à travers le choix du terme "cruchon", soit il s'agit de pots servant à la conservation de l'huile²⁸. Un argument analogique, allant dans le sens de cette dernière interprétation, peut être tiré des travaux sur les ateliers de grès de Puisaye²⁹ dans lesquels sont mentionnés, à côté de diverses formes de bouteilles et de bonbonnes, des pots servant au transport et au service en cuisine de l'huile dont la morphologie est très proche de ces cruchons de Sadirac, notamment pour ce qui concerne les "toulons" de petite taille.

Pot à épaulement marqué

Sont regroupés sous cette appellation 11 fragments de pots dont un est archéologiquement complet (fig. 8, 82.8.97), de technologie proche — pâte beige clair, fine — mais qui ne peuvent être pour autant attribués avec certitude à une origine unique. Ils sont caractérisés par la présence à leur base, à quelques millimètres au-dessus du fond (de 8 à 13 mm), d'un petit trou percé avant cuisson, de 8 mm de diamètre moyen, qui devait servir à l'écoulement du liquide contenu. L'exemplaire complet permet d'abord de définir la morphologie générale de ces pots : de forme tronconique à fond quasiment plat, la liaison panse/col se fait par un épaulement marqué, presque une carène qui s'infléchit pour former une gorge à la base du col aux parois légèrement convergentes. La lèvre verticale, mais infléchie par rapport au col oblique, possède une extrémité ronde. Un exemplaire de même taille (82.8.762) présente une face interne légèrement concave. Une anse est fixée à l'épaulement et collée presque à la base du pot, à 90° de l'orifice évoqué plus haut. Une coulée volontaire de glaçure verte est déposée sur une partie du col et de la panse, effet décoratif sommaire mais apparemment suffisant. D'autres fragments montrent que l'anse pouvait se trouver soit à gauche, soit à droite du trou d'écoulement. Les traces observées sur la panse notamment dénotent une finition au couteau (tournassage) relativement soignée qui par endroit donne un effet très lisse à la paroi.

La forme très caractéristique de l'épaulement nous a amené à associer à cet ensemble une série de pots dont ne sont conservées que les parties hautes (82.8.329, 82.8.237 et 82.8.238), les deux derniers étant d'une technologie différente (pâte beige clair à grise, légèrement feuilletée)

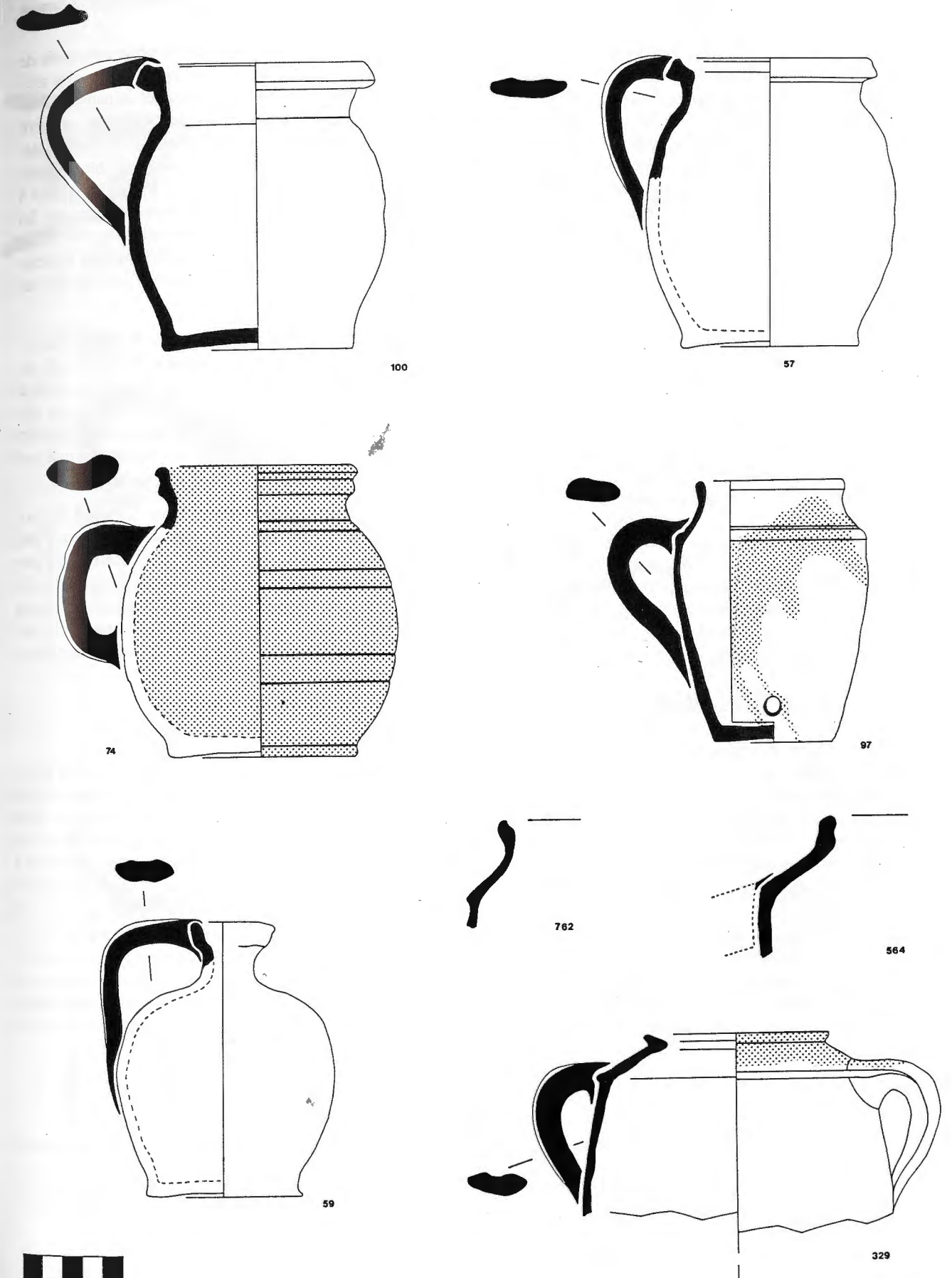


Fig. 8. — Pots à une anse ; pots à épaulement

26. P. Régaldó, *Cruches, pichets* ..., p. 88.

27. C. Hanusse, *L'artisanat de la poterie* ..., I, p. 104.

28. P. Régaldó évoque cette interprétation en mentionnant une pièce conservée au Musée de La Rochelle.

29. M. Poulet, *La poterie traditionnelle de grès de Puisaye*, Merry-la-Poterie, 2e édition, 1984, p. 150.

et de plus grande taille, 90 à 100 mm à l'ouverture pour 135 mm à l'épaule. La morphologie générale semble moins effilée, plus ovoïde à l'image d'un pot de même type conservé dans les réserves du Musée d'Aquitaine (D.80.2.876)³⁰. Cet accroissement de la taille justifie une modification du col aux parois très franchement convergentes. La forme des lèvres varie aussi : avec face interne concave et extrémité plate (82.8.564) ou dans le prolongement du col, deux faces convexes et extrémité plate (82.8.239). Ces derniers pots sont par ailleurs plus abondamment glaçurés sur la paroi extérieure d'une couverte épaisse de couleur verte et brillante pour les uns ou tirant légèrement sur l'orangé pour le n° 239. Deux de ceux-ci comportent deux anses ; l'état de conservation des autres fragments notamment du 82.8.238, ne permet pas d'affirmer l'existence d'au moins une anse.

La fonction exacte de ces pots, si elle fut unique — ce qui n'est pas certain —, peut être celle de vinaigrier. L'utilisation d'un bouchon en bois au sommet comme le rend possible le rétrécissement marqué du col et l'emploi d'un petit bouchon ou d'un robinet de bois à la base suggère un usage attesté dans diverses régions³¹ et jusqu'aux époques contemporaines avec des pots de morphologies différentes. Par ailleurs, les traces du produit conservé dans l'exemplaire provenant du Musée de la Société Archéologique, et surtout l'odeur très caractéristique qui subsiste, tendent à confirmer cette interprétation.

Petit pot cylindrique

Trois exemplaires, dont un seul complet (fig. 9, 82.8.81), ont été dénombrés. Ils sont caractérisés par une pâte de texture homogène et fine, grise au cœur et orangée clair à l'extérieur. Le pot entièrement conservé permet de restituer l'un des profils : de forme cylindrique — 73 mm de haut et 104 mm d'ouverture, il repose sur un pied annulaire légèrement plus étroit, le raccord panse/fond étant souligné par un bourrelet. Le sommet de la panse est ostensiblement marqué d'une carène qui se prolonge d'une lèvre légèrement infléchie vers l'extérieur à l'extrémité ronde. Une glaçure verte, brillante couvre presque uniformément l'intérieur et l'extérieur. Il s'agit d'une production soignée comme en témoignent les traces de finition par tournassage. Un des autres exemplaires de plus grandes dimensions — 120 mm

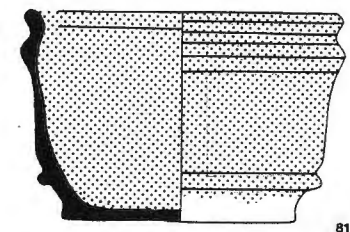
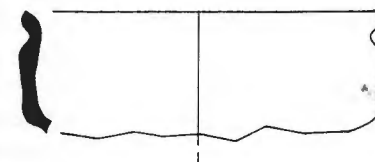
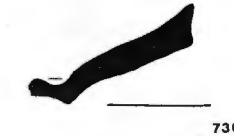
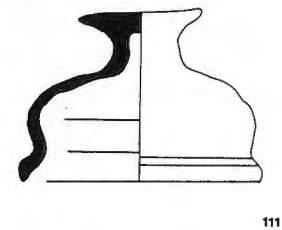
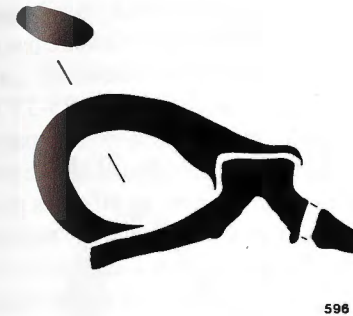
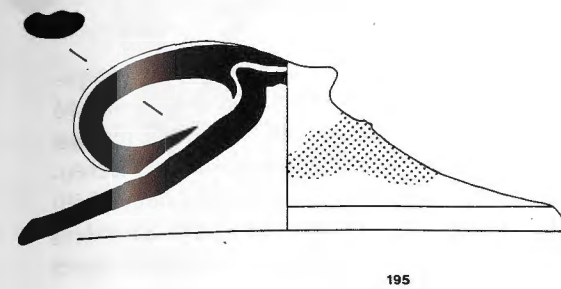
de diamètre à l'ouverture pour une hauteur conservée de 410 mm — pouvait présenter un profil très voisin sans toutefois posséder le bourrelet au bas de la panse (?). En revanche, ce qui subsiste du troisième pot suggère un profil différent : sur une base légèrement débordante à fond faiblement concave, la panse présente une paroi à double courbure précédant ce qui semble être un col à peine conservé à parois convergentes dont la terminaison est inconnue. Ici encore l'emploi de glaçure de couleur verte est systématique à l'intérieur et à l'extérieur. A cette série on peut associer un fragment de rebord de trop petite taille pour justifier un dessin (82.8.717).

Des formes de ce type sont à l'époque moderne relativement répandues. La finition ainsi que la technologie ne permettent pas de trancher de manière catégorique quant à leur provenance. Une certaine ressemblance avec des productions contemporaines, fabriquées dans ateliers saintongeais est notable³², mais l'on ne peut exclure une origine locale, en particulier sadiracaise.

Nous pouvons signaler par ailleurs un fond de pot (82.8.110) de petite taille (60 mm de diamètre) d'une technologie tout à fait particulière : pâte très dure, d'une texture très homogène et très fine, de couleur orange foncé. L'aspect de ce pot témoigne d'une température de cuisson élevée aboutissant à un effet pas forcément recherché par le potier. Quelques traces de glaçures de couleur vert foncé sont visibles.

Couvercle

Si l'utilisation des bouchons sur les cruches ne fait guère de doute, en revanche celui des couvercles plats comme moyen de fermeture destiné aux divers pots que nous avons évoqués, les cruches à bec relié et singulièrement les pots à une anse à lèvre concave ou carrée et uniquement à eux est certainement plus contestable ; leur emploi sur des marmites et autres pots à cuire est tout à fait possible. On peut en effet l'envisager pour au moins deux d'entre eux qui portent quelques traces — réduites certes — de noir de fumée. La présentation dans cette partie de cet ensemble de couvercles se justifie par le souci d'éviter les répétitions, mais ne doit pas faire oublier l'éventualité d'une utilisation sur divers types de récipients.



30. C'est un objet qui appartient aux collections de la Société Archéologique de Bordeaux et mis en dépôt au Musée d'Aquitaine. La provenance est inconnue.

31. *Potiers de Saintonge Huit siècles d'artisanat rural*, catalogue d'exposition, Musée National des Arts et Traditions Populaires, Paris, 1976, (= *Potiers de Saintonge*), p. 56.

32. *Potiers de Saintonge*, p. 79.

Bouchon

C'est à partir d'un seul exemplaire archéologiquement complet (fig. 9 82.8.111) que l'on peut restituer la forme somme toute banale de ces bouchons creux demi-sphériques sur une base ronde, surmontés d'un bouton de préhension plat. D'après les caractères technologiques une origine sadiracaise ne fait ici aucun doute.

Couvercle plat

Les couvercles plats — plats par opposition au bouchon — sont représentés dans de plus fortes proportions (13 éléments dont 2 archéologiquement complets) et paraissent pour une bonne part avoir été fabriqués à Sadirac.

Leur morphologie est également assez banale. Ils sont de forme tronconique, creux. Dans le détail, les lèvres présentent une grande variété de profil : simple épaississement du rebord à l'extrémité oblique (732), inflexion horizontale aux parois parallèles plates (325) ou concave (726) pour la face interne, elles peuvent être légèrement retroussée (730). Les exemplaires complets dont nous disposons montrent que le bouton de préhension pouvait être complété par une anse rubanée fixée au rebord. La présence de trous (1 ou 2) à la base de ce bouton suggère un système de fixation par cordelette permettant de laisser le couvercle suspendu au pot ou à la cruche.

Vaisselle culinaire : préparation et cuisson

La vaisselle destinée à la préparation et à la cuisson des aliments représente en cette deuxième moitié du XVII^e siècle, notamment pour ce qui est du "tout pour cuire", une part importante du mobilier domestique. Mais la diversité des formes et des tailles des autres récipients suggère des manières de cuisiner plus variées, plus raffinées peut être, qu'aux siècles précédents.

Pot à cuire

L'identification de pots à cuire est fondée sur l'observation de traces de noir de fumée attribuables au séjour dans ou à côté du foyer. Six productions différentes ont été identifiées parmi lesquelles on retrouve les principales catégories de pots à cuire héritées du Moyen Âge même si ceux-ci ne tiennent plus la place occupée à ces hautes époques dans les demeures aussi bien urbaines que rurales.

Pot à cuire à haut rebord oblique, à une ou deux anses

Dans cet ensemble on remarque un lot important composé de pots dont la forte consommation sur le marché bordelais est confirmée à chaque nouvelle fouille révélant des niveaux d'époque moderne. Pas moins de 8 pots archéologiquement complets (82.8.61 à 82.8.66, 82.8.68 et 2.8.69) ont été identifiés et 91 fragments significatifs dénombrés appartenant à l'une ou l'autre des deux séries technologiques identifiées (fig. 10-12).

Ce sont des pots sphériques sans pied à fond grossièrement plat parfois irrégulièrement concave qui n'assure pas une parfaite verticalité mais permet une réelle stabilité. Largement infléchi par rapport à la panse (angle de 35-37°), le col aux parois généralement rectilignes se termine par une lèvre quasiment dans le prolongement du col dont le profil varie beaucoup. Les lèvres présentent en effet des parois soit de même longueur, parallèles avec une extrémité ronde ou incurvée selon un profil concave-concave, soit des parois d'inégales longueurs — la face interne étant la plus courte — qui se terminent par une extrémité plate ou concave facilitant la pose d'un couvercle. Ces pots portent une ou deux anses, de sections rondes ou presque carrées aux angles arrondis, fixées au rebord et au point le plus large soit approximativement à mi-hauteur de la panse. La production standardisée admet trois tailles selon la distinction ancienne pratiquée entre les potiers et les intermédiaires marchands et bien attestée par les textes au XVI^e siècle : les grands pots, les pots moyens et le menu. Ici les grands pots ont une taille variant de 190 à 208 mm de haut pour un diamètre maximum de 221 à 224 mm ; les moyens accusent une hauteur de 153 à 166 mm pour un diamètre de 185-186 mm ; les petits enfin sont connus par des témoins faisant 100 et 134 mm de haut pour un diamètre maximum de 109 mm pour le premier, le diamètre maximum du second n'a pu être restitué.

Si l'on se réfère aux critères technologiques, deux groupes ont été isolés qui se distinguent par une coloration différente des pâtes. L'on a affaire soit à des pâtes de couleur beige à grise au cœur, soit à des pâtes beiges tirant à l'orangé. Dans tous les cas il s'agit de pâtes dures, homogène contenant des inclusions assez nombreuses visibles à l'œil nu exceptionnellement supérieures à 1 mm. Quelques inclusions ferreuses sont observables. La surface rugueuse n'a pas subi de traitement particulier. Du fait de la différence des pâtes, les glaçures qui couvrent systématiquement l'intérieur de ces pots jusqu'à la lèvre bien souvent ont une

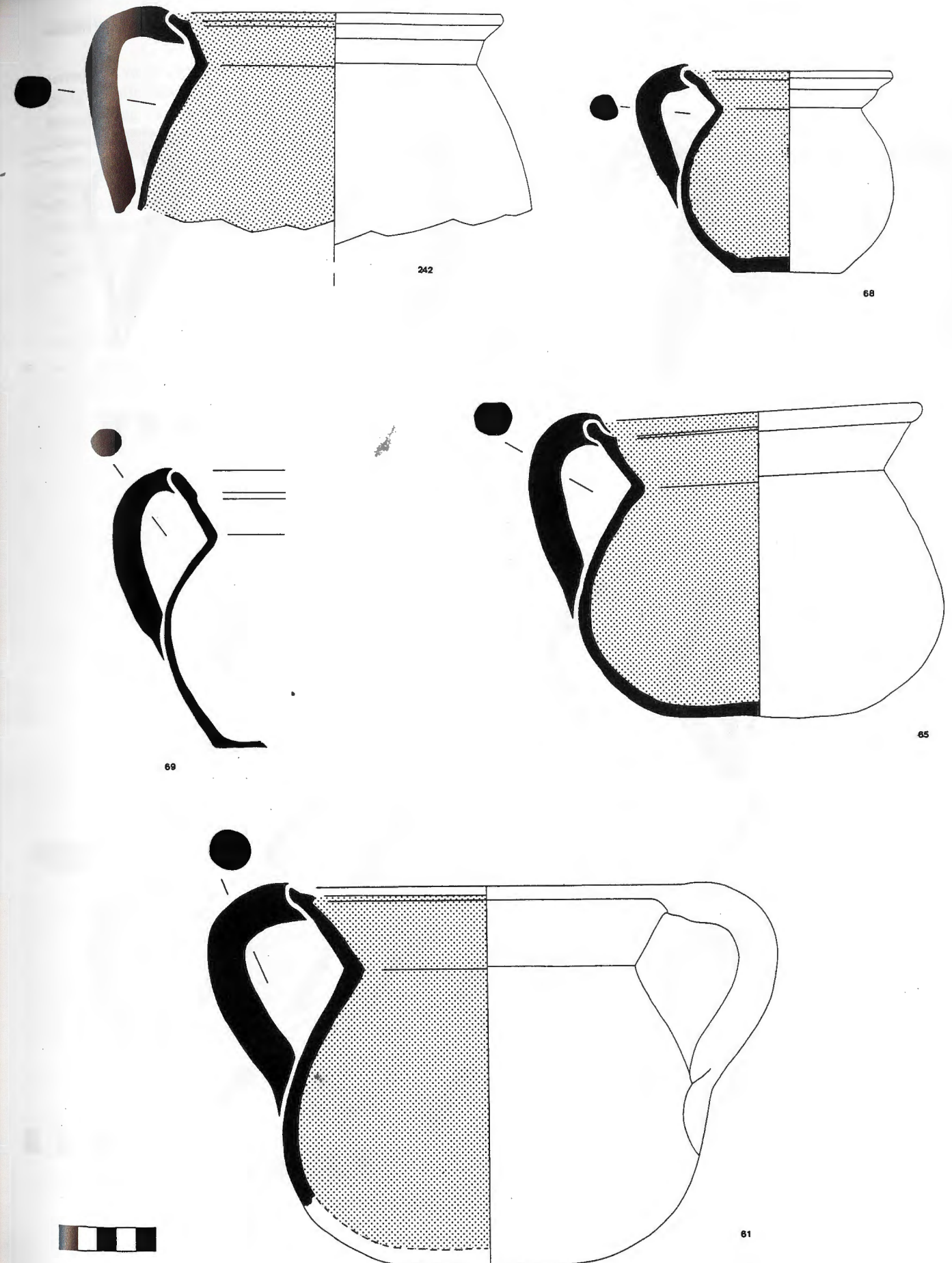


Fig. 10. — Marmites et pots à cuire du Toulousain

teinte qui varie du jaune au jaune-vert pour le premier groupe, uniformément orangé pour le second. Dans tous les cas il s'agit d'une glaçure brillante qui, aux chauffages domestiques répétés, ont pu se craqueler légèrement (phénomène d'étrésillage). Seules des analyses de pâtes pourraient permettre de préciser si l'on a véritablement affaire à deux productions d'origine différente — malgré tout proche géographiquement — ou non ; les conditions de cuisson et la diversité locale des bancs d'argile seraient suffisantes pour expliquer la différence d'aspect.

La morphologie et la technologie nous amènent à chercher leur origine vers la région toulousaine où une production très voisine est attestée par exemple à Cox dès la deuxième moitié du XVI^e siècle et encore jusqu'à la fin d'activité de ces ateliers au XX^e siècle³³. Des marmites de morphologie très comparable ont été trouvées en abondance au Canada notamment à Québec dans des contextes plus récents, la deuxième moitié du XVIII^e siècle³⁴. Ce léger écart de temps pourrait expliquer les quelques différences que nous avons pu constater (uniquement à partir de la documentation)

33. J. Picart, *Potiers et terres vernissées de Cox aux XVI^e et XVII^e siècles. Rapport de fouille, dactylographié* 1989, p. 110.

34. K. J. Barton, Les terres cuites grossières de l'Europe occidentale livrées par l'épave du Machault, *Lieux Historiques Canadiens, Cahiers d'Archéologie et d'histoire*, n°16, p. 58-59.

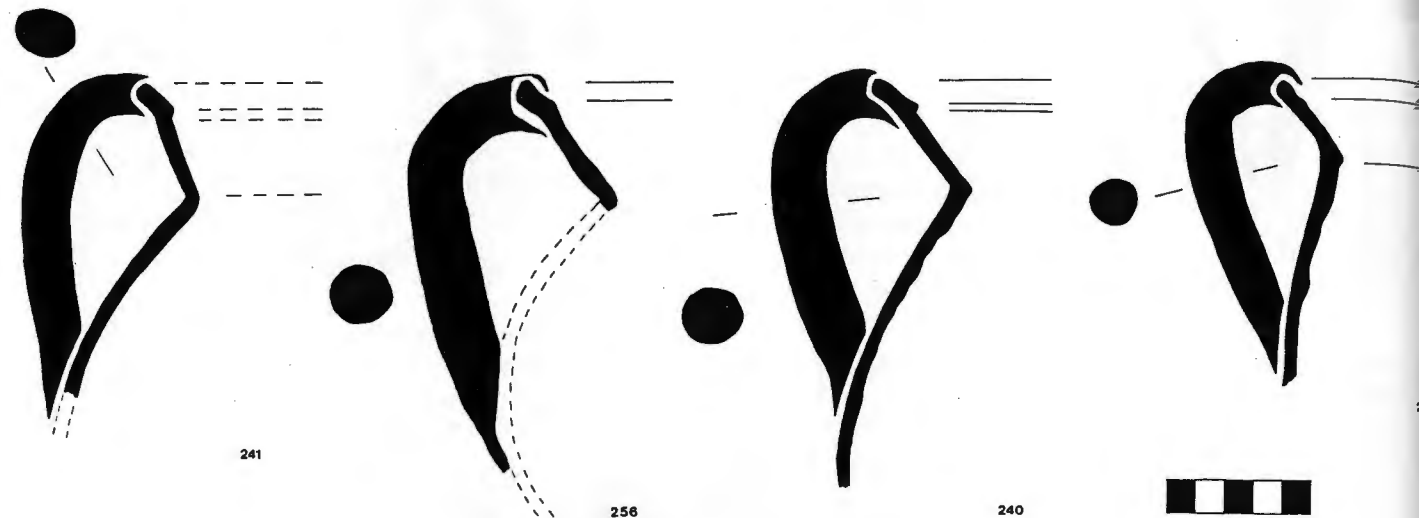


Fig. 11. — Marmites et pots à cuire du Toulousain.

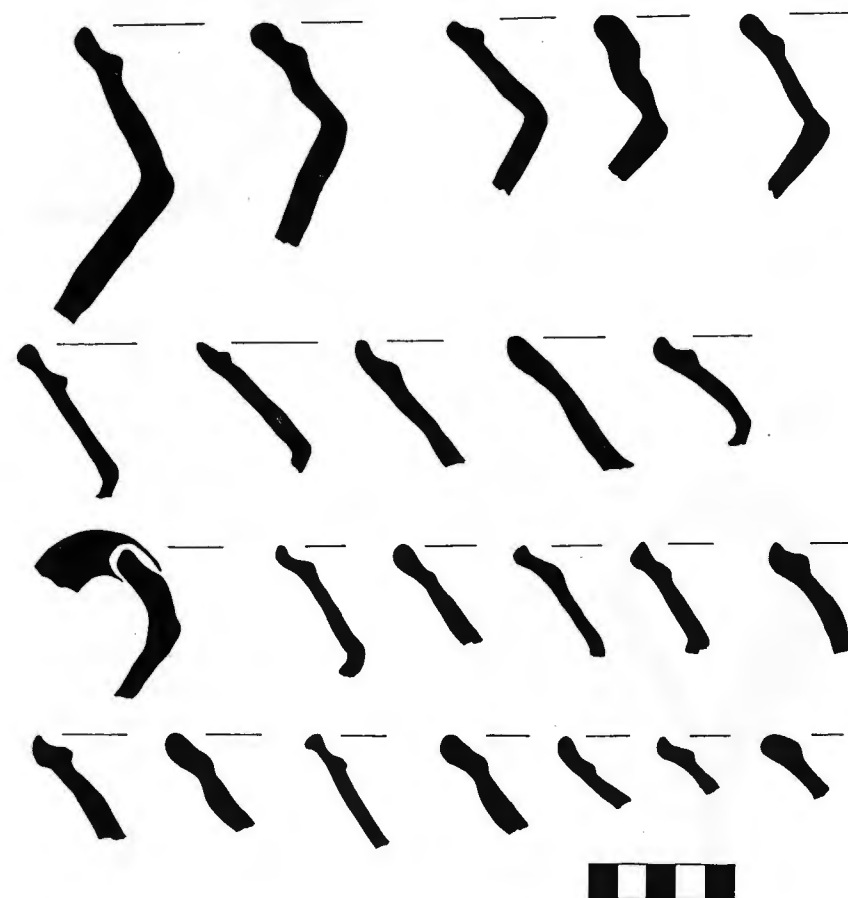


Fig. 12. — Marmites et pots à cuire du Toulousain.

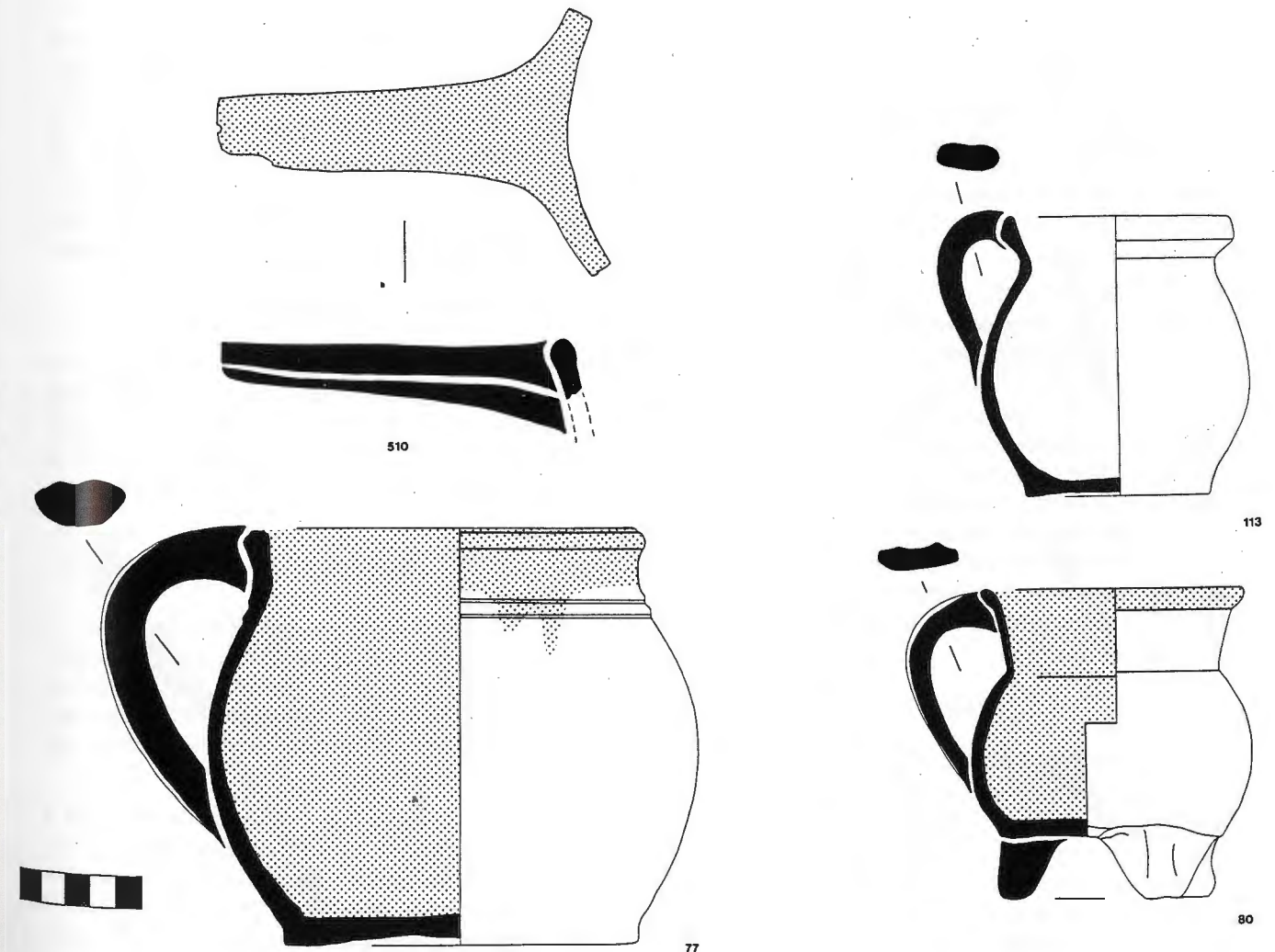


Fig. 13. — Pots à cuire ; tripode ; casserole.

entre ces séries canadiennes et nos pots bordelais. Quoiqu'il en soit, ce type de pot a donc connu un succès considérable qui dépasse largement le cadre géographique et chronologique qui est le notre et qui tendrait à montrer, si l'on a bien affaire à chaque fois à des productions de même origine, que ce matériel ne peut constituer un indice chronologique sûr sans une étude typo-chronologique fine passant notamment par l'étude détaillée des profils de lèvre. Cela est en l'occurrence hors de notre champ de travail.

Pot à cuire à une anse et fond plat

Deux pots de technologie et de morphologie différentes ont été attribués à ce groupe grâce aux traces d'utilisation.

Le premier (fig. 13, 82.8.77 : h. = 155, ϕ ouv. = 135, ϕ maxi. 180 =, ϕ fond = 130.), se caractérise par une pâte beige, dure, contenant des inclusions de tailles moyennes visibles à l'œil nu et en faible densité.

De forme sphérique à fond plat, il repose sur une base très légèrement marquée à fond à peine concave. Un col peu haut se termine par une lèvre dans le prolongement à paroi interne droite et paroi externe convexe et achevée par une légère gorge, précédant l'extrémité plate. Une double rainure marque la liaison panse/col. Une anse rubanée s'attache au col et à la base de la partie la plus large de la panse. Une glaçure brunie sous l'effet de la chaleur couvre l'intérieur ; quelques coulures sont visibles sur la panse et le fond.

Le second pot (82.8.113 : h. = 105, ϕ ouv. = 80, ϕ maxi. = 104, ϕ fond = 70) présente une pâte dure et fine — malgré la présence de quelques inclusions notamment un nodule ferreux qui semble être la cause du bris — de couleur à la cassure grise au cœur, beige à l'extérieur. De forme légèrement globulaire, ce pot présente une petite base annulaire à fond quasiment plat ; il n'y a pas de col. Le rebord infléchi vers l'extérieur présente une paroi interne droite et une paroi externe concave ; l'extrémité est ronde. Une anse rubanée, sans relief, est fixée au rebord et collée au point le plus large de la panse. Un point de glaçure vert est visible sur le rebord, simple projection accidentelle durant la cuisson.

Tripode

Ce type de pot à cuire est représenté par un ensemble de même technologie caractérisé par une pâte dure de texture homogène assez fine — les inclusions moyennement nombreuses sont visibles à l'œil nu mais inférieure à 1 mm — de couleur brun clair au cœur, plus foncé en surface. Un pot archéologiquement complet (fig. 13, 82.8.80) permet de restituer leur morphologie. Ce sont des

pots sphériques à fond à peine concave et col haut à parois convergentes, terminé par une lèvre infléchie vers l'extérieur, à paroi interne à double inflexion et paroi externe légèrement convexe ; l'extrémité est ronde. Une anse fixée au rebord est collée à la base de la panse. Trois pieds, simples boudins de terre repliés et collés vers l'extérieur assurent la stabilité du pot. Une glaçure vert foncé couvre la totalité de l'intérieur, le rebord et le sommet de l'anse.

Les dix fragments dont nous disposons permettent d'affirmer que ces tripodes existaient en plusieurs tailles : l'exemplaire complet de 112 mm de haut pour une ouverture maximale de 103 et un diamètre de fond de 70 mm peut apparaître à partir des éléments disponibles comme une taille intermédiaire sans qu'un minimum et un maximum puissent être véritablement précisés. Pour autant une variation de taille de l'ordre de 10 % en plus ou en moins, par rapport au tripode conservé apparaît vraisemblable.

Casserole

Nous signalons pour être complet au sujet de cette catégorie de vaisselle à cuire, une queue de casserole de forme trapézoïdale faite à partir de deux boudins modelés en forme d'anses plates et collés l'un à l'autre (fig. 13). Le tout est intégralement recouvert d'une glaçure de couleur vert clair. La seule observation complémentaire que l'on peut faire concernant cet objet est qu'il s'agit d'une production différente de celle des groupes que nous venons d'évoquer.

Jattes

Dans la littérature archéologique le terme générique de jatte sert à désigner des pots de forme tronconique. Nous conserverons cette appellation pour présenter un certain nombre d'objets de tailles fort différentes mais dont la fonction dans la préparation des aliments peut être peu ou prou admise.

Jatte à deux anses et bec verseur

Une fois n'est pas coutume nous commencerons par les pièces les plus grandes (400 à 420 mm d'ouverture, pour 200 mm de haut) et surtout les plus complexes puisqu'à la structure de base de forme tronconique à fond plat sont adjoints deux anses horizontales et un bec verseur plat modelé sur le rebord (fig. 14-15).

La morphologie apparaît très homogène de même que la construction du haut de la panse et plus particulièrement du raccord panse/lèvre qui est systématiquement marqué sur la paroi interne par un bourrelet plus ou moins saillant suivant l'usure. Les variantes concernent en premier lieu le

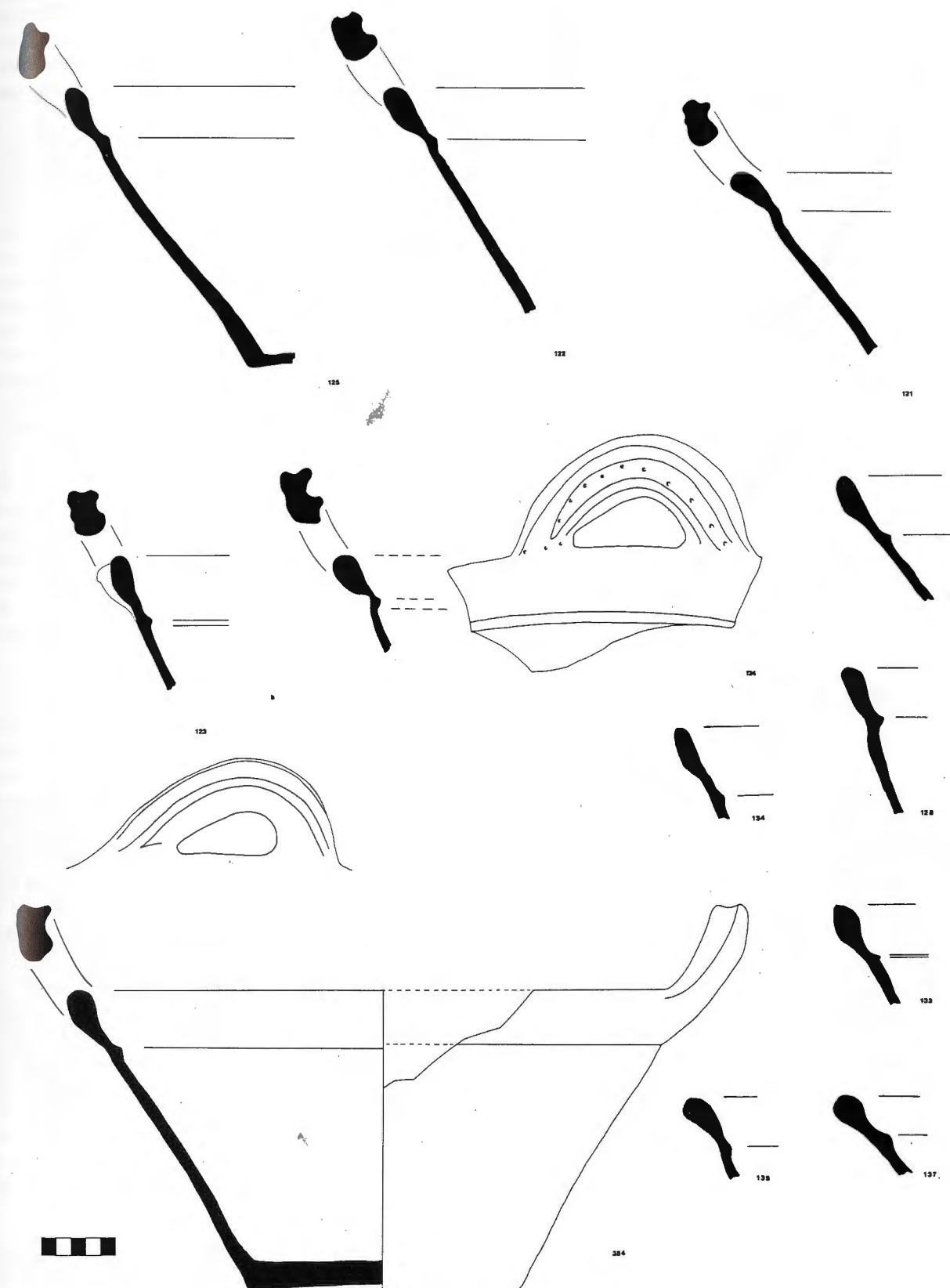


Fig. 14. — Jattes à deux anses et bec verseur.

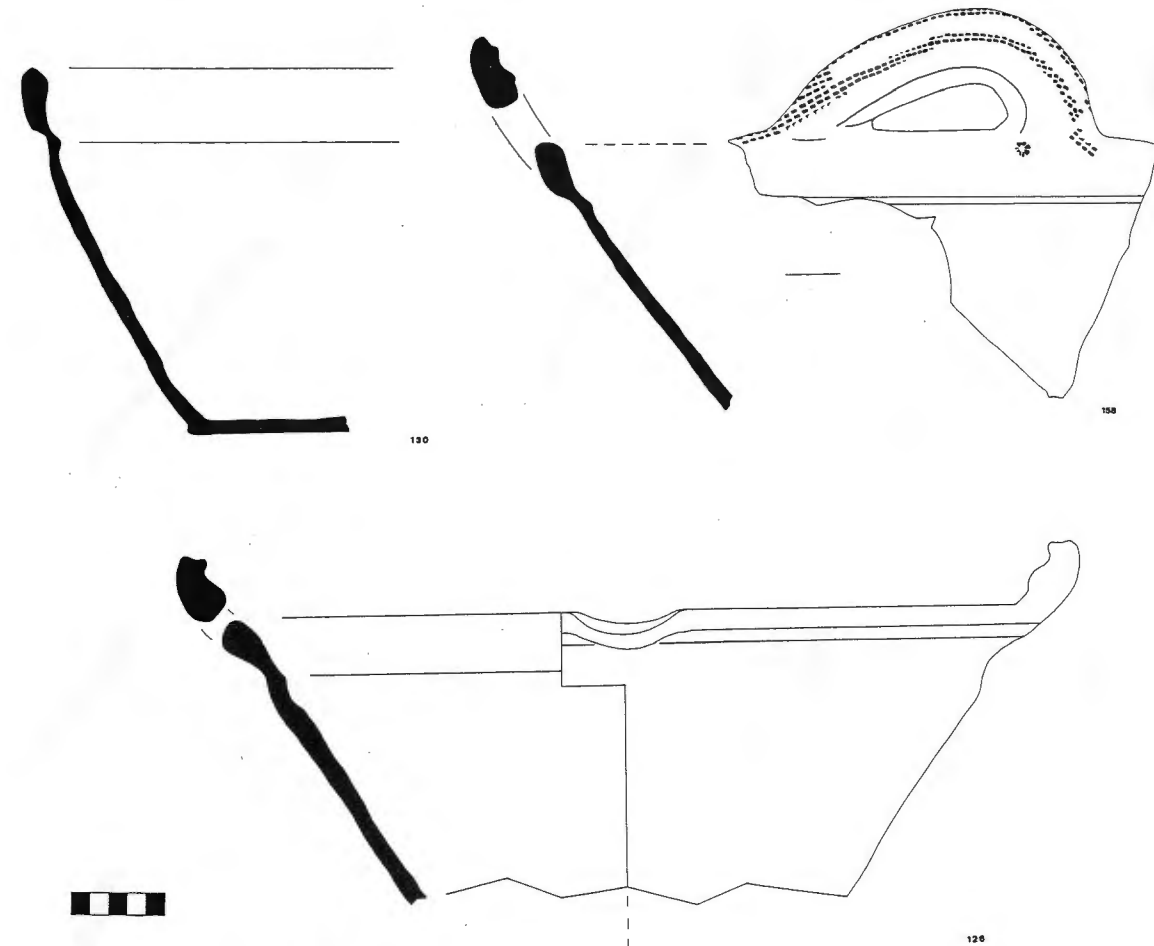


Fig. 15. — Jattes à deux anses et bec verseur.

profil de la lèvre qui peut être soit dans le prolongement de la panse soit infléchi vers l'extérieur. Si les extrémités sont toujours rondes, les parois présentent diverses combinaisons intérieures et extérieures : convexes-convexes, convexes-concaves, convexes-droites, droites-concaves. Le deuxième point sur lequel s'est exercée l'imagination des potiers et pour lequel existent de nombreuses variantes, concerne les anses. Celles-ci peuvent être symétriques ou asymétriques ; il y a donc parfois des anses droites et des anses gauches (82.8.254). Enfin, leurs profils, sur une base presque carrée présentent une large variété : avec cannelures internes simples ou doubles plus ou moins profondes agrémentées parfois d'une série de trous faits à la pointe dont la valeur décorative sommaire se confond peut-être avec un souci plus utilitaire touchant au risque de retrait dû à la cuisson et visant à restreindre les fractures prématurées (?).

Le caractère décoratif est en revanche clairement affiché sur une anse (82.8.158) de couleur beige qui présente sur le sommet une bande à décor réticulé réalisé à la roulette, complétée d'un poinçon, une rosette comparable à celle mentionnée plus haut. La ressemblance des pâtes et du motif sont dignes d'attention et pourrait laisser envisager une origine commune. Nous avons déjà évoqué les interrogations que suscite la présence de ces "signes" qui ne peuvent être en rien assimilés au numéro de compte³⁵ que l'on voit fréquemment porté sur le fond de certains pots au XIX^e siècle au moins. Quel sens faut-il donner à ce poinçon ? Signature du potier permettant l'identification des pièces par lui possédées dans une fournée commune à d'autres artisans — comme cela pourrait être le cas à Sadirac sur des pots portant des initiales —, sorte de marque de tâcheron facilitant le versement des salaires à

des ouvriers payés à la tâche ou simple seing à caractère décoratif d'un artisan plus imaginatif ou singulier que les autres ? La discussion reste ouverte en l'absence de données écrites qui attesteraient l'une ou l'autre de ces pratiques.

Il s'agit d'un ensemble technologiquement assez homogène. Les pâtes majoritairement de couleur rouge clair ou rosé sont dures et assez fines ; les inclusions — des éléments ferreux de couleur rouge ou brun — visibles à l'œil nu sont peu nombreuses et de tailles réduites (1 à 3 mm) surtout pour des pièces de cette importance. Les cassures montrent un cœur parfois beige au niveau des parois les plus épaisses — à proximité de la base en particulier. L'extérieur a été soigneusement tournassé. Le point commun est la présence d'une glaçure parcimonieusement projetée sur la face interne du fond d'une coloration vert-jaune tirant parfois sur l'orangé et jamais homogène. Un deuxième groupe technologique se distingue de celui-ci par la couleur de la pâte, beige clair le plus souvent avec une teinte grise au niveau de certaines cassures. La finesse et la dureté sont les mêmes ; seules l'absence des inclusions rouges ou brunes — ce qui explique la différence de couleur — distingue véritablement l'aspect des cassures. Ce deuxième groupe a priori d'une autre provenance selon ces critères visuels n'est représenté que par quelques exemplaires — trois exemplaires probablement.

La recherche d'une meilleure utilisation fonctionnelle n'est pas étrangère à la forme générale des anses et transparaît à travers certains éléments comme l'asymétrie en particulier qui facilite le basculement de la jatte côté verseur, les profils qui permettent certainement d'améliorer la préhension. Cette préoccupation ne peut être écartée si l'on s'interroge sur la destination exacte de ces pièces que l'on pourrait nommer bassines s'il n'y avait un bec verseur, mais que les habitants du Bordelais rapprocheront plus volontiers des « gardales » destinées à la cuisine du cochon³⁶ et qui au siècle dernier ont perdu les anses mais non le verseur. Ce terme est d'ailleurs présent dans un document de la fin du XVII^e siècle portant contrat entre un potier de Sadirac, Simon Durribaud, et un négociant, Guillaume Jung, pour la fabrication de *gardalles de terre vernissées*, de moyenne grandeur payables 20 s. la douzaine³⁷. Nous ne pouvons affirmer que le terme de gardale désigne la même chose en 1690 et au XIX^e siècle. Mais soit, prenons

le à notre compte pour une fois et gageons que nos jattes à deux anses et verseur sont des gardales. Et puis le terme est pour nous plus évocateur ! La forme n'est pas à proprement parler nouvelle au XVII^e siècle comme le montre une pièce à fond convexe certes mais avec tous les autres attributs — anses et verseur plat — présentée dans une vitrine du Musée d'Aquitaine, datée du XVI^e siècle et produite à Sadirac (D.91.11.6 de la Maison de la Poterie de Sadirac) ; ce qui est vraisemblablement le cas au moins de la série à pâte rosée.

Jatte à rebord en bandeau

Statistiquement bien représenté, ce groupe de jattes est connu à travers 4 exemplaires archéologiquement complets et de nombreux fragments qui donnent l'impression d'une très grande homogénéité technologique. De couleur beige, la pâte est fine, même si quelque rares inclusions sont visibles à l'œil nu. L'homogénéité tient aussi au caractère standardisé de cette production perceptible dans la taille quasi unique (250 mm d'ouverture pour 135 mm de haut) et a fortiori dans la morphologie (fig. 16-17). De forme tronconique à fond plat, la panse s'interrompt sous un rebord haut (45 à 55 mm) formant bandeau dont la base se présente sous la forme d'un simple bourrelet plus ou moins saillant et une seule fois retourné vers la panse (82.8.160). La lèvre proprement dite prolonge le bandeau ou s'infléchit légèrement vers l'extérieur. Les parois convergentes de profil presque aussi varié que dans le cas des « gardales » se prolongent par une extrémité ronde ou légèrement pointue. La paroi interne du fond supporte également une glaçure vert-jaune irrégulièrement répartie.

L'origine géographique unique est certaine compte tenu de l'homogénéité des pâtes et l'attribution aux ateliers de Sadirac quasi certaine. En revanche la diversité des profils suggère que plusieurs potiers ont mis la main à la pâte : cette diversité peut s'interpréter soit comme l'indice d'une longue durée de fabrication — deux ou trois générations au moins soit cinquante à quatre-vingt ans —, soit comme celui d'une multiplicité d'ateliers contemporains en un même lieu ; les deux interprétations ne sont pas contradictoires. L'origine que nous proposons suffit à conforter ce commentaire et démontre la difficulté qui existe à vouloir élaborer à partir de ce genre de matériel des typochronologies périodisées sur des espaces-temps très courts.

35. Le compte est le nombre de pots qu'un potier pouvait faire dans une quantité de terre donnée et qui servait à fixer le prix de la vaisselle ; d'où l'expression pots de six et de huit que l'on rencontre dans les contrats de vente passés entre potiers de Sadirac et marchands de poterie de Bordeaux au XVI^e siècle. Voir C. Hanusse, *L'artisanat de la poterie*, vol. I, p. 214-215.

36. B. Vigneau, *Lexique gascon parlé dans le Bazadais*, 1879, édité par J. Boigontier et J.-B. Marquette, Les Cahiers du Bazadais, 1982, p. 59-60.

37. Contrats du 8 août 1689 et 25 septembre 1690, notaire Loste.

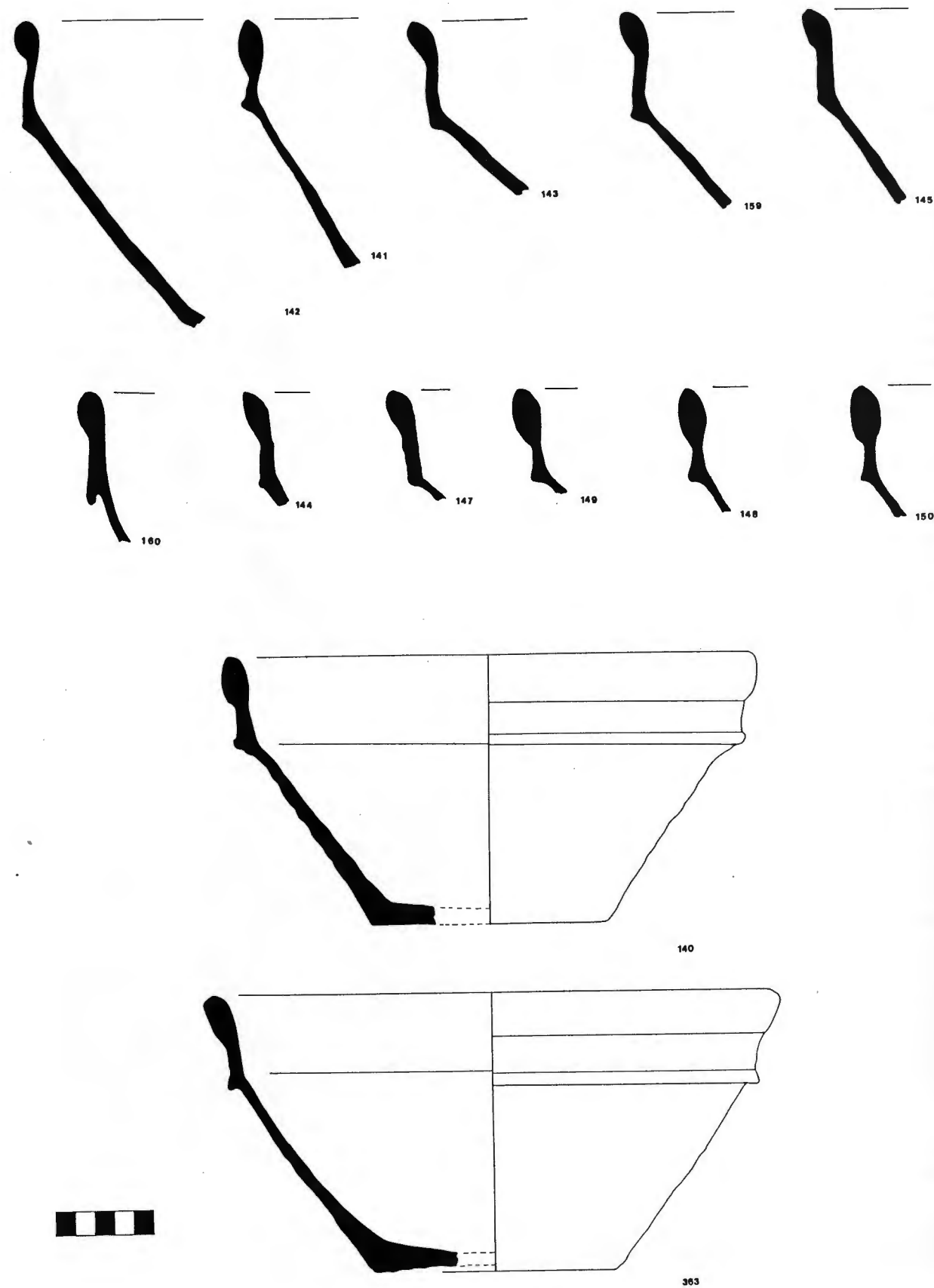


Fig. 16. — Jattes à rebord en bandeau.

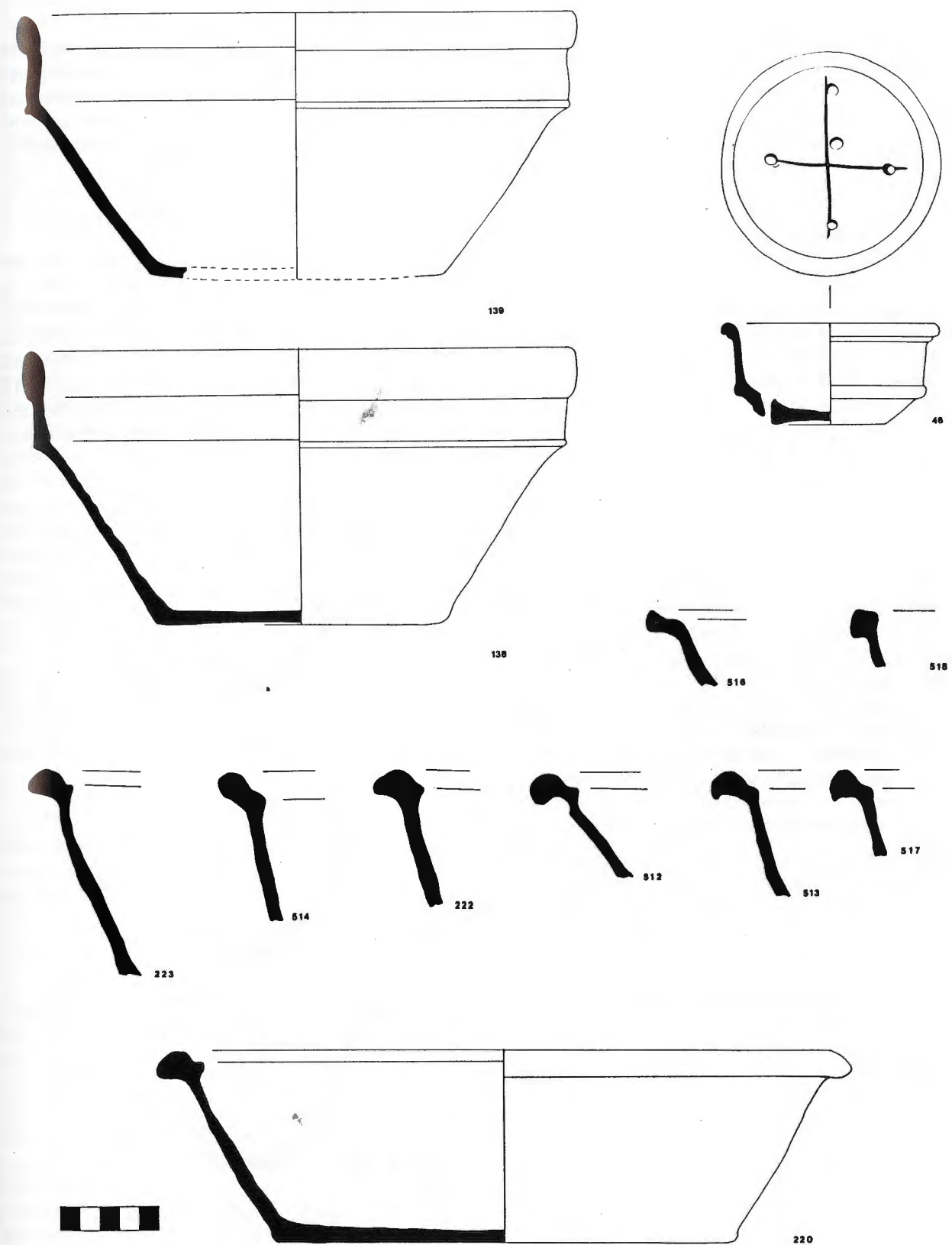


Fig. 17. — Jattes à rebord en bandeau ; jattes à lèvre ronde ; filtre.

Jatte à lèvres ronde

À côté de ces deux importantes séries se rencontre un ensemble de jattes de technologies beaucoup plus hétérogènes dont la caractéristique commune, outre la structure tronconique restituée à partir d'exemplaires suffisamment complets, tient au profil des lèvres (fig. 17). Largement infléchies vers l'extérieur, elles présentent des parois à double inflexion ; la paroi interne en particulier dessine un bourrelet plus ou moins saillant qui doit permettre la pose d'un couvercle que l'on ne peut raisonnablement supposer en terre cuite au vu des diamètres supérieurs à 250 mm. La présence de glaçures épaisses, de couleur verte ou orangée sur la lèvre est observée 8 fois sur 20 et une seule fois le fond supporte une glaçure jaune clair inégalement répartie (82.8.223). La diversité technologique suggère la diversité des origines sans que nous puissions réellement proposer une quelconque provenance.

Filtre

Un seul exemplaire (fig. 17 82.8.46), intact, de ce type de pot est attesté. La pâte de couleur beige tirant sur l'orangé sur la face extérieure est fine et dure. C'est une pièce d'une finition très soignée, de petite taille — 51 mm de haut pour 102 mm à l'ouverture — qui possède une panse tronconique à fond légèrement concave, surmontée d'un col cylindrique beaucoup plus haut que la panse, la liaison panse/col étant matérialisée par un léger bourrelet. La lèvre très légèrement infléchie vers l'extérieur possède une paroi interne droite et une paroi externe à double inflexion convexe ; l'extrémité est ronde. Le fond et les parois de la panse sont percés de cinq trous pratiqués avant cuisson dont quatre sont disposés aux extrémités d'une croix incisée. Il ne faut y voir aucun symbole mais plutôt un simple repère de travail.

La forme générale de cet objet montre qu'il pouvait être disposé sur un autre pot pour servir de filtre. L'interprétation comme faisselle voire comme filtre de tisanière apparaît vraisemblable.

Vaisselle de table

Comme on pouvait s'y attendre la vaisselle de table occupe une place importante dans notre inventaire. Nous présentons à la suite les réchauds que l'on peut assimiler à ce type de mobilier même si typologiquement ils pourraient être intégrés dans un groupe indépendant.

Écuelle

Les écuelles en terre cuite ont assez tôt intégré le vaisselier pour remplacer peu à peu la vaisselle de bois qui remplissait auparavant les mêmes fonctions. Quelques exemplaires seulement (7 fragments), bien conservés dans l'ensemble, ont été dénombrés qui démontrent une certaine diversité des provenances.

Écuelle à oreilles commune

Nous avons regroupé dans cet ensemble, outre une écuelle quasiment intacte (82.8.44) et deux anses de même forme (82.8.763 et 764), deux fragments de rebords (82.8.765 et 766) dont la similitude morphologique et technologique avec l'exemplaire archéologiquement complet laisse penser qu'il s'agit bien des mêmes catégories d'écuelles (fig. 18). L'existence d'écuelles sans oreille n'est pas à exclure, mais il eut été stupide de créer un sous-type pour deux tessons.

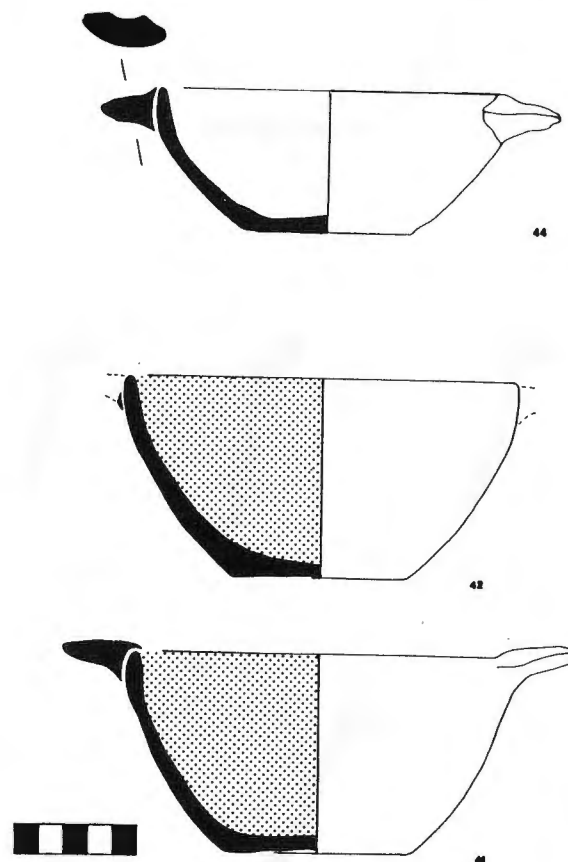


Fig. 18. — Écuellen à oreilles.

De forme tronconique, à fond plat, la panse se prolonge d'une lèvre verticale aux parois convergentes et à l'extrémité ronde. Les anses horizontales trapézoïdales sont très modestement décorées de trois cannelures. Le fond de l'écuelle a reçu une glaçure vert-jaune très partiellement dispersée. La taille de la pièce conservée est très légèrement plus petite que celles des écuellen jaunes que nous allons évoquer (h. = 62 mm, ϕ ouv. = 140 mm ; ϕ fond = mm). Ce sont des écuellen à pâte beige, fine, dont la ressemblance avec les productions de Sadirac est très grande.

Écuelle à oreilles jaune

Deux écuellen presque intégralement conservées composent ce groupe des écuellen à oreilles décorées d'une glaçure sur engobe blanc, de couleur jaune vif, par endroits mouchetée de quelques points verts accidentels (fig. 18). Elles ont toutes deux la même morphologie : une panse tronconique à fond légèrement concave, une lèvre verticale aux parois légèrement convergentes pour l'une (82.8.42), très légèrement dissymétriques pour l'autre avec une paroi externe faiblement convexe (82.8.41) et toutes deux à l'extrémité ronde. La première a perdu ses deux oreilles de préhension la seconde les a conservées : de forme trapézoïdale, elles mesurent 33 mm de long sur 25 mm au plus large. Leur taille diffère à peine à quelques millimètres près (82.8.41, h. = 79 mm, ϕ ouv. = 155 mm, ϕ fond = 75 mm ; 82.8.42, h. = 78 mm, ϕ ouv. = 154 mm, ϕ fond = 67 mm). Ce sont deux pièces de même provenance caractérisées par une pâte rose vif à rouge, fine et dure qui présentent de grandes similitudes avec les productions polychromes de Cox, en région toulousaine, que nous évoquerons plus loin.

Assiette

Parmi les 36 fragments attribués à cette catégorie — parmi lesquels 16 tessons sont à peine identifiables du fait de leur petite taille ou de leur mauvais état de conservation — 4 appartiennent à des assiettes plates, le reste, à des assiettes creuses.

Assiette plate

Une seule assiette plate a pu faire l'objet d'un remontage significatif et d'un dessin (fig. 19, 82.8.70). De 182 mm à l'ouverture pour 25 mm de hauteur elle présente un fond légèrement concave de 94 mm de diamètre. Un marli légèrement oblique de 22 mm de large se termine par une lèvre aux parois convexes prolongées d'une extrémité ronde. L'intérieur de l'assiette est entièrement recouverte d'une glaçure vert foncé. La pâte blanche au cœur est beige à l'extérieur. Les trois autres tessons sont de même facture et de profil voisin ; la largeur du marli seule diffère de quelques millimètres.

Assiette creuse

Dans cette catégorie nous distinguons quatre groupes, inégalement représentés, en fonction de la qualité des glaçures et/ou des pâtes.

Assiette creuse commune

Une seule assiette de ce type est connue (fig. 17, 82.8.73) dont les caractéristiques technologiques et la finition se rapprochent beaucoup des productions de Sadirac : pâte fine, homogène, contenant des inclusions à peine visibles à l'œil nu de couleur beige. Sa morphologie est très différente des autres assiettes que nous présentons ensuite puisque pour un diamètre d'ouverture de 207 mm elle a une hauteur de 66 mm soit un rapport de 1 à 3 là où les autres ont un ratio de 5,5 à 6,5. De fait, au-dessus du fond plat, l'oblique des parois de la panse a un angle assez fermé. Le marli sensiblement infléchi vers l'extérieur se termine par une lèvre aux parois convexes quasiment symétriques, à l'extrémité ronde. L'intérieur de l'assiette reçoit une glaçure vert-jaune pas totalement couvrante.

Assiette creuse verte

D'une technologie très proche des assiettes plates évoquées dans les lignes précédentes, à peine note-t-on quelques nuances peu significatives dans la couleur de la pâte, ces assiettes, au nombre de trois (82.8.71, 82.8.72 et 82.8.117) dont deux on pu être dessinées, sont toutes recouvertes sur la paroi interne d'une glaçure vert foncé très homogène et épaisse (fig. 19). La taille des deux exemplaires que nous avons pu restituer est respectivement de 214 mm et 223 mm d'ouverture pour une hauteur de 42 mm pour celle qui est archéologiquement conservée (82.8.71). Les marlis obliques dont la largeur varie de 27 à 32 mm ont une face interne légèrement concave et se termine par une lèvre à l'extrémité ronde et aux parois convexes dont la dissymétrie détermine un bourrelet plus ou moins saillant.

Assiette creuse jaune

Cette série d'assiettes connue principalement par des fragments de marlis se caractérise par l'emploi d'une glaçure jaune déposée sur un engobe blanc. Une seule assiette a pu faire l'objet d'un dessin, le tesson conservé permettant de proposer un profil significatif et une restitution du diamètre fiable (82.8.635 : ϕ = 254 mm). Ce sont des assiettes à parois courbes et à fond plat autant que l'on peut en juger d'après les indices dont nous disposons. Les marlis obliques de tailles diverses — de 35 à 60 mm d'après les tessons mesurables — présentent des faces à peu près parallèles dont les extrémités présentent des variations analogues à celles évoquées pour les assiettes vertes ou, comme dans

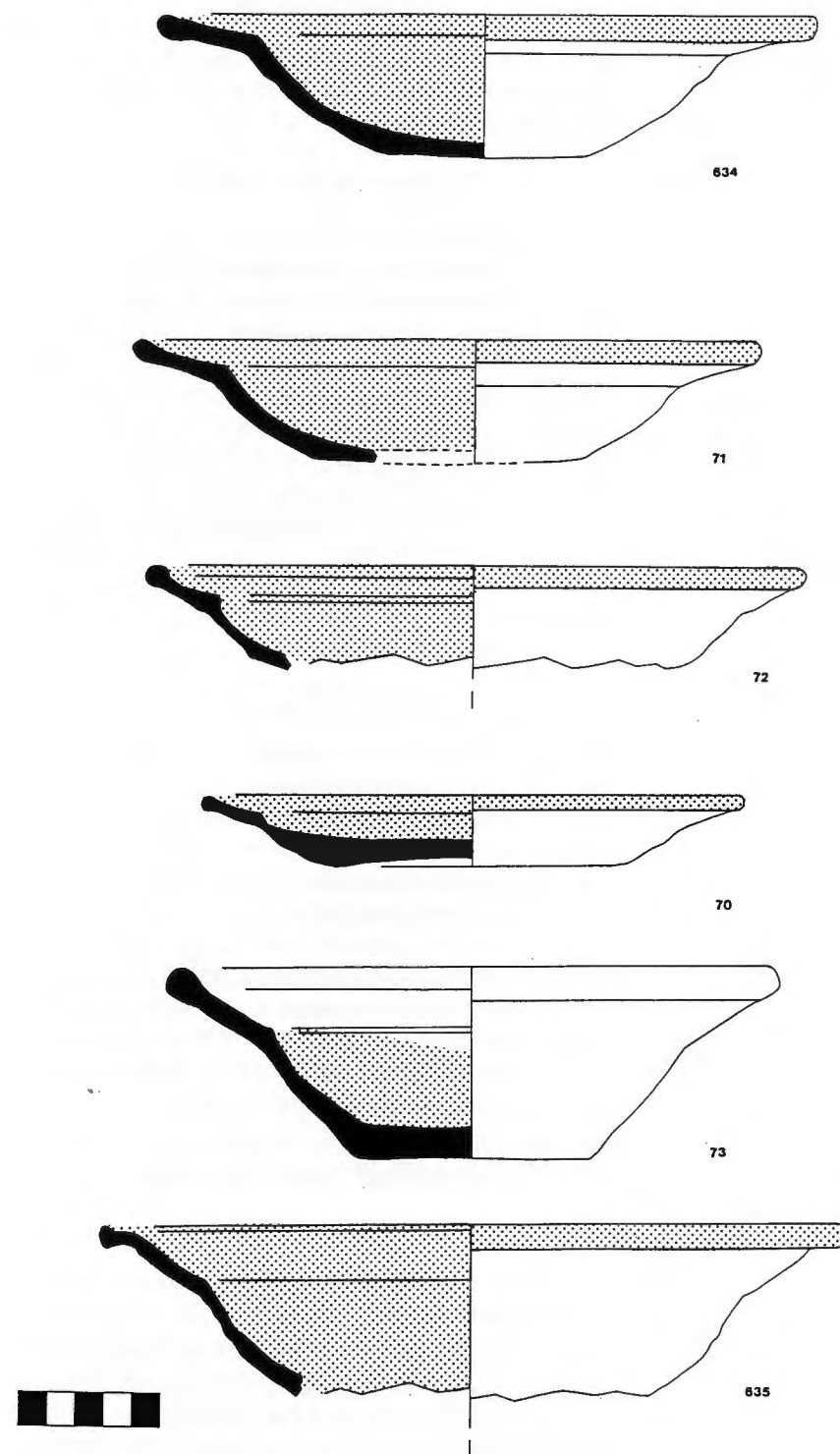


Fig. 19. — Assiettes.

le cas de l'assiette 635, ont un marli avec une légère inflexion externe en avant de la lèvre dissymétrique. Quatre types de pâtes ont été isolés : des pâtes rosées à orangées fines, très proches des productions polychromes de la région toulousaine, singulièrement de Cox (voir *infra*) ; des pâtes

beiges contenant de grosses inclusions notamment des nodules ferreux ; des pâtes beige clair, fines à inclusions à peine visibles à l'œil nu ; enfin, des pâtes rouge brique légèrement micacées et fines dont l'aspect est également à rapprocher des productions de Giroussens, autre atelier de

la région toulousaine. A chacune de ces productions correspond une variante de glaçures, du jaune pâle, presque incolore du troisième groupe, au jaune vif du quatrième, en passant par un jaune clair pour les deux autres.

Assiette creuse vert pâle

De même technologie que le premier groupe des assiettes jaunes (pâte rosée), cet ensemble se distingue par l'emploi d'une glaçure vert pâle sur engobe blanc. L'un des exemplaires conservés, archéologiquement complet (fig. 17, 82.8.634), est une assiette aux parois obliques courbes, de 222 mm de diamètre pour une hauteur de 50 mm. Le marli légèrement oblique, de 35 mm de large, a des parois parallèles avec un léger épaississement de la face externe dessinant tout juste la lèvre proprement dite ; l'extrémité est ronde. La base de l'assiette présente sur 20 mm de haut les traces de tournassage très caractéristiques des productions de Cox (cf. *infra*).

Pichet

A l'exception d'une pièce décrite ci-dessous, la catégorie des pichets, c'est-à-dire des pots à une anse et verseur, de capacité réduite par opposition aux cruches (< 2 litres), servant au service des liquides, eau, vin etc. n'est représentée que par des éléments peu significatifs lorsqu'ils sont ainsi isolés : soit il s'agit de fonds (30 fonds quasiment complets) peu présentables tels quels, même lorsque une partie de la panse est conservée, soit il s'agit de fragments d'anses rubanées ou de sections rondes, glaçurées (4 fragments) ou non (6 fragments) ; à peine note-t-on la présence d'un bec verseur pincé (82.8.567) portant trace d'une glaçure verte et 19 autres rebords de petite taille à une exception près. Rien de bien passionnant et d'évocateur en regard de ce qui a été trouvé à Bordeaux sur d'autres sites. De cet ensemble très fragmenté nous pouvons noter une certaine homogénéité des pâtes beiges qui n'est pas sans évoquer bien sûr les productions de Sadirac que l'on pressent majoritaires³⁸. Des productions à pâte blanche ou gris clair à glaçure verte couvrante et brillante, connues à travers des découvertes effectuées à Bordeaux Saint-Christoly (90.34.137)³⁹ évoquent les productions d'assiettes

38. P. Régaldou, *Cruches, pichets* ..., p. 92-95.

39. *Bordeaux-Saint-Christoly. Sauvetage archéologique et histoire urbaine*, Bordeaux, 1982, p. 39.

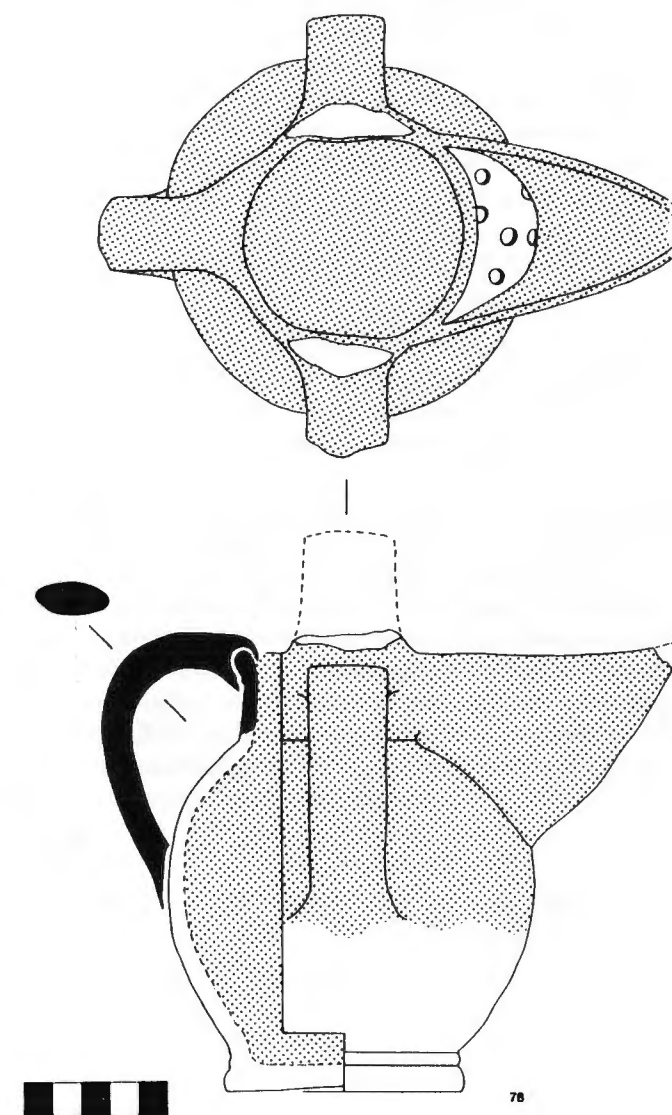


Fig. 20. — Pichet à quatre anses et bec ponté (Saintonge).

déjà présentées. Les pichets glaçurés abondamment — glaçure couvrante sur les parois externes ou internes et externes — représentent près de 47 % du total. Ce dernier chiffre doit être pris à titre simplement indicatif dans la mesure où les fragments de panses portant ce type de glaçure — repéré par la couleur et la qualité — sur des parois peu épaisses — de l'ordre de 5 à 8 mm — ont été plus aisément reconnus comme des pichets que les tessons de

terre commune dont l'interprétation est demeurée plus incertaine ; ce qui explique le nombre élevé de tessons non attribués mentionné en introduction (voir *supra* p. 60) et la réserve exprimée ici. Nous ne saurions donc aller plus loin dans notre exposé compte tenu de l'état du mobilier ; nous nous contenterons d'exprimer notre étonnement en regard de cette sous représentation, surtout du point de vue des formes reconstituées.

Pichet à bec ponté et quatre anses

C'est le seul pichet présentable de notre dépotoir, connu à travers un exemplaire archéologiquement complet (fig. 20, 82.8.78) et un fond de même proportion (82.8.563) caractérisé par une pâte beige clair. Ce sont de petits vases (h. = 155 mm, ϕ ouv. = 82 mm, ϕ maxi. = 130 mm, ϕ fond = 78 mm) à panse ovoïde, sur pied annulaire à fond plat de profil concave ; le col haut aux parois légèrement convergentes se prolonge par une lèvre sans inflexion à terminaison ronde. Un important bec verseur (74 mm) ponté est collé sur la panse elle-même simplement percée de trous pour laisser passer le liquide ou plutôt pour réduire le débit qui risquerait d'être trop abondant compte tenu des dimensions du verseur. Trois anses verticales rubanées, auxquelles s'ajoute une anse de panier, vraisemblablement de même profil, sont fixées sur le rebord. Une glaçure vert clair très brillante, couvre les trois-quarts du vase, bec et anses compris.

40. Ce pichet du fonds ancien vient de Saintonge, mais aucune précision sur le contexte chronologique n'est connue (n° inv. 4488).

41. Potiers de Saintonge, p. 87.

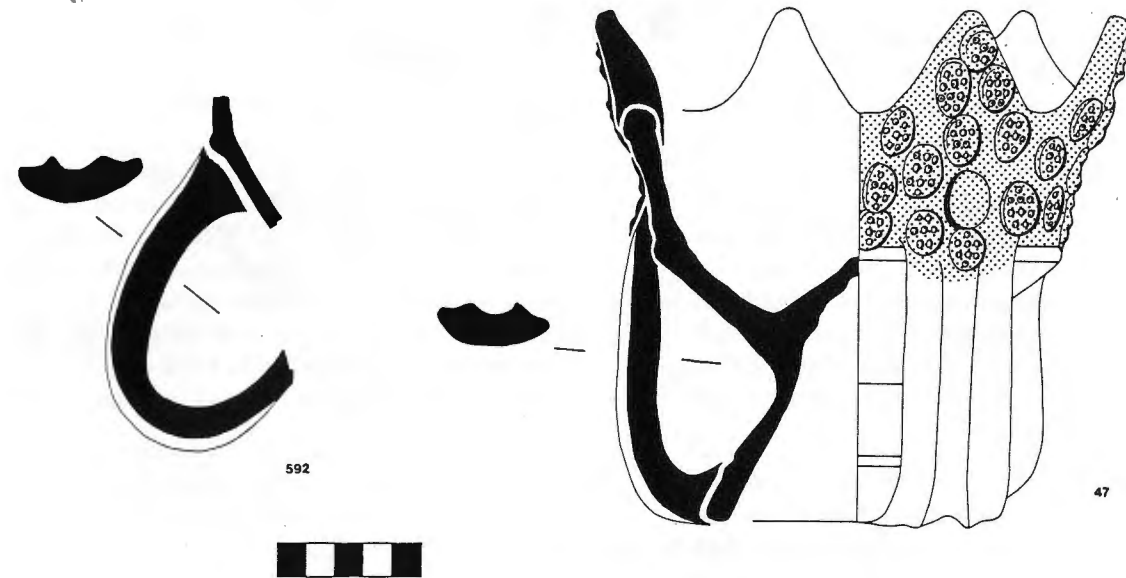


Fig. 21. — Réchauds.

Un pichet en tous points identiques est conservé dans les fonds anciens du Musée d'Aquitaine⁴⁰ ; un autre est présenté au Musée des Beaux Arts de Saintes (n° 49 1875). C'est également à une pièce de même type que fait référence la notice n° 298 du catalogue sur les potiers de Saintonge concernant une pièce trouvée à Port-Berteau⁴¹. Ces deux exemplaires, de fabrication saintongaise, sont datés du XVIIIe siècle.

Réchaud

Nous distinguons ici deux types de réchaud : le premier, de loin le plus représenté — 33 références — est un réchaud sur piédouche ; le second, une seule référence d'identification, incertaine, serait du type réchaud cylindrique à fond plat.

Réchaud sur piédouche

Un seul exemplaire archéologiquement complet et 34 fragments significatifs ont été dénombrés. Les réchauds ou réchauffoirs sont des poteries aux formes très particulières qui servaient à maintenir assiettes et plats au chaud au-dessus de braises dont la présence a laissé parfois des traces non équivoques. L'exemplaire bien conservé (fig. 21, 82.8.47 : h. = 171 mm, ϕ maxi. = 150 mm, ϕ pied = 130 mm) permet de restituer le profil de ces pièces que l'on rencontre

en abondance sur les sites bordelais et du nord de l'Aquitaine à partir du XVIe siècle. Une panse cylindrique à fond à ombilic, surmontée de six pointes, supportée par une base en forme de piédouche creux. Trois anses rubanées larges sont fixées à la base de la panse et sur le piédestal. Cette morphologie dite à anses basses, par opposition à des réchauds à anses hautes — fixées entièrement sur la panse — produits dans le nord de la France notamment en Beauvaisis, est considérée⁴² comme caractéristique des productions du Sud-Ouest et du Centre de la France, en particulier de la Saintonge. Dans le détail ces réchauds présentent quelques variantes ; une synthèse sur l'origine géographique et la chronologie reste à faire après celle proposée par John Hurst en 1974 car depuis cette date les découvertes se sont multipliées dont bien peu suivies de publication⁴³.

L'ensemble de notre matériel permet de donner un aperçu partiel de ces variantes. Ainsi, l'accrochage des anses peut se faire soit à la base du piédouche comme c'est le cas pour le réchaud 82.8.47, soit à mi-hauteur de celui-ci. Un regard rapide sur les collections du Musée d'Aquitaine tendrait à montrer que cette dernière disposition est de loin la plus fréquente dans le Bordelais comme dans notre série. La forme et la taille des pointes varient également : pointes rondes, attestées ici par un seul exemplaire (82.8.509), ou triangulaires qui peuvent être longues (60 mm : 14 fragments) ou courtes (40 mm : 5 fragments) et s'infléchir plus ou moins vers l'extérieur. Leur nombre est de six sur notre exemplaire de référence ce qui semble être sinon la généralité du moins assez banal dans notre région dans le cas des pointes triangulaires ; alors que les réchauds à supports ronds semblent posséder plus communément quatre pointes. Le recours à la glaçure verte, brillante, sur toute la paroi extérieure de la cuve et plus parcimonieusement sur les bases et les pointes — notamment les pointes courtes — contribue à faire de ces réchauds des objets de représentation pouvant être effectivement utilisés sur les tables. Ce caractère ostentatoire transparaît de façon évidente avec le réchaud décoré de pastilles parsemées de pointes dont l'archaïsme — le mot n'est pas trop fort — dans un pareil contexte chrono-

logique est tout à fait étonnant. C'est en effet un type de décor que l'on s'attendrait à rencontrer plus naturellement dans un contexte du Bas-Moyen Age⁴⁴. Nous ne connaissons pas d'exemple exactement comparable — si ce n'est le décor disposé au sommet plat des supports de certains réchauds saintongais — mais la technologie est bien, elle, celle du XVIIe siècle, cela ne fait aucun doute.

Ces réchauds, nous l'avons signalé, sont attribués en partie au Sud-Ouest de la France, notamment à la Saintonge parmi lesquels se distinguent particulièrement des réchauds supportant des décors moulés puis appliqués sur les pointes qui sont en général datés des années 1500-1600. Du mobilier de ce genre est attesté dans les fouilles de la Place de la Victoire⁴⁵ mais inconnu dans notre dépotoir.

Les réchauds à trois anses et pointes triangulaires proviennent sans aucun doute des ateliers de Sadirac ; leur technologie et leur morphologie permet d'être affirmatif sur ce point. Seul détail particulier, l'absence de décor digité fréquent à la base des anses des réchauds sadiracais. Mais cela n'est qu'un détail qui ne saurait remettre en cause l'interprétation. En revanche, l'unique pointe ronde ainsi que le réchaud à décor de pastilles sont de technologie différente. L'incertitude subsiste dans les deux cas. Dans le premier, la seule piste serait éventuellement celle d'ateliers de la région toulousaine où du matériel de ce genre a été trouvé⁴⁶ ; mais ce seul élément est insuffisant. Dans le second cas, le réchaud très décoré, la technologie n'est pas tout à fait comparable à celle des productions de Sadirac ; on lui préférera au moins à titre d'hypothèse une origine saintongaise bien que les arguments décisifs manquent.

Réchaud cylindrique à fond plat

L'objet évoqué ici est identifié à partir d'un fond de pot (82.8.390) de 173 mm de diamètre à pâte rouge brique dont est conservé la base de la panse cylindrique sur 100 mm de hauteur. La paroi épaisse (10 mm) montre en un endroit une découpe faite au couteau avant cuisson de 70 mm de large. La nature de la pâte et la forme nous laisse à penser que ce pourrait être un de ces réchauds cylindriques⁴⁷.

42. J. Hurst, D. Neal et J. Van Beuningen, *Pottery produced and traded in North-West Europe, 1350-1650*, Rotterdam Papers VI, Rotterdam, 1986, p. 76-83.

43. J. Hurst, "Sixteenth and seventeenth century imported pottery from the Saintonge", *Medieval Pottery from excavations, Studies presented to G. C. Dunning*, J. Baker, 1974, p. 233-247.

44. C. Hanusse, Céramiques du Bas Moyen Age provenant de la fouille des Halles de Dax, *Bulletin de la Société de Borda*, n° 422, 2^e trim., 1991 p. 159-172. J'ai longtemps pensé que ce réchaud était un objet résiduel du bas Moyen Age comme je l'ai à tort écrit dans cet article.

45. P. Régaldou, Les fouilles de la place de la Victoire : étude du matériel céramique provenant des fossés, *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIX, 1988, p. 82.

46. J. Picart, *Potiers et terres vernissées de Cox aux XVIe et XVIIe siècles*, 1989 ; D. Allios et J. Catalo, "Céramiques de la fouille de la Place Arnaud-Bernard à Toulouse, Haute-Garonne", *Deuxième table-ronde sur la céramique médiévale et post-médiévale en Midi-Pyrénées*, 25 février 1989 (dactylographié).

47. *A la fortune du pot. La cuisine et la table à Lyon et à Vienne. Xe-XIXe siècles d'après les fouilles archéologiques*, Exposition Lyon, Vienne, Mâcon, 1990-1991, Musée de la Civilisation Gallo-Romaine, Lyon, 1990, p. 134 (= *A la fortune du pot...*)

Vaisselle de l'hygiène et des soins

La vaisselle destinée à l'hygiène compose une part importante de notre dépotoir, non seulement par la quantité, le poids statistique de l'ensemble, mais surtout par la qualité grâce au bon état de conservation de ces pots de chambre et pots de chaise percée.

n° inventaire	hauteur	ø ouverture	ø maximum	ø fond
82.8.76	181	134	174	122
82.8.85	144	190	190	118
82.8.82	-	131	144	-
82.8.86	145	-	185	122

Fig. 22. — Dimensions des pots de chambre (en mm).

Pot de chambre

La catégorie des pots de chambre (fig. 23) constitue un groupe aux particularités technologiques relativement homogènes surtout du point de vue des finitions : ce sont tous des pots supportant une glaçure brillante, épaisse, de couleur verte plus ou moins foncée. Dans l'ensemble les pâtes sont claires, selon des variantes allant du beige clair au gris clair et de texture fine et peu siliceuse. Morphologiquement ils sont aussi très semblables : forme sphérique sur un pied inégalement haut mais à peine dégagé latéralement à fond plat ou à peine concave ; col absent ou étroit prolongé par une lèvre dans la majorité des cas nettement infléchi vers l'extérieur jusqu'au retroussement complet ; enfin une anse rubanée est fixée au sommet et à la base de la panse portant ou non un pousier. Notre description suggère qu'il existe à côté d'un profil type un certain nombre d'exceptions ou de variantes.

Les panses dont les proportions sont très différentes sont lisses ou reçoivent un décor constitué de simples rainures faites à la pointe (82.8.82). Dans le même esprit, le raccord panse/col est en certain cas souligné par une carène très saillante. Le profil des lèvres est également assez varié selon des combinaisons des faces internes et externes différentes : convexe-droite à extrémité plate (82.8.85) ; droite-convexe à extrémité ronde (82.8.76), convexe-concave et convergentes à extrémité pointue pour les lèvres retournées (82.8.83). Un seul pot se distingue réellement de l'ensemble (82.8.82) : il possède un rebord en bandeau légèrement infléchi vers l'extérieur. La lèvre, concave sur sa face interne, est de profil complexe sur la face externe avec une carène saillante puis une terminaison droite avec un léger ressaut final ; l'extrémité est quasiment plate.

Pot de chaise percée

Les pots de chaise percée destinés à s'encaster dans les sièges d'aisance sont de différentes tailles (fig. 25-27) mais de morphologie globalement identique : panse cylindrique sur fond plat, col largement évasé, deux anses verticales fixées sous le col. Quatre groupes technologiques ont été distingués qui recouvrent également une diversité dans le détail des finitions : couleur de la glaçure, profils des lèvres et de la base des fûts.

Le premier groupe est composé de vases à pâte beige clair au cœur, légèrement plus foncée vers l'extérieur, de texture fine, la surface lisse a été soigneusement tournassée. La panse aux parois épaisses (10 mm) présente une base légèrement évasée à fond plat. Plusieurs profils de lèvres coexistent : sans inflexion, elles présentent des parois convexes dissymétriques, et une extrémité plate très précisément tournassée ; avec une très légère inflexion, les parois sont légèrement convergentes, l'extrémité est plate. Une glaçure verte peu homogène, vraisemblablement passée au pinceau, couvre très partiellement les parois internes, s'arrête légèrement au dessous des lèvres qui portent parfois quelques points de glaçure accidentels. Le deuxième groupe est caractérisé par une pâte uniformément beige clair de texture fine, la surface lisse a également été soigneusement reprise. Les panses aux parois assez fines (6 mm) montrent un épaississement à peine sensible à la base dont le fond est légèrement concave. Les lèvres sans inflexion ont des parois convergentes légèrement convexes, l'extrémité est ronde. Une glaçure vert clair, brillante et homogène couvre intégralement l'intérieur des pots et la lèvre. La pose de la glaçure par versement puis rotation de la pièce jusqu'à recouvrement complet et régulier des parois puis vidange du surplus est certaine. Le troisième groupe se compose de pots dont la pâte grise au cœur et beige à l'extérieur montre des inclusions parfois importantes dont certaines sont des nodules ferreux. Dans l'ensemble, il s'agit de pots dont le poids est, à taille égale, sensiblement supérieur à celui des deux autres séries. Les panses aux parois épaisses (14 mm) montrent à la base un évasement marqué. La lèvre sans inflexion a une face interne quasiment rectiligne et une face externe convexe, l'extrémité est ronde. Une glaçure vert foncé brillante et épaisse recouvre comme précédemment l'intérieur des pots jusqu'à la lèvre ; des aplats volontaires de glaçure couvrent partiellement la paroi extérieure un pot (82.8.91). Ce procédé a pu s'expliquer sur d'autres exemplaires dont la glaçure a disparu. Le dernier groupe est attesté par une seule panse caractérisée par une pâte grise au cœur et beige tirant sur l'orangé à l'extérieur, contenant de nombreuses inclusions

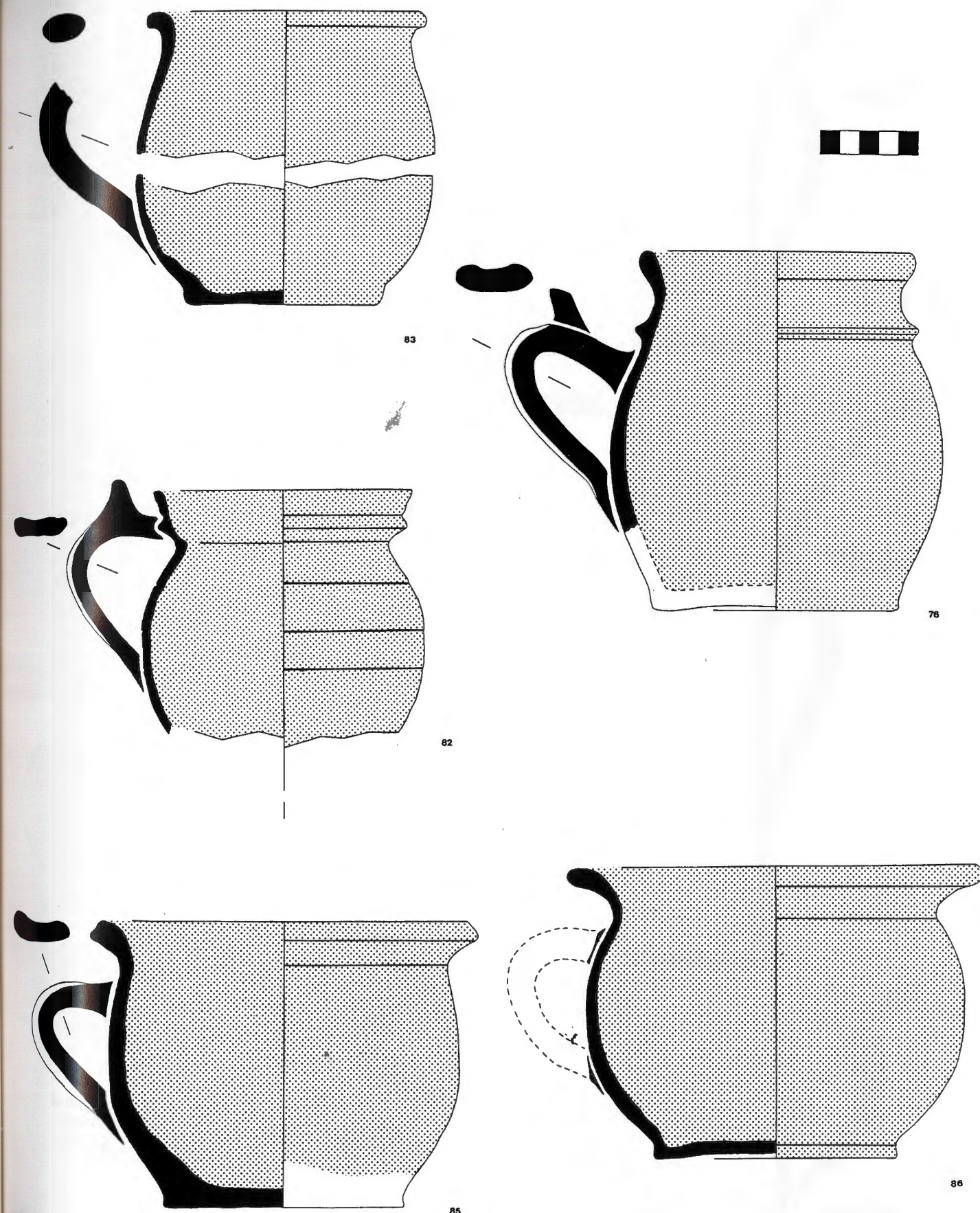
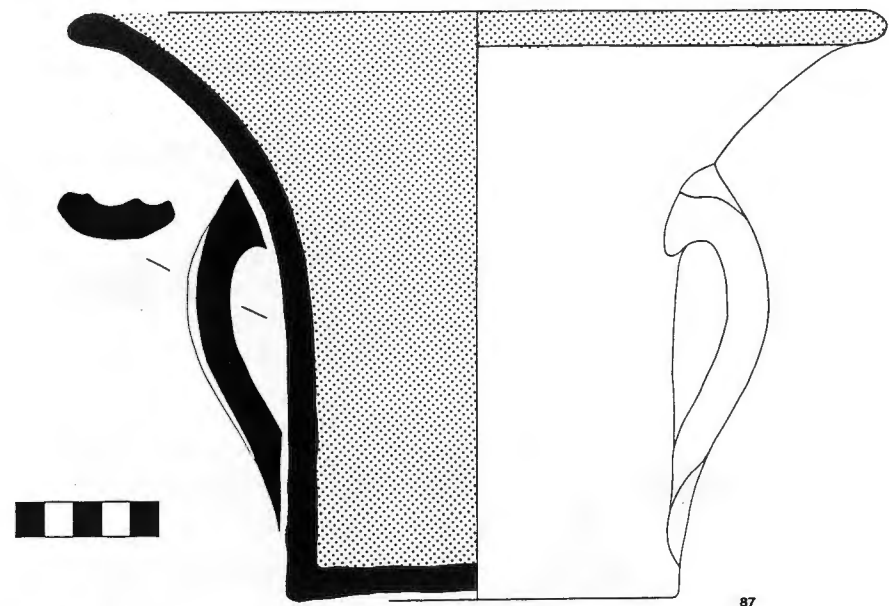


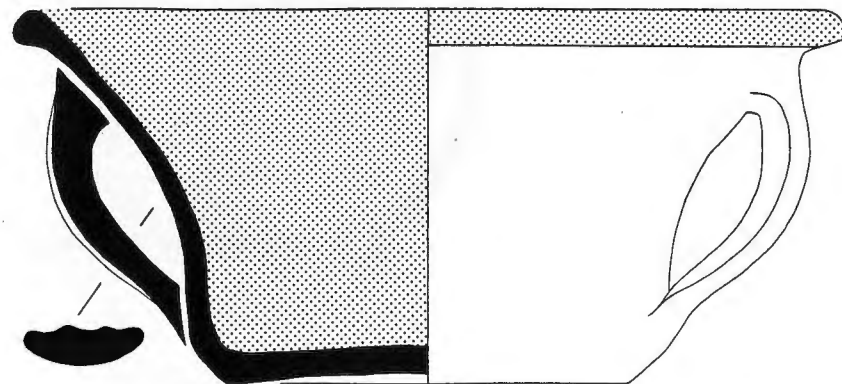
Fig. 23. — Pots de chambre



87

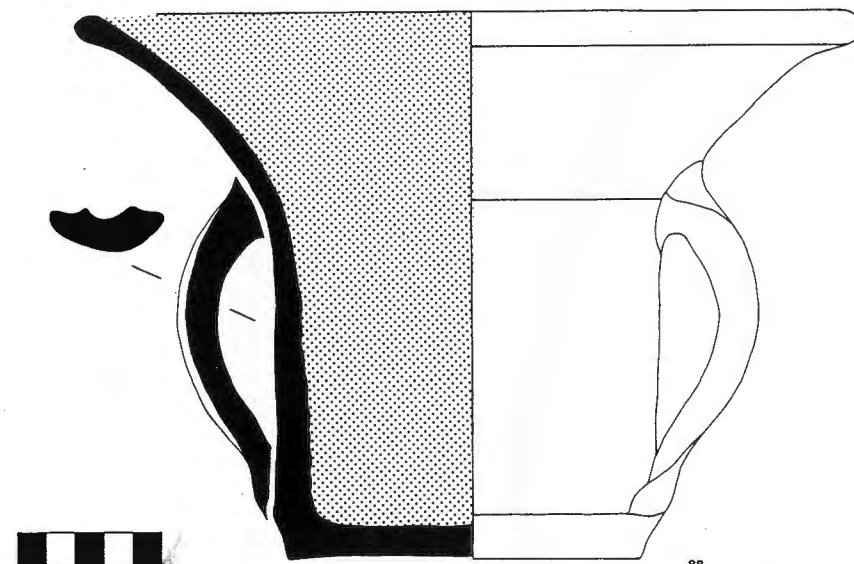


88

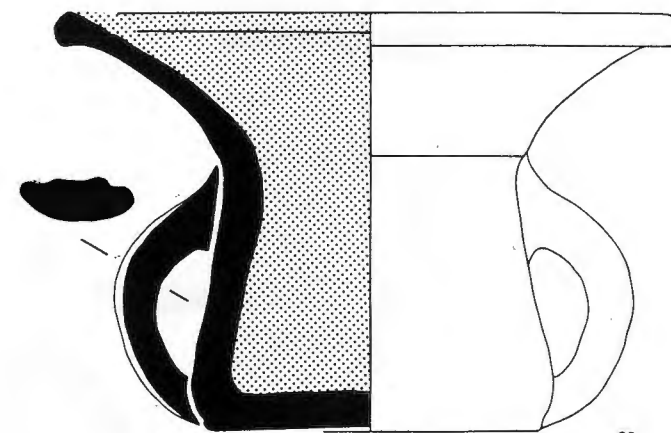


89

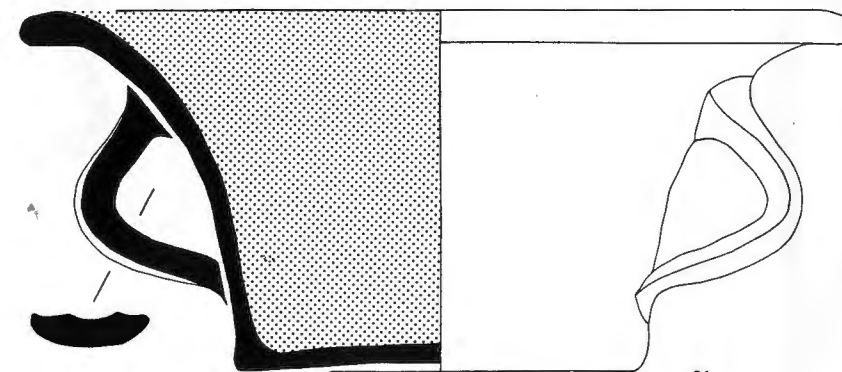
Fig. 24. — Pots de chaise percée.



88



93



94

Fig. 25. — Pots de chaise percée.

n° inventaire	groupe	hauteur	ø ouverture	ø maximum	ø fond
82.8.94	1	125	278	278	136
82.8.88	1	190	262	271	120
82.8.90	1	285	-	-	148
82.8.89	1	291	276	277	145
82.8.95	2	121	280	280	122
82.8.87	2	211	265	275	135
82.8.93	3	142	207	215	114
82.8.91	3	230	-	-	153
82.8.92	4	197	-	-	144

Fig. 27. — Dimensions des pots de chaise percée.

dont certaines supérieures à 2 mm. La base d'abord évasée repose sur un pied plus étroit — résultat d'un simple tournassage — à fond quasiment plat. Une glaçure vert bouteille brillante et épaisse couvre intégralement l'intérieur.

Outre la structure commune aux quatre groupes, la position des anses verticales rubanées dont le profil et la largeur présentent de légères différences, montre quelques variations relatives à la taille des pièces. Ces anses sont, au sommet, fixées systématiquement sous les cols ou plus exactement à la jonction panse/col ; à l'autre extrémité elles sont placées soit à la base — pour les pots moyens ou petits — soit au tiers inférieur des panses — pour les grands pots — et présentent de ce fait une longueur et une forme différente. Dans un cas (82.8.93), la partie inférieure des anses reste détachée de la paroi ; la symétrie du phénomène plaide en faveur d'un effet volontaire et non d'un accident de cuisson.

48. C. Hanusse, *L'artisanat de la poterie ...*, vol. I, p.46.

Vase à lessive

Les vases à lessive qui sont dits cuviers, ponnes en Limousin, bujots ou bujours en Saintonge, bugadoys en Bordelais⁴⁸ ont servi jusqu'à l'introduction des lessiveuses métalliques au lavage du linge. Dans notre dépotoir trois vases sont dénombrés qui présentent chacun des caractères technologiques particuliers (fig. 28). Le premier (82.8.118) se caractérise par une pâte beige à rosée suivant la position relative de la cassure observée, la

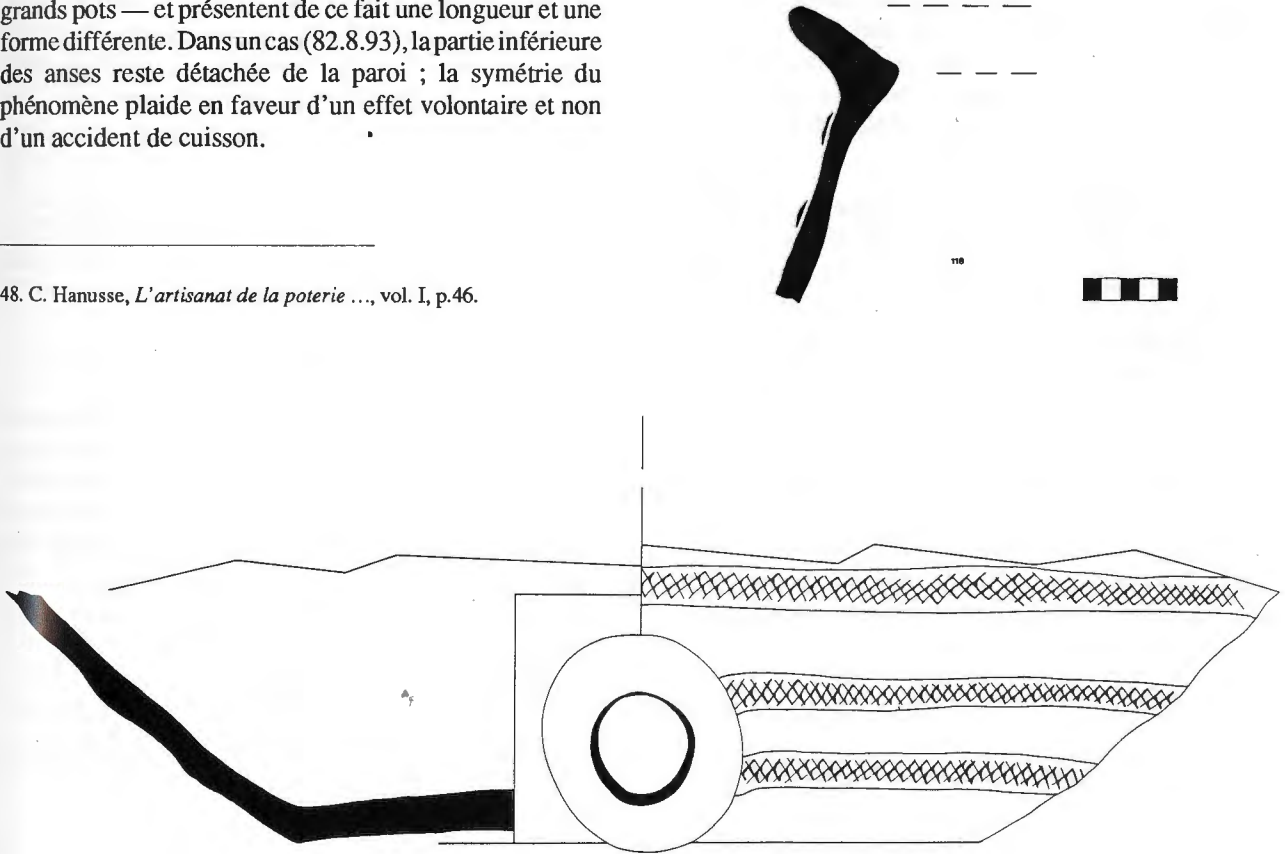
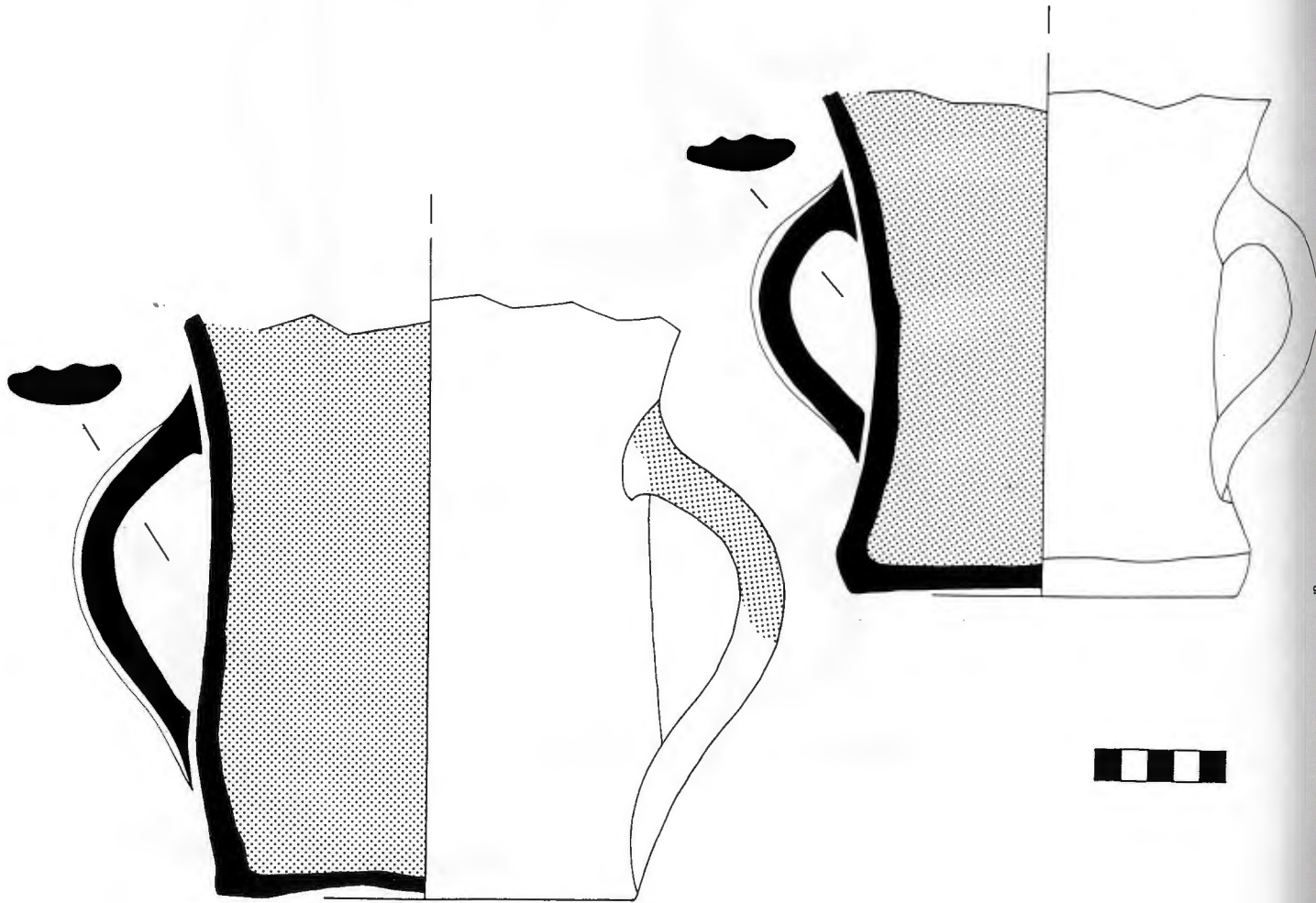
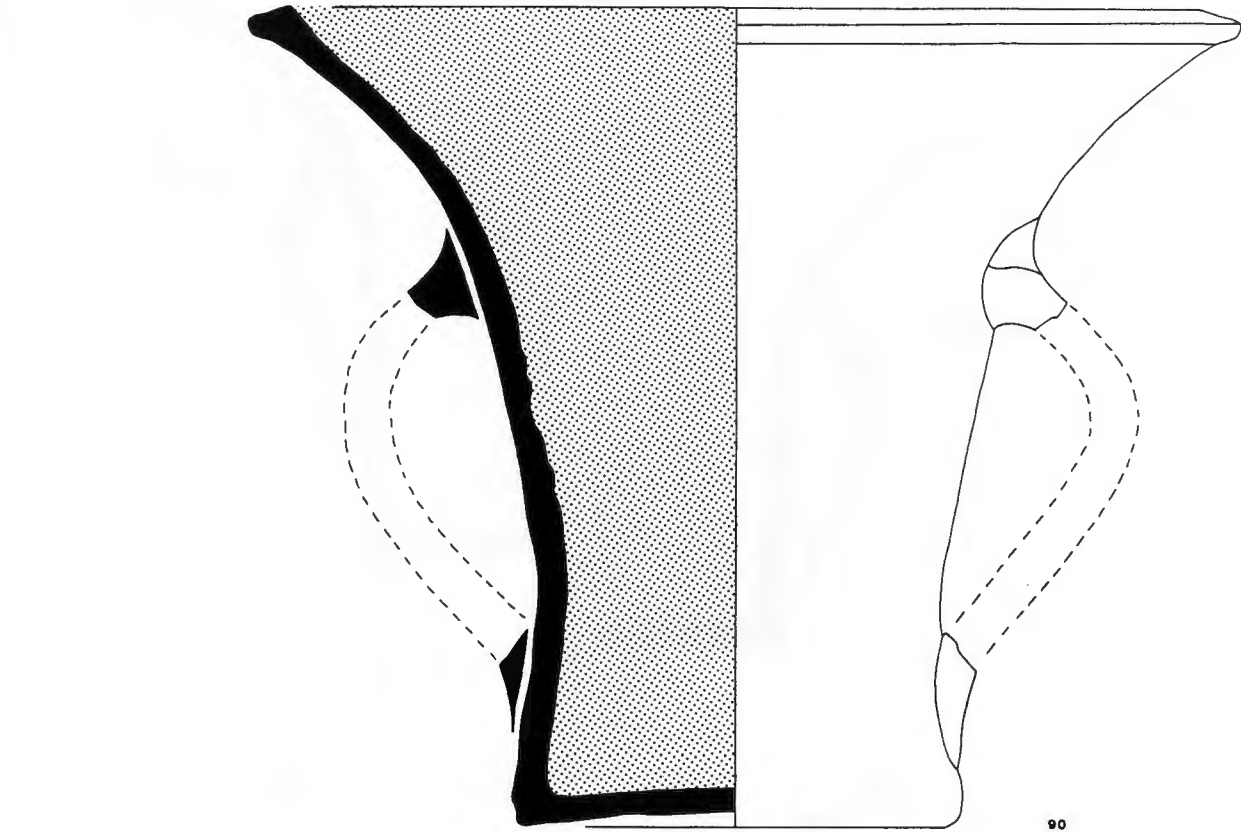


Fig. 28. — Vases à lessive.

Fig. 26. — Pots de chaise percée.



cuisson n'étant pas homogène compte tenu de la taille. La pâte assez siliceuse contient des inclusions de toutes tailles jusqu'à 5 mm de diamètre ; les plus grosses sont des nodules ferreux dont la présence explique la couleur des cassures et de la surface tirant à l'orangé vif, voire au rouge brique par endroits. Les parois sont épaisses, 18 à 20 mm. La forme exacte de nos *bugadeys* ne peut être précisée puisque nous ne disposons d'aucun pot archéologiquement complet. Il s'agit en général de vases globulaires ou légèrement ovoïdes. Ici, nous avons un col de faible hauteur, une lèvre franchement infléchie vers l'extérieur aux faces plates et convergentes prolongées d'une extrémité ronde. Sur la panse un décor de bandes rapportées de 25 mm de large supporte un décor quadrillé fait à la roulette.

Le deuxième vase (82.8.119) est caractérisé par une pâte beige contenant également de très nombreuses inclusions de tailles variées ainsi que des nodules ferreux de 3 à 4 mm de diamètre. Celui-ci possède un fond concave ($\phi = 360$ mm) et une bonde circulaire de 39 mm de diamètre intérieur, en ressaut. On retrouve ici le décor de bandes rapportées de 21 à 25 mm de large à motif réticulé.

Le dernier pot (82.8.120) présente des caractéristiques proches du précédent à la différence près que les inclusions sont apparemment moins nombreuses, de plus petites tailles au moins (inférieures à 1 mm en général) et les inclusions ferreuses en densité moins élevée. Pour ce dernier, seuls sont conservés des fragments de panses qui portent eux aussi des bandes rapportées à décor réticulé de 18 à 22 mm de large.

Mis à part ces derniers tessons bien conservés, le matériel se présente en très mauvais état ; les pâtes, feuilletées, se délitent et la surface apparaît comme desquamée, la couche superficielle ayant éclaté, conséquence d'un usage répété sur une longue durée, plus que de la nature du sous-sol et du contexte d'enfouissement.

L'origine exacte de ces pots n'est pas connue. La situation dans diverses régions françaises, tend à montrer que ces cuiviers étaient fabriqués par des artisans spécialisés, dénommés ponniers, bujoliers etc⁴⁹. Nous ne pouvons affirmer qu'à l'époque contemporaine de notre dépotoir, soit la deuxième moitié du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle, un ou plusieurs artisans en activité en Bordelais pro-

duisaient ces cuiviers. Nous savons qu'au XVI^e siècle un fabricant de bugadeys est installé à Marcillac (Gironde)⁵⁰ et que des pots de morphologie proche — de fonction peut-être différente — ont été produits à Sadirac dans le courant de ce même XVI^e siècle et probablement pas au-delà. Au XVIII^e siècle, les potiers de Sadirac ne produisaient pas ce type de vaisselle si l'on se fonde sur l'argument a silentio du matériel archéologique découvert en contexte de production, argument validé par un inventaire après décès du potier Jean Lestrilles qui mentionne dans l'*oubradiou*, l'atelier où s'exerçait le métier : *un bujeoir de terre (qui) aydu à Anne Gauche marchande de la ville de Bordeaux*⁵¹. Les cuiviers ne sont donc pas produits sur place mais achetés à Bordeaux. Au XIX^e siècle, les statistiques industrielles du département de la Gironde ne mentionnent aucune production de cette nature. D'où venaient les bugadeys vendus à Bordeaux durant l'époque moderne ? Du Bordelais, du Bazadais ou de régions de productions périphériques, Saintonge, Limousin... ? La question reste posée en l'état actuel de nos connaissances.

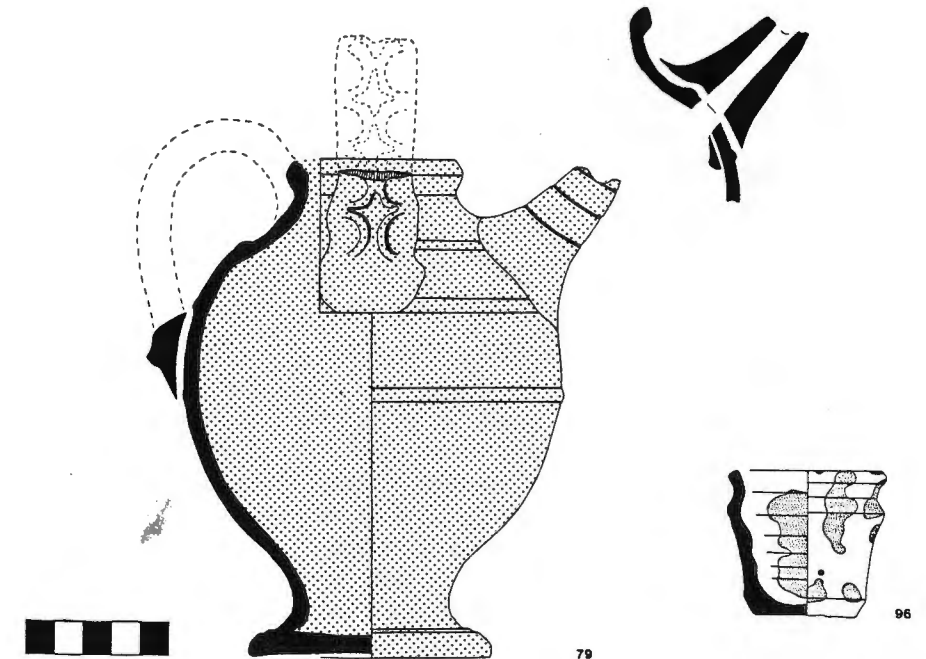
Vaisselle de soin

La vaisselle de soin est représentée par quelques objets qui, par leur morphologie, évoquent le mobilier des apothicaires. Pots à onguent, réserves à produits pharmacologiques divers, leur fonction réelle reste malgré tout incertaine, même si la littérature archéologique et muséologique emploie communément ce type de vocabulaire et en adopte implicitement le sens. Les divers pots présentés ici, ne ressortiraient pas normalement du mobilier domestique, mais il nous a semblé plus judicieux des les présenter dans le cadre des poteries relatives au soins et à l'hygiène, plutôt que dans une catégorie supplémentaire.

Chevrette

Le terme de chevrette désigne des pots munis d'une ou plusieurs anses et d'un bec tubulaire dressé évoquant une corne de chèvre. Ces pots sont bien attestés dès le XV^e, voire le XIV^e siècle en Italie parmi le mobilier des apothicaires⁵². Tous les exemplaires dont nous disposons, au moins au nombre de trois dont un seul archéologiquement complet (fig. 29, 82.8.79 : h. = 174, ϕ ouv. = 56, ϕ maxi. =

Fig. 29. — Chevrette et pot à onguent.



131, ϕ fond = 84), sont de même fabrication, d'origine inconnue, caractérisée par une pâte homogène, fine, de couleur beige à grise suivant les sections. Morphologiquement, il s'agit de pots à la panse ovoïde sur piedouche ourlé à fond plat. Trois bourrelets ornent la moitié supérieure de la panse dont un souligne le raccord de la panse au col. Ce dernier, aux parois convergentes, est prolongé par une lèvre à peine infléchie vers l'extérieur avec parois à double inflexion divergente puis convergente à l'extrémité pratiquement pointue. Un bec verseur tubulaire tronconique, décoré de trois rainures étroites, est collé au sommet de l'épaule. Opposée au bec, une anse rubanée, fixée au rebord, est décorée de festons obtenus par simple pression digitée de la terre encore souple. Une anse de panier avec le même décor, perpendiculaire à la précédente, est collée à l'épaule. Une glaçure verte homogène posée sur un engobe blanc recouvre l'ensemble des parois intérieures et extérieures.

Petit pot

Un seul exemplaire de petit pot est reconnu (fig. 29, 82.8.96 : h. = 50 mm, ϕ ouv. = 51 mm, ϕ maxi. = 55 mm, ϕ fond = 35 mm). Il s'agit d'un petit pot légèrement cônique sur une base annulaire. Le sommet de la panse est marqué d'une légère carène qui précède un col à peine marqué

prolongé d'une lèvre quasiment droite. Une glaçure verte, brillante est inégalement répartie à l'intérieur et à l'extérieur du vase. Ce type de pot est parfois appelé dans la littérature archéologique pot à onguent ou pilulier par analogie avec les petits pots de forme proche que l'on retrouve chez les apothicaires.

Technologiquement, ce pot présente les mêmes caractéristiques que le petit pot cylindrique, pot à condiment, ramequin, comme on voudra le nommer que nous avons décrit précédemment (82.8.81). Ici aussi beaucoup de soin a été apporté à la finition comme en témoigne la reprise au couteau de la base, même si l'emploi de la glaçure est parcellieux.

Les céramiques à décor polychrome

Ces poteries à décor polychromes doivent être considérées comme de la vaisselle de table. Elles auraient donc pu faire l'objet d'une présentation dans la partie portant ce titre. Pourtant, compte tenu de leurs caractéristiques technologiques et de leur origine extra-régionale, nous avons préféré les étudier indépendamment de la céramique commune.

49. M. Robert, *Les poteries populaires et les potiers du Limousin et de la Marche du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, 1970, p. 133 et suiv.; *Potiers de Saintonge*, p. 53 ;

50. C. Hanusse, *ibid.*

51. Inventaire après décès du 4 juin 1708, collection privée Bourda à Sadirac.

52. J. Fréal, *Les pots d'apothicaire en France du 16^e au 19^e siècle*, Paris, 1982, p. 37.

n° inventaire	type	hauteur	ø ouverture	ø maximum	ø fond
82.8.35	écuelle	62	170	196	73
82.8.36	écuelle	70	166	185	62
82.8.37	assiette	37	184	189	63
82.8.38	assiette	25	194	199	138
82.8.32	jatte à marli	39	226	232	94
82.8.33	jatte à marli	64	256	279	71
82.8.40	jatte	121	322	348	124
82.8.48	cruche	237	25	231	118

Productions de Cox

Les productions de ce village de Haute-Garonne situé entre Toulouse et Lectoure⁵³, sont caractérisées d'abord par des pâtes claires variant suivant les cuissons du blanc ou du beige-clair au rosé, voire au rouge pâle, ensuite par un décor vert et brun. Ce dernier est obtenu grâce à l'emploi d'oxydes⁵⁴ peints sur des pièces engobées (engobe blanc) et cuites une première fois, recouvert ensuite d'une glaçure plombifère avant une deuxième cuisson. Des analyses chimiques ont montré la présence d'étain mais à l'état de trace seulement, provenant du minerai d'origine⁵⁵. Au total, ce sont 53 fragments et 8 pièces archéologiquement complètes qui sont attribués aux ateliers de Cox dont les neuf dixièmes sont des formes ouvertes.

Ecuelle

Le dépotoir regroupe les principales formes décrites par J. Picart, à commencer par deux écuelles (fig. 31, 82.8.35 et 82.8.36) de forme trapézoïdale, à fond plat ; la base extérieure des parois — le tiers de la hauteur — a subi un tournassage. Cette finition très soignée, constitue l'un des critères — avec ceux que nous avons évoqué précédemment — permettant d'identifier l'origine de ce mobilier. La morphologie des écuelles est identique : la panse aux parois incurvées se prolonge d'une lèvre totalement infléchie à face interne horizontale et plate, et face externe convexe ; l'extrémité est ronde. Dans les deux cas, le décor centré occupe intégralement la paroi interne. Le premier (82.8.35) se compose d'un carré délimité par un double

cerne brun, entourant un motif floral stylisé à huit pétales au cœur duquel sont dessinés un double filet entrecroisé et cinq points verts irrégulièrement dispersés. Sur chacun des côtés du carré, des triangles accostés — une ligne verte et un filet brun, simple ou double — et aux quatre angles le même motif plus étroit est repris, enfin, dans les intervalles sont disposés de simples godrons verts. Le décor de la deuxième écuelle (8.8.36) se compose d'un grand carré au damier — l'un des motifs parmi les plus courants dans les productions de Cox au XVI^e siècle — sur les côtés duquel un vague motif floral négligemment dessiné cerne des hachures vertes. La lèvre reçoit un simple filet vert.

Assiette

Viennent ensuite des assiettes — 35 fragments au total dont 3 formes archéologiquement complètes — plates telle 82.8.38, ou creuses comme 82.8.37, possédant un marli dont la largeur varie de 32 à 42 mm (fig. 31). L'assiette plate repose sur un petit pied annulaire à fond légèrement concave ; le raccord panse/marli est souligné d'un bourrelet. Le marli légèrement oblique présente une paroi interne très faiblement concave et une paroi externe convexe dans les mêmes proportions ; l'extrémité ronde est précédée vers l'intérieur d'une légère rainure. Un filet brun et deux filets verts décorent ce marli ; sur le fond un décor axial composé d'un motif végétal stylisé hachuré de vert — une feuille de chêne ou une fougère dont la tige est un double trait brun — s'inscrit dans un double filet concentrique vert. Un motif brun — un feuillage ? — occupe le champ libre ; on peut supposer la présence d'un second motif symétrique.

53. Nous tenons ici à remercier chaleureusement M. J. Picart, petit-fils de potier de Cox, qui depuis quelques années a entrepris une enquête sur les ateliers de ce village et qui a bien voulu identifier notre matériel. Nous lui devons l'essentiel de notre modeste savoir. Voir J. Picart, *Potiers et terres vernissées de Cox aux XVI^e et XVII^e siècles. Rapport de fouilles*. 1989 (dactylographié). Cette enquête renouvelle totalement les connaissances sur ces ateliers rendant de fait les travaux de Félix Mathieu quelque peu dépassés. F. Mathieu, *Notes sur la céramique de Toulouse et du Sud-Ouest*. L'Aut, n° spécial, Toulouse, 1965.

54. Vraisemblablement le manganèse pour le brun et le cuivre pour le vert.

55. J. Picart, *ibidem*, p. 48. Les mêmes résultats ont été obtenus sur des échantillons attribués à ces ateliers et découverts Place de la Victoire à Bordeaux.

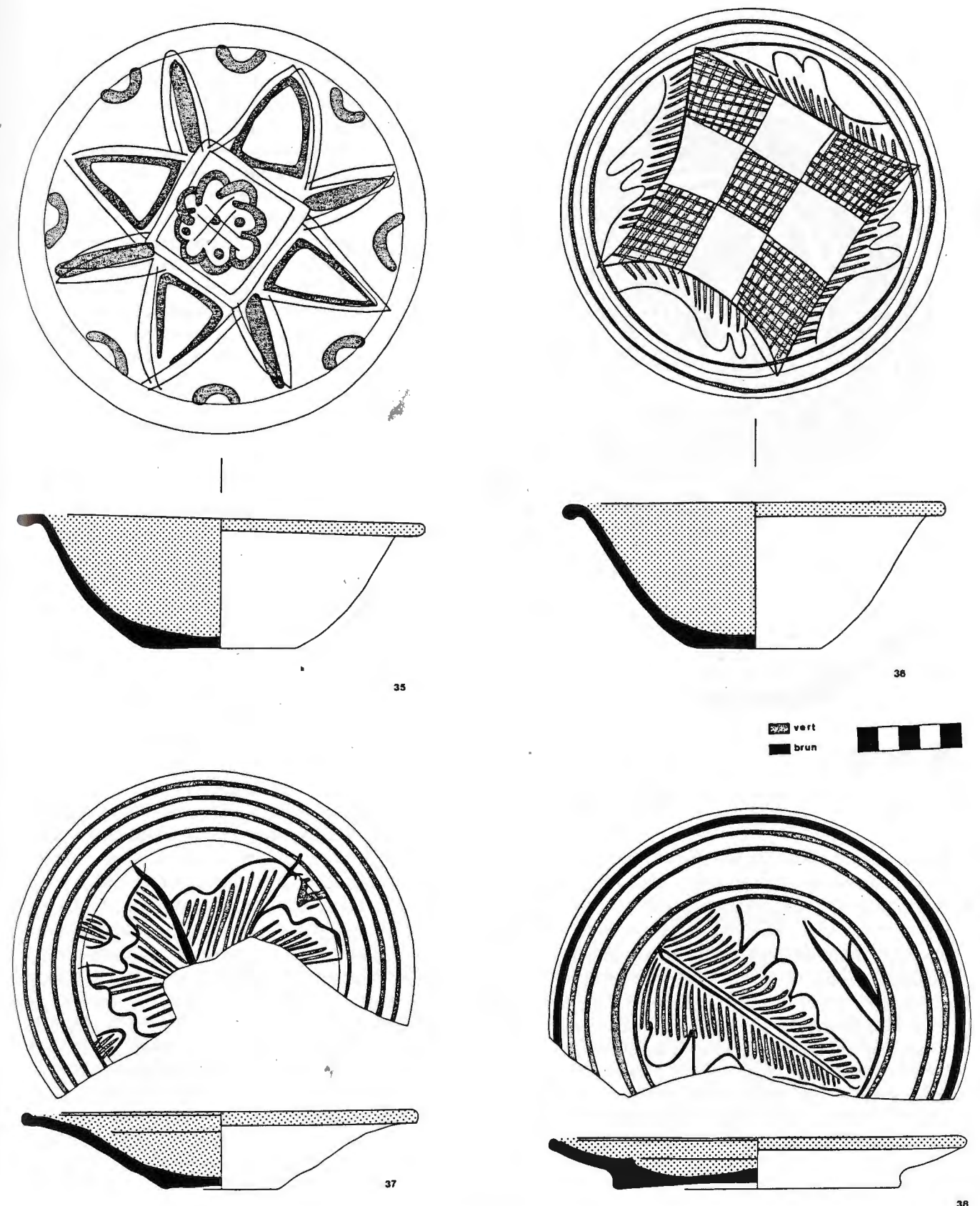


Fig. 30. — Dimensions des poteries de Cox (en mm).

Fig. 31. — Ecuelles et assiettes (Cox).

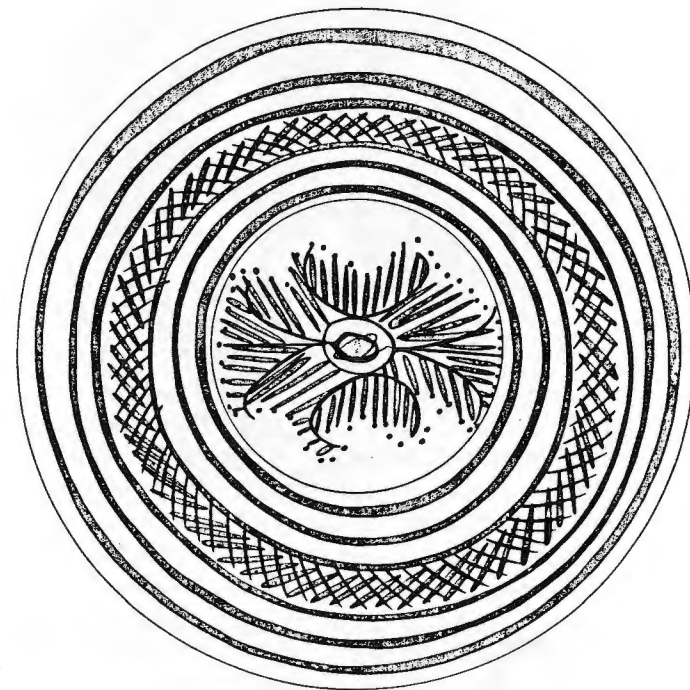


Fig. 32. — Assiette ; Jatte à marli Cox).

L'assiette creuse (82.8.37), tronconique, repose sur un fond à peine concave, la panse aux parois quasiment parallèles se prolonge d'un marli oblique, aux faces parallèles et pratiquement plates ; une lèvre aux faces convexes précède une extrémité ronde. Ici aussi, le fond s'orne d'un décor floral très stylisé avec ce qui ressemble à une tige brune entourée de feuilles aux contours ondulés dont la surface est emplie de hachures vertes. La réalisation du décor montre la trace de reprises successives qui dénotent une certaine rapidité dans l'exécution. Dans les espaces laissés libres, on observe un motif en forme de demi-ovales bruns hachurés de vert. Le marli reçoit une série de quatre filets verts. Le vert fuse quelque peu laissant supposer des difficultés de cuisson ou une réaction chimique particulière entre les oxydes, la glaçure plombifère et la terre, phéno-

mène que M. Picart signale comme assez fréquent. La pièce 82.8.32 (fig. 32) présente dans un double cercle vert, un décor floral composé, symétriquement autour d'un bouton — tache verte doublement cernée de brun — d'un motif symétrique cloisonné — lignes droites et lignes courbes brunes délimitant des surfaces hachurées vertes. Le large marli reçoit un décor concentrique de quatre filets verts ; les deux premiers, vers l'intérieur, encadrent un décor de traits bruns entrecroisés de lignes vertes. Une autre assiette (fig. 35, 82.8.655) attestée par un marli de 42 mm de large montre, entre deux filets verts cernés de brun qui bordent le marli, un motif floral composé de deux feuilles oblongues fixées sur ce qui pourrait être la tige d'une fleur.

Jatte à marli

Dérivées des assiettes à marli oblique, on rencontre des jattes à marli ou grands plats, selon le vocabulaire employé par J. Picart — sept au total dont une archéologiquement complète — de morphologie identique et qui se distinguent du groupe précédent par des dimensions supérieures aussi bien pour le diamètre d'ouverture, la hauteur que la largeur du marli (fig. 33-35). Si la structure reste quasiment identique, on constate ici une certaine variété des profils des marlis. Tous obliques mais avec une inflexion variant légèrement, ils présentent des parois parallèles pratiquement plates ou légèrement concaves

sur la face interne et convexes à l'extérieur. Les plats 82.8.29 et 82.8.39 montrent une paroi externe de profil plus complexe à légers bourrelets, conséquence d'un tournassage volontairement plus rapide. Les lèvres toujours infléchies et souvent dissymétriques, sont précédées d'une légère rainure ; les extrémités sont rondes ou plates. Le plat 82.8.33 (fig. 33) porte un décor végétal : une grande fleur stylisée à sept pétales arrondis hachurés se recouvrant partiellement et donnant un effet de roue tournant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre ; les pétales sont fixés sur un cœur composé de deux cercles verts emboîtés. Le marli supporte deux filets verts, encadrant huit longues feuilles décorées de hachures vertes obliques, donnant le même effet tournant que le motif principal. Les autres plats présentent un ensemble de décors floraux associés à des motifs géométriques dont l'organisation centrée est moins évidente. Le marli du plat 82.8.39 reprend entre deux filets verts le motif hachuré de l'assiette 82.8.32. Au sommet de

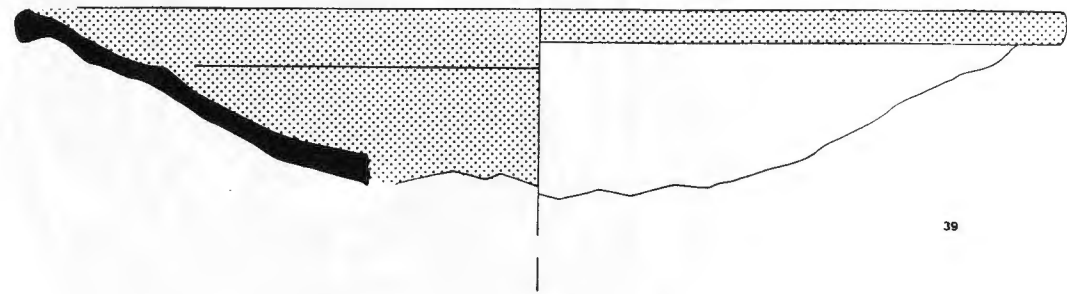
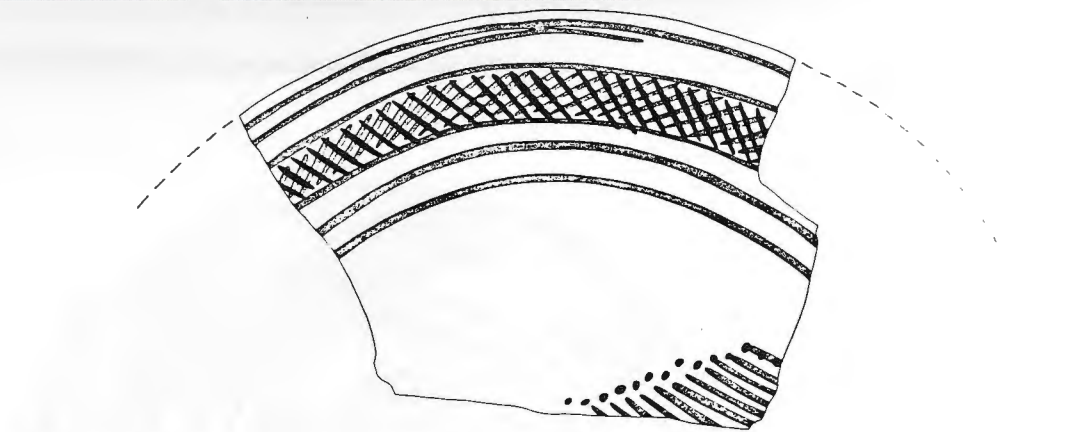


Fig. 33. — Jattes à marli (Cox).

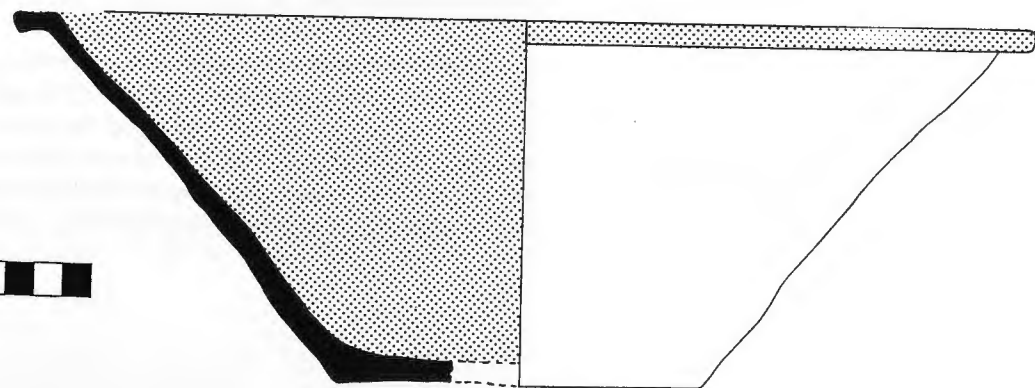
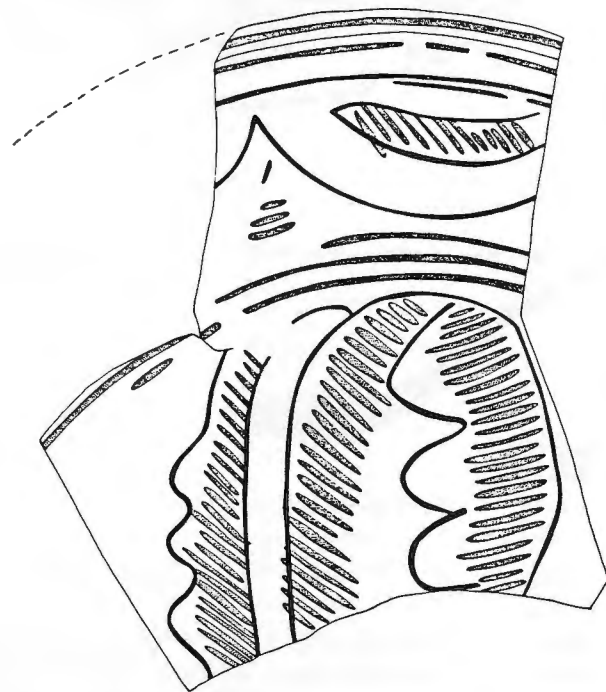
la panse, une ligne verte ; en dessous, un décor de lignes brunes parallèles dont l'extrémité est marquée d'un point également brun qui semble d'inspiration végétale et devait, autant que l'on peut en juger d'après le fragment conservé, occuper également le fond du plat. Un motif végétal proche dans l'esprit de celui décrit sur l'assiette 82.8.37 est également présent sur l'un des plats (fig. 35, 82.8.648). Sur les marlis, des séries de pétales ou de feuilles plus ou moins étirés, sont disposés de part et d'autres de lignes ondulées brunes (82.8.652, et 648) ; une certaine rapidité d'exécution est perceptible à travers les aplats verts débordant parfois largement les cernes bruns.

Jatte sans marli

Ces jattes (fig. 34-35), — 13 fragments attestés pour une pièce archéologiquement complète (82.8.40) — de forme tronconique à fond plat, de grand diamètre (82.8.40 : ϕ ouverture = 374 mm) et de haute taille (82.8.40 : h = 141 mm), ont une panse aux parois convergentes prolongées d'une lèvre infléchie, horizontale, aux faces plates et parallèles ; l'extrémité plate est très légèrement oblique. Les décors se répètent à nouveau : deux simples filets verts sur les lèvres, plus complexes sur les parois et le fond qu'ils occupent largement en deux répertoires différents. L'exem-

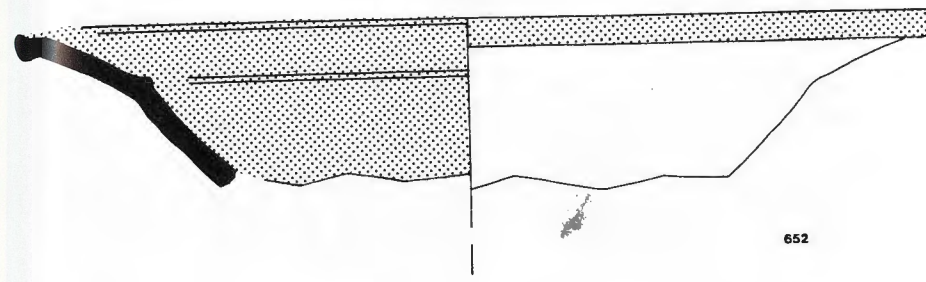
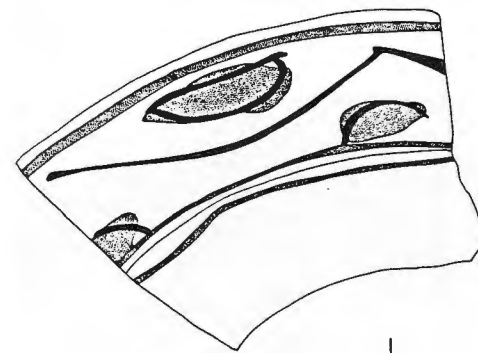


39

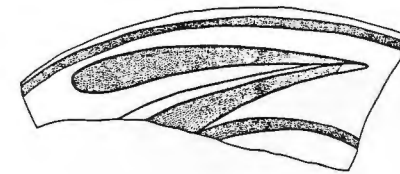


40

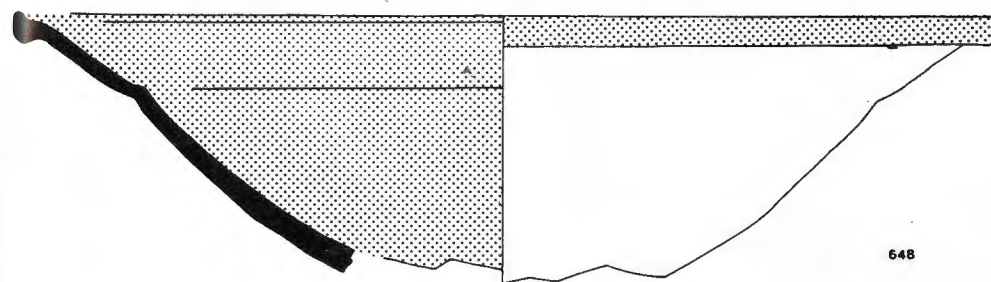
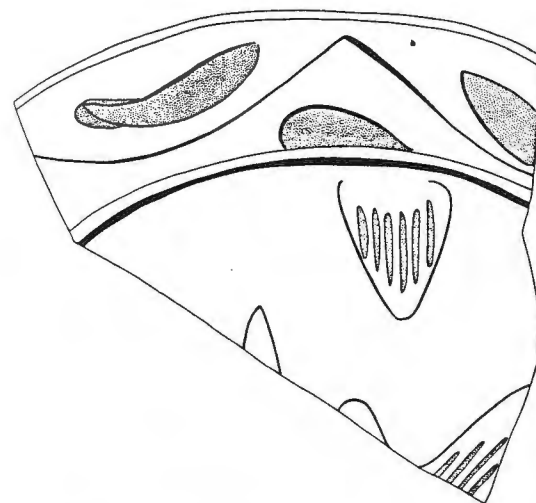
Fig. 34. — Jattes à marli ; jattes sans marli Cox).



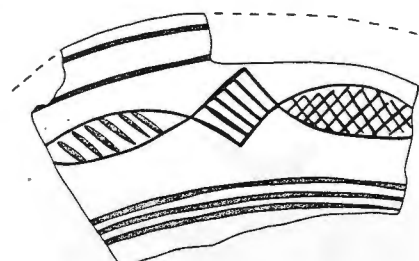
652



655



648



661

Fig. 35. — Jattes à marli ; jattes sans marli (Cox).

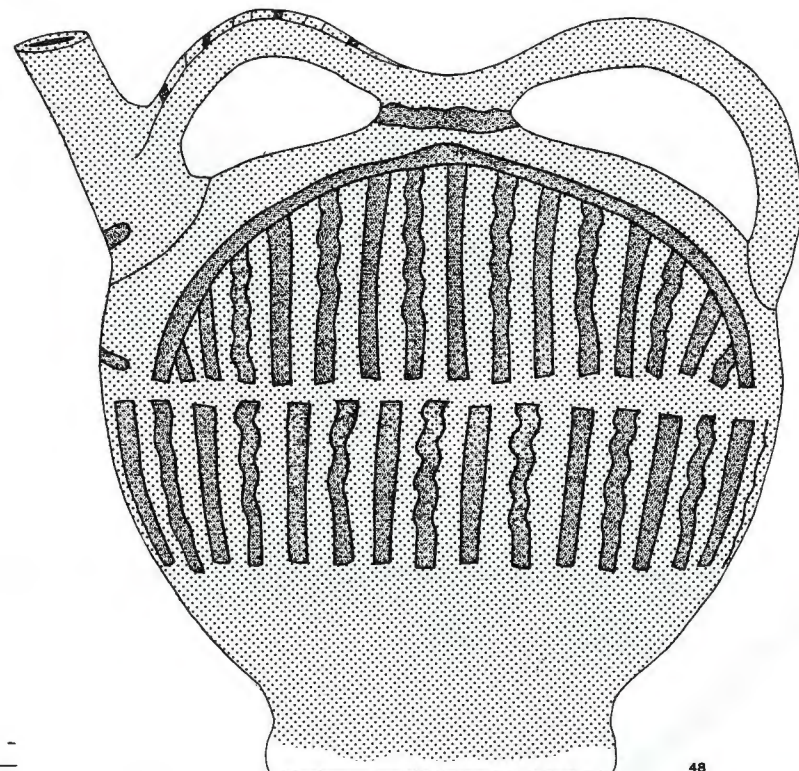
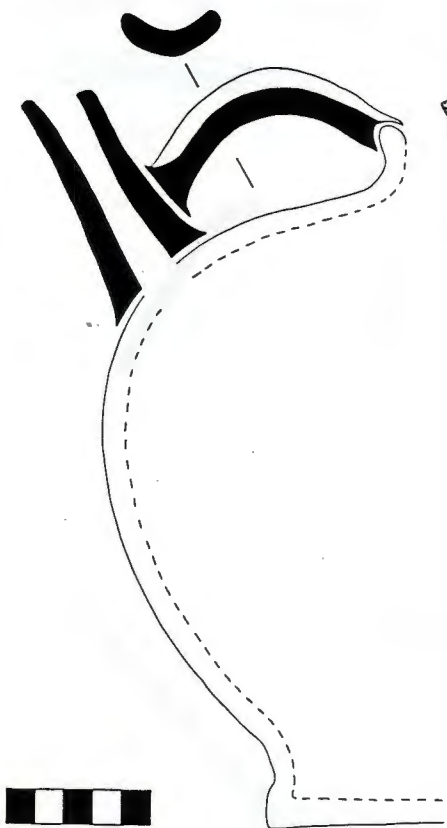
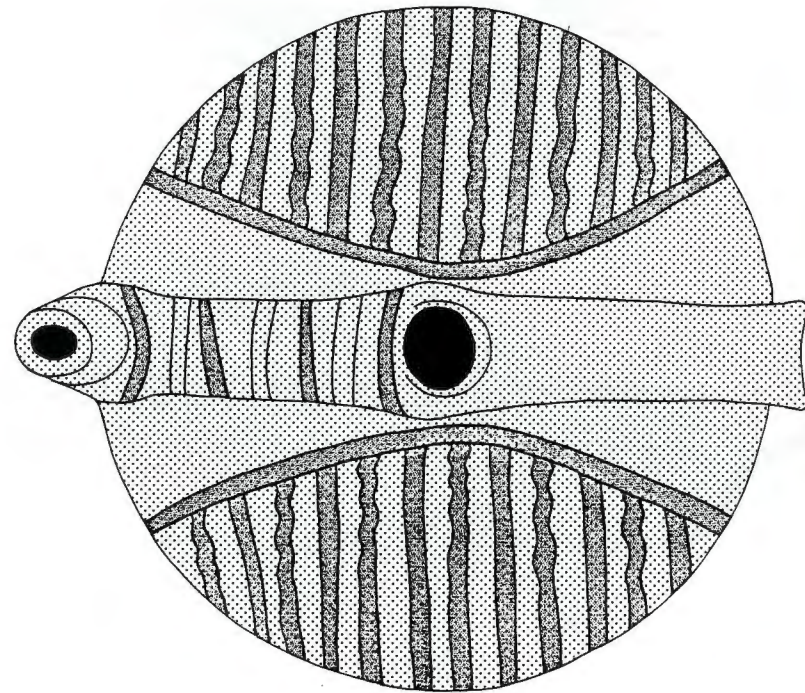
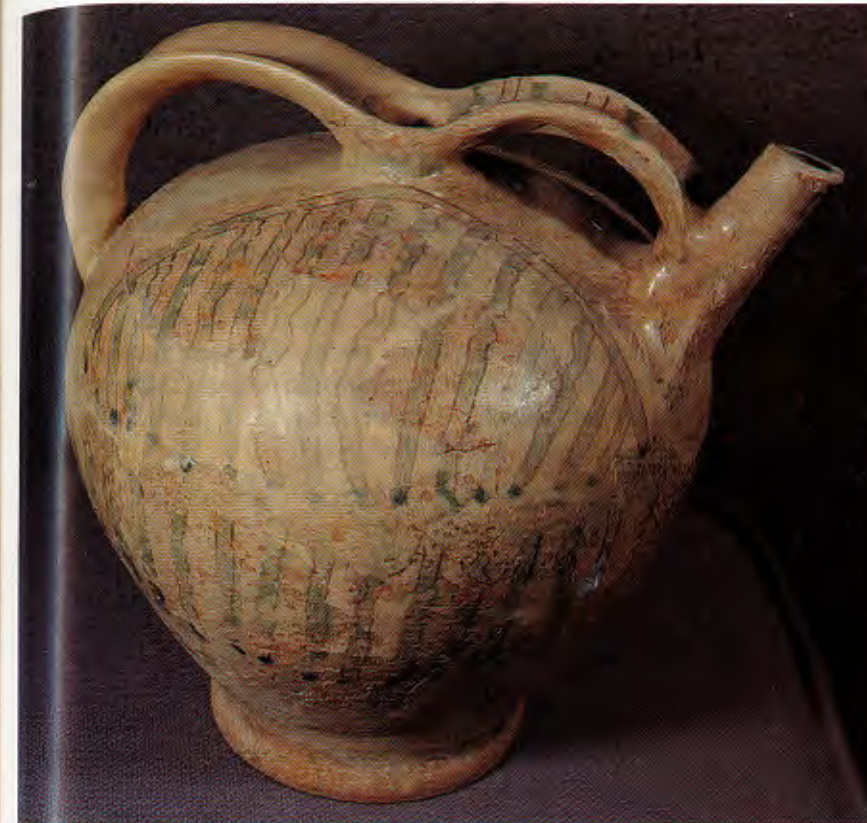
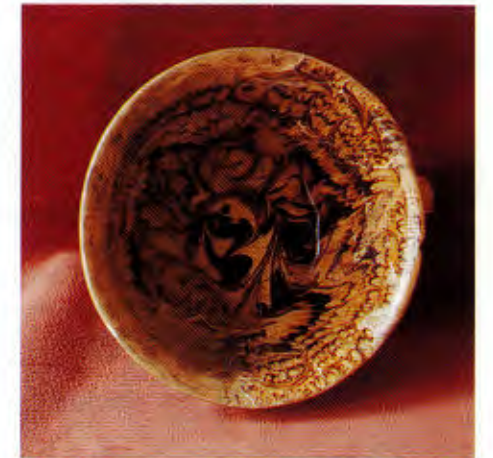


Fig. 36. — Cruche (Cox).

48



Cruche (Cox). Cf. fig. 36.



Tasse (Staffordshire). Cf. fig. 38.



Plat à décor moulé (Saintonge). Cf. fig. 38.

101

plaire de fond conservé suggère un décor floral fait de grandes feuilles stylisées : lignes courbes et ondulées brunes, remplissage de hachures vertes. Sur la partie oblique du même vase de feuilles oblongues et de petites lignes vertes superposées prennent place autour d'une ligne ondoïante brune. Le raccord fond panse est également souligné d'une série de trois filets verts parallèles et discontinus. Une autre jatte montre un décor géométrique (82.8.661) : deux lignes brunes entrelacées dessinent alternativement des ellipses et des losanges dont la surface reçoit un décor de hachures simples et vertes ou entrecroisées et brunes.

Pichet

Quatre petits fragments, deux panses, un rebord et un départ de bec pincé (82.8.684 à 687) permettent d'identifier un pichet balustre bien connu dans la production de Cox et attesté à Bordeaux par quelques exemplaires dont un est présenté dans les vitrines du Musée d'Aquitaine (fouilles des allées de Tourny, 74.30.12773). Il s'agit d'un pichet balustre à bec verseur pincé et tiré, avec anse rubanée supportant un décor composé de bandes vertes étroites cernées de lignes brunes, disposées verticalement ou en demi-cercles sous le rebord. La taille des fragments n'a pas permis la réalisation d'un dessin significatif.

Cruche

La pièce la plus remarquable de cet ensemble est sans conteste une cruche (fig. 36, 82.8.48) de 270 mm de haut pour une diamètre maximum de 270 mm. De forme globulaire, la panse, rétrécie à la base, repose sur un pied annulaire très légèrement concave aux parois latérales convexes. Le sommet de la panse est prolongé d'un goulot de 52 mm de diamètre dont le profil exact nous est inconnu du fait de la restitution de la pièce qui n'en permet pas le relevé. Deux anses horizontales sont fixées sur le rebord du goulot, l'une fixée au sommet de l'épaule, l'autre à mi-hauteur d'un bec verseur tubulaire oblique (30°) dont l'extrémité horizontale a été coupée net au couteau. Sur la panse un décor cloisonné de doubles filets bruns alternativement ondulés et rectilignes, délimitant des aplats verts, est disposé en un double registre vertical. Le même motif est repris sur les anses, alors que le col étroit est souligné d'un filet vert.

56. P. Régald, Les fouilles de la place de la Victoire : étude du matériel céramique provenant des fossés, *Revue Archéologique de Bordeaux*, t. LXXIX, 1988, p. 88. Le rapprochement que tend à faire Y. Laborie entre la présence de motifs aux poissons et le cadre conventuel qui est celui de la découverte de ce genre de matériel à Bergerac est au demeurant intéressant. Ce mobilier serait de la fin du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e siècle et d'une autre provenance que celle de Cox (renseignements Y. Laborie).

57. La chronologie du matériel de Cox provenant de la Place de la Victoire — daté de la deuxième moitié du XVI^e siècle — apparaît bien haute à la lumière des travaux de J. Picart ; l'absence de décor bleu notamment plaiderait en faveur d'une production du XVII^e siècle, au même titre que la présence de poteries suggérant une altération de la couleur verte par fusion.

Il est intéressant de noter que seuls les motifs géométriques ou floraux stylisés composent le répertoire décoratif. Aucun thème zoomorphe ou anthropomorphe attestés par exemple dans le matériel de la Place de la Victoire et bien connus sur les sites de production n'est présent ici. Que conclure de cette observation ? Peu de choses probablement compte tenu de la différence des contextes archéologiques. Ici l'environnement sociologique est connu ce qui n'est pas le cas dans les fossés de la Victoire malgré une tentative d'interprétation⁵⁶, mais il ne peut nous permettre aucune corrélation probante. Nous ne pouvons pas non plus en tirer des conséquences d'ordre chronologique, cela serait prématuré dans l'état général des connaissances sur ces productions⁵⁷.

A cet ensemble de matériel attribué sans ambiguïté possible aux ateliers de Cox, il convient d'ajouter une série d'assiettes attestées par 10 marlis et 2 fonds portant trace d'un décor de filets doubles verts ainsi que deux marlis à décor de filets bleus. La petitesse des fragments et l'état de conservation bien souvent ne permet pas d'affirmer que ces assiettes ont été fabriquées à Cox malgré une technologie très voisine. Il est vrai que notre connaissance des productions polychromes post-médiévales est encore très partielle malgré les travaux de M. Picart qui concernent un seul centre de production. Or les découvertes de mobilier de ce type sont relativement abondantes dans le sud-ouest de la France : Bordelais, Bazadais mais aussi Bergeracois, Agenais, Marsan ont fourni et fournissent des lots de céramique montrant les mêmes procédés technologiques et faisant une part importante à ces décors verts et bruns. Cox n'est pas, bien sûr, le seul centre ayant produit ce genre de vaisselle. Les ateliers d'Auvillars (Haute-Garonne) par exemple, avant de produire la faïence bien connue, ont, semble-t-il, fabriqué des produits très semblables. L'étude de ces productions reste à faire.

Plat de Giroussens

C'est à un autre centre de production du Toulousain, Giroussens dans le Tarn, que sont attribués deux fragments, plat et/ou assiette (82.8.31 et 82.8. 631). Deux critères principaux qui sont, d'une part, l'utilisation d'une argile prenant après cuisson une couleur rouge foncé et, d'autre

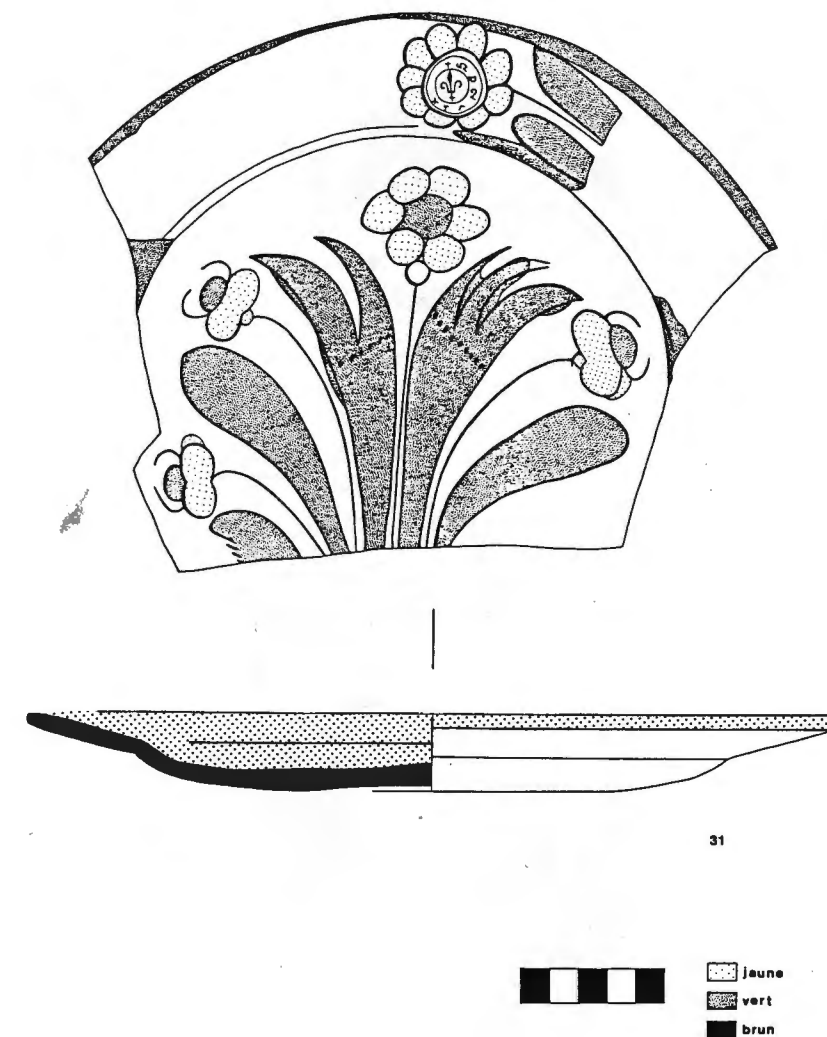


Fig. 37. — Plat (Giroussens).

part, l'emploi de la couleur jaune pour le décor à côté du vert et du brun déjà présents dans les productions de Cox, permettent cette identification. Le procédé technologique est semblable à celui de Cox : tournage puis engobage suivi d'une première cuisson ; dessin au pinceau des motifs à l'aide d'oxydes métalliques, puis pose d'une glaçure plombifère et deuxième cuisson. Seul le plat 82.8.31 (fig. 37) est suffisamment bien conservé pour permettre une lecture du profil et du motif. Ce plat de grand diamètre (280 mm) pour une faible hauteur (26 mm) a une panse à fond quasiment plat et aux parois très légèrement obliques. Le marli de 42 mm de large légèrement oblique présente des parois droites et parallèles à l'extrémité plate. Le fond de

l'assiette reçoit un motif floral centré composé d'un bouquet de fleurs : une marguerite centrale à cinq pétales jaunes accostée de quatre boutons probablement (trois seulement sont conservés) de couleurs verte et jaune, le tout alternant avec des feuilles de couleur verte, à l'extrémité ronde ou découpée. Comme à Cox, les lignes principales du motif sont réalisées en brun. Le motif à la marguerite se retrouve sur le marli ; mais ici le cœur est remplacé par un poinçon ($\phi = 19$ mm) à l'imitation d'une monnaie au type de fleur de lys. La lecture de la légende reste incomplète et demeure surtout vide de sens pour nous : $+\Omega.D[?]\text{VIX}$. Les traces réticulées observées au revers prouvent que ce décor a été fabriqué à l'aide d'une pince.

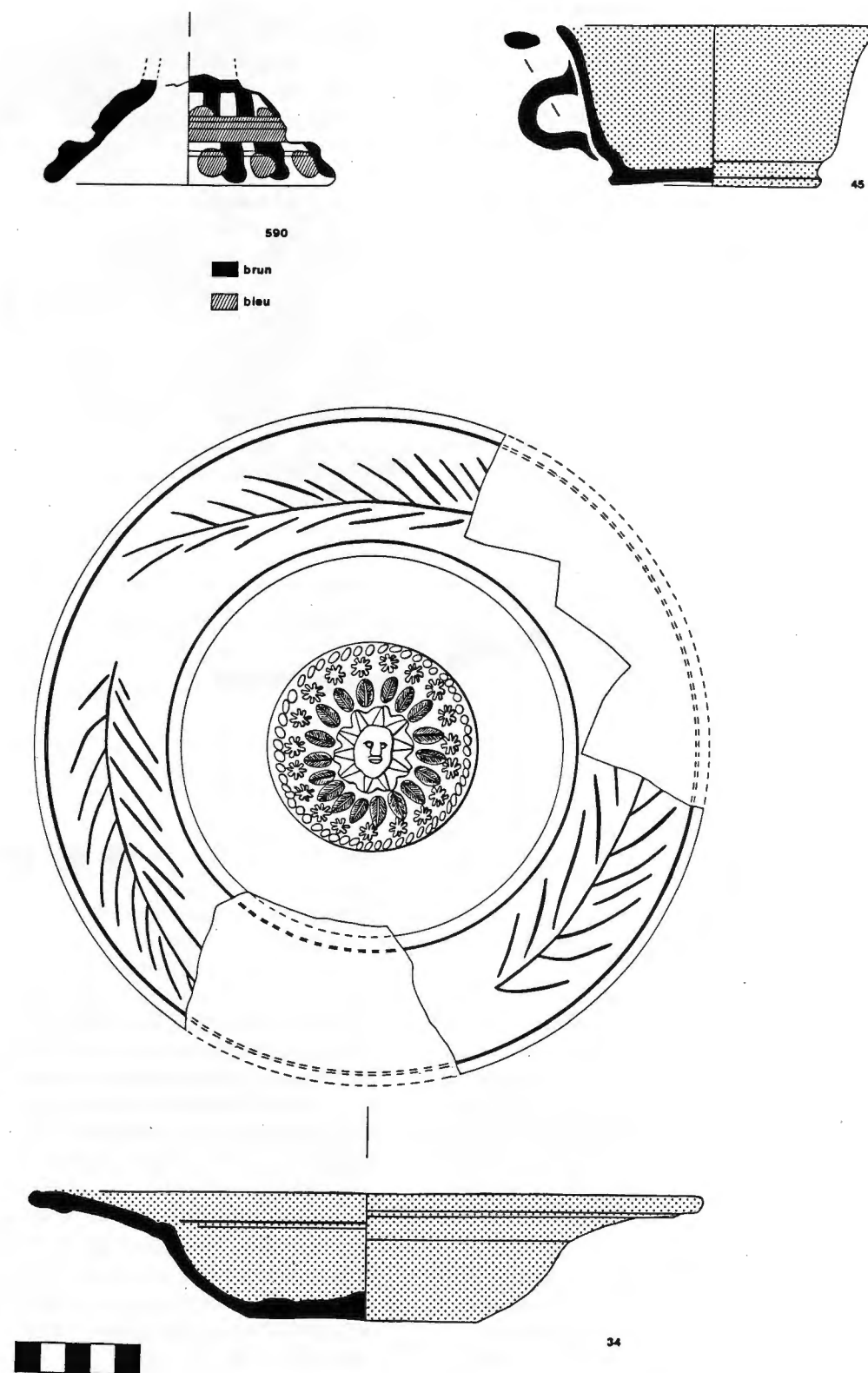


Fig. 38. — Pied d'aiguière ou de bouteille, plat à décor moulé (Saintonge); tasse (Staffordshire).

La présence de ce motif au poinçon n'est pas une exception dans les productions de Giroussens. Une publication parue en 1985 sur la vaisselle produite dans cette commune⁵⁸, montre qu'il s'agit d'un thème qui apparaîtrait selon l'auteur à la fin du XVII^e siècle. Cette chronologie est fondée sur l'identification du sceau de François de Gélas de Voisins, Marquis d'Ambes et Vicomte de Lautrec, adjudicataire du domaine de Giroussens en 1696 et qui, à ce titre, serait entré en possession du sceau du greffe de Giroussens que l'on retrouve sur certaines pièces. Cela ne signifie pas au demeurant que des objets portant un décor sigillé n'ont pas été fabriqués antérieurement. Le marquage de la vaisselle pouvait se pratiquer à la demande de certains acquéreurs passant commande auprès des potiers pour eux-mêmes ou à titre de présents pour quelques relations amicales comme l' imagine L. Raffin. Nous ne savons, faute d'identification du sceau, dans quelle circonstance ce plat s'est retrouvé à Bordeaux — commande ou cadeau ? Il est cependant intéressant de noter que la baronne de Saucats, fondatrice du couvent de la Visitation, mitoyen de la maison Chadirac, a fourni le monastère en matériel de cuisine, vaisselle et argenterie et qu'elle l'a doté, entre autres d'un poinçon (coin de fer) pour marquer la vaisselle du couvent, pour lequel elle s'est montrée généreuse jusqu'à sa mort en 1675⁵⁹.

Céramique Saintongeaise

Ces productions saintongeaises se distinguent par une pâte beige clair dure et fine et surtout par l'utilisation sur un engobe blanc d'une glaçure polychrome alliant le brun, le vert, le bleu et le crème; couleurs obtenues grâce à l'emploi d'oxydes métalliques, respectivement le manganèse, le cuivre, le cobalt et le fer. Elles sont représentées ici par : quelques petits tessons de forme non identifiables — 4 fragments de pichet ou d'assiette ? — qui ne permettent aucune restitution ; une base tronconique — de couleur brun, vert et crème — de 116 mm de diamètre pour 42 mm de haut (82.8.590) que l'on peut interpréter comme élément d'aiguière ou éventuellement de bouteille du type «à corps de femme» plus rares⁶⁰; enfin, un grand plat à décor

moulé (fig. 38-39 et planche couleur p. 101, 82.8.34). Ce plat, à large marli oblique — 69 mm — portant un décor de feuillage incisé, de 269 mm de diamètre pour 53 mm de haut, montre sur le fond un décor moulé représentant un soleil anthropomorphe cerné de motifs concentriques composés successivement de feuilles unilobées, de fleurettes à huit pétales — ou d'étoiles à huit branches — et d'un cordon sommairement torsadé.

La production de poteries polychromes apparaît en Saintonge après le milieu du XVI^e siècle. Cette technique associée à celle des décors moulés qui peuvent occuper la totalité des pièces céramiques a connu sa plus grande vogue entre les années 1580 et les années 1650 mais la production a perduré encore jusqu'au début du XVIII^e siècle⁶¹ où elle disparaît au profit de productions dominées par des pots à pâte rouge, le décor moulé étant abandonné⁶².

Céramique du Staffordshire, Angleterre

Nous notons enfin parmi ce matériel un objet d'importation sous la forme d'une tasse provenant des ateliers du Staffordshire en Angleterre (fig. 38 et 39 et planche couleur p. 101, 82.8.45). De forme tronconique sur une base annulaire de faible hauteur à fond très faiblement concave et en léger débord latéral, le sommet de la panse se prolonge d'une lèvre infléchie vers l'extérieur à l'extrémité ronde. Une anse verticale, de section ellipsoïdale est fixée sous la lèvre et à la base de la panse. Sur un engobe blanc, une glaçure brune sur fond jaune vif compose un décor marbré à l'intérieur et jaune uni à l'extérieur (h. = 64 mm, ø maxi. = 131 mm, ø fond = 85 mm).

Le Staffordshire, région située dans le nord de l'Angleterre (West Midlands), est depuis le Moyen Âge⁶³ une des grandes régions de production potière des Îles Britanniques. À partir du troisième quart du XVII^e siècle ces ateliers ont commencé à produire ce type de céramiques décorées qui connaîtront par la suite, tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, un très large succès⁶⁴.

58. Lucien Raffin, *Les terres vernissées de Giroussens. XVII^e-XVIII^e siècles*. Brassac, 1985, p. 66-68.

59. Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. A. Florisoone auquel nous renouvelons tous nos remerciements.

60. *Potiers de Saintonge*, p. 69-83.

61. *Potiers de Saintonge*, p. 37 et 69-83; J. Hurst, D. Neal et J. Van Beuningen, *Pottery produced and traded in North-West Europe, 1350-1650*, Rotterdam Papers VI, Rotterdam, 1986, p. 46.

62. *Potiers de Saintonge*, p. 84.

63. M. R. Mc Carthy, C. M. Brooks, *Medieval pottery in Britain, AD 900-1600*, Leicester University Press, 1988, p. 204-205.

64. G. Savage, *English Ceramics*, Publication of Fine Arts Book, New-York, 1961; G. Travis, *A Collector's History of English Pottery*, Londres, 1967, p. 27.

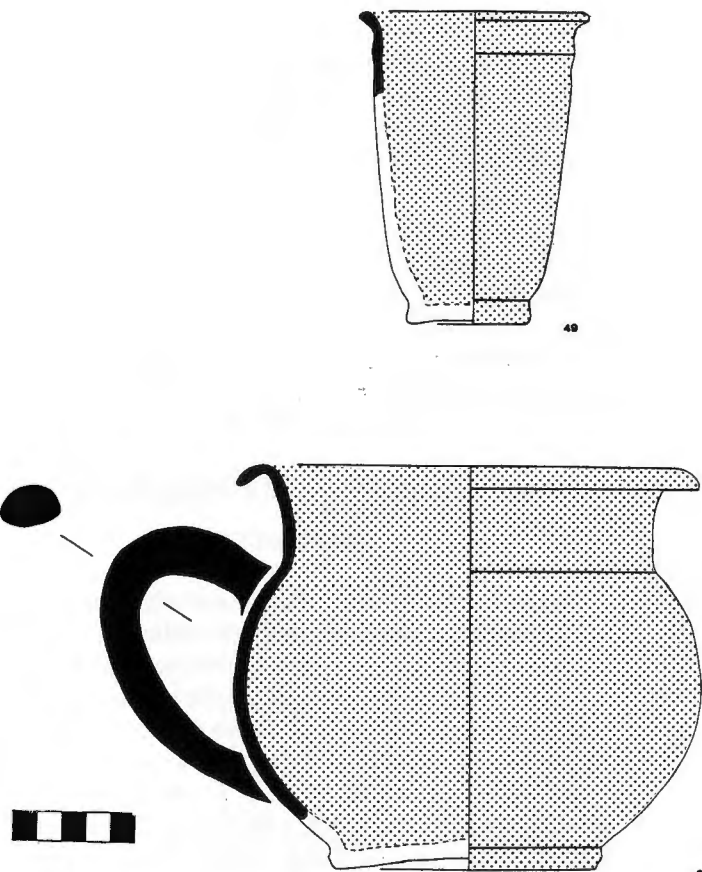


Fig. 39. — Faïence : pot de chambre ; vase tronconique.

La faïence

La vaisselle en faïence est représentée notamment — outre quelques tessons trop petits pour être identifiables — par deux pièces archéologiquement complètes : un pot de chambre et un vase tronconique. Ce sont des matériels de même technologie : pâtes très fine et dure de couleur beige à jaune clair. Sur un engobe blanc, la glaçure translucide tirant très légèrement au gris-bleu montre quelques craquelures. Nous ne pouvons préciser la provenance de ce mobilier.

Pot de chambre

Ce pot présente (fig. 39, 83.8.50 : h = 160 mm, $\varnothing$ ouv. = 170 mm, $\varnothing$ maxi. = 185 mm, $\varnothing$ fond = 100 mm) une morphologie tout à fait classique : de forme globulaire, il repose sur un fond plat précédé d'un petit pied très légè-

rement débordant. Un col étroit se prolonge d'une lèvre largement infléchie vers l'extérieur — quasiment retroussée — aux parois convexe à l'intérieur, concave à l'extérieur, à l'extrémité pointue. Au moins un autre pot de chambre de même morphologie était présent dans le dépotoir.

Vase tronconique

Ce petit pot de forme tronconique que l'on pourrait assimiler à une albarelle (fig. 39, 82.8.49 : h = 125 mm, $\varnothing$ ouv. = 93 mm, $\varnothing$ fond = 48 mm) repose sur un petit pied débordant aux parois divergentes à fond plat. La panse légèrement évasée est reliée au col par un bourrelet ; ce col en légère inflexion externe se prolonge d'une lèvre aux parois convexe et concave convergente, à l'extrémité ronde.

Pipes

Bien que nous quittions le vaisselier proprement dit, il convient de mentionner la découverte de neuf fragments de pipes en terre cuite (fig. 40), soit six fragments de tuyaux (82.8.10 à 82.8.14, 82.8.53), un tuyau quasi entier (82.8.15) et deux fourneaux, tous deux archéologiquement complets (fig. 41). Le premier (82.8.9), seul conservé en quasi totalité, est muni dans sa partie supérieure d'un filet à petit décor perlé et conserve l'amorce d'un talon plat. L'intérieur de ce fourneau ne porte aucune trace d'utilisation. Le second (82.8.52) a perdu la presque totalité de sa partie supérieure mais a gardé intégralement son talon, de dimensions moindres que le précédent. L'intérieur, entièrement culotté, démontre que ce fourneau, au contraire du premier, a servi.

Le fragment de tuyau 82.8.11 est doté d'une marque au lys inscrite dans un losange. On sait qu'un même motif inscrit dans un losange perlé indique une production typiquement hollandaise. Toutefois, l'absence de ce décor dans notre échantillon ne permet pas de lui attribuer une telle origine. Dans l'ensemble, les pipes trouvées dans le dépotoir témoignent d'une production à succès que l'on rencontre assez régulièrement dans les fouilles. Ces pipes ont été produites un peu partout en Europe ⁶⁵.

65. Sur les découvertes de pipes en Europe occidentale, voir les travaux édités par P. Davey, *The archaeology of the Clay Tobacco Pipe*, dans le cadre d'une double série, Europe et Îles britanniques (England, Scotland ...) dans les British Archaeological Reports (BAR) depuis une quinzaine d'années.

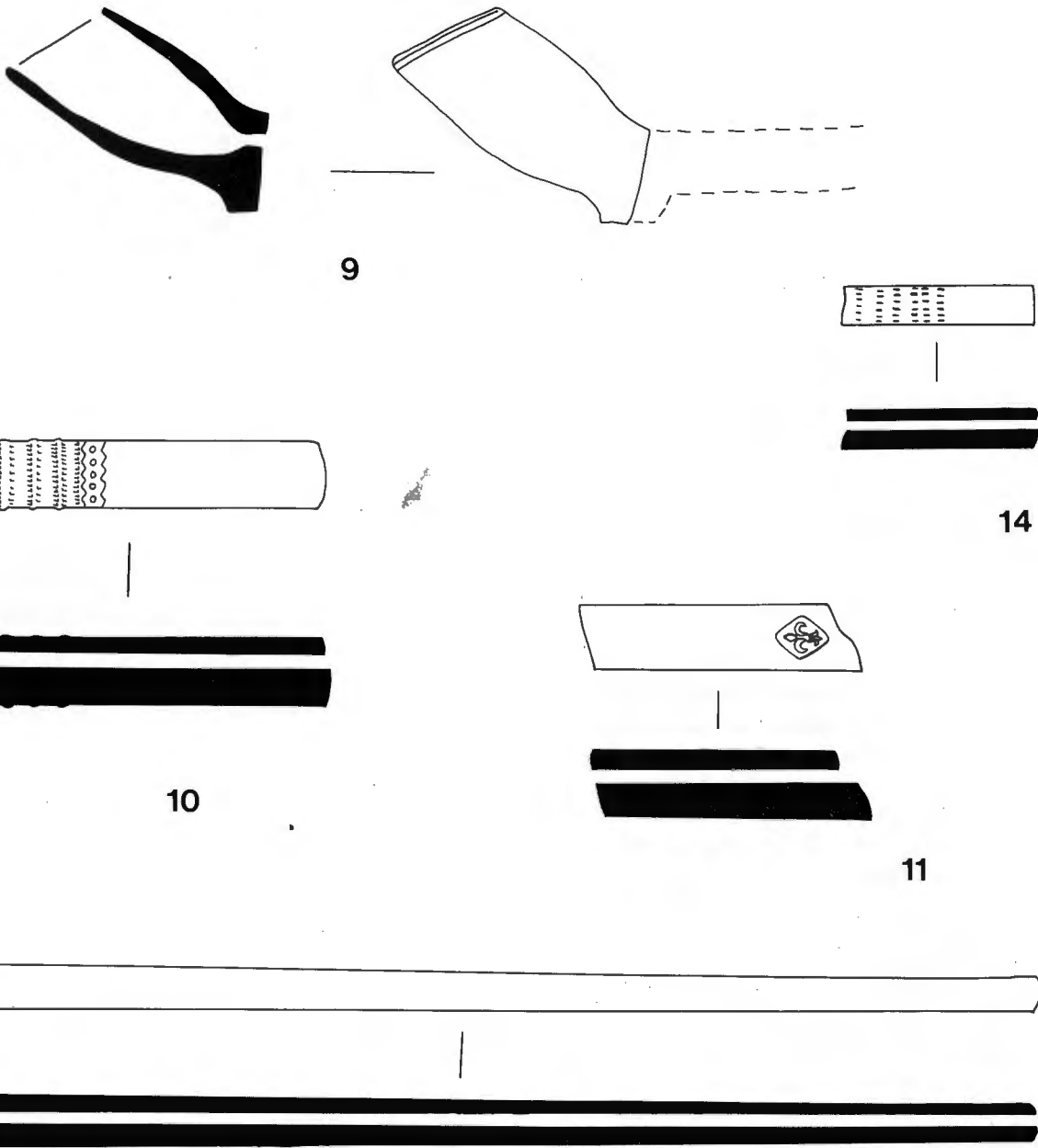


Fig. 40. — Pipes.

A				B			
n° inventaire	longueur conservée	ø	observations	n° inventaire	hauteur fourneau	hauteur avec talon	ø ouverture
82.8.10	57	10	à décor à la marque au lys	82.8.9	38	42	17
82.8.11	41	9,5		82.8.52	40	42	≈17
82.8.12	36	9					
82.8.13	35	8	à décor				
82.8.14	29	6,5					
82.8.15	155	4 à 6,5					
82.8.53	40	8	à orifice décentré				

Fig. 41. Dimensions des pipes en mm : A. tuyaux ; B. fourneaux.

Éléments de synthèse

Au terme de cet exposé il convient de réunir en quelques lignes les données qui permettent d'ouvrir cette étude céramologique sur une perspective historique pour lui donner son véritable sens.

La chronologie

Il convient avant tout de préciser la chronologie de fonctionnement de ce dépotoir, soit l'époque d'abandon du mobilier, immédiatement postérieure à son utilisation. Nous disposons pour ce faire de plusieurs éléments. C'est d'abord la seule monnaie identifiable, un demi-écu d'argent à l'effigie de Louis XIV à la mèche longue, frappé à Bayonne et daté de 1655, qui nous fournit une date de référence haute. Ce sont ensuite les diverses datations des mobiliers qui le composent, en particulier le matériel étranger à notre région pour lesquels nous disposons de fourchettes chronologiques d'inégale précision. Certains de ces matériels nous ramènent plutôt vers la première moitié du XVII^e siècle. C'est le cas de la céramique saintongeaise polychrome communément datée des années 1580-1650 dont la production perdure, avec moins de succès il est vrai, jusqu'au début du XVIII^e siècle. La poterie provenant de Cox doit être datée au-delà du XVI^e siècle en raison notamment de l'absence de mobilier à décor bleu qui précède les productions à décor vert et brun et n'apparaît plus qu'exceptionnellement au XVII^e siècle. La présence d'un matériel aux caractéristiques techniques suggérant une maîtrise moindre ou une plus grande rapidité dans la réalisation des motifs et des glaçures qui témoigne peut être d'une productivité accrue, apporte également un argument en faveur d'un XVII^e siècle relativement avancé⁶⁶. Une autre partie du matériel nous amène, en revanche, vers la fin de ce siècle voire le début siècle suivant : c'est le cas du plat au poinçon de Giroussens ou de la tasse du Staffordshire. D'autres enfin, mais en nombre restreint nous situent franchement dans le XVIII^e siècle sans plus de précision ; c'est essentiellement le cas du pichet vert à quatre anses d'origine saintongeaise.

Ce sont autant d'éléments qui nous autorisent à placer l'accumulation du matériel durant la deuxième moitié du XVII^e siècle et le début du XVIII^e siècle. L'absence de

certain mobiliers, compte tenu du milieu social auquel nous sommes tentés de rattacher les utilisateurs de cette vaisselle, l'absence en particulier de certaines faïences bordelaises qui ont pu apparaître assez vite dans les maisons bourgeoises, tendrait à laisser penser que la fin de fonctionnement du dépotoir ne peut être située au-delà de des années 1710. Cette période de création situe l'abandon du mobilier hors d'usage ; mais une partie du matériel, pourrait être antérieure de quelques années à la datation fournie par la monnaie de 1655, — une ou deux décennies tout au plus⁶⁷. Ce peut être la cas de la poterie commune, notamment, d'origine locale. Mais il ne semble pas possible de faire remonter la fabrication de ce mobilier avant que ne commence le XVII^e siècle. Des arguments *a silentio* comme l'absence de réchauds à décor anthropomorphe d'origine saintongeaise dont la production est en général située dans la fourchette chronologique 1500-1600⁶⁸ plaide en faveur de cette interprétation. On peut, à propos d'un mobilier semblable, tirer argument de la présence de réchauds certainement sadiracais dont la fabrication selon P. Régaldou date des XVII^e et XVIII^e siècles, pour conforter ce point de vue. Évoquer le vaisselier du XVII^e siècle comme nous l'avons proposé en titre de cette étude se justifie donc largement.

La composition du vaisselier : diversité des formes et des fonctions

Réfléchir sur la composition de notre échantillonnage nécessite de disposer de quelques données statistiques. Notre lecture est menée pour l'essentiel à partir du nombre minimum d'individus (NMI) compris dans le dépotoir catégorie par catégorie, soit 295 pots de terre. Nous rappelons que cette donnée est élaborée à partir d'un décompte des pièces archéologiquement complètes et du nombre d'éléments signifiants (nombres d'anses, de becs verseurs, de fonds...) ramenés au plus petit dénominateur commun, en fonction de la typologie élaborée en cours d'étude (fig. 42). Ce NMI constitue une donnée pertinente dans la mesure où nous sommes en présence d'un ensemble clos et d'un mobilier dont le niveau de fragmentation est

66. Ces dernières remarques sont fondées sur les observations de J. Picart.

67. Certaines formes ont pu apparaître bien plus tôt sur le marché et connaître une très longue existence.

68. J. Hurst, D. Neal et J. Van Beuningen, *op. cit.*, p. 80.

N° d'ordre	Catégorie	Tessons nombre	Tessons %	NMI nombre	NMI %
1	Cruches	358	27,06	25	8,45
2	Pots à 1 anse	36	2,72	25	8,45
3	Couvercles	17	1,28	17	5,74
4	Cruchons	4	0,30	4	1,35
5	Pots à épaulement	16	1,21	12	4,05
6	Petits pots cylindriques	5	0,38	5	1,69
7	Pots à cuire	324	24,49	37	12,50
8	Jattes	214	16,18	48	16,22
9	Filtre	1	0,08	1	0,34
10	Ecuelles	9	0,68	9	3,04
11	Assiettes	50	3,78	31	10,47
12	Jattes de Cox	22	1,66	6	2,03
13	Pichets	125	9,45	34	11,49
14	Réchauds	34	2,57	7	2,36
15	Tasse	1	0,08	1	0,34
16	Pots de chaise percée	36	3,48	13	4,39
17	Pots de chambre	33	2,49	15	5,07
18	Chevrettes	4	0,30	3	1,01
19	Pot à longuent	2	0,15	2	0,68
20	Cuviers	22	1,66	2	0,68

Fig. 42. — Tableau des principales catégories, en nombre et en % des tessons et du NMI.

relativement bas ; les formes reconstituées et individualisées sont donc nombreuses. Ce calcul est préféré au simple comptage des tessons qui favorise statistiquement les pièces les plus volumineuses et les plus fragiles ; calcul dont l'emploi se justifie en contexte d'habitat hors de tout ensemble clos clairement cerné⁶⁹. Pour illustrer ce propos, il suffit de juxtaposer les données relatives aux cruches qui représentent 27 % des tessons mais seulement 8,5 % des pots composant notre dépotoir.

Si nous nous en tenons aux cinq grands groupes que nous avons retenus dans notre présentation (fig. 43), nous constatons dès l'abord que la céramique commune représente 90 % du mobilier, le reste composant en quelque sorte la vaisselle plus luxueuse, au caractère ostentatoire plus affirmé. La poterie utilitaire, destinée à la conservation des

denrées alimentaires ou à la préparation des aliments regroupe quasiment 60 % de l'ensemble, alors que près de 10 % sont des matériels liés à l'hygiène principalement des pots de chambre et autres pots de chaise percée. Parmi la poterie qualifiée de luxueuse par opposition à la vaisselle commune assez peu glaçurée, la vaisselle polychrome tient une place de choix, alors que la faïence, ici du domaine quasi exclusif de l'hygiène, représente quantitativement bien peu ce qui, on le sait, ne sera pas le cas au siècle suivant où toute bonne table — socialement s'entend — se devra de posséder un nombre minimum de faïences de diverses origines.

Nous présentons sous forme graphique (fig. 44) la répartition des formes — ramenée en pourcentages des principales catégories où sont cumulés les mobiliers de tout

69. Sur ces questions, voir C. Orton, *Mathematics in archaeology*, W. Collins Sons and Co Ltd, Londres, 1980.

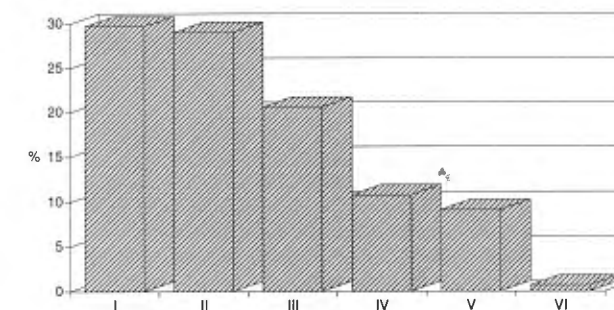


Fig. 43. — Répartition par groupe étudié : I. Conservation et transport ; II. Préparation et cuisson ; III. Vaisselle de table ; IV. Soins et hygiène ; V. Vaisselle polychrome ; VI. Faïence.

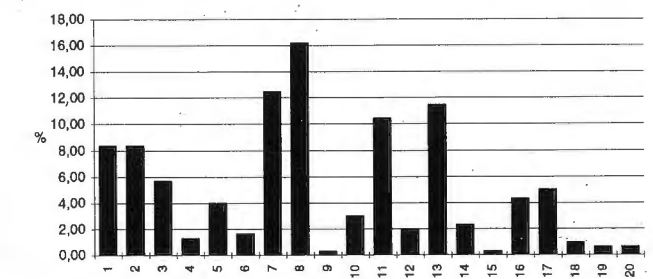


Fig. 44. — Composition du vaisselier évaluée en NMI.

Forme	Rebords	Fonds	Préhension	Verseurs	Panses	FAC	Total	N.M.I.
I. Transport et conservation des denrées alimentaires								
1 Cruches à bec relié	9	4	2	4	173		192	4
2 Cruches à anse en étrier			7	3			10	7
3 Cruches indéterminées	4		37	11	101		153	11
4 Cruche à anse à étrier à section ronde			3				3	3
5 Pots à 1 anse et lèvre concave de Sadirac	5		5	4		2	16	7
6 Pots à 1 anse et lèvre concave						1	1	1
7 Pots à 1 anse et lèvre carrée	2		5			9	16	14
8 Pot à 1 anse et lèvre en bandeau						1	1	1
9 Pot à 1 anse et lèvre droite	1						1	1
10 Pot à 1 anse et lèvre concave						1	1	1
11 Bouchons	1		1		1	1	4	4
12 Couverts	11					2	13	13
13 Cruchons				2		2	4	4
14 Pots à épaulement	3	4	3		5	1	16	12
15 Petits pots cylindriques	1	3				1	5	5
II. Préparation et cuisson des aliments								
16 Marmites dites du Toulousain	65	4	31		202	8	310	27
17 Pots tripodes	4	3	2			1	10	6
18 Pot à cuire à 1 anse et fond plat		1				2	3	3
19 Casserole			1				1	1
20 Jattes à 2 anses et bec verseur	35	15	27	9	24	1	111	16
21 Jattes rebord en bandeau	55	16			8	4	83	20
22 Jattes à lèvre ronde	18					2	20	12
23 Filtre						1	1	1
III. Vaisselle de table								
24 Ecuelles	2						2	2
25 Ecuelle à oreilles			2			3	5	4
26 Assiettes creuses	16	3				3	22	12
27 Assiettes plates	3					1	4	4
28 Pichets	20	30	10	1	54	1	116	31
29 Réchauds	1	5	19		8	1	34	7
IV. Soins et hygiène								
30 Pots de chaise percée	19	1	3		16	7	46	13
31 Pots de chambre	3	1	9		16	3	32	13
32 Chevrettes			2	1		1	4	3
33 Pot à onguent						1	1	1
34 Vases à lessive	2	5			15		22	2
V. Vaisselle polychrome								
Cox								
35 Cruche						1	1	1
36 Pichet	1			1	2		4	1
37 Ecuelles						2	2	2
38 Assiettes	15	2				3	20	11
39 Jattes à marli	6					1	7	3
40 Jattes sans marli	12	2				1	15	3
Giroussens								
41 Assiette		1				1	2	2
Saintonge								
42 Pichet	2	1			1		4	1
43 Plat	1					1	2	2
Staffordshire								
44 Tasse						1	1	1
VI. Faïence								
45 Pots de chambre			1			1	2	2
46 Albarelle						1	1	1
Total	317	101	169	36	626	72	1324	296

Fig. 45. — Annexe.
Composition
du dépotoir :
inventaire simplifié.

type, céramique commune, faïence et vaisselle polychrome. Les jattes de Cox, que nous considérons comme une vaisselle de table plus que comme une vaisselle destinée à la préparation des aliments, ont été isolées ; elles apparaissent donc à part. Au total 20 occurrences ont été définies qui permettent une analyse détaillée de la composition du vaisselier que nous ne pourrions malheureusement comparer à aucune étude semblable concernant le Bordelais — il n'en existe pas⁷⁰.

La première observation d'ordre général que l'on peut avancer tient à l'importante diversification des formes et des fonctions que révèle ce dépotoir. Cet élargissement du vaisselier domestique amorcé dans la première moitié du XVI^e siècle, au moins, prend ici tout son sens. Déjà, comme cela a été constaté pour la région lyonnaise⁷¹, on peut penser que l'on rencontre l'essentiel, sinon la totalité, du mobilier de terre utilisé aux XVIII^e et XIX^e siècles. Le XVII^e siècle et en particulier sa deuxième moitié, voit en effet se développer la littérature de l'art de la table, à travers divers traités de cuisine qui sont autant d'indices de changements des pratiques alimentaires et des manières de cuisiner. Il ne faut donc guère s'étonner de constater que la vaisselle à cuire ne représente plus que 12,5 % du matériel de terre cuite et à peine plus de 20 % de la poterie utilitaire (conservation et préparation des denrées alimentaires) alors qu'au bas moyen-âge les pots à cuire pouvaient représenter jusqu'à 50 % de la poterie rencontrée dans les habitats⁷². La part importante des jattes (16,2%), d'assez loin le type proportionnellement le plus abondant, est également révélatrice d'une transformation des pratiques. La diversité des formats suggère aussi une grande variété de fonction que cache cette appellation unique ; de la cuisine du cochon à la préparation de plats plus raffinés, les jattes ont pu servir à beaucoup d'usages et semblent avoir remplacé, nous n'oserons dire définitivement, la vaisselle de bois qui, aux époques antérieures, devait permettre certains de ces usages. Cette substitution du bois par la terre cuite, explique, au moins partiellement, l'importance de la vaisselle de table — par comparaison avec les époques antérieures — aussi bien que les changements dans les usages de la table. Les nouveaux comportements des convives imposés par de nouvelles règles — notamment l'abandon d'une consommation dans un plat commun au profit d'une consommation

dans de la vaisselle individuelle — a favorisé la multiplication de la vaisselle dite de table. La diversité des formes, écuelles, assiettes creuses et plates, est par ailleurs l'indice d'une spécialisation des fonctions et de l'existence d'un service plus complexe en particulier dans les couches sociales aisées. De fait ici, assiettes et écuelles représentent cumulées 13,5 % du mobilier découvert ; plus que de pots à cuire. La présence de réchauds, attestés dès le début XVI^e siècle, confirme à sa manière les changements dans la consommation des aliments et le souci de maintenir au chaud des plats cuisinés présentés dans des récipients ouverts ; c'est à la fois le contenu et le contenant qui ont changé.

Les pots de chambre et autres pots de chaise percée, constituent, presque à parts égales, une portion non négligeable de notre ensemble (9,5%). Une pratique quotidienne de ces objets qui témoignent d'une amélioration du confort domestique, ne peut à elle seule expliquer cette abondance ; le contexte archéologique évoqué plus haut (cf. *supra* p. 59), explique évidemment ce fait, conséquence indirecte de la maladresse des videurs de pots.

Provenance du mobilier

L'origine du mobilier composant le dépotoir apparaît, à la lumière des caractéristiques technologiques, assez variée. La provenance exacte de tous les objets, c'est-à-dire l'identification des ateliers les ayant fabriqués, n'est malheureusement pas connue ; l'absence de publication systématique des mobiliers de cette époque limite nos possibilités en ce domaine.

Cet ensemble permet au moins de mettre en évidence l'origine extra-régionale de toute la vaisselle à caractère quelque peu luxueux : Toulousain, Saintonge, et même Angleterre. L'acquisition d'une vaisselle produite hors du Bordelais et de la généralité de Bordeaux ayant quelques qualités particulières et qui se démarque nettement des produits fabriqués localement, donne un éclairage intéressant sur la situation du marché et la valeur relative des produits. Cette dernière, dans l'état actuel des connaissances, est impossible à préciser : il n'est pas aisé de comparer les prix d'achat de la vaisselle de Cox par des marchands ou voituriers de

70. Le seul matériel quasiment contemporain ayant fait l'objet d'une publication est celui de la Place de la Victoire ; le contexte archéologique n'est pas comparable, pas plus que l'état de conservation du matériel, très fragmenté. L'impossibilité d'analyser véritablement la composition relative de cet ensemble est d'ailleurs soulignée par l'auteur.

71. A la fortune du pot..., p. 202.

72. G. Démians d'Archimbaud, *Les fouilles de Rougiers*, Paris, 1980, p. 346-350.

Montauban et Verdun-sur-Garonne⁷³ avec celui des poteries de Sadirac par les marchands bordelais⁷⁴ dans le courant du XVIIe siècle. Pour arriver dans les échoppes des vendeurs en gros ou au détail de la Place des Salinières, le prix des poteries de Cox devait connaître une augmentation difficile à calculer : on doit en effet ajouter au prix d'achat fait au potier, le bénéfice de l'intermédiaire marchand, les montants respectifs du transport par voie d'eau, des péages et des droits et taxes divers à l'entrée dans Bordeaux. La disponibilité et l'ampleur du marché bordelais ouvert à une vaisselle de qualité justifient la présence de cette vaisselle de Cox et d'autres ateliers dans les maisons bourgeoises de la ville.

La présence sur ce marché des pots à cuire également attribués, à titre d'hypothèse, à la région toulousaine peut étonner compte tenu du caractère non luxueux du produit. Mais ce succès d'un objet héritier direct de la tradition médiévale, indispensable dans un foyer même s'il ne constitue plus la base du vaisselier, doit être interprété comme l'incapacité relative des ateliers de la région bordelaise à produire en quantité certaines poteries attendues par les consommateurs. Ce recours à des productions allant au feu extérieures à la région n'est pas chose nouvelle. Déjà au bas Moyen Age, une partie des marmites utilisées à Bordeaux provenaient d'ateliers relativement lointains, comme ceux de la région de Barbezieux⁷⁵. On peut penser par ailleurs, que l'existence du marché canadien, au-delà du port de Bordeaux, étape incontournable sur cette voie, a favorisé le succès local de ce mobilier.

Pour le reste de la céramique commune, une origine locale est majoritairement supposée mais pas totalement assurée compte tenu des incertitudes qui subsistent. Parmi celle-ci, une part importante provient de Sadirac dont les ateliers tiennent depuis longtemps l'essentiel, mais non la totalité, du marché de la vaisselle non réfractaire. Nous avons vu que les cruches viennent sans exception de Sadirac, comme une grande partie des pots à une anse, des cruchons, des

pichets, des réchauds et autres assiettes et écuelles. Sur la totalité de tessons dénombrés le matériel de Sadirac représente 52,9 % de l'ensemble du mobilier et 55,4 % de la poterie commune. Ce premier chiffre est sensiblement identique à ceux proposés par P. Régaldou pour le mobilier de la Place de la Victoire, puisqu'il situe en moyenne la part des ateliers de Sadirac entre 50 et 60 % du total. C'est la seule donnée comparable car le calcul proposé est global. A partir du nombre minimum d'individus, qui nous intéresse davantage compte tenu du contexte, nous évaluons la part des ateliers de Sadirac à 43 % du vaisselier ; près de la moitié de la poterie commune (47,7%) provient de ce centre de production, ce qui est somme toute assez considérable. D'autres ateliers de la région, installés dans le Bazadais notamment ont pu fournir une partie du matériel rencontré ici mais les connaissances sont encore trop fragiles pour formuler même des hypothèses.

Il est regrettable que nous n'ayons pas pu identifier la totalité des origines de notre matériel. Cette imperfection est somme toute atténuée par le fait que nous proposons ici pour la première fois un aperçu sur la poterie utilisée dans les foyers bordelais, ou certains d'entre eux, dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. Les différences sociales se marquaient bien sûr au travers des objets dont on s'entourait. Les poteries de terre, au contraire des pots d'étain, comme l'a montré la très intéressante étude de Martin Dinges⁷⁶, ne sont pas mentionnées dans les inventaires après décès. L'archéologie est donc notre seule source pour les époques modernes, pourtant plus proches de nous que le lointain Moyen Age. Ce seul constat justifie que l'on s'intéresse à des mobiliers que certains jugeront bien récents. Pourtant, l'étude de ces matériels fournit des données qui vont bien au-delà de l'identification des seules formes et de l'écho que ces objets peuvent éveiller chez les amateurs d'art populaire. Souhaitons que cette étude suscite la publication d'autres ensembles qui viendront compléter, confirmer ou contredire les interprétations que nous avons tenté de présenter.

L'Eglise Saint-Louis des Chartrons

par Danièle Thomas *

La paroisse Saint-Louis des Chartrons fut créée le 3 mars 1791 par un décret de l'Assemblée Constituante, sanctionné par le Roi le 6 mars¹.

«Elle était bornée au Nord par la rue Barreyre, au Midi, par le Pavé des Chartrons et l'allée du milieu du Jardin Public, puis par la rue des Noyers — rue David-Johnston —² et au Couchant par le Chemin de Bruges ; elle renfermait dans son enceinte, la chapelle des Chartreux, le couvent des Carmes déchaussés et les fondations de l'église Saint-Louis de la place Picard»³.

Ces lignes écrites en 1911, vingt ans après l'achèvement du chef-d'œuvre de Pierre-Charles Brun résument les vicissitudes de l'équipement religieux de ce fameux quartier de Bordeaux.

En 1383, des Chartreux de Vauclaire, en Périgord, chassés par les combats de la guerre de Cent Ans, se réfugièrent à Bordeaux et y fondèrent une chapelle dédiée à Notre-Dame, *Nostra Dona deus Chartrous*, sur un terrain que leur avait donné le notaire Pierre de Maderan, dans la Palu de Bordeaux ; cet emplacement occupait à peu près le quadrilatère limité par le cours Xavier-Arnozan, la rue Notre-Dame et la rue Latour⁴.

La Palu de Bordeaux s'étendait au nord de la Ville, des fossés de Tropeyte, jusqu'à la jalle de Blanquefort ; les Chartrons commençaient au Nord de l'Audège⁵. Tout ce territoire était un fief des chanoines de Saint-Seurin⁶ ; il était peuplé de quelques paysans, et, le long du fleuve, les commerçants bâtissaient quelques chais et entrepôts.

A la fin des hostilités, les Chartreux retournèrent à Vauclaire, commune de Montpon-Ménestérol, mais laissèrent quelques religieux dans leur chapelle de la Palu.

A la fin du XVe siècle, la Palu s'était peuplée de paysans, de journaliers ; la proximité du port y attirait aussi des gens de métier, liés au commerce maritime, des aubergistes, des rouliers et tous les artisans nécessaires à un quartier en expansion, ainsi que beaucoup de marins étrangers⁷.

Aux XVIe et XVIIe siècles, des négociants enrichis, des catholiques chassés d'Angleterre et d'Irlande, des «nouveaux convertis» y introduisirent l'élément bourgeois : l'auteur anonyme de la *Description Historique de la Ville de Bordeaux* écrit en 1785 que tous les négociants étrangers habitent aux Chartrons et les consuls des nations étrangères y demeurent aussi⁸.

* Licenciée en Histoire de l'Art, Université Bordeaux III, Michel de Montaigne.

1. Leroux A., «Origines Historiques des Paroisses Saint-Louis, Saint-Martial et Saint-Rémi de Bordeaux», *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, 1911, n° 4, p. 244 et *Archives Historiques de la Gironde* XLIV, 512.

2. Desgraves L., «Evocation du Vieux Bordeaux», Paris, Ed. de Minuit, 1960 p. 350.

3. Leroux A., *ibidem*, p. 245.

4. Higounet (sous la direction de...), *Histoire de Bordeaux*, T. III p. 317 et n. 109, et Baurein, *Variétés bordelaises*, t. II, p. 289.

5. Leroux A., *op. cit.*, p. 219.

6. *Ibidem*, p. 221.

7. *Ibidem*.

8. *Description Historique de la Ville de Bordeaux*, éd. Pallandre, 1785, p. 64, A. M. E 7/30.

73. J. Picart, *op. cit.*, p. 65-69.

74. Sur les rapports entre potiers de Sadirac et marchands bordelais, voir C. Hanusse, *L'artisanat de la poterie* ..., vol. I, p. 196-213.

75. P. Régaldou, «La poterie de terre médiévale et moderne dans la région bordelaise», *Des Normands au Prince Noir. De Montaigne à Louis XIV. Bordeaux et l'Aquitaine 848-1715*, Musée d'Aquitaine, Ville de Bordeaux, Bordeaux 1991, p. 103.

76. M. Dinges, «Culture matérielle des classes sociales inférieures à Bordeaux aux XVIe et XVIIe siècles», *Société Archéologique de Bordeaux*, t. LXXVII, 1986, p. 85-94.

Les catholiques irlandais et flamands pratiquaient leur religion dans cette chapelle où officiaient des Récollets et des Carmes de ces nations, autorisés par Messire Henry de Béthune, archevêque de Bordeaux (1646-1680) ⁹.

Cette chapelle s'élevait au bord du fleuve, à peu près à l'emplacement du numéro 4 du quai des Chartrons ¹⁰.

Le premier couvent des Carmes aux Chartrons

Ces religieux qui vivaient en ermites sur les pentes du Mont Carmel en Palestine, se réfugièrent en Europe à la fin des Croisades. Saint-Louis les installa en France. Le pape Eugène IV (1431-1447) leur donna une règle peu sévère ! Réformés par saint Jean de la Croix (1542-1591) en 1580, ils se scindèrent en deux congrégations : les Carmes déchaussés, ou Petits Carmes, et les Carmes «mitigés» fidèles à la règle d'Eugène IV ¹¹.

A la suite du Concile de Trente (1545-1563) Monseigneur François de Sourdis (1599-1628) anima le renouveau religieux du diocèse en favorisant l'installation de communautés religieuses : intra-muros, Feuillants, Carmélites, Jésuites, Filles de Notre-Dame, Jacobins fondèrent des couvents et bâtirent de belles chapelles ¹².

Hors les murs, sur des terrains marécageux à drainer, les Chartreux bâtirent un couvent et une belle chapelle, à partir de 1609, à l'ouest des remparts ; au nord, les Carmes déchaussés furent établis en 1626, dans la Palu, au bord du fleuve, au confluent de l'Audège ; leur couvent (fig. 1) était simple, mais leur vaste enclos comportait un canal, des cabinets de verdure et des ermitages ¹³. Une vue cavalière de ce couvent a été dessinée par A. Leblond le 8 janvier

1664 ¹⁴ pour en estimer la valeur, quand Louis XIV décida d'agrandir le château Trompette ; ce couvent apparaît aussi sur une vue cavalière de Bordeaux, dressée de 1660 à 1669, par Nicolas Berey, pour le Roi, et reproduite par Camille Jullian dans l'*Histoire de Bordeaux* ¹⁵. On le repère aussi sur une gravure de Van der Hem faite vers 1640 et représentant les Chartrons ¹⁶.

Ce couvent fut démoli en 1665 ; il se trouvait approximativement sur les îlots occupés actuellement par la Bourse Maritime, l'Entrepôt Lainé et la Maison du Paysan. Une indemnité de 100 000 livres fut allouée aux Carmes pour reconstruire leur couvent intra-muros ¹⁷.

Les habitants des Chartrons s'élèverent vivement contre cette décision qui les privait des services spirituels et sacramentels assurés par les Carmes depuis leur installation par François de Sourdis ; celui-ci leur avait confié une partie des fonctions curiales que le clergé de Saint-Rémi-intra-muros était empêché d'accomplir, la nuit et à la mauvaise saison, à cause de l'obstacle que constituait le château Trompette ¹⁸.

Aussi haut que l'on puisse remonter au Moyen Age, on constate que la Palu de Bordeaux est un fief des chanoines de Saint-Seurin ; au XIV^e siècle, ils avaient délégué leur autorité spirituelle au curé de Saint-Rémi-intra-muros qui conserva jusqu'à la Révolution le titre de «vicaire perpétuel». A la fin du XVIII^e siècle, les fonds baptismaux des Chartrons, se trouvaient toujours à Saint-Seurin ¹⁹.

A la fin du XVII^e siècle, la population des Chartrons avait beaucoup augmenté : un mémoire du curé de l'époque, J. Poitevin, l'estime à environ 4 000 communicants, et se plaint des difficultés matérielles qui l'empêchent d'assurer son office : mauvais chemins, et surtout la distance de 390 toises entre son église et le faubourg ²⁰.

9. Leroux A., *op. cit.*

10. Fourche P., *Bulletin de la Société Archéologique de Bordeaux* T XXV 1904 p. 30, n. 1.

11. *Diction. Encyclopédique Quillet*, Paris, 1955, t. 1.

12. Roudié P., *Histoire de Bordeaux*, t. IV p. 432. Loirette F., *ibidem*, p. 391.

13. Courteault P., «Une vue cavalière du premier couvent des Carmes aux Chartrons», *Revue Historique de Bordeaux*, 1915, p. 39 à 44.

14. A. M. XXV E 2.

15. Jullian C., *Histoire de Bordeaux*, Féret, Bordeaux, 1895.

16. Avisseau J.-P. et Poussou J.-P., *Illustration du Vieux Bordeaux* Aubanel, 1990, document n° 30.

17. Roudié P., *op. cit.*, p. 448.

18. A. D. G 2 861, cité par A. Leroux, p. 218.

19. Leroux A., *op. cit.*, p. 228.

20. Fourche P., *op. cit.*, p. 34. Une toise = 1,945 m.

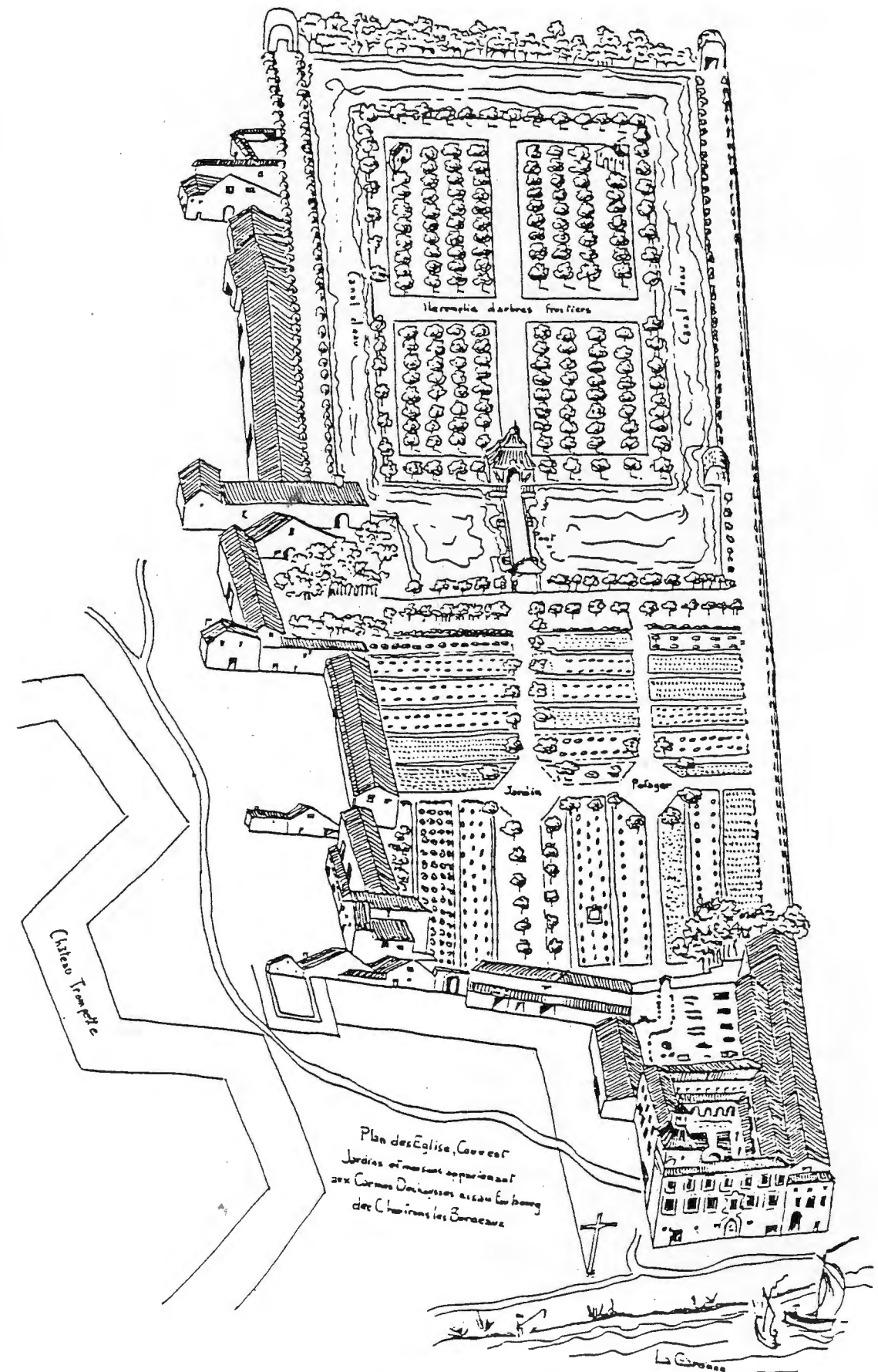


Fig. 1. — Vue cavalière du couvent des Carmes déchaussés en 1664.

Notre-Dame-de-Salut

De 1667 à 1669, Henri de Béthune autorisa les Carmes déchaussés à célébrer le culte dans la chapelle des Chartreux ; enfin il fit droit aux requêtes des catholiques des Chartrons et permit aux Carmes de construire un hospice et une chapelle, où pourraient résider au maximum huit religieux prêtres et deux frères convers²¹.

En 1695, cet hospice fonctionnait et la chapelle était dédiée à Notre-Dame-de-Salut²² ; elle fut édifiée grâce aux libéralités des négociants des Chartrons sur l'ancien chemin de la Palu qui prit désormais le nom de rue Notre-Dame.

Cet hospice et sa chapelle figurent sur le plan de Matis de 1716²³, et sur le plan gravé par Lattré en 1733²⁴.

Le couvent des Chartrons s'agrandit, et jusqu'en 1724, la chapelle subit diverses modifications. La première pierre de la nouvelle église fut posée le 25 juillet 1724 : elle porte les noms du pape Innocent XIII, (1721-1724), du roi Louis XV, et Mgr François-Elie de Voyer d'Argenson (1719-1728). On la trouvera au pied du pilier qui sert de support à la chaire²⁵. La bénédiction de l'église eut lieu le 8 mars 1735. Le frère Blaise de l'Assomption, provincial de l'ordre en dressa le plan²⁶. Le nom de l'architecte : Etienne Buissière, figurait sur une plaque de marbre, à l'entrée de la chapelle dédiée à Saint-Etienne.

Cette plaque a été vue par Charles Marionneau en 1860 et elle figure dans l'inventaire dressé en juin 1875, juste avant la démolition de Notre-Dame-de-Salut²⁷.

Etienne Buissière était né à Bordeaux à une date non précisée ; il habitait rue Latour avec son frère Jean qui était tailleur de pierres²⁸. E. Buissière fut entrepreneur des Ponts et Chaussées de la Généralité de Bordeaux et il a beaucoup construit aux Chartrons. Il meurt en 1750²⁹.

Tout au long du siècle les Carmes embellirent leur églises : le clocher est bâti en 1770³⁰, Pierre Vernet (1697-1780) sculpte le retable en marbre en 1740 et l'ébéniste Bérard, mort en 1780 sculpte la chaire et les lambris d'acajou de la grande sacristie³¹.

L'œuvre d'Etienne Buissière

La façade principale nous est connue par une gravure d'Auguste Bordes, architecte (Rions 1804 - Bordeaux 1868)³², et par un lavis original qu'Emilien Piganeau a offert en 1875 à la ville de Bordeaux³³.

Le plan apparaît sur les projets de reconstruction dressés en 1860 par Pierre-Charles Brun (1825-1902) : c'est un rectangle d'environ 45 m sur 20 ; le vaisseau central est flanqué de collatéraux formé de chapelles communiquant entre elles ; le chœur est fait d'un rectangle plus étroit, dans le prolongement du vaisseau central, avec chevet plat³⁴ (fig. 2).

La coupe présente une ordonnance ionique composée d'une suite d'arcades reposant sur des piliers carrés décorés de pilastres cannelés ; des tribunes ont été établies au-dessus des chapelles latérales³⁵.

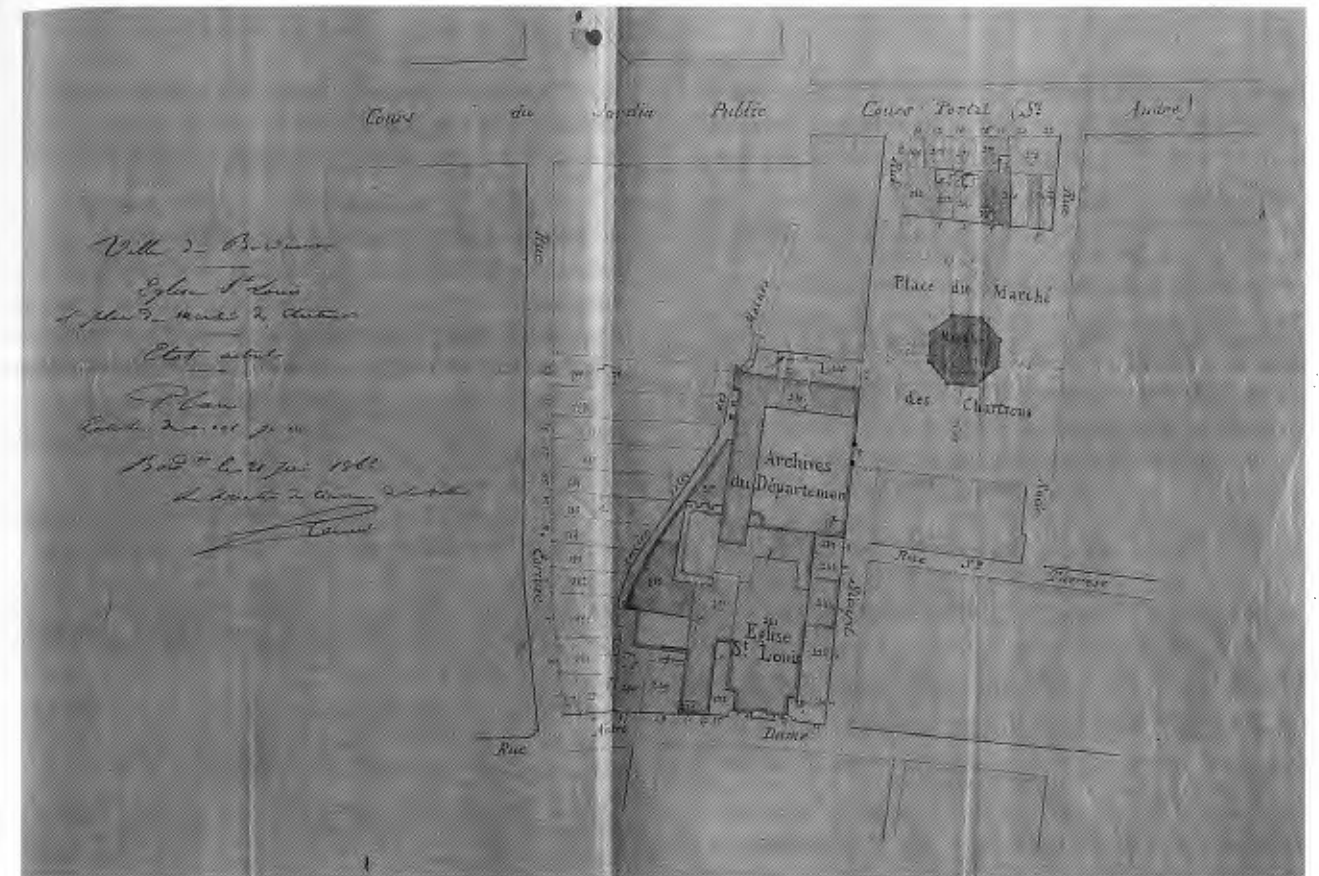


Fig. 2. — Plan de la chapelle et du couvent des Carmes levé en 1860.

Le vaisseau central est couvert d'une voûte en anse de panier pénétrée de lunettes³⁶, laissant passer la lumière venant de dix fenêtres en plein cintre à chassis de tympan en éventail³⁷.

Le clocher, isolé, de plan carré, se terminait par une belle corniche sur modillons, un attique et un lanterion ; les baies des abat-sons étaient surmontées de frontons courbes³⁸.

Trois niveaux ordonnancés divisent la façade ; les deux premiers niveaux sont rythmés par trois travées ; seule la travée centrale, en ressaut, se prolonge au troisième niveau où elle est flanquée d'ailerons à volutes rentrantes³⁹ (fig. 3).

Des colonnes libres encadrent cette travée centrale, tandis qu'aux extrémités, les colonnes sont engagées au tiers de leur diamètre⁴⁰.



Fig. 3. — Façade de la chapelle des Carmes : Notre-Dame-de-Salut.

21. Bertrand L., *Vie de Messire Henri de Béthune 1604-1680* Bordeaux, Féret, 1902, t. II, p. 147 à 151.

22. Ce nom figure sur un papier trouvé dans le coq du clocher, au moment de la démolition de l'église en 1875, conservé actuellement au monastère du Broussey à Rions (33).

23. A. M. 40 A 28.

24. A. M. 40 A 30/31.

25. A. M. 4016 M 7 *Courrier de la Gironde* du 7 juillet 1875.

26. Desgraves L., *Evocation du Vieux Bordeaux*, Paris, Minuit, 1960, p. 360.

27. A. M. 4016 M 7 : Inventaire dressé en juin 1875 et Ch. Marionneau : *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices de la Ville de Bordeaux* — Paris — Aubry 1861.

28. A. D. 3 E 13 230 et 3 E 13 225.

29. Girveau B., *Inventaire des maisons d'un îlot du quartier des Chartrons* T. E. R. d'Histoire de l'Art, 1984, p. 263-264.

30. Marionneau Ch., *op. cit.*

31. Pariset F.-G., dans *Histoire de Bordeaux*, sous la direction de Higounet Ch., t. V, p. 530 pour Vernet et n., p. 668, pour Bérard.

32. Bordes A., *Histoire des monuments anciens et modernes de la Ville de Bordeaux* Bordeaux 1845, Réédition Marseille, t. II, p. 50, 1979, A. M. J9/10.

33. A. M. XXV G 6.

34. A. M. 4016 M 20

35. Marionneau Ch., *op. cit.*, p. 235.

36. A. M. XXV G 12.

37. A. M. XXV G 10.

38. *Ibidem.*

39. Bordes A., *op. cit.*

40. A. M. 4016 M 11 Rapport sur les désordres de Saint-Louis des Chartrons du 16 avril 1872.

Le premier niveau est couronné par une frise dorique et une forte corniche sur mutules ; au centre un imposant fronton repose sur deux colonnes d'ordre toscan qui encadrent la porte en plein cintre dont le bandeau d'imposte se prolonge sur toute la largeur de la façade. Sous ce bandeau, des frontons courbes surmontent de fausses portes dans les travées latérales.

Au deuxième niveau, d'ordre ionique, les colonnes reposent sur de hauts piédestaux ; elles encadrent, au centre, un bas-relief représentant la Visitation ; dans les travées latérales, des niches en cul-de-four sont creusées ; juste en-dessous des supports de statues à godrons sont restés vides.

Le troisième niveau, d'ordre corinthien, est percé d'un oculus ovale surmonté d'une table en léger ressaut. Un entablement terminé par une forte corniche sur modillons couronne ce niveau.

Quatre pots à feu sont posés en amortissement sur les colonnes des deuxième et troisième niveau.

Le décor intérieur

Il se composait de retables en marbre et en bois doré ou peint, de ferronneries, de magnifiques boiseries et de nombreux tableaux.

Tous ces éléments sont énumérés dans l'inventaire dressé le 24 juin 1875 ; l'ébénisterie, remployée dans la nouvelle église, sera décrite plus loin, mais les tableaux ont, en grande partie, disparu⁴¹.

Charles Marionneau a vu aussi ces tableaux en 1860, et sa liste est un peu différente de celle de l'inventaire de 1875⁴².

Dans la sacristie Ch. Marionneau a vu six tableaux représentant des scènes de la vie de saint Bruno, d'après Le Sueur (Paris 1616-1655) ; l'inventaire cite quatre tableaux encadrés. Puis, un Couronnement de la Vierge datant de

1615, et Jésus-Christ au jardin des Oliviers de J.-B. Ollivier⁴³, puis une Annonciation et la Vierge donnant le scapulaire à saint Simon Stock, daté 1744, signés J.-B. Ol.⁴⁴.

L'inventaire de 1875 donne les titres des tableaux de Pierre Lacour (Bordeaux, 1745-1814) qui décoraient les chapelles et le chœur : La Visitation, Sainte Thérèse percée d'un dard, L'ange annonçant à Joseph le mystère de l'Incarnation, le Martyre de saint Etienne, Saint Jean-Baptiste prêchant et L'agonie de Notre Seigneur, plus six médaillons avec des têtes de saints et de saintes. Tous ces tableaux ont été exécutés vers 1777⁴⁵.

Un tableau de Tony Gilbert représente le pape Pie IX (1846-1878) en prière⁴⁶.

Le projet de Tourny et de Portier

En ouvrant les cours de Verdun et Xavier-Arnozan, Tourny (1743-1757) avait désenclavé le faubourg des Chartrons ; il restait à l'ériger en paroisse autonome. Dans ce but, en 1749, Tourny rédigea, à la demande du contrôleur général M. d'Ormesson, un mémoire pour l'établissement d'une paroisse au faubourg des Chartrons⁴⁷ : il évalue la population à 14 ou 15 000 habitants et souligne les difficultés de communication avec la Ville... *En outre ajoutait-il, ce quartier est peuplé par plus de trois-cinquièmes de «religionnaires» et parmi eux les trois-quarts des négociants de premier ordre. Pour les instruire et les édifier, il faut une paroisse bien gouvernée où le service divin se fera tous les jours convenablement...*⁴⁸.

En 1754, cédant aux vœux de Mgr d'Audibert de Lussan, (1745-1769) les jurats de Bordeaux achètent les terrains de la veuve Clark, situés à l'ouest de la place Picard, et dès cette date, on y installa le cimetière de la future paroisse, qui avait déjà reçu le patronage de Saint-Louis⁴⁹. C'est

l'architecte Portier, arrivé à Bordeaux avec Gabriel⁵⁰, qui établit les plans, d'une grande église dès le 25 février 1754 ; Tourny les approuve le 14 mars suivant⁵¹.

Mais les jurats firent traîner les choses. Tourny fut nommé à Paris et son fils Claude-Louis le remplaça à Bordeaux (1757-1760). Très pieux, il mit toute son énergie à faire démarrer le projet : les marchés de travaux furent passés en 1758⁵² et la première pierre fut bénie le 16 août 1759 par Mgr d'Audibert de Lussan⁵³.

Les travaux marchèrent bien pendant un an, mais Tourny fils mourut pendant l'été 1760⁵⁴. Les travaux cessèrent et, en 1764, l'architecte-ingénieur François Bonfin arrêta les comptes⁵⁵, et Camille Jullian conclut ainsi :

«Le temps des administrateurs à poigne est fini...

«Le gouverneur et l'archevêque mettent en avant leur personne et leur influence... Il n'y aura plus de grands travaux, mais de grands monuments ! »⁵⁶.

L'église à dôme dont Bordeaux s'est privée

Cette église aurait été le point d'orgue posé au nord des cours Clémenceau, de Verdun et Portal. Son axe coïncidait avec celui de la rue Borie — anciennement rue Chillaud — *la plus belle et la mieux bâtie des Chartrons...*⁵⁷. Elle était large de huit mètres, pavée et munie d'un aqueduc pour évacuer les eaux⁵⁸.

Le plan est en croix latine, avec transept peu saillant ; la nef a trois vaisseaux de quatre travées ; sur les quatre gros piliers de la croisée du transept devait s'élever un dôme⁵⁹ ; le chœur se compose d'un hémicycle, de deux travées droites et d'un déambulatoire. Une chapelle axiale, circulaire, le prolonge (fig. 4).

50. Pariset F.-G., dans *Histoire de Bordeaux*, t. V, p. 538.

51. Fourche P., *op. cit.*, p. 44.

52. *Ibidem*, p. 56.

53. *Ibidem*, p. 58-59.

54. *Ibidem*, p. 61.

55. François-Richard Bonfin, architecte-ingénieur, 1730-1811.

56. Jullian C., *Histoire de Bordeaux*, Bordeaux, 1895, p. 566.

57. La rue Borie s'appelait au XVIII^e rue Chillaud ; ses maisons avaient été bâties tout récemment (cf. Girveau, *op. cit.*). Délibération de la Jurade du 10-1-1754 citée par Fourche P., p. 42.

58. Girveau B., *op. cit.*, p. 23-29.

59. Fourche P., *op. cit.*, p. 67-68 et planche II.

60. *Ibidem*, planche III.

41. A. M. 4016 M 7 et 4016 M 11.

42. Marionneau Ch., *op. cit.*, p. 236 à 242.

43. Pariset F.-G., *Histoire de Bordeaux*, *op. cit.*, t. V, p. 526.

44. Marionneau Ch., *op. cit.*, p. 235.

45. Mesuret R., dans *La peinture à Bordeaux de 1750 à 1800, catalogue d'exposition : Le Port des Lumières*, Bordeaux, 1989, p. 183.

46. A. M. 4016 M 7.

47. Fourche P., «L'église Saint-Louis des Chartrons», *B.M.S.A.B.*, 1904, t. XXIV-XXV, p. 33-34.

48. *Ibidem*, p. 35.

49. *Ibidem*, p. 40-41.

Des clochers devaient être prévus sur les tours carrées qui flanquent la première travée droite du chœur, car un escalier à vis les dessert.

Sur les collatéraux s'ouvrent des chapelles carrées, alternant avec des sortes de grandes niches.

Les dimensions sont de 89 mètres de longueur, 17,50 m de largeur et 22 mètres de hauteur aux voûtes du vaisseau central. La façade aurait eu un développement de 41 mètres.

Elle a deux niveaux ordonnancés, avec un corps central en léger ressaut surmonté d'un fronton⁶⁰. Le premier niveau d'ordre toscan a trois travées ; dans la travée centrale, sous un arc en plein cintre, la porte principale a un couvrement en arc segmentaire, et un chambranle à crossettes. Au-dessus de cette baie, sur la corniche, des anges présentent les armes du Roi. L'ensemble est flanqué de deux paires de colonnes sur un haut piédestal.

Les travées latérales ont des portes rectangulaires avec chambranle à crossettes et agrafes sur la plate-bande ; deux colonnes encadrent ces portes et supportent un fronton.

Une belle frise dorique à triglyphes et métopes couronne ce premier niveau qui est flanqué de petites ailes, plus basses, aveugles, couvertes en terrasse et couronnées de balustrades avec pots à feu.

Au deuxième niveau, une grande baie en plein cintre, avec un balcon à balustres, est encadrée de deux paires de colonnes corinthiennes avec, entre elles, un espace où sont sculptés des trophées sacerdotaux.

De part et d'autre, et en léger retrait, une colonne, un aileron et un obélisque rachètent la différence de largeur des niveaux.

Un fronton couronne ce niveau, sur les rampants, des anges adorent une croix.

Nicolas Portier paraît s'être inspiré de l'église du Val-de-Grâce — de Mansart, Lemercier et Le Muet — (1645-1660) pour le dôme à la croisée du transept ; pour la façade, il a pensé à Saint-Roch, commencée en 1652 sur les plans de Lermancier et terminée entre 1740 et 1745 par Robert de Cotte.

Sa touche personnelle, ce sont ces petites ailes basses avec balustres, refends, et tables à angles adoucis qui rappellent les maisons de campagne des négociants des Chartrons.

L'œuvre de Pierre-Charles Brun

La paroisse Saint-Louis des Chartrons fut donc créée le 3 mars 1791 par un décret de l'Assemblée Constituante et on lui affecta comme lieu de culte la chapelle des Carmes dont la solidité donnait depuis longtemps des inquiétudes.

Charles Marionneau rapporte qu'au XVIII^e siècle les voûtes s'étaient effondrées deux fois, et qu'on les avait remplacées par un lambris sur lequel on avait marouflé une toile peinte de faux-joints⁶¹ : en 1842, la toile s'était décollée et Gabriel-Joseph Durand, architecte de la ville donna son avis sur les travaux et les devis⁶².

Le reste de l'édifice ne valait guère mieux, et en 1783 l'architecte J.-B. Péchade propose à Mgr Champion de Cicé un plan pour la reconstruction de cette église⁶³.

Tout au long du XIX^e siècle il fallut faire des travaux confortatifs⁶⁴ : le 11 décembre 1864, une commission d'experts constate que la façade est détachée du corps de l'église par des fractures latérales⁶⁵. En 1872, un autre rapport détaille les causes du bouclement de la façade : corniche, frontons et autres ornements sont d'un poids trop considérable⁶⁶. A l'intérieur les piliers ne

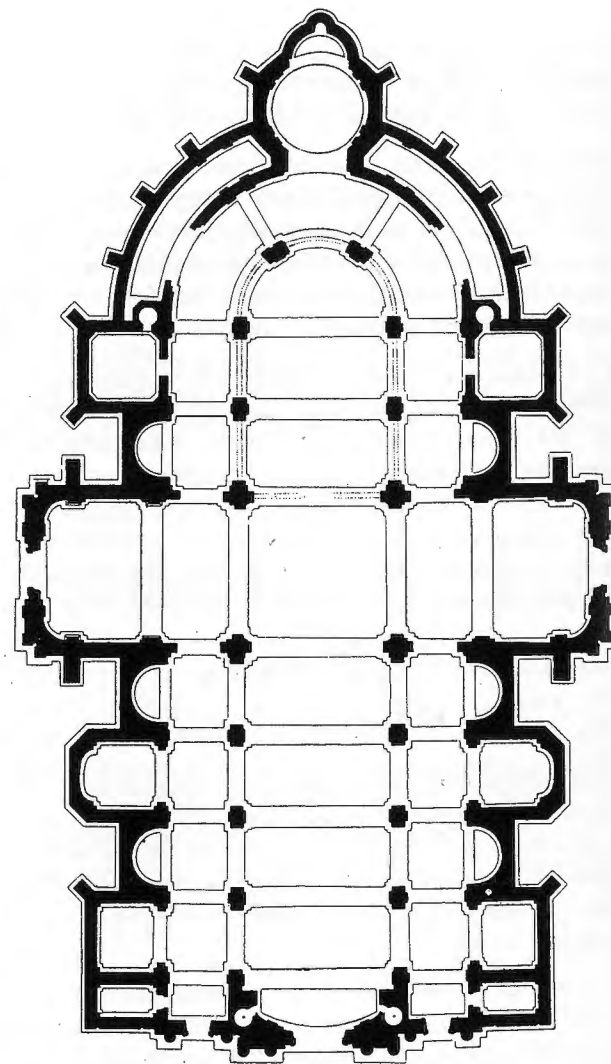


Fig. 4a. — Plan de l'église Saint-Louis projetée ; projet de N. Portier.

sont plus tout à fait verticaux ; en 1873, Charles Burguet (1821-1879) fait établir un chaînage en fer sur les côtés, au-dessus de l'entablement intérieur, avec une courbe de fer placée transversalement le long de la façade⁶⁷.

61. Marionneau Ch., *op. cit.*, p. 235.

62. A. D. 5 J 29.

63. Roux Isabel, *S.A.B.*, t. LXXIX, 1988, p. 171.

64. A. D. 5 V 152 Conseil de Fabrique.

65. A. M. 4016 M 11.

66. *Ibidem*.

67. A. M. 4016 M 6.

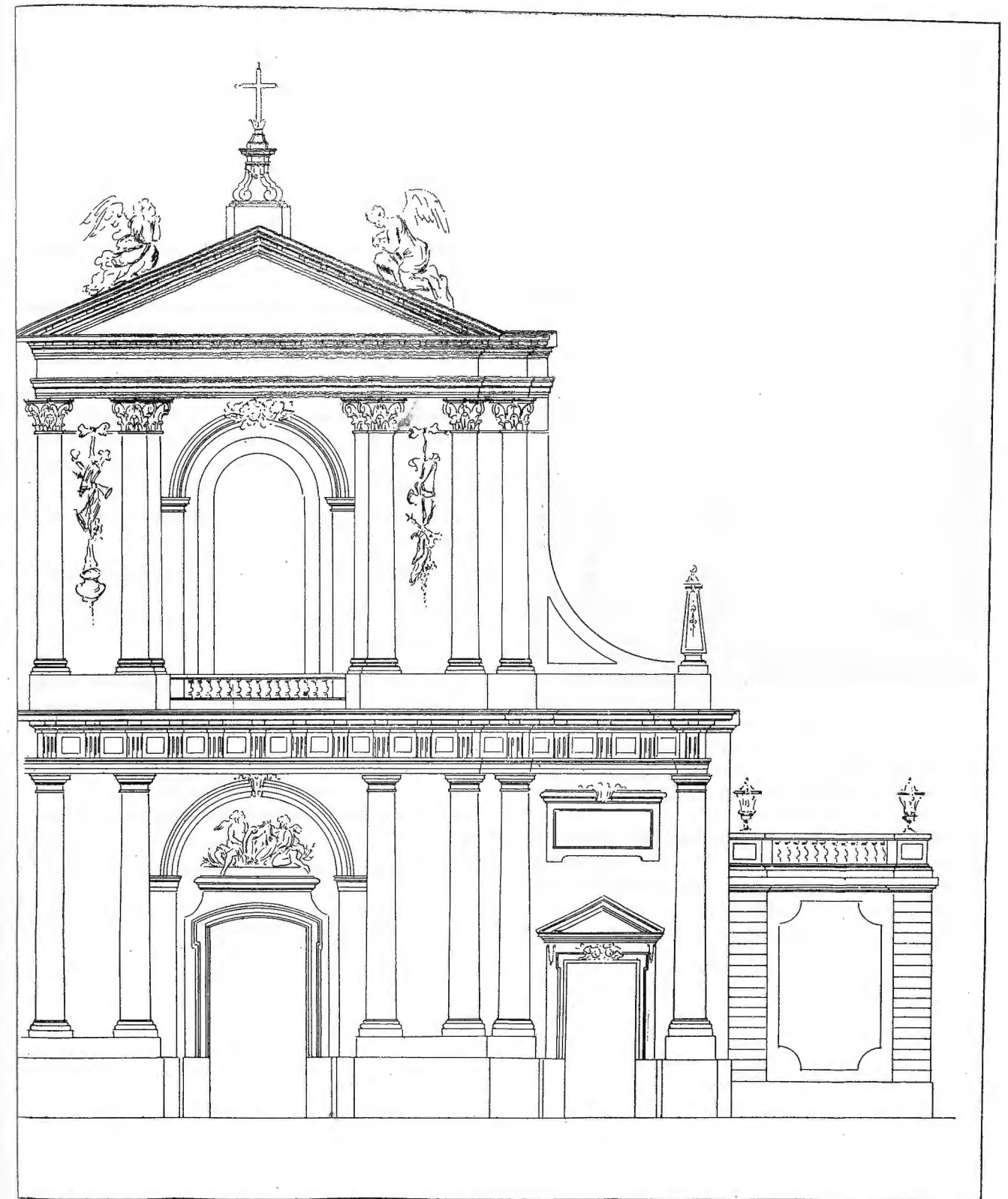


Fig. 4b. — Elévation du projet de N. Portier. Façade principale de l'église Saint-Louis projetée.

L'élaboration du projet

En 1856, le chanoine Donis fut nommé curé de Saint-Louis, et cet homme énergique et organisé se fixa comme but la construction d'une nouvelle église. Le Conseil de Fabrique ouvrit une souscription qui avait recueilli en 1864 la somme de 5 772,05 Francs⁶⁸.

En 1860, les plans d'une église gothique, à peu près dans le style du XIII^e siècle, avaient été dessinés par l'architecte Pierre-Charles Brun (1825-1902), dont l'atelier se trouvait 36 allée d'Orléans à Bordeaux, donc tout proche de son futur chantier⁶⁹. En 1864, le Conseil de Fabrique fit imprimer un mémoire pour soutenir ce projet⁷⁰.

Sous l'impulsion du cardinal Donnet, archevêque de 1837 à 1882, la ville de Bordeaux consacrait une part importante de son budget aux constructions et restaurations d'églises. Par exemple, au projet de budget de 1867 figuraient :

- le dégagement de la cathédrale Saint-André 425 000 F.
- l'achèvement de Saint-Ferdinand 174 000 F.
- l'achèvement de Sainte-Marie de la Bastide 440 000 F.
- la construction de Saint-Louis des Chartrons 350 000 F.

Lors du vote du budget, on décida d'achever les constructions commencées avant d'en faire démarrer une autre⁷¹.

Le choix de l'emplacement de cette église n'était pas encore arrêté. Si on voulait une église orientée, on pouvait la bâtir sur la place du marché des Chartrons, qui venait d'être démolie, avec parvis débouchant sur le cours Portal ; un autre projet fait figurer le plan avec façade sur la place Paul Doumer⁷². Un autre plan axé Nord-Sud montre l'église avec sa façade sur la rue Cornac⁷³.

On pouvait aussi la reconstruire sur l'emplacement de l'ancienne église ; mais le curé Donis y était totalement opposé, ainsi qu'une partie du Conseil de Fabrique ; dans un mémoire de 1864, ils exposent que : *cet espace étroit et resserré entre les maisons, ne permettait pas à l'architecte*

*de donner le développement nécessaire à la façade. Il est regrettable d'ensevelir entre les maisons un édifice qui, par son isolement, sera l'honneur et l'embellissement du quartier...*⁷⁴.

Le Conseil municipal mit fin à la discussion en reconstruisant le marché des Chartrons sur sa place en 1868.⁷⁵

Le Conseil de Fabrique continua à accumuler des fonds, placés en obligations des Compagnies des Chemins de Fer. En 1874, le total atteint 240 580 F.⁷⁶ et le Conseil municipal vota, le 29 juin 1874, la reconstruction de l'église Saint-Louis des Chartrons⁷⁷.

La première pierre fut posée le 23 août 1874, en la fête de l'église, dans la cour des Archives départementales par le Cardinal Donnet, M. de Pelleport-Burète étant maire⁷⁸.

Le 17 décembre 1874 les travaux de maçonnerie furent adjugés à l'entreprise Salles et Fils ; M. Boireau, 49 rue Théodore Ducos, fut choisi comme appareilleur. On décida que les marchés de sculptures seraient passés de gré à gré entre l'architecte et les sculpteurs qu'il choisirait⁷⁹. Ces marchés furent passés en 1878 avec les ateliers de Messieurs Capelle, Mora et Tapiou⁸⁰.

Le chantier fut mené rapidement, comme le demandait le Cahier des charges⁸¹. Quelques feuillets manuscrits conservés au presbytère, peut-être rédigés par M. Donis, en témoignent.

Le 25 juin 1875, la vieille église est fermée ; la démolition commence le 28. Le 3 décembre 1876, le dernier pieu des fondations est enfoncé...

Le 9 août 1878, on pose la dernière pierre du grand comble ; le 17 octobre 1878, on monte la clé de voûte de la grande abside et on clave les nervures de la voûte.

Du 21 au 26 août 1879, M. Lorin, de Chartres, pose les vitraux du chœur, et en septembre les flèches sont terminées.

M. Jabouin commence le rétablissement du grand autel, puis établit l'autel de Saint-Joseph.

Le 30 octobre 1879, bénédiction par M. Donis, en présence des vicaires Hazera, Allain, Lamarque et Desplat, des organistes Capdevielle et Dehez, et des sacristains Canton et Castex.

Le 31 octobre, prise de possession officielle, et l'auteur de ces feuillets s'exclame : *De suite aux confessionnaux, pour les fêtes de la Toussaint !* Le 1^{er} novembre 1879, inauguration de l'église livrée jusqu'au troisième pilier après le transept.

Le 26 mai 1880, l'église est livrée au culte en totalité⁸².

En 1880, on monte au pignon est la statue de Saint-Louis par Coëffard, on pose les derniers vitraux dans la grande abside, on termine le remontage de la sacristie et on installe l'orgue.

En 1881, on inaugure les autels du Sacré-Cœur et de la sainte Vierge, en 1899 les fenêtres hautes du vaisseau central et les claires-voies des bras du transept reçoivent leur parure de vitraux⁸³.

Le problème des fondations

Dans deux mémoires imprimés en 1864 et 1866⁸⁴, le Conseil de Fabrique insiste sur le choix du style ogival : *Nous avons adopté le style ogival comme mieux approprié que tout autre à la nature du sol sur lequel nous devons bâtir. Les désordres qui se sont produits dans l'église actuelle prouvent que les constructions massives de style grec ou roman seraient une charge trop lourde pour un sol mobile et marécageux comme celui des Chartrons. Le style gothique, par sa légèreté et ses points d'appui multipliés, obvie ce grave inconvénient.*

Le sol des Chartrons est formé d'alluvions modernes, dépôts limoneux en surface, dépôts vaseux et tourbeux à moyenne profondeur, argileux enfin ; un banc de gravier se trouve à 14,50 mètres de profondeur⁸⁵.

Pour établir de solides fondations, on creusa des tranchées de 4,66 m de profondeur où l'on enfonça des pieux en pin avec un sabot de fer pénétrant de 0,30 m dans le banc de gravier⁸⁶. Les colonnes du chœur et des bas-côtés reposent chacune sur 13 pieux et les piliers de la croisée du transept sur 18 pieux. La tête des pieux est noyée dans 0,40 m de libage de moellons sur lequel est étendue une couche de

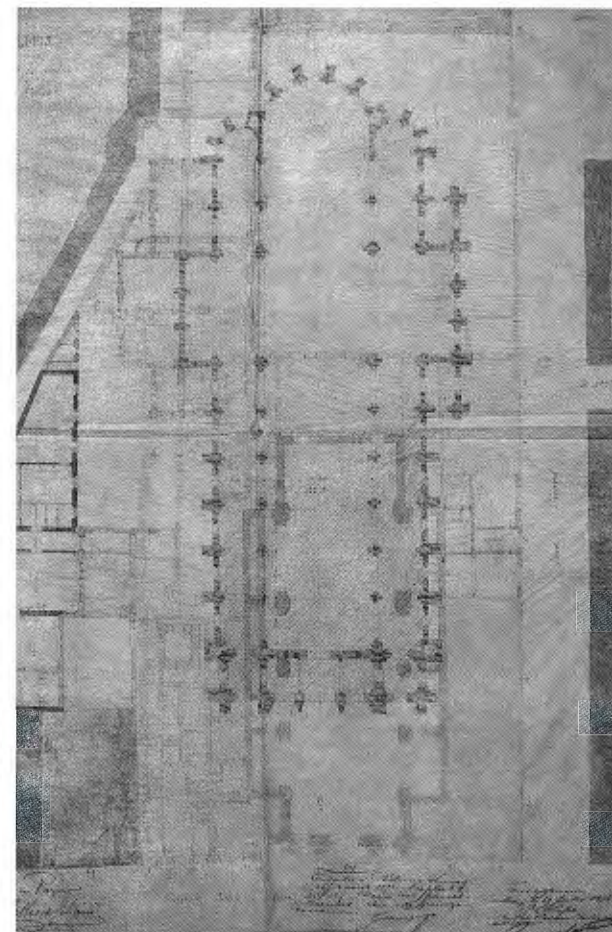


Fig. 5. — Plan de l'église Saint-Louis des Chartrons.

béton de 1,80 m ; en outre, on a établi des murs en étré-sillon, allant d'une colonne à l'autre, en longueur et en largeur⁸⁷. De plus, sous chaque pilier et sous les murs d'enceinte, il y a un empiètement en pierre dure de Bourg⁸⁸.

Description

Le plan est en croix latine, avec un transept peu saillant, un chevet à trois absides, une nef à trois vaisseaux et un porche dans œuvre formant galerie perpendiculaire à la nef (fig. 5).

L'abside du chœur est voûtée d'ogive à huit quartiers ; elle se prolonge par deux travées droites communiquant avec

68. *Revue l'Aquitaine*, 1894, A. M. IX C 80.

69. A. M. 4016 M 17 et 4016 M 20.

70. A. M. 4016 M 11.

71. *Revue l'Aquitaine*, 1894, A. M. IX C 80.

72. A. M. 4016 M 20.

73. *Ibidem*.

74. A. M. 4016 M 11.

75. A. M. IX C 80.

76. A. M. 4016 M 11.

77. A. M. 4016 M 17.

78. A. M. 4016 M 11.

79. A. M. 4016 M 14.

80. A. M. 4016 M 22.

81. A. M. 4016 M 11.

82. *Revue l'Aquitaine*, 1894, A. M. IX C 80.

83. Les vitraux sont datés et signés.

84. A. M. 4016 M 11.

85. A. M. 4016 M 17.

86. A. M. 4016 M 20.

87. *Ibidem*.

88. A. M. 4016 M 20.

les chapelles accolées ; celles-ci ont également une abside voûtée à six quartiers et deux travées droites ouvrant sur le transept.

La croisée du transept est soutenue par de puissants piliers qui reçoivent les retombées des nervures de la voûte à liernes et tiercerons, par l'intermédiaire de chapiteaux à décor végétal.

La nef, à trois vaisseaux de six travées est voûtée d'ogives, sur plan barlong pour le vaisseau central et sur plan carré pour les collatéraux.

Le porche ouvre sur l'extérieur par trois baies, entre la base des tours-clochers. Cette galerie est couverte par cinq voûtes soutenant la tribune des orgues ; au-dessus de cette tribune, la voûte forme le septième compartiment du couvrement du vaisseau central.

Les fonds baptismaux occupent une petite chapelle demi-hors-œuvre ouvrant sur la dernière travée du collatéral sud.



Fig. 6. — Élévation intérieure.

La coupe longitudinale présente trois niveaux : grandes arcades couvertes d'un arc en tiers-point retombant sur des piliers à noyau cylindrique entouré de quatre colonnes engagées, par l'intermédiaire de chapiteaux à décor végétal. Au-dessus, l'étage du triforium est percé de baies jumelées à arc trilobé ; dans les écoinçons est sculpté un décor d'entrelacs végétaux (fig. 6).

Ce triforium règne au-dessus des collatéraux de la nef et du chevet ; dans les bras du transept, il devient coursière dans l'épaisseur du mur, puis coursière découverte aux extrémités du transept et du chœur. Les fenêtres hautes sont composées de deux lancettes et d'un oculus polylobé. Elles sont encadrées par des faisceaux de trois colonnettes recevant les nervures de la voûte et reposant sur les chapiteaux des piliers.

Les travées droites du chœur sont semblables à celles du vaisseau central. L'abside est faite de trois niveaux inégaux : un soubassement de quatorze petites arcades aveugles supporte sept arcades plus grandes, également aveugles garnies d'édicules abritant des statues ; celles-ci sont couronnées par la coursière au-dessus de laquelle s'ouvre la claire-voie.

Dans le transept les travées ont la même élévation que dans le vaisseau central ; à l'extrémité, le soubassement avec une fine arcature aveugle est surmonté par une claire-voie et une grande rose à douze compartiments.

La façade est divisée verticalement en trois parties : deux tours surmontées de flèches encadrent un corps central et horizontalement en quatre niveaux : le porche, la rose et les grandes fenêtres des tours, les abat-son des clochers et le pignon du grand comble, les flèches (fig. 7).

Le porche ouvre sur le parvis par trois baies couvertes d'arcs brisés surmontés de gâbles à crochets, avec un tympan garni d'une rose aveugle. En arrière des gâbles, une fine arcature aveugle ceinture la façade. Au-dessus, la grande rose reprend le dessin de la rose ouest de Notre-Dame de Paris. Le porche et la grande rose sont repris par un grand arc brisé, aplati, retombant sur un faisceau de colonnettes.

Au-dessus une balustrade ceinture la façade et fait retour sur les clochers ; elle règne devant le pignon du grand comble, décoré d'un arc brisé et de crochets sur les rampants.

Les tours présentent, de bas en haut, des fenêtres à deux lancettes et oculus polylobé, de grandes baies et enfin les baies géminées des abat-sons. Les contreforts qui épaulent ces tours, sont sommés de petits édicules à colonnettes

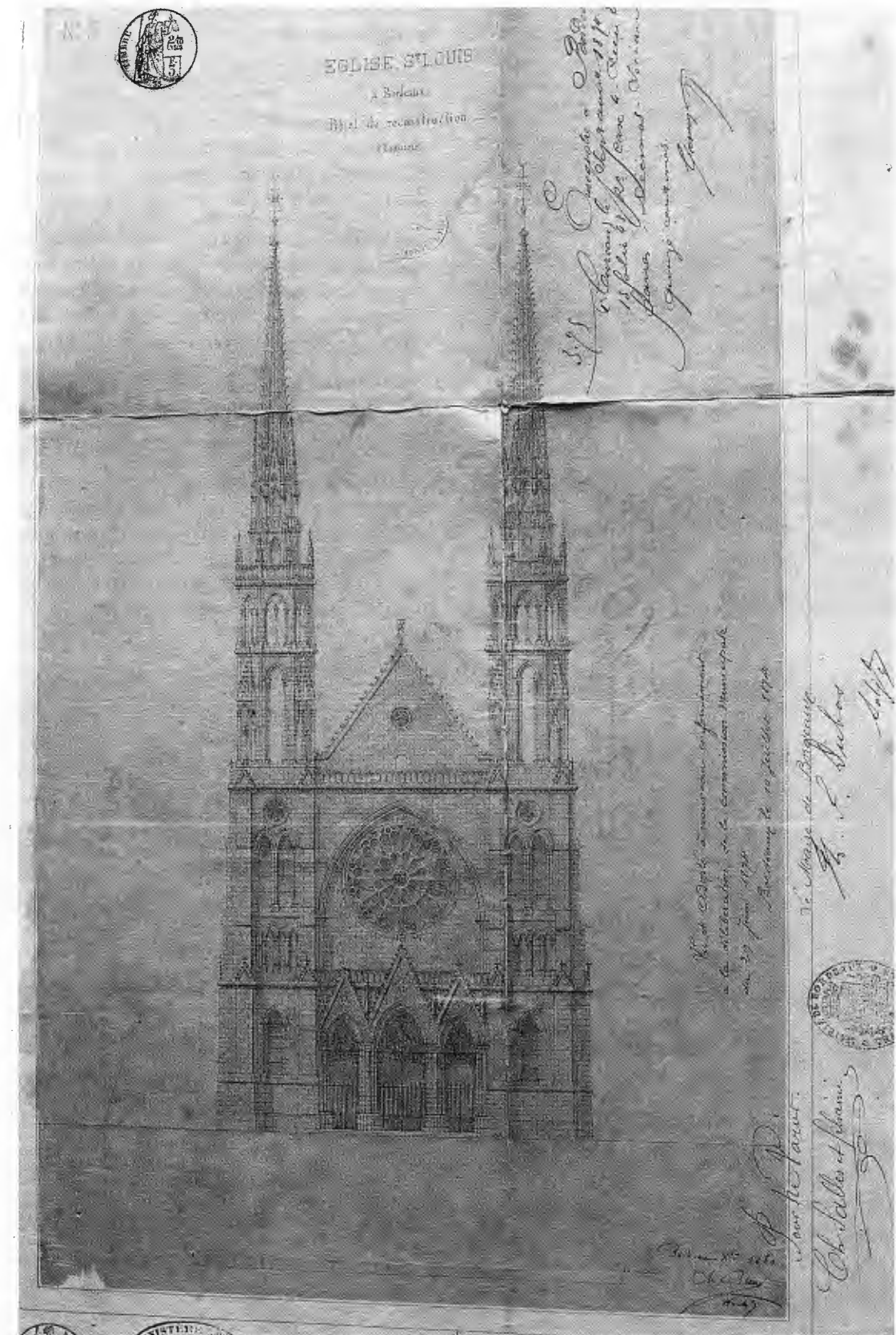


Fig. 7. — Dessin de la façade, par P.-Ch. Brun, en 1860.



surmontés de clochetons qui cantonnent les angles de la plateforme d'où partent les flèches octogonales dont les arêtes sont garnies de crochets (fig. 8).

Chevet et façades latérales : les collatéraux sont percés de fenêtres simples. Des arcs-boutants contrebutent les voûtes du vaisseau central et du chœur ; leurs culées sont chargées de pinacles en forme d'édicules — comme à Notre-Dame de Reims — surmontés d'obélisques à écailles avec une fleur de lis en amortissement (fig. 9).

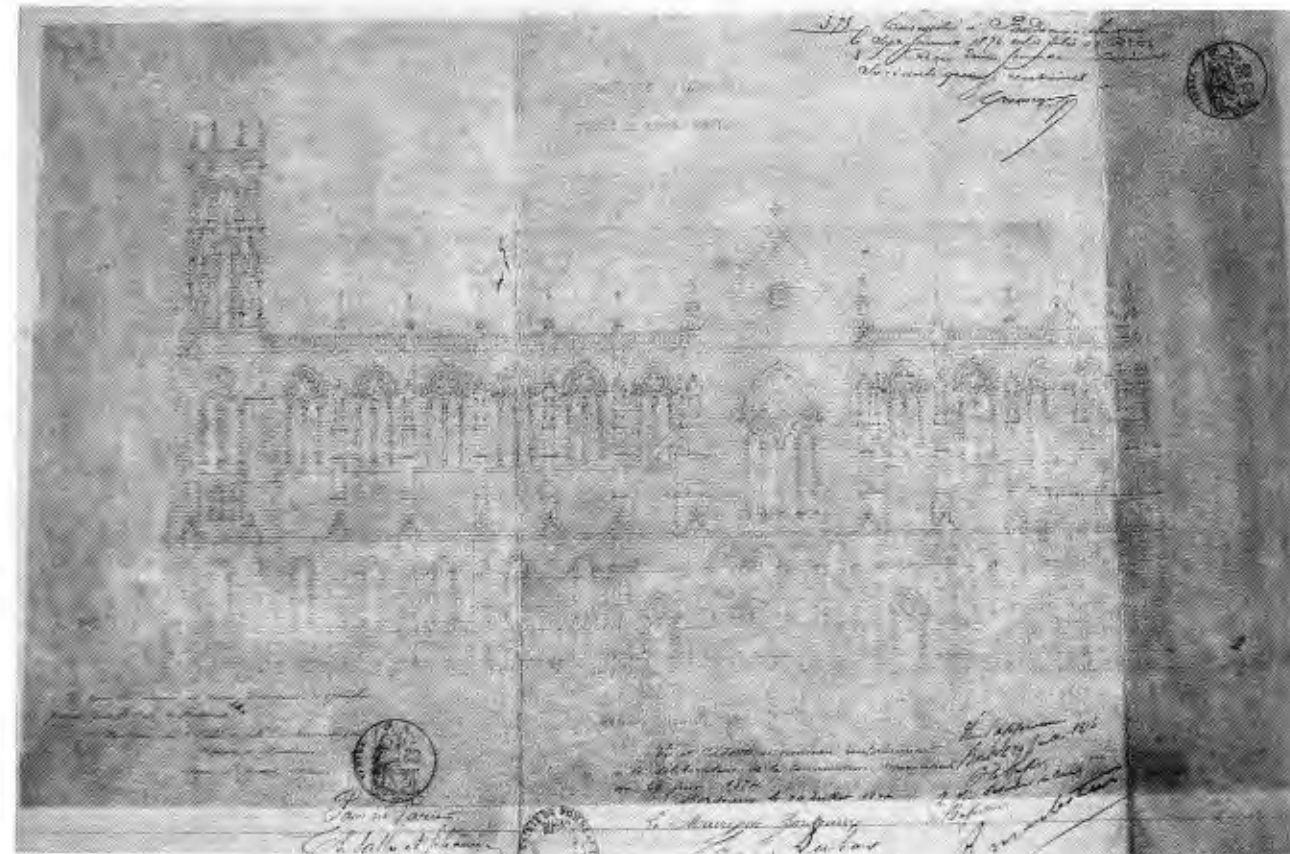
Le bras nord du transept est flanqué de deux petits vestibules en rez-de-chaussée ; au-dessus du premier niveau aveugle et de la claire-voie, le pignon du comble est percé d'un oculus.

Le bras sud est englobé, au premier niveau par les sacristies ; au-dessus, il présente la même disposition que le bras nord.

Les toitures, à deux grands pans sur la nef et le transept, polygonales sur le chevet, sont couvertes d'ardoises.

Fig. 8. — Vue générale actuelle.

Fig. 9. — Elévation latérale nord, dessin de 1860.



Les éléments du décor

Les paroissiens de Saint-Louis ont généreusement financé ce décor qui comprend : les cinq autels, le Chemin de Croix, les vitraux et l'orgue. Les fonds baptismaux et les chefs-d'œuvre d'ébénisterie du XVIII^e siècle ont été conservés.

Les autels

Le maître-autel en marbre, fut remonté en 1879 par l'entrepreneur B. Jabouin⁸⁹. Son retable est fait de sortes de petites « travées » encadrées de colonnettes couvertes d'un arc brisé, surmonté d'un gâble ; des panneaux décorés d'anges et de fleurs de lis décorent le fond des six « travées » latérales, tandis que le tabernacle est en ressaut au centre de la composition ; le sommet du retable, à degrés, était autrefois surmonté de grands candélabres en bronze doré.

Le corps de l'autel est partagé en cinq compartiments dont le fond est décoré de panneaux à fond damassé doré, représentant des épisodes de la vie de saint Louis : son éducation, la visite des malades, saint Louis et la couronne d'épines, la justice rendue sous le chêne et sa mort à Tunis. Ces panneaux ne sont pas signés, mais leur manière, composition en frise, canon des personnages, les rapproche des scènes du Chemin de Croix signées H. Feur et datées de 1899.

Les autels des absidioles, dédiés à saint Joseph au sud et à saint Jean-Baptiste au nord, sont signés B. Jabouin et datés : MDCCCLXXIX. Sur le corps des autels, des bas-reliefs sculptés représentent la mort de saint Joseph et le baptême du Christ ; ils sont sculptés dans une pierre tendre, très hydrophile et peints pour éviter leur dégradation⁹⁰.

Sur ces autels, en pierre blanche, les tabernacles à gâbles, sont encadrés par des dossierets décorés d'arcatures ogivales du côté nord et de panneaux rectangulaires sculptés d'entrelacs dans la chapelle sud.

Les autels des transept sont dédiés au sud au Sacré-Cœur et au nord à la Vierge Marie, ils sont signés Victor Lambinet et datés de 1881.

L'autel du Sacré-Cœur est décrit avec emphase au moment de son inauguration : « Placée sous un dais magnifique, la statue du Sacré-Cœur est au centre d'une galerie rappelant la Galerie des Rois des cathédrales : à gauche saint Jean, saint Augustin et sainte Thérèse d'Avila, à droite, saint Thomas, saint François de Sales et sainte Marguerite-Marie Alacoque. Trois anges chantent le *Sanctus* dans les compartiments du corps de l'autel »⁹¹.

Côté nord, l'autel de la Vierge est semblable, avec de subtiles différences. Au centre, sous un dais, la statue de Marie, Reine du Ciel, légèrement hanchée, est encadrée de

89. Manuscrit conservé à la paroisse.

90. Renseignement fourni par un technicien de l'entreprise Cazenave.

91. *Revue Catholique de Bordeaux*, 1881.



Fig. 10. — Autel de la Vierge, de V. Lambinet.

statues de saints placés dans des niches surmontées d'arcs trilobés et d'un gâble : saint Louis de Gonzague, sainte Elisabeth et saint Joseph à gauche, la prophétesse Anne, saint Bernard et saint Simon Stock à droite (fig. 10).

Ces autels sont en pierre blanche ; les statues en plâtre ; des filets dorés rehaussent les lignes des compartiments et des arcs.

Dans les bas-côtés de petits autels sont dédiés, côté nord à Notre-Dame de Lourdes, et côté sud à saint Antoine de Padoue.

92. Manuscrit conservé à la paroisse.

93. Vitraux datés et signés.

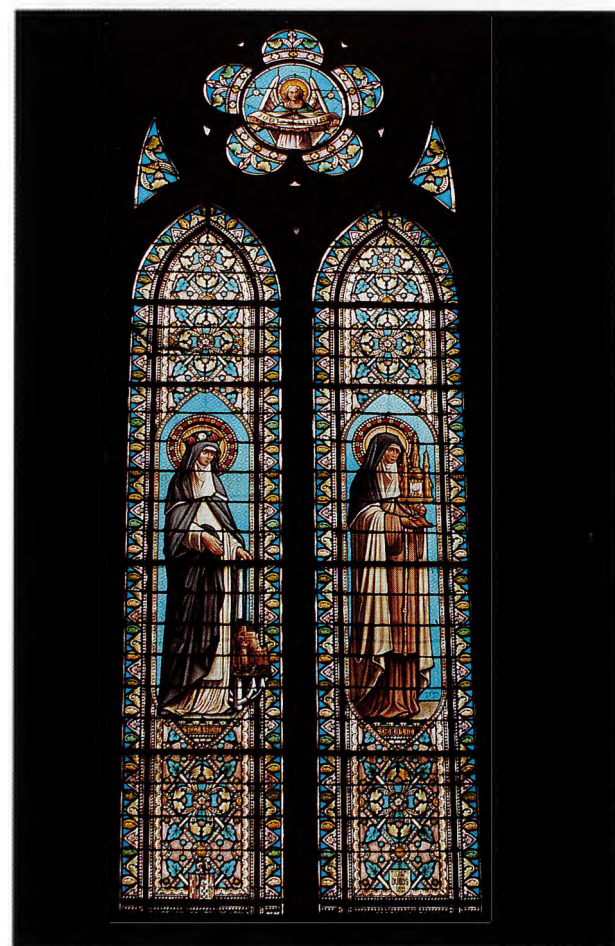


Fig. 11. — Vitrail de N. Lorin.

Les Vitraux

Iconographie

Dès 1879, le chevet a reçu ses premiers vitraux⁹² signés N. Lorin, maître-verrier à Chartres⁹³. Dans le chœur, l'immense claire-voie est partagée en deux niveaux : en bas, dix anges portant des phylactères aux inscriptions latines, se tiennent hiératiques sur un fond damassé bleu à points rouges. Au-dessus se déroulent cinq scènes de la vie du Christ : l'entrée à Jérusalem, le jour des Rameaux, la Cène, la Résurrection, l'épisode des pèlerins d'Emmaüs,

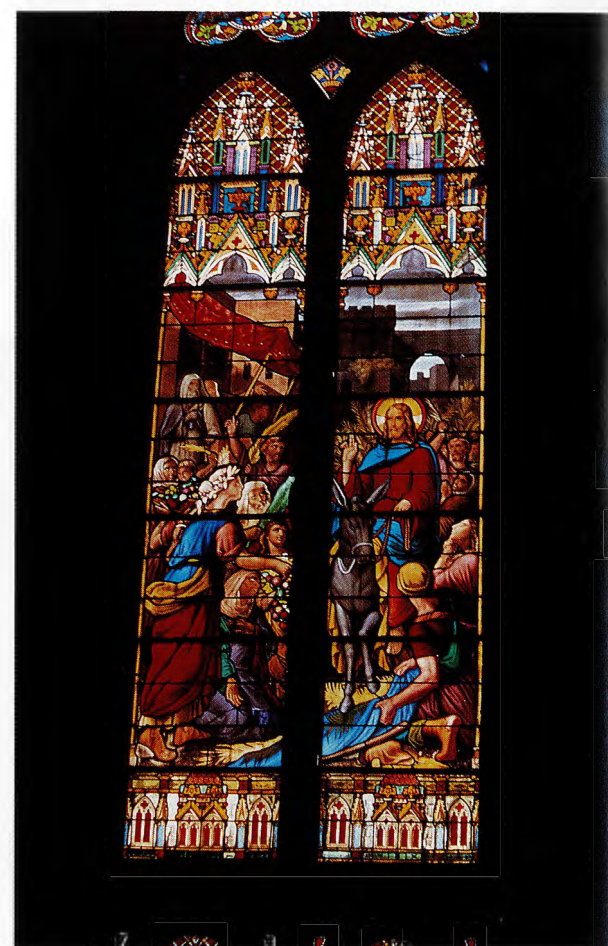


Fig. 12. — Vitrail de H. Feur.

et la descente du Saint-Esprit sur la Vierge et les Apôtres, à la Pentecôte. Dans les absidioles saint Joseph portant l'Enfant-Jésus voisine avec saint Marc et son lion, tandis que du côté nord, se trouvent saint Jean-Baptiste et saint Augustin.

Vingt ans plus tard⁹⁴, les fenêtres hautes du vaisseau central, du transept et des travées droites du chœur, les fenêtres basses des collatéraux furent garnis de vitraux signés H. Feur (né en 1837)⁹⁵.

Dans le bras sud du transept la claire-voie représente le départ de saint Louis en croisade, accompagné d'une foule de chevaliers.

Cette composition où les personnages vont de droite à gauche est animée d'une vie intense accentuée par les vives couleurs et l'exposition au sud.

Au-dessus, le thème de la rose reprend celui de l'autel du Sacré-Cœur en présentant autour du médaillon central, où le Christ présente son cœur, douze saints figurés en buste, dont la charité fut éclatante, de Marie-Madeleine à François d'Assise.

En vis-à-vis, au-dessus de l'autel de la Vierge, dans la claire-voie, saint Louis rapporte à Paris la relique de la Couronne d'épines et fonde la Sainte Chapelle ; il est entouré de religieux, de princes et de princesses ; la froide lumière du nord donne à cette scène calmée et religieuse.

Au-dessus la rose représente l'arbre de Jessé avec les ancêtres du Christ : patriarches et rois d'Israël forment une couronne au centre de laquelle trônent Marie et l'Enfant-Jésus.

Les vitraux des fenêtres hautes et basses présentent cinquante-trois saintes et saints de toutes époques et de tous pays, de saint Michel-Archange à Jeanne d'Arc, déjà qualifiée de sainte bien qu'elle n'ait été canonisée qu'en 1920.

Le style

N. Lorin a adopté essentiellement une composition en frise pour les scènes de la vie du Christ : des éléments d'architecture esquissés, un rideau ferment l'espace, ou bien

des silhouettes, un paysage de collines donnent un peu de profondeur. Seule la Résurrection est composée suivant deux obliques divergeant à partir du bas à droite.

Les anges et les personnages en pied ont peu de mouvement, sauf saint Marc qui paraît bondir vers le ciel. Les visages ont une expression calme et sereine, leur modelé est bien apparent. Les vêtements sont amplement drapés. Les couleurs sont chaudes et franches : les bleus, les rouges et les violets sont profonds, les jaunes très lumineux ; les verts, assez « acides », sont peu employés (fig. 11).

La palette de H. Feur est plus variée : il emploie beaucoup de verts profonds, de bruns, de rouges francs et de bleus foncés qui contrastent avec le fond bleu clair damassé sur lequel se détachent ses personnages ; ceux-ci sont représentés debout, de trois-quarts ou de profil, la tête légèrement levée. Ils tiennent à la main ou ils ont à leurs pieds un attribut qui les fait reconnaître, mais leur nom est inscrit à la base de la silhouette. Les saints laïcs, les prélats sont magnifiquement vêtus : manteaux brodés, chapes avec des orfrois de pierreries, tuniques finement plissées et coiffures somptueuses. Les religieux ont le costume de leur ordre.

Autour du sujet, règne une bordure de végétaux stylisés aux couleurs claires, cernées de perles, de style « Art Nouveau ».

L'art du vitrail a connu un renouveau intense au XIX^e siècle⁹⁶, avec la redécouverte de l'architecture gothique. Viollet-Le-Duc (1814-1879) a dessiné des cartons de vitraux. Les verrières de Lorin, en 1879, s'inspirent, par l'attitude et l'expression des personnages, le drapé des vêtements, l'intensité des coloris et la mise en page, des vitraux de Viollet-Le-Duc, exécutés par Antoine Lusson en 1846, pour l'église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris ; des silhouettes de cathédrales garnissent aussi les pointes des lancettes.

Le style d'H. Feur se rapprocherait plutôt de celui de Maréchal de Metz qui réalisa, en 1867, des vitraux pour l'étage⁹⁷ supérieur du chevet de Notre-Dame de Paris ; les anges des oculi polylobés des fenêtres hautes s'en inspirent visiblement. Par contre, il a mieux détaché ses personnages du fond très neutre ; le dessin idéalise ces chrétiens modèles, à la manière de Luc-Olivier Merson (1846-1920) (fig. 12).

94. Ibidem n. 92.

95. Laroza O., *Guide Touristique Historique et Archéologique de la Gironde*, Bordeaux, Féret, 1970, p. 24.

96. Grodecki et Brisac C., *Encyclopedia Universalis*, Paris, 1989, t. 23, p. 723, article Vitrail.

97. Ibidem.

L'orgue

Établi sur la tribune au-dessus du porche, ses cinquante-deux jeux ont été faits par la maison Wenner en 1881 : la partie harmonique a été réalisée par Gaston Maille et Michel Roger ⁹⁸.

Trois hommes animaient les six soufflets pour mettre en pression les trois « machines ».

Un ébéniste de la rue Pomme-d'Or, M. Tureau sculpta le buffet et surmonta d'édicules gothiques les sept groupes de tuyaux. Des anges musiciens surmontent trois de ces édicules, tandis que deux autres, placés de part et d'autre de l'organiste, semblent inspirer son jeu. L'inauguration donna lieu à un concert où jouèrent les organistes de la cathédrale, des églises Saint-Paul, Saint-Ferdinand et Saint-Martial.

Les éléments d'ébénisterie

Ils proviennent de l'ancienne église et se composent de : la chaire, les confessionnaux, les lambris de la grande sacristie, les stalles du chœur ⁹⁹.

La chaire

Elle est placée sous la deuxième grande arcade, côté sud. La cuve polygonale, galbée, a des panneaux moulurés entre lesquels sont sculptées d'étroites feuilles d'acanthé ; l'inventaire dressé en 1875 parle de panneaux de marbre, et la revue *l'Aquitaine* dit que la chaire « en cerisier date de 1880 » ¹⁰⁰ ; celle-ci pourrait-être une copie ?... La cuve est placée sur un énorme culot de chêne, terminé par une sorte de pendentif, sculpté d'un décor végétal.

Dans le dorsal d'acajou, s'ouvre une porte en demi-cercle surmontée d'angelots sculptés en haut-relief ; ils soutiennent un linge dont les plis retombent en volutes de chaque côté de la porte. Au sommet de la porte, sur un médaillon bombé reposant sur deux branches d'olivier, la silhouette du Golgotha est gravée.

L'abat-voix est décoré sur sa face inférieure d'une colombe volant sur un nuage nimbé d'une gloire dorée. Sur le dessus, une Renommée aux cheveux bouclés, vêtue d'une tunique plissée, s'élance d'un mouvement vif et décidé.

Ces trois éléments sont fixés sur un fort panneau de bois, où s'appuie l'escalier, et le tout est solidement ancré aux piliers. Dans l'ancienne église, cette chaire était fixée à un pilier.

La grande sacristie

Elle est située au droit du bras sud du transept. Le plan est à peu près rectangulaire, mais le mur sud, percé de quatre hautes fenêtres dessine une ligne brisée convexe.

Dimensions : 12 m de long, 8,25 m de large et environ 5,50 m de haut ; on y entre par deux portes à deux battants qui se font vis-à-vis au centre des côtés étroits. Deux autres portes identiques, actuellement condamnées, faisaient face aux fenêtres en plein cintre à chassis de tympan en éventail qui s'ouvrent sous des voussures concaves.

De magnifiques lambris d'acajou, attribués à l'ébéniste Bérard (mort en 1780) ¹⁰¹ couvrent toutes les parois verticales de cette sacristie ; face aux fenêtres, un imposant avant-corps, profond de 1,50 m environ, et large de 5 m forme un autel et son retable ; le corps de l'autel est constitué par six portes à panneaux moulurés qui, en s'ouvrant, dévoilent les tiroirs de rangement des ornements sacerdotaux. Des éléments verticaux aux formes rocaille, supportent une forte corniche et déterminent une large niche au fond de laquelle un tableau représente un pape en prière ¹⁰². A la base de la niche, une rangée de petits éléments de rangement entourent le tabernacle qui est surmonté d'une statue de la Vierge, dorée.

La corniche aux courbes et contre-courbes, supporte des sujets sculptés : au centre, émergeant d'un globe, la main de Dieu tenant un glaive ondulé est entourée par deux anges ; à droite, une allégorie de la foi tient la croix et le calice, à gauche, un jeune homme, allégorie de la religion, montre la Bible et un ostensor.

De part et d'autre de ce corps central et sur les autres parois, les lambris d'appui sont sobrement décorés de panneaux moulurés. Sur les lambris de hauteur, les grandes surfaces lisses sont mises en valeur par des cascades de fleurs, sculptées entre les panneaux, laissant admirer la couleur chaude et le beau veinage du bois exotique.

Les confessionnaux

Quatre confessionnaux en acajou ont été replacés dans les bras du transept dans des niches à leur taille : le corps central en ressort a une façade courbe surmontée d'un fronton cintré. La fantaisie de l'ébéniste l'a conduit à varier les sujets décorant les frontons. Des volutes très « rocaille » animent les corniches surmontant les places des pénitents.

Les stalles du chœur

Elles proviennent aussi de l'ancienne église, mais leur style est très différent des autres éléments d'ébénisterie : dossiers, accoudoirs et prie-dieu sont droits ; les accoudoirs sont décorés d'une simple spirale. La corniche supérieure, horizontale, forme des « becs » pour délimiter les places.

Le Chemin de Croix

Il est constitué de panneaux de lave émaillée, datés de 1899, signés H. Feur, et scellés dans les murs des collatéraux. Sur un fond damassé doré, des personnages, peu nombreux sont disposés en frise ; les couleurs claires, le canon des personnages rappellent un peu les fresques de style byzantin de Duccio.

Le dernier panneau, au lieu de représenter traditionnellement la Mise au tombeau, montre la Résurrection du Christ.

Les fonds baptismaux

Ils proviennent de l'ancienne église ¹⁰³.

La cuve de marbre blanc est ovale, galbée et à godrons. Elle est posée sur une base carrée de marbre rose, épaulée par deux volutes sculptées en pierre blanche.

Les bénitiers sont en marbre rose : les grandes vasques rondes sont posées sur des colonnes de marbre tournées.

La statuaire

Une seule figure décore l'extérieur : le saint Louis de Coëffard (1818-1887) mise en place le 8 mars 1880 ¹⁰⁴. Elle se dresse au sommet du pignon est, à 30 mètres de haut. Il est en position frontale, le bras droit replié. Il paraît vêtu d'une courte tunique, d'un heaume et d'un ample manteau tombant droit.

Dans l'hémicycle du chœur, sept statues sont placées dans les édicules à colonnettes, arc trilobé et gâble à crochets, qui occupent les sept grandes arcades aveugles ; ce sont saint Etienne, sainte Elisabeth de Hongrie, saint Jérôme, saint Louis, saint Simon Stock, sainte Thérèse d'Avila et sainte Marguerite-Marie Alacoque ; elles sont identifiables par leurs attributs : pierres et palmes, cascade de fleurs, vanité, couronne d'épines sur un coussin, scapulaire, livre, plume et cœur ardent ¹⁰⁵.

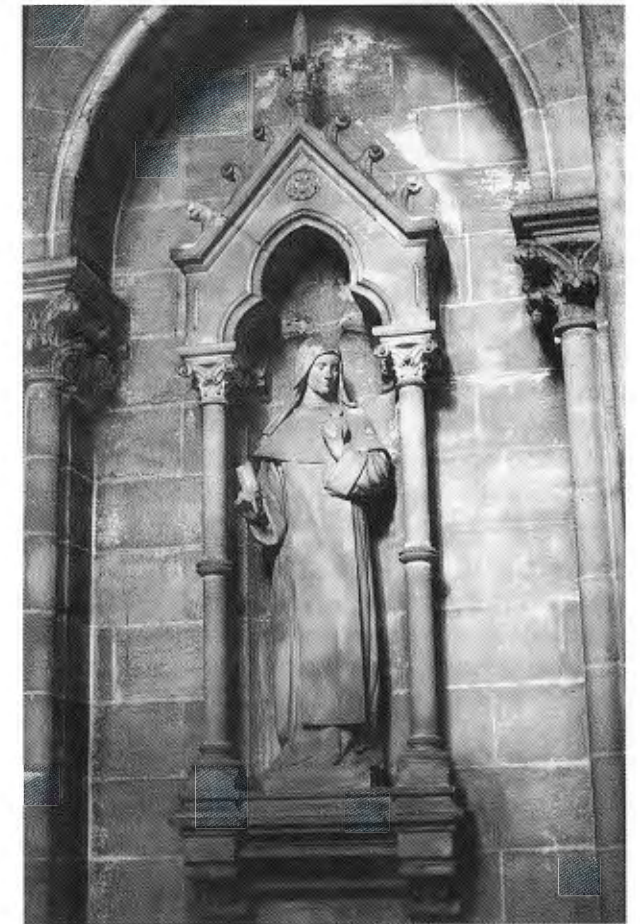


Fig. 13. — Statue du chœur.

Elles ne sont pas signées. Elles sont en plâtre, de couleur naturelle. Elles sont debout, en position frontale, les bras pliés, tenant leur attribut, la tête de certains est un peu penchée ou relevée. Les traits sont réguliers, idéalisés, l'expression est calme et méditative. Les vêtements, traités sobrement, tombent en grands plis lourds.

Ces figures pourraient être rapprochées du saint Augustin d'Edmond Prévot placé dans la niche sud de l'avant-corps de la façade de Notre-Dame-du-Chapelet, et par delà du saint Bruno de Houdon (1741-1828) à Sainte-Marie-des-Anges, à Rome (fig. 13).

Au revers de la façade on a placé les statues de saint Louis et de sainte Jeanne d'Arc en plâtre colorié ; leur expression victorieuse, leurs attributs témoignent de l'esprit royaliste et nationaliste des années 1920.

98. *Revue Catholique de Bordeaux*, décembre 1881.

99. A. M. 4016 M 11 : Inventaire du mobilier de l'ancienne église.

100. A. M. 4016 M 7.

101. Marionneau Ch., *op. cit.*, p. 241.

102. A. M. 4016 M 7.

103. Marionneau Ch., *ibidem*.

104. Manuscrit conservé à la paroisse.

105. Reau L., *Iconographie de l'Art Chrétien*, P.U.F., 1958, t. III : *Iconographie des Saints*.

Dans les collatéraux, on a placé des statues de saint Antoine de Padoue, de Notre-Dame de Lourdes, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de saint Jean-Marie Vianney ; elles sont en plâtre, de couleur naturelle et d'une facture assez sobre.

Les sculptures décoratives des chapiteaux, des crochets, des «choux» ont fait l'objet d'un marché de gré à gré entre l'architecte et les sculpteurs Capelle, Mora et Tapiou, en décembre 1878. P.-Ch. Brun a bien précisé ses intentions : *ces travaux de sculpture devront être exécutés dans les formes gothiques, suivant les beaux exemples de l'architecture du XIIIe siècle... les chapiteaux seront variés de type, dans la proportion de un à cinq...*¹⁰⁶.

Conclusion

Pierre-Charles Brun, né et mort à Bordeaux (1825-1902)¹⁰⁷ fut l'élève de P.-A. Poitevin (1782-1859)¹⁰⁸ qui avait bâti la sacristie nord de la cathédrale Saint-André, et la façade de Saint-Eloi dans le plus pur style ogival, au nom des principes d'unité, de simplicité et de convenance¹⁰⁹.

De 1833 à 1844, J. Michelet (1798-1874), publia son *Histoire du Moyen Age* où il exaltait les rois fondateurs de la nation française : Philippe-Auguste (1165-1223) et saint Louis (1214-1270). Cette résurrection lyrique de l'époque médiévale arrivait au moment où les pouvoirs publics, poussés par les écrivains, les archéologues et les historiens, créaient la Commission des Monuments historiques en 1837¹¹⁰.

Vers 1850, P.-Ch. Brun «monta» à Paris où il prit les leçons de T.-Fr.-J. Uchard (1809-1892)¹¹¹. A ce moment, E. Viollet-Le-Duc (1814-1879) et J.-B. Lassus (1807-1857) achevaient la restauration de Notre-Dame de Paris ; en 1855, Viollet-Le-Duc écrit¹¹² : «il ne faut pas considérer l'art gothique comme un réservoir de formes, mais comme

une école de construction...» Tout est fonction de structure : tribune, passage du triforium, pinacle et gâble, aucune forme n'est fondée sur la libre fantaisie... Ce «fonctionnalisme structurel» est démontré par l'étude des poussées transmises par les arcs ogifs aux piliers, épaulés par les arcs-boutants.

C'est une architecture tendue, élastique¹¹³.

En 1850, François Gau (1790-1853) mettait en chantier Sainte-Clotilde, et J.-B. Lassus dressait les plans de Saint-Jean de Belleville (1854-1859) dont la façade néo-gothique préfigure celle de Saint-Louis des Chartrons¹¹⁴.

Ce succès de l'architecture gothique était porté par un renouveau du sentiment religieux qui prenait sa source dans les œuvres des écrivains romantiques : Chateaubriand (1768-1848) publie en 1802 *Le Génie du Christianisme* l'année même de la naissance de Victor Hugo dont le roman *Notre-Dame de Paris*, paru en 1831, allait connaître un immense succès.

En 1900, Mgr Bonnard écrivait : «L'Eglise de France n'a jamais autant bâti de couvents, d'écoles ou d'églises qu'au XIXe siècle !»¹¹⁵. En Gironde, le Cardinal Donnet (1795-1882), archevêque dès 1837, lança le plus formidable mouvement de restauration et de construction d'édifices religieux que le diocèse ait jamais connu¹¹⁶ et il imposa sans appel le style gothique comme le plus conforme à l'esprit chrétien et aux besoins modernes¹¹⁷. Il mit à l'œuvre des dizaines d'architectes :

- En 1840, Michel Bonfin termine Saint-Martial près du cours du Médoc ;
- de 1845 à 1850, A. Bordes (1803-1868) construit l'église de Talence ;
- H. Duphot, né en 1810, bâtit Saint-Amand à Caudéran de 1850 à 1854 ;
- Sainte-Clotilde au Bouscat est bâtie par Durassié, en même temps ;

- En 1864, P.-Ch. Brun construit l'église de Gradignan ;
- Dès 1863-1864, P. Abadie (1812-1884) démarre les chantiers de Saint-Ferdinand et de Sainte-Marie de la Bastide où il expérimente les voûtes à l'envers en fondation¹¹⁸ ;
- En 1867, G. Alaux (1816-1882) construit l'église de Mérignac ;
- En 1864-1865, Marius Faget construit Saint-Augustin et l'église Saint-Rémi de Bacalan est commencée ;
- En 1875 Saint-Louis des Chartrons commence à s'élever ;
- J. Mondet (1834-19?) construit le Sacré-Cœur, rue Pelleport de 1877 à 1894¹¹⁹.

Ferdinand Donnet s'attacha aussi à la restauration ou à la conservation des édifices anciens : en 1840, il installe un collège à La Sauve-Majeure¹²⁰ ; en 1859, il mit toute son énergie dans l'œuvre de désensablement de l'église Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres à Soulac¹²¹ ; P.-Ch. Brun fut architecte des Monuments historiques de la Gironde, et à ce titre, il connaissait bien les plans de La Sauve¹²², de Soulac¹²³ et de l'abbaye de Saint-Ferre : les chevets de ces trois édifices se composent de trois absides qui communiquent entre elles.

La Sauve-Majeure possède en plus deux très petites chapelles accolées, au nord et au sud.

P.-Ch. Brun affirme son goût pour l'art gothique dans le Cahier des charges : *La nouvelle église appartient, d'après les plans, à la forme gothique, à peu près du XIIIe siècle. En conséquence, l'appareil de toute la construction, la disposition, les détails et profils de toutes ses parties auront la complication et la forme des beaux exemples de l'architecture de cette époque...*¹²⁴.

En effet, la façade, la nef et le voûtement répondent à ce programme : l'élévation du vaisseau central est inspirée de celle du chœur de la cathédrale Saint-André¹²⁵ ; les piliers à noyau cylindrique ressemblent à ceux des cathédrales d'Amiens et de Reims¹²⁶ sur la façade le porche à trois baies, surmonté d'une rosace, d'une balustrade régnant devant le pignon du comble, et flanqué de clochers terminés

par des flèches, suggère la façade ouest de Chartres¹²⁷ ou, plus proche, le portail nord de Saint-André ; le voûtement de la nef, du transept et du chœur a le même plan que celui de Chartres, moins important, cependant.

Mais le plan du chevet est calqué sur celui des trois abbayes romanes girondines citées plus haut : influence de l'éclectisme ou souci d'économie ?

Comparée aux autres églises néo-gothiques contemporaines à Bordeaux, Saint-Louis les dépasse par son ampleur et l'abondance des éléments architectoniques utilisés pour leur fonction structurelle : arcs-boutants, pinacles et croisées d'ogive.

Saint-Amand de Caudéran, de Duphot, est voûtée d'ogives et possède des collatéraux, mais son chevet n'a qu'une abside, et sa façade flanquée de tourelles d'escaliers paraît grêle ; le clocher est isolé, à l'est.

A Gradignan, P.-Ch. Brun a utilisé un plan en croix latine : une abside un transept, et une nef sans collatéraux, voûtés d'ogives ; le clocher-porche est dans-œuvre, au centre de la façade.

A Mérignac, G. Alaux a conçu un plan avec un chevet à trois absides communicantes, un transept et une nef sans collatéraux ; le clocher-porche est demi-hors-œuvre à l'extrémité de la nef.

Enfin, à Saint-Augustin, Faget et Faulat ont dessiné un long chœur de trois travées, à chevet plat ; de très petites chapelles, communiquant avec la première travée, ouvrent sur le transept ; la nef a trois vaisseaux, mais le vaisseau central manque d'élan : les courtes piles cylindriques sont surmontées de lourds chapiteaux, au-dessus court un triforium aveugle et les fenêtres hautes sont de grands oculi. Extérieurement, il y a rupture de la ligne de faite longitudinale, le chevet étant moins élevé que la nef, ce qui a nécessité la construction d'arcs-diaphragme, sur trois côtés du carré du transept. Au centre de la façade ouest s'élève le clocher-porche, demi-hors-œuvre.

106. A. M. 4016 M 22.

107. *Châteaux Bordeaux*, catalogue d'exposition, coll. Inventaire, Paris, 1988, p. 252.

108. Laroza O., *op. cit.*, p. 19.

109. Coustet R., «Naissance du style néo-médiéval à Bordeaux», *S.A.B.*, t. LXXX, 1989, p. 200.

110. Durliat M., *Le Moyen Age*, Mazenod, 1982, p. 29.

111. Hauteceœur L., *Histoire de l'Architecture classique*, Paris, 1957, t. VII, p. 59.

112. Grodecki, article cité.

113. Erlande-Brandenburg A., *L'Art Gothique*, Paris, Mazenod, 1983, p. 32.

114. Hauteceœur, *op. cit.*

115. Pierrard P., *Histoire de l'Eglise Catholique*, Desclée, 1972 p. 248.

116. J.-C. Lasserre cité par R. Coustet dans l'article cité.

117. Coustet R., *ibidem*.

118. Laroche C., *Revue Historique de Bordeaux*.

119. Laroza O., *op. cit.*

120. Gardelles J., *Congrès Archéologique de France*, Bordeaux, 1987, p. 231.

121. Picot-Subes M.-P., *ibidem*, p. 255-269.

122. *Ibidem*, p. 232.

123. *Ibidem*, p. 257.

124. A. M. 4016 M 11.

125. Higounet Ch. (sous la direction de), *Histoire de Bordeaux*, t. III, p. 336.

126. Erlande-Brandenburg, *op. cit.*, p. 524-525.

127. *Ibidem*, p. 522.

Saint-Louis des Chartrons est donc bien un monument néo-gothique dans la lignée de Saint-Jean de Belleville, de Saint-Nicolas de Nantes — œuvre de J.-B. Lassus également — et de Sainte-Clotilde à Paris ; le chevet est simplifié, car les liturgies modernes n'avaient plus besoin de déambulatoire et, les corporations ayant disparu, les chapelles rayonnantes auraient été sans emploi.

Le goût pour le siècle d'or bordelais, et peut-être des soucis d'économie — décelables dans l'inachèvement de

la sculpture des chapiteaux — ont heureusement amené le réemploi des chefs-d'œuvre d'ébénisterie du XVIII^e siècle.

Enfin, les vitraux de H. Feur, posés en 1899, apportent un élément symboliste précurseur du mouvement que commençait d'animer Maurice Denis.

Ainsi, cette église réussit à intégrer harmonieusement des éléments de style différent pour en faire un tout discrètement éclectique.

La construction de Fort-Pâté au milieu de la Gironde (1689-1693)

par Johel Coutura

Pendant la Fronde, et à plusieurs reprises, Claude de Saint-Simon émet l'idée de «fermer» la Gironde au niveau de Blaye dont il était gouverneur¹. Il fit deux types de proposition : soit la construction d'un fort sur la côte de Médoc et d'un autre sur une des îles médianes ; soit l'immersion dans la passe des Anglais, ou passe du Médoc, de bâtiments remplis de ciment qui empêcheraient la circulation de la navigation montante et descendante. Les deux propositions avaient un seul but : réguler le flot des navires marchands, percevoir les taxes dues au *convoy*, découvrir

les espions ou les ennemis qui se seraient glissés à bord des navires et surtout interdire la remontée de la rivière par les Espagnols², voire les Anglais³ qui alimentaient alors Bordeaux, Bourg et quelques autres places frondeuses.

Le calme revenu, différents travaux furent entrepris au château de Blaye, notamment par Pierre Michel-Duplessy en 1665⁴. Blaye était alors qualifié par Saint-Simon de *plus grand passage du royaume par mer et par terre*⁵ et le commerce y florissait.

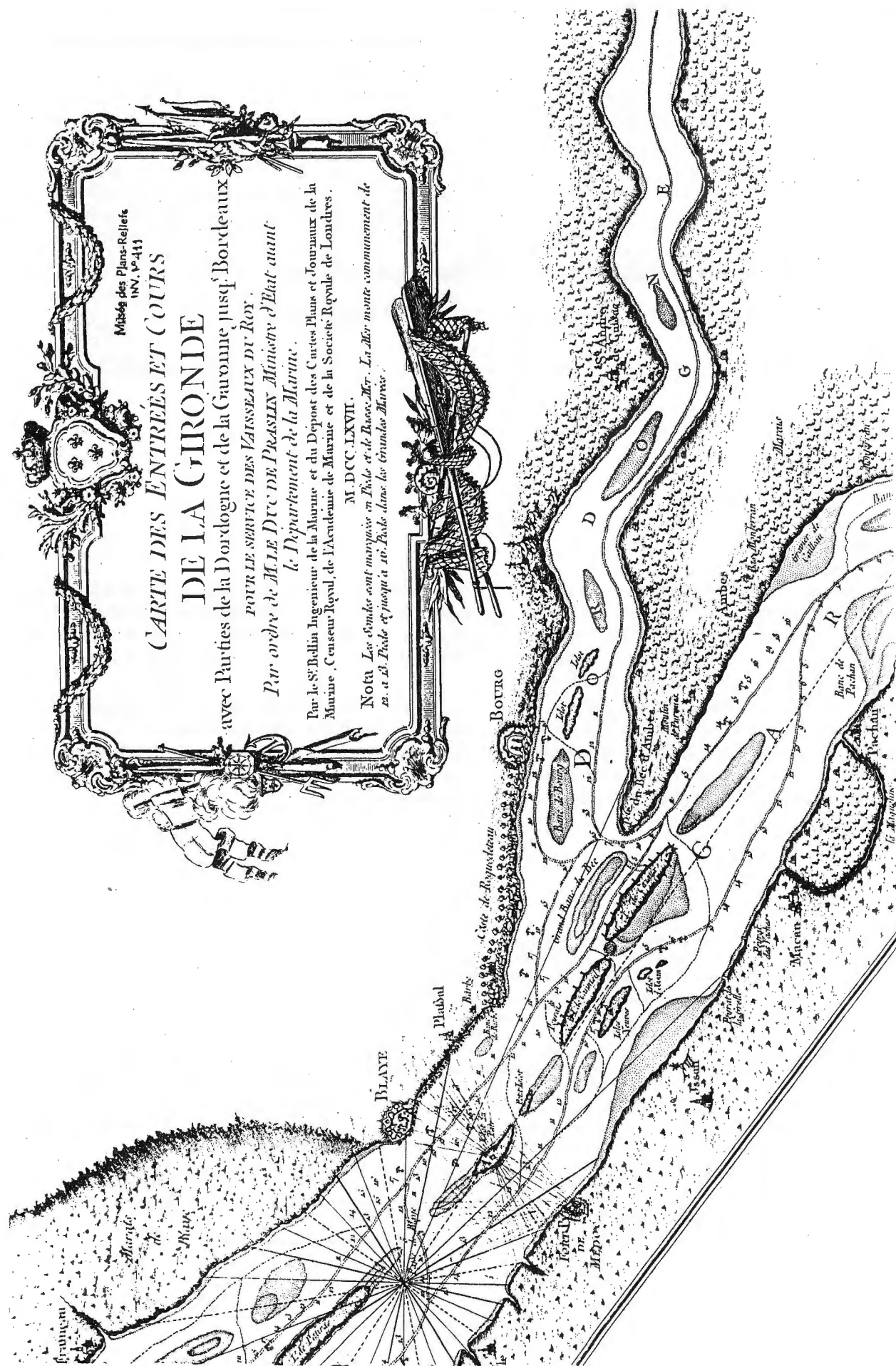
1. Bellemer (Abbé E.), *Histoire de la ville de Blaye*, nouv. éd., augmentée et enrichie d'illustr., préf. Charles Higounet, introd. de Johel Coutura, Paris, 1975, xxxiii-xxiv-749-29 p., p. xxxi. Coutura (Johel), «Les Saint-Simon en Blayais et Vitrezois», *Cah. Saint-Simon* n° 7, 1979, p. 3-9 ; «Claude de Rouvroy, premier duc de Saint-Simon», *Cah. Saint-Simon* n° 8, 1980, p. 75-87.

2. A Blaye, pendant la Fronde, la crainte de la montée des Espagnols était permanente. Par exemple cette lettre écrite par Claude de Saint-Simon au ministre La Vrillière le 25 janvier 1651 : *L'on m'a dit aujourd'hui que 12 vaisseaux anglais arrivaient au Passage pour joindre l'Espagnol et en vérité je suis fort persuadé que cette affaire passera la bagatelle et la raillerie, dieu veuille que je m'abuse, je continuerai mes soins et j'emploierai ce qui sera de moi pour témoigner ma passion du service de LL.MM.* Dans sa lettre au cardinal Mazarin, le 28 janvier 1654, Claude de Saint-Simon rappelle à nouveau qu'on y peut venir [à Blaye] en peu de temps de l'Angleterre et d'Espagne. Extraits de la *Correspondance de Claude de Saint-Simon* colligée et annotée par Johel Coutura, deuxième partie (1643-1654), A paraître.

3. Lettre de Claude de Saint-Simon au ministre La Vrillière, 20 janvier 1654 : *Le traité de paix qu'on dit être conclu entre l'Angleterre et la Hollande, ce qui m'oblige à redoubler mes soins pour la sûreté et conservation de cette place* ; dans une autre lettre à La Vrillière du 9 février 1654, Saint-Simon évoque la possibilité de voir arriver devant Blaye M. le Prince à la tête des forces d'Angleterre jointes à celles d'Espagne. *Op. cit.*

4. Sur Pierre Michel Duplessy, voir Sarthoulet-Massat (Madeleine), «Pierre Michel, sieur Duplessy, ingénieur et architecte ordinaire du Roy (1633-1693)», *B.M.S.A.B.* t. 74, 1983, p. 127-137. Et la lettre de l'intendant Pellot à Colbert, du 12 octobre 1665, publiée dans les *Arch. hist. Gironde*. Nous devons à Madame Sarthoulet-Massat l'identification de la maison de l'architecte à Blaye (à l'angle des rues Bellemer et Saint-Simon). Duplessy y est probablement l'architecte de la nouvelle église Saint-Romain, pour la partie édifiée au XVII^e siècle bien entendu.

5. Lettre de Claude de Saint-Simon à Colbert, du 15 novembre 1662, extraite de la *Correspondance de Claude de Saint-Simon*, *op. cit.*



Et cependant, la capture d'un bâtiment ennemi — espagnol — dans l'embouchure de la rivière en 1673 et plus encore la révolte des Bordelais en 1675 à propos de traite des marques de l'étain et du papier timbré fit de nouveau craindre les soulèvements d'autrefois. La cour s'inquiéta. Le roi renvoya Saint-Simon dans son gouvernement afin de veiller à la sûreté de sa place. Tout rentra dans l'ordre et sa majesté amnistia de nouveau les Bordelais en avril 1675 ⁶.

Plusieurs ingénieurs militaires vinrent à Blaye inspecter la place et proposer des travaux (casernes, poudrière, prison, courtines, etc.). Ce n'était, somme toute, que du racommodage, mais les tumultes de la Fronde s'éloignaient et chacun s'efforçait de les oublier.

Personne à la cour n'ignorait la position de Blaye ni son état de vétusté. Les ingénieurs militaires Lafon de Boisguérin des Houlières, puis François Ferry et Jean Curé de Montier se succédèrent dans la place jusqu'à la venue de Charles Thuillier qui y reçut Vauban et dirigea les travaux de construction de la nouvelle citadelle sous la responsabilité générale de François Ferry et des intendants Charles de Faucon de Ris (1678-1686) et Louis Bazin de Bezons (1686-1700).

Le projet Vauban : 1685

Vauban vint à Blaye un peu après les vendanges de 1685. Il inspectait les places de la côte atlantique, de Brest à Bayonne. Ce fut son unique voyage dans la cité des Rudel. Il inspecta les lieux en compagnie de François Ferry, leva des plans, et partit pour Bordeaux, d'où il écrivit au marquis de Seigneulay, le 5 novembre suivant, une longue lettre accompagnée de deux *desseins* et de plusieurs plans ⁷. Le futur maréchal donne en détail l'état de la fortification de Blaye, vieille et mal entretenue, propose différentes solutions pour la rendre efficace en cas d'attaque et de siège. Il en ressortira une place plus ramassée sur elle-même et légèrement orientée vers le nord, flanquée de quatre bastions et trois demi-lunes. Un projet plus vaste consistait à *faire ici une enceinte comme celle de Brest, à fort bon prix, le pays étant fort peuplé, le commerce assez bon*. Le projet de Blaye comportait également une possibilité qui ne fut pas exécutée : *il est encore possible de faire un*

petit port à Blaye, où l'on pourra tenir des brûlots mesme joignant le fort qui, appuyé de toutes ses batteries, donnerait bien à songer à ceux qui voudraient passer.

Le passage de la lettre de l'ingénieur en chef des fortifications qui nous intéresse le plus ici reste celui qui officialise le vieux projet de Claude de Saint-Simon d'implanter deux forts pour mieux dominer la circulation fluviale : *Comme l'importance de cette place qui peut être considérée comme maritime ne regarde pas moins Bordeaux que la sûreté de la cité, il me paraît être de conséquence de se rendre maître de la rivière autant que la position du lieu le peut permettre, mais ladite rivière ayant près d'une lieue de large et partout bonne passe sans que l'on puisse espérer de la changer, mon avis est de profiter des présents qu'elle nous fait, c'est-à-dire d'une petite île qui a commencé de se former depuis 15 à 16 ans qui peut avoir 4 à 500 toises de long, sur quelques 100 de large et d'y bâtir une batterie comme on l'a figurée sur la feuille A⁸ ; laquelle batterie verra sur les deux passes de 12 à 15 pièces de chaque côté avec une redoute à machicoulis au milieu pour la sûreté contre les insultes, ce qui sera assez bon quant à la passe d'entre l'île et la place où la rivière a 600 toises de large, mais comme elle ne serait pas suffisante pour pouvoir dominer sur l'autre bras qui en a du moins mille, on y propose un fort revêtu comme celui que vous verrez à la feuille B, moyennant quoi, on sera beaucoup plus maître de la rivière qu'on ne l'est. Mais avec tout celà, qui voudra passer de nuit passera, et de jour, je suis persuadé qu'une armée navale qui en aurait bien envie passerait encore, pourvu qu'elle eût vent et marée favorables. Cependant, il est certain que ces précautions ne laisserons pas de rendre ce passage beaucoup plus dangereux pour l'ennemi qu'il n'est présentement et qu'il y aura bien des conseils et des discours à tenir avant que d'en résoudre l'exécution... Le Roy verra mieux que qui que ce soit le parti qu'il y aura à prendre là-dessus et la carte ci-jointe vous fera voir la situation de ces forts et batteries par rapport à la place.*

Vauban n'était pas inconscient : le triptyque blayais procéderait davantage d'une œuvre de dissuasion que d'attaque ou de défense. Et aujourd'hui encore, lorsqu'on est accoudé sur le machicoulis de Fort-Pâté on se plaît à rêver d'un impossible combat.

6. Arch. diplomatiques, MD France 765, fol. 117 : *Amnistie pour la ville de Bordeaux et banlieue d'icelle*. Avril 1675.

7. Arch. du Génie, Art. 8, Blaye. Ces documents ont été exploités par : Peyroux (Bernard), «Un grand ensemble défensif aux XVII^e et XVIII^e siècles : la forteresse de Blaye, le Fort-Pâté et le Fort-Médoc», *Les Cahiers du Vitrezaïs*, numéro spécial, *La citadelle de Blaye*, 1978, p. 13-47. Et dans *Vauban à Blaye/1983, Catalogue de l'exposition de Blaye-Vincennes* rédigé par Johel Coutura, avant-propos de Michel Parent, *Les Cahiers du Vitrezaïs*, n° 43, 1983, 68 p., où est reproduite la lettre au marquis de Seigneuley, p. 12.

8. Cf. fig. 2, plan du premier projet de Fort-Pâté, p. 139.

Si les plans de Vauban ne nous sont pas parvenus, il n'en est pas de même des deux *desseins* qu'accompagnait la lettre ci-dessus⁹. Le paragraphe intitulé *Autres ouvrages communs aux deux desseins* y prévoit dans ses articles 50 et 51 la construction de Fort-Pâté et de Fort-Médoc. Le tout est daté de Blaye, le 30 octobre 1685 :

Art. 50, Comme la place n'est pas suffisante pour pouvoir s'assurer entièrement par elle-même de la rivière, en sorte que les vaisseaux n'y puissent passer sans sa permission s'il leur en prenait envie, il serait à propos de bâtir une bonne tour dans l'île qui a commencé à se former vis à vis depuis 15 ans en çà et de faire une batterie au pied, capable de 30 pièces de canon, lui donnant la figure d'une ovale, et vue également des deux côtés de la rivière. Il sera nécessaire de la piloter entièrement et de revêtir tout ce que l'on y fera. Cette île qui s'est formée à 600 toises de la place couvre encore à toutes les vives eaux et comme elle n'est composée que de vases et de sables, on peut de là s'imaginer quelle peut être la solidité de son fond.

Art. 51, L'autre bras ayant du moins 1 000 toises sur 4 brasses et demi de profondeur en basse mer et par conséquent de la passe et de la longueur tout autant qu'il en faut pour pouvoir monter et descendre malgré cette batterie, il est encore nécessaire d'avoir un fort sur l'autre bord de l'eau avec une batterie qui fasse front sur le travers de la rivière vis-à-vis de cette île et qui puisse à même temps se garder par lui-même contre les attaques de la terre, c'est pourquoi le tracer et figurer comme il est marqué à son plan et en observer tous les alignements, ouvertures d'angles et mesures, le très bien piloter, revêtir et terrasser et lui faire un petit chemin couvert palissadé et un avant-fossé avec des bâtardeaux et petites écluses, un réduit devant sa porte et une maison pour le commandant, un aide-major et des canonniers, des casernes pour 200 hommes, un magasin à poudre assez ouvert pour les armements des pièces, une grande porte du côté de la terre, avec ses ponts et une poterne du côté de la mer, des corps de garde, guérites, latrines, un puits et généralement tout ce qui peut

convenir à une forteresse qui doit attendre toute sa défense d'elle-même. Ce fort demandera une petite garnison en son particulier et un gros détachement de la place relevé tous les huit jours. Au reste, s'il arrivait un siège à Blaye, ce serait par cette pièce que l'on commencerait pour d'autant mieux fermer la mer et les secours qui en pourraient venir. Le plan et profil qu'on en donnera achèveront d'en expliquer la construction.

Ainsi, le projet de Blaye défini par Vauban — et, n'en doutons pas, fortement inspiré par le duc de Saint-Simon — fut envoyé à Louvois le 5 novembre 1651. Le ministre le reçut, s'étonna de l'ampleur des travaux (il n'avait pas vu la place depuis 1660), et préféra attendre le retour de l'ingénieur à la cour pour en parler au Roi : *J'ai vu les nouveaux projets que vous avez faits sur Blaye et sur le château Trompette, mais comme les premiers me paraissent importants, j'attendrai que vous soyez ici pour les examiner avec vous, avec tous les autres projets que vous m'avez déjà adressés, dont je rendrai compte ensuite à Sa Majesté*¹⁰.

Le projet de remodelage de la citadelle de Blaye fut accepté au début de 1686, les travaux commencèrent dès le printemps et se poursuivirent très fortement durant deux saisons, puis, plus modestement, durant les deux suivantes, en sorte que le tout était achevé à la fin de 1689, même si on note une dépense « ordinaire » régulière dans les années qui suivirent.

Il était temps de penser aux travaux complémentaires et notamment de fortifier l'île vis-à-vis. Le maréchal de Lorges inspecta la région au début de 1689. Le 15 mars, il écrivait à Louvois : *Pour l'isle qui est vis-à-vis [Blaye], elle est assez grande et elle est à 800 toises du château et à 1 000 du Médoc. Je ne vois pas qu'une redoute qu'on y ferait puisse beaucoup servir puisqu'un ennemi s'en rendrait aisément le maître, pouvant mettre pied à terre partout dans ladite isle*¹¹.

Entre le 15 mars et le 18 avril 1689, le maréchal de Lorges a dû se faire expliquer¹² la nécessité de faire

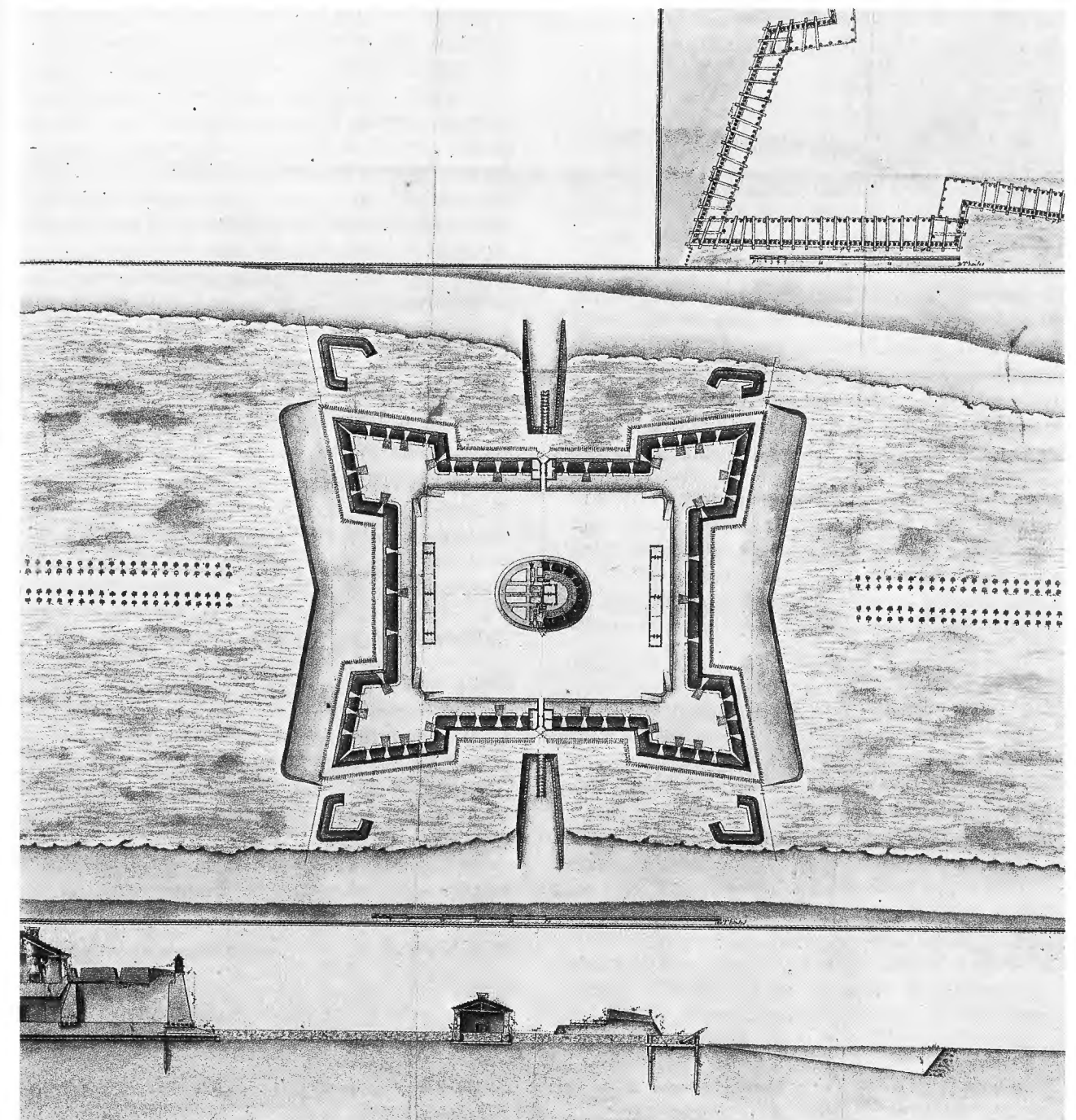


Fig. 2. — Plan du premier projet de Fort-Pâté.

Document aimablement confié par la S.A.V.B. Cliché J.-M. Arnaud, Musée d'Aquitaine.

On y voit une batterie ovoïde flanquée de casernement et protégée par quatre bastions et contre-escarpes percées de deux portes.

Des petits ouvrages extérieurs individuels viennent accompagner le tout.

Le plan de la batterie a été conservé pour le projet définitivement adopté, mais il diffère considérablement de celui qui fut construit ; le grillage de soubassement est simple, il sera construit en double ;

le bord du fossé bastionné est hérissé de pieux pointus, procédé qui sera totalement abandonné ;

le pilotage de bois le sera également au profit de la structure du double grillage superposé.

9. Publiés dans le catalogue de l'exposition *Vauban à Blaye* 1983, op. cit., p. 14-20 : *Projet de M. de Vauban. 1685. Blaye*.

10. 30 novembre 1685. Bibl. du Génie, In-fol. 205, XV, fol. 225 v°. Toute la correspondance intéressant le tryptique blayais a été publiée dans Coutura (Johel), « Quelques notes nouvelles pour servir à l'histoire de la citadelle de Blaye, de Fort-Pâté et de Fort-Médoc », *Les Cahiers du Vitreais*, n° 46, novembre 1983, p. 135-150. Voir également : Coutura (Johel), « Etat des plans de la citadelle de Blaye, du Fort-Pâté et du Fort-Médoc », *Les Cahiers du Vitreais*, n° 45, août 1983, p. 107-131.

11. S.H.A.T., A/1 903, fol. 187.

12. Guy de Durfort de Lorges (1630-1702), maréchal de France, commandant en Guyenne avec les honneurs de gouverneur, dès 1689, père de Marie-Gabrielle (1678-1743) qui épousa, en 1695, Louis de Saint-Simon (1675-1755), le mémorialiste, fils du gouverneur de Blaye. Sur l'alliance Saint-Simon-Durfort de Lorges, voir Boislisle, *Mémoires de Saint-Simon*, t. 1, p. 27, n. 1. Et surtout Formel (F.), *Alliances et généalogie à la cour du grand roi : le souci généalogique chez Saint-Simon*, Paris, 1983-1984, 2 vol., t. 1, p. 825 et s.

construire Fort-Pâté et Fort-Médoc, puisque dans une lettre suivante à Louvois il changeait radicalement d'avis et ces deux forts devenaient indispensables :

*Achever le projet de M. de Vauban pour être toujours maître de la rivière depuis Blaye ici [Bordeaux] en faisant une bonne place du côté de Médoc et un bon fort dans l'isle devant Blaye, car si l'on ne fait pas ces deux choses, je crois qu'il est difficile d'empêcher une armée navale de passer devant Blaye, y ayant tout au moins 800 toises de passage de Blaye à ladite isle. Il est vrai qu'il y a bien des endroits où les gros vaisseaux ne peuvent pas passer partout et qu'il faut qu'il suive le grand chenal, mais pour les barques et les petits vaisseaux ils passent presque partout et s'éloignent extrêmement de Blaye, ainsi, des gens maîtres de la mer et qui auraient assez de troupes pour mettre pied à terre viendraient jusqu'à Bordeaux de cette manière en laissant leurs gros vaisseaux au-dessous de Blaye, quand même le passage du côté du Médoc sera bouché par les vaisseaux que l'on y veut faire couler à fond*¹³.

Je crois, Monsieur, que Sa Majesté verra bien aisément l'importance du dessein de M. de Vauban, puisque cela étant fait, je crois la Guyenne et tous ces pays-ci hors d'état que ses ennemis y puisse rien entreprendre ayant Bayonne achevé, Blaye et les places que je propose faites avec La Rochelle fortifiée, car par le moyen de la place du côté du Médoc et l'isle de Blaye accommodée, les ennemis ne peuvent remonter d'aucun côté plus haut dans la rivière que Blaye. Ainsi, pour venir à Bordeaux, il faut qu'ils mettent pied à terre à 8 ou 9 grandes lieues de Gascogne, qu'ils ne trouvent d'autre pays que des landes et des vignes et qu'ils laissent derrière eux une grosse place, car pour le pays qui est le long de la rivière, où il y a de l'herbe, il n'y a rien de plus aisé que de la faire manger et de ruiner toutes ces herbes, ainsi, par ce moyen-là, Bordeaux serait en grande sûreté et toutes les espérances des nouveaux convertis évanouies, ce qui assurerait tout le dedans de la France où sont les grands nombres des nouveaux convertis.

13. S.H.A.T., A/1 904, fol. 69. Il est curieux de retrouver en 1689 le projet de Saint-Simon développé pendant la Fronde, de couler des bateaux remplis de ciment dans la passe du Médoc. L'ingénieur Augier n'est pas favorable à cette solution et croit que si on les enfonce, l'île [du Pâté] pourrait être emportée qui n'est formée que depuis 35 ans parce que la rive trouvant de la résistance dans le canal, elle se jetterait du côté où il y a le plus grand courant dans le canal qui est auprès de l'île. J'examinerai encore demain tout cela avec lui et en vous mandant ce que l'on propose à faire à cette île (Bazin de Bezons à Louvois, 5 mai 1689, S.H.A.T., A/1 904, fol. 137).

14. 21 avril 1689. S.H.A.T., A/1 904, fol. 83.

15. Sur la construction de Fort-Médoc, voir Coutura (Johel), «La construction de Fort-Médoc», *R.H.B.*, 1983-1984, p. 33-41 et «Fort-Médoc, fort inutile», *Actes du 41ème congrès de la F.H.S.O.*, Bordeaux, 1989, p. 289-295.

16. S.H.A.T., A/1 904, fol. 137. Lettre de Bazin de Bezons à Louvois. Blaye, 5 mai 1689.

17. S.H.A.T., A/1 904, fol. 143. Lettre de Bazin de Bezons à Louvois. 7 mai 1689.

Ce discours politique destiné à sauvegarder un calme rendu précaire depuis la révocation de l'Edit de Nantes, quelques années plus tôt, retint l'attention de la cour. Trois jours plus tard, le maréchal de Lorges, malgré une fièvre qu'il traitait au quinquina, relançait de nouveau le ministère de la guerre : *Je crois que vous avez bien pensé la même chose que moi sur la proposition que je vous ai faite de fortifier cet été l'isle de Blaye et faire une place du côté du Médoc, qui est que ces deux places-là rendront Blaye imprenable*¹⁴. On lit en marge du document conservé au Service historique de l'armée de terre, à Vincennes, cette phrase qui ordonne clairement la pensée de Louis XIV : *Le Roy a donné ordre que l'on fît une fortification dans l'isle de Blaye, mais l'on n'a pas cru qu'il convient de fortifier le côté du Médoc*¹⁵.

L'ébauche d'un premier plan : 1689

L'opération Fort-Pâté était lancée. Dès le 6 mai, l'intendant Bazin de Bezons se rendait sur l'île : *Je dois aller demain avec l'ingénieur [Augier] visiter de nouveau l'île qui est vis-à-vis de cette place afin de lui faire dresser les devis d'une batterie avec un fort que l'on propose d'y faire. Je vous manderai quand on enverra le devis la manière dont on propose de faire cette batterie*¹⁶.

Dès son retour à Bordeaux, l'intendant s'empressa d'envoyer un compte rendu de sa visite sur l'île au ministre de la Guerre : *J'en revins hier au soir ici, de Blaye, et je visitai le matin l'isle vis-à-vis ladite ville. J'en trouve le terrain très mauvais pour faire une redoute et une batterie, n'y ayant rien de solide. M. Augier, qui est l'ingénieur, croit cependant que cela se peut faire et doit dresser un devis. J'attends qu'il soit afin de pouvoir vous mander la manière dont il prétend le construire. Mais en visitant cette isle, j'ai remarqué que tout le côté qui regarde le Médoc se mangeait*¹⁷.

L'ingénieur militaire qui travailla le premier au projet de Fort-Pâté, Jean-Baptiste Augier, nous est connu depuis les travaux d'Anne Blanchard¹⁸. Issu d'une famille bordelaise comprenant beaucoup de protestants, il était depuis 1672 ingénieur ordinaire au département de la Marine. Il travailla à Saint-Martin de Ré en 1681, à Bayonne en 1683, à Blaye dès 1686, pour Fort-Pâté en 1689 et à Fort-Médoc en 1691. Ingénieur en chef des forts et château de Bordeaux, on ne connaît pas son assimilation militaire. Il fit les devis des réparations de l'église Saint-Seurin de Bordeaux en février 1699. Jean-Baptiste Augier épousa Marie-Angélique de Ségur le 29 août 1701. Leur fille Anne-Marie épousa Ambroise d'Hostein à Bordeaux, le 1er juillet 1728. Il mourut à Bordeaux le 9 décembre 1717.

En un peu plus d'une semaine, l'ingénieur Augier mit au point deux projets pour fortifier l'île vis-à-vis de Blaye. Ils ne nous ont pas été conservés, mais nous sont connus grâce à une lettre écrite par l'intendant Bazin de Bezons à Louvois le 17 mai 1689¹⁹ : *M. Augier a dressé deux projets pour la batterie à faire dans l'île vis-à-vis de Blaye, par l'un il propose de faire la batterie de terre revêtue d'un simple gazon assis sur le niveau du terrain qui est de la vase comprimée, la bien faire palisser sur pied sur la berme et un fossé tout autour et de faire la redoute dans le milieu de laquelle sera de maçonnerie sur un simple grillage, cette batterie doit être en manière d'ovale percée de 30 pièces de canon, M. de Vauban avait projeté de la faire de cette manière à la réserve qu'il voulait faire la batterie de maçonnerie. Je crois que le terrain de la manière dont il est ne pouvait pas soutenir un ouvrage de cette qualité à moins qu'on enfonce une très grande quantité de pilotes pour aller jusque sur le ferme. Il faudrait que ces pilotes fussent d'une prodigieuse hauteur parce que j'ai vu enfoncer un baton de deux toises et demies sans trouver rien de solide. Je ne sais même si on trouverait des pilotes de la hauteur qu'il faudrait dans ce pays ici où il n'y a pas beaucoup de bois, c'est la raison pour laquelle je serais assez du sentiment que l'on fît la batterie de terre revêtue de gazon.*

L'autre proposition est de faire 2 petites batteries percées chacune de 7 pièces de canon, elles seront de terre de

*même que la première avec des communications pour aller à la redoute qui serait au centre, laquelle serait construite de maçonnerie sur un simple grillage. L'île a près de 100 toises de large dans l'endroit où l'on doit faire la batterie, je croirais que la première proposition est la meilleure, parce que je suis persuadé dès qu'on fait une batterie dans cette île qu'il la faut percer pour beaucoup de pièces de canon mais je crois que la dépense qui se fera dans l'île pour une batterie demande en même temps que l'on fasse une place en Médoc*²⁰.

Les deux projets de l'ingénieur Augier n'ont pas été conservés par les Archives du Génie. Ils n'étaient pas en harmonie avec le dessein de Vauban qui prévoyait l'édification d'une bonne tour avec une batterie au pied, en avait prévu le pilotage et surtout le revêtement de pierre.

Immédiatement rendu caduc, le projet fut remplacé par le second projet Ferry (fig. 2). Ce dernier plan était plus conforme au projet de Vauban, mais parfaitement irréalizable sur un sol aussi faible, voire mouvant, que celui d'une île faite de vase comprimée et aux flancs battus par le fort courant. Sans attendre l'acceptation définitive du plan de ce qui allait être construit dans l'île, un premier tracé en avait été élaboré sur place dès le 3 juin 1689²¹. Ç'avait été un peu hâtif et le piquetage dut être arraché et reposé aux dépens de l'entrepreneur, l'année suivante²². En réalité, le projet définitif ne fut agréé par le roi que le 10 décembre 1690 (fig. 3). Il est certainement l'œuvre de François Ferry. Ce plan recevra quelques modifications, notamment la porte sera modifiée et mise en bout plutôt que sur un flanc qui le fragilisait.

On peut dire que l'artisan de Fort-Pâté est bien François Ferry. Né à Paris en 1649 dans le milieu de la bourgeoisie parisienne. Ingénieur ordinaire au département de Colbert vers 1669, affecté en Picardie (1671), conseiller du roi, trésorier des fortifications de Champagne (1671), ingénieur en premier en Aunis (1680), ingénieur général des provinces et côtes du Poitou, Saintonge, Aunis, Guyenne et Béarn avant 1690, directeur des ponts, chaussées, bâtiments publics et navigation des généralités de Bordeaux et de Montauban, il participa à la fortification des Cévennes et du Vivarais en 1687. Il était en Dauphiné en 1696 et fit au

18. Blanchard (Anne), *Dictionnaire des ingénieurs militaires (1691-1791)*, Montpellier, 1981, in-8°, 786 p., qui donne toutes ses sources.

19. S.H.A.T., A/1 904, fol. 171. 17 mai 1689.

20. Dans sa lettre du 31 mai 1689, Bazin de Bezons dit à Louvois : *J'apprends que Sa Majesté a résolu de faire faire le fort en Médoc*. S.H.A.T., A/1 904, fol. 228.

21. S.H.A.T., A/1 1115, fol. 50.

22. Cf. Annexe 1. Copie de la lettre écrite par M. de Vauban sur le projet de fort ordonné dans l'île de Blaye.

moins une campagne des Pays-Bas en 1697. Anobli par lettres de février 1683, chevalier de Saint-Lazare (1685), chevalier de Saint-Louis (1700). Célibataire, il mourut en activité à La Rochelle le 12 septembre 1701.

On lui doit de nombreux travaux, tels que la citadelle de Bayonne (1680), l'arsenal de Rochefort (1683), des murailles et porte à La Rochelle (1689), le château d'Oléron, Fort-Chapus, l'aménagement du port de Bayonne (1693), de la digue de l'Adour (1697), à la citadelle de Nîmes. Il travailla à Blaye, Fort-Pâté et Fort-Médoc²³.

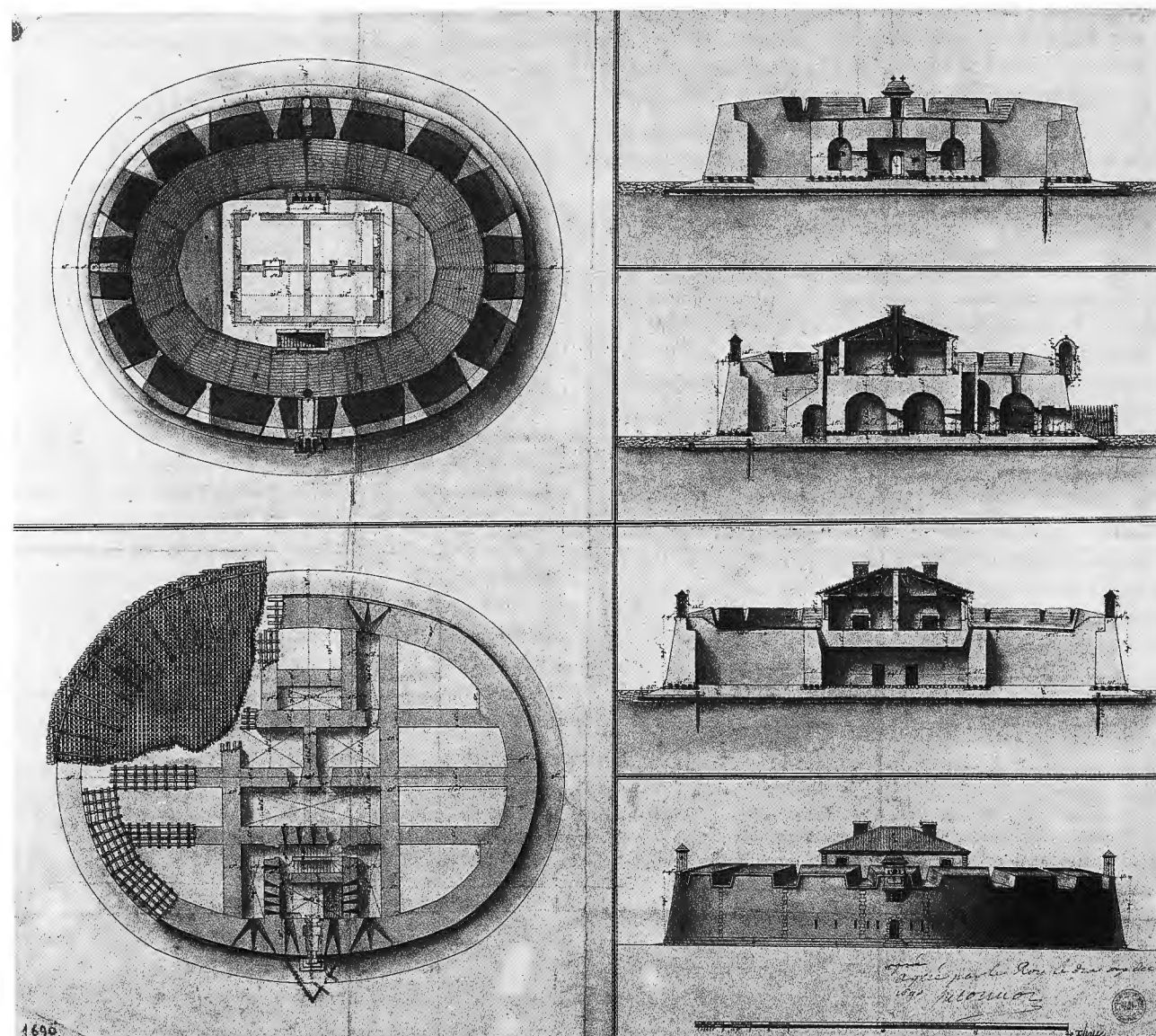
L'édification du Pâté : 1690-1693

François Ferry était un farouche partisan du tryptique et il voyait sans doute avec quelque peine le projet de Fort-Pâté faire long feu, d'autant que les travaux avaient traîné en 1689, une forte marée avait même *passé par dessus*²⁴ au début d'octobre. Il changea ses plans et s'obligea à faire *une digue tout le tour*²⁵. Le roi n'avait toujours pas donné son accord définitif pour la construction de Fort-Pâté, même s'il avait autorisé une dépense de 27 000 l. pour

23. Blanchard (Anne), *Dictionnaire*, p. 281-282, et *Les ingénieurs du Roy, de Louis XIV à Louis XVI. Etude du corps des fortifications*, Montpellier, 1979, 635 p.

24. S.H.A.T., A/1 906, fol. 107.

25. S.H.A.T., A/1 906, fol. 124.



l'entreprise des premiers travaux²⁶. On peut penser qu'il s'agit essentiellement d'ouvrages de *fondation*, comme le laisse entendre le marché conclu par l'architecte Duplessy, dès le mois de février 1691.

La présence d'un ingénieur militaire sur les chantiers impliquait celle d'un architecte. L'un concevait le projet, l'autre l'exécutait, le réalisait. Le tout sous la surveillance étroite de l'intendant et du gouverneur militaire de la province, en relation directe avec le ministre de la guerre, l'intendant des bâtiments et le contrôle général des finances du royaume²⁷.

26. Bibl. du Génie, Fol. 125, XVIII, fol. 60.

27. L'ingénieur-général militaire était François Ferry. Sous sa direction furent successivement employés : Charles Thuillier, Jean-Baptiste Augier, et surtout Pierre Jablier. L'architecte civil était Duplessy ; l'intendant Louis Bazin de Bezons (1686-1700), le maréchal de Loges faisant fonction de gouverneur militaire dès 1689. Claude de Saint-Simon fut gouverneur de Blaye [plus Fort-Pâté et Fort-Médoc qui en dépendaient] jusqu'à sa mort en 1693.

28. Sarthoulet-Massat (Madeleine), *op. cit.*

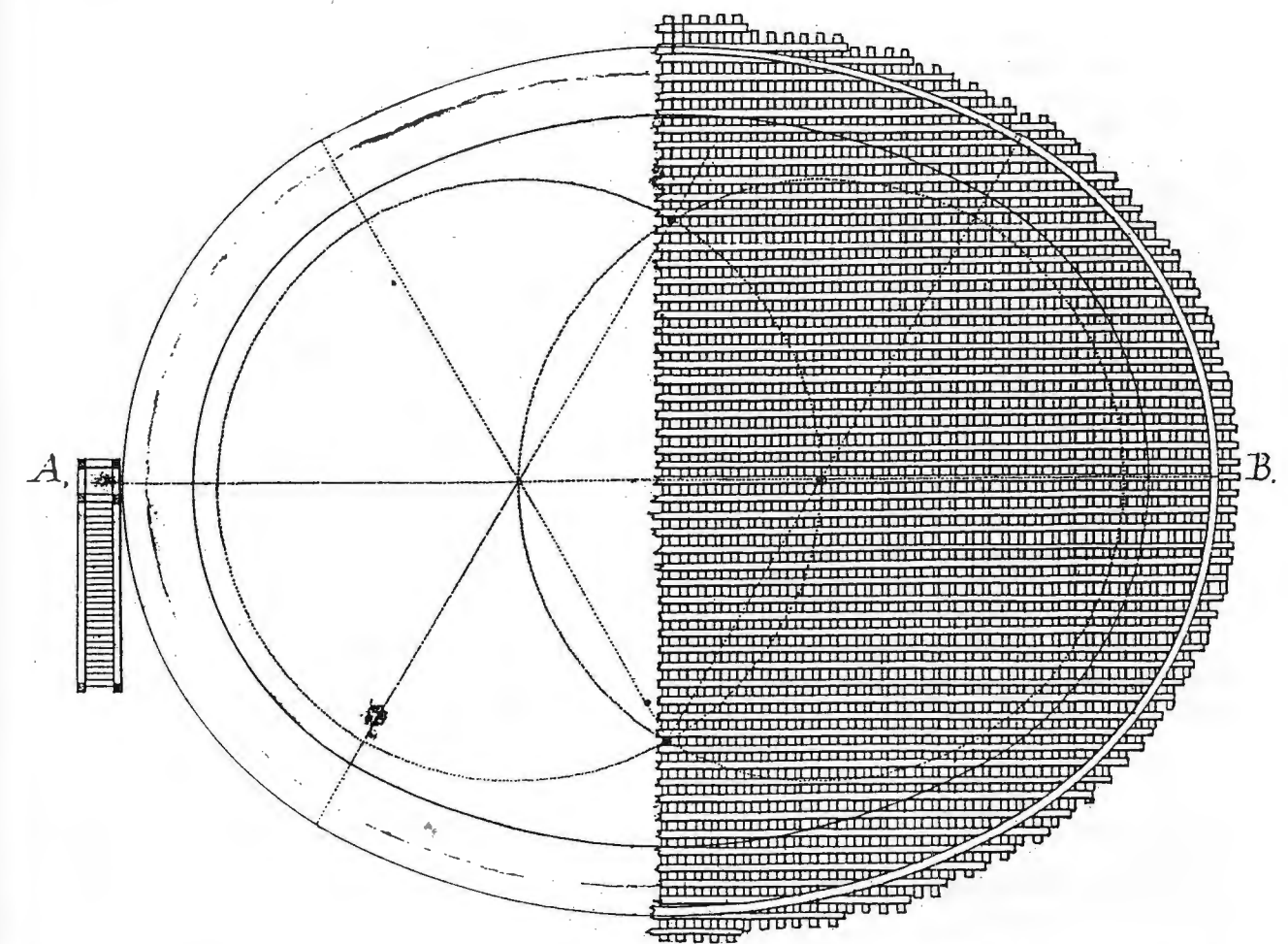


Fig. 3. — Plan agréé par le Roy le 10 décembre 1690.
On note quelques modifications faites lors de son édification :
par exemple, la porte est en bout au lieu d'être sur un flanc.
Document conservé par la S.A.V.B. Cliché J.-M. Arnaud, Musée d'Aquitaine.

Fig. 4. — «Grillage» en bois du soubassement de Fort-Pâté.
Cliché Musée des Plans en reliefs.

de Saint-Simon), Françoisen 1669, etc. Ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de travailler fort activement aux fortifications de Bordeaux, dont il fut qualifié par la suite *ingénieur des travaux et fortifications*.

Dès la fin de 1690 les appels d'offre purent être lancés pour l'achat du matériau et l'exécution de la tour. Le principe même du bâtiment était son établissement sur un vaste grillage de bois qui devait équilibrer les masses afin que le tout ne s'enfoncé *jusqu'au centre de la terre*. Ce grillage est en pin ainsi qu'en témoigne le contrat passé devant notaire le 8 février 1691²⁹ :

Devis des ouvrages de charpenterie à faire pour la construction des fondements d'une tour en lisle de blaye en 1691.

La charpenterie consistera en un grillage de bois de pin posé de niveau sur la face de l'île à l'endroit qui est tracé et piqueté à cest effet qui regnera sur tout l'étendue de lad. tour sans interruption pour servir de fondement à la baze générale de massonnerie.

Ces bois seront de neuf pouces réduits d'épaisseur escarris et entaillés de moitié de leur épaisseur les unes les autres en sorte que les traversines n'exédant pas les longueraines, lesd. entailles seront espacées justes de deux pieds de millieu en milieu, en sorte que les chambres du grillage restent de quinze pouces en quarré et à chascunes desd. entailles sera mise une cheville de bois qui traversera toute l'épaisseur de la grille, mais les extrémités des pièces on chevillera les joints qui les assembleront avecq chevilles de fer de dix pouces de long[ueu]r sur neuf lignes en quarré endentée, comme il est porté au dessaing.

Ledit grillage sera réitéré en sorte qu'il y en ayt deux l'un sur l'autre de pareille figure et grandeur dont les bois seront posez, scavoir les longueraines sur les longueraines et les traversines sur les traversines, avecq la précaution de ne pas faire rencontrer les joints ou les bouts des pièces vis à vis ceux du grillage de dessous, dont les entailles seront chevillées de mesme et dont les extrémités seront aussy chevillées de fer quarréz et endentéz qui traverseront les deux grilles ensemble, et auront vingt pouces de longueur audessus de ces grillages on établira une sablier ou solle courante souz le parement laquelle sera de bois de

chesne, aura dix pouces en tout de hauteur et douze pouce franc de largeur en suivant la courbure de la circonférence de l'ovale.

Ladite sablier sera retenu par des tirans de huit et neuf pouces de grosseur mis sur le plat de vingt-deux pieds de longueur auxquels elle sera chevillez et assemblez comme il est marqué au profil, et sera encore retenu dans les intervalles des tirans par des chevilles de fer de trante pouces de longueur qui traverseront toutes les grilles comme aussy lesd. tirans seront retenus par leur autre extrémité aux testes des pilots ou ils seront entailléz et chevillez par le costé avecq chevilles de fer.

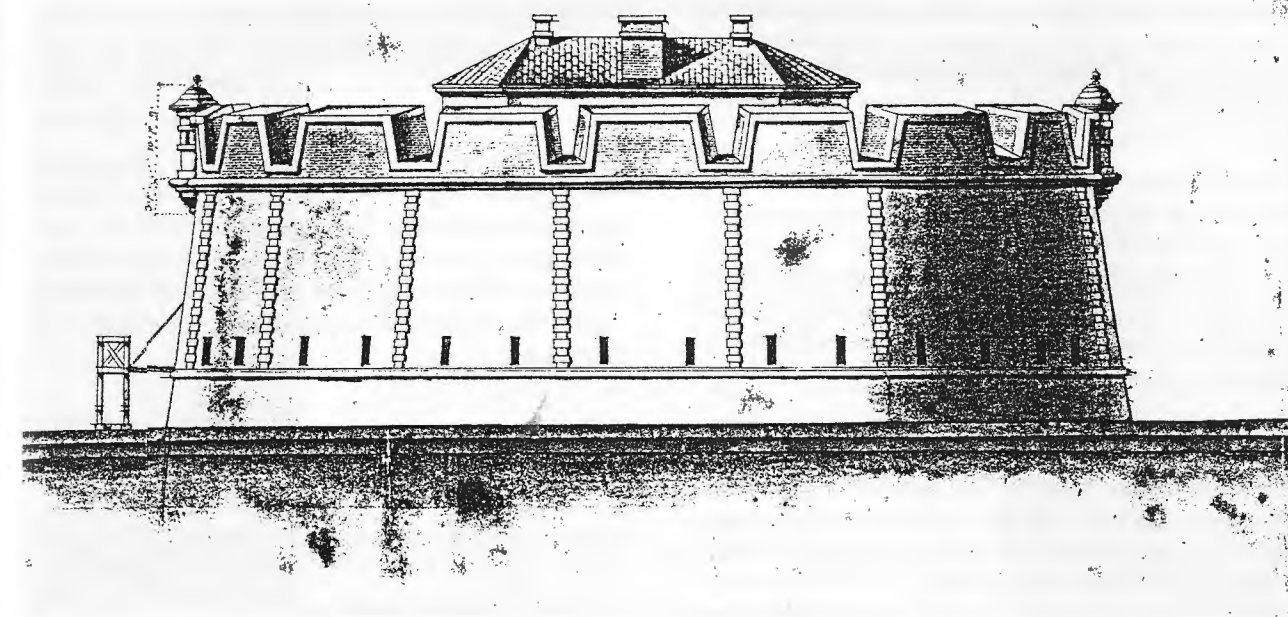
Les pilots qui serviront à retenir lesd. tirans se prendront du nombre de ceux qui sont déjà plantéz pour le premier dessain que l'entrepreneur arrachera et reposera à ses despans moyennant quoy ils seront comptés comme bois neuf de pris général des bois de pin dont il sera comman[dé] en déduisant la moitié de la quantité solide qu'ils contiendront. Tout le surplus desd. pilots entièrement plantéz seront retiréz de mesme et aux mesmes conditions et seront remis en oeuvre à former les débarquements qui doibvent servir à la bort de l'isle et à la réception des matériaux ; on emploira aussy auxdits débarquements les bois qui s'y trouveront propres provenant du grillage du corps de garde et de la machine dud. pavillon ausdites conditions de la déduction de la moitié du toisé.

Un contrat d'association fut passé entre Pierre Michel sieur Duplessy, adjudicataire général des ouvrages à faire la présente année à la tour de l'île de Blaye, demeurant audit Bordeaux, rue et paroisse Saint-Projet. Lequel a volontairement par ces présentes associé avec lui sieur Jean Chaigneau, maître charpentier de cette ville, y demeurant rue Sainte-Croix, paroisse Saint-Michel, présent et acceptant pour un tiers aux ouvrages de charpenterie mentionnés au devis dont l'extrait est cy-dessus. Les deux parties étaient solidaires des profits et des pertes qu'il y aura ausdits ouvrages. La société fut définitivement soldée le 16 septembre 1692, après que les travaux eussent été terminés et l'ensemble des comptes apurés. François Ferry avait constaté la finition du travail et le parfait état du double grillage le 14 novembre 1691³⁰.

29. A.D.Gir., 3 E 4065. Document aimablement signalé par Mme Sarthoulet-Massat que nous tenons à remercier bien sincèrement. Nous devons à M. Philippe Roudié, professeur à l'Université Bordeaux III (Géographie), d'avoir compris pourquoi le grillage est en bois de pin et non de chêne qui nous semblait plus résistant. M. Roudié nous a montré un extrait de l'ouvrage d'A. d'Armailhacq, *De la culture des vignes ... dans le Médoc*, Bordeaux, 3ème éd., 1867, p. 298 : Pour les aqueducs de drainage en bois, on fait des coulisses en faissines de bois de chêne, mais elles n'ont qu'une durée assez restreinte. Celles en bois de pin sont bien meilleures, le pin maritime si commun dans tout le Médoc, où il a une très faible valeur, a la propriété de ne jamais se pourrir quand il est dans l'eau ou dans une terre fraîche.

30. Note marginale du contrat du 8 février 1691.

Elevation de la Tour Veüe par le long côté.



TOUR VIS-A-VIS BLAYE,
1764.

Profil de la Tour, pris sur la ligne du plan A.B, du grand diamètre.

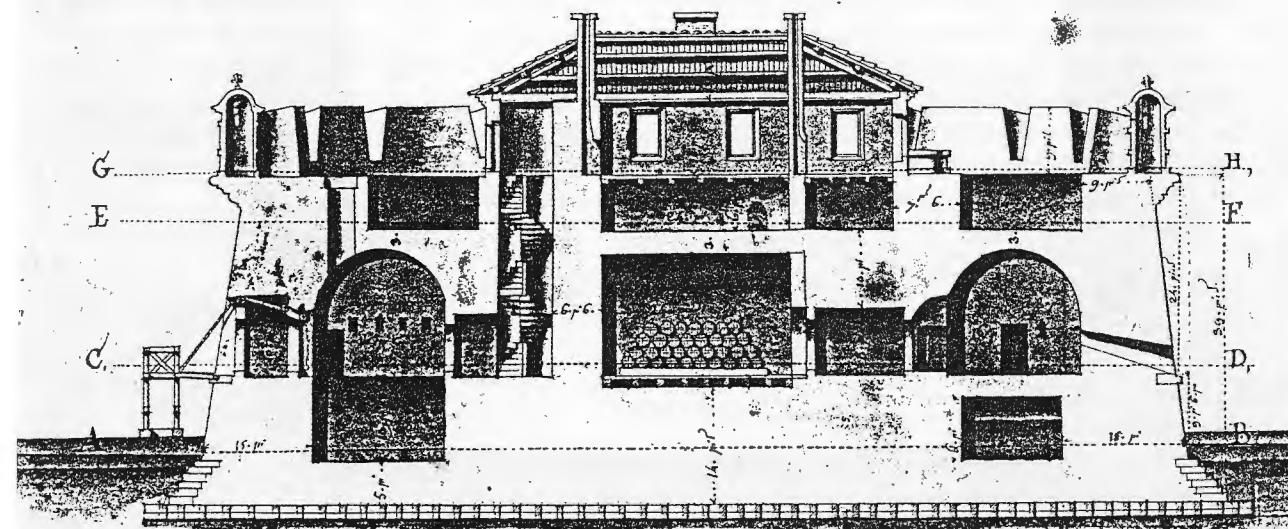


Fig. 5 et 6. — Clichés Musée des Plans en reliefs.

La fabrication de ce grillage avait été menée de main de maître. Déjà en juin 1691, Pierre Jablier³¹, dans une lettre à Louvois, décrit ainsi l'avancement des travaux : *Je prendrai la liberté de vous dire aussi, Monseigneur, que je travaille à faire finir le second grillage pour la tour de l'île devant Blaye avec force et j'espère qu'il sera fait dans peu ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander et aussitôt qu'il sera posé, la maçonnerie ira fort vite, les matériaux étant sur les lieux.*

La pose du double grillage, terminée en novembre 1691, les travaux de maçonnerie ont pu commencer. Vauban en donna un précieux détail dans sa lettre à Ferry³². Assuré de rien quant à la solidité du fond et pour éviter que la *pièce ne s'enfonce jusqu'au centre de la terre*, la pierre dut être posée en sorte que l'esgalité des poids y soit maintenue le plus qu'il sera possible.

Un document, sans doute établi par Charles-Joseph Franquet de Chaville, ingénieur militaire en poste à Blaye en 1764 nous montre bien³³, l'état définitif de Fort-Pâté. Nous savons que les travaux de maçonnerie ont duré quatre années si on en juge par les ordres de paiement : 27 000 l. en 1690, 47 000 l. en 1691, 40 000 l. en 1692 et 39 600 l. en 1693. Après cette date la dépense ne passe jamais les frais normaux de fonctionnement, autour de 2 à 3 000 l., pour retomber à 400 l. en 1709³⁴.

On sait que vers 1705, la tour s'est enfoncée dans la terre d'environ 9 pieds au dessous du rez-de-chaussée de la prairie de l'île sans qu'il se soit fait aucune fraction dans tout l'ouvrage³⁵. Examinons la coupe du plan de 1764. On y distingue bien l'enfoncement de l'ouvrage dans la terre. Ce qui rendit inutilisable les 32 percées destinées à protéger l'abord immédiat du fort en réduisant la hauteur de vue et la portée des fusils. Le plan du rez-de-chaussée nous montre bien le pont dormant et le pont-levis en bois, ensemble qui fut reconstruit en pierre et doté d'un mécanisme en fer au XIXe siècle. On accède au fort par un sas protégé par six ouvertures³⁶. Sous la voûte ovoïde circulaire on a ménagé

trois citernes pour recueillir les eaux de pluie. L'une d'elles, à l'entrée de la poudrière, située au cœur même de l'édifice alimente deux puits en terrasse, dont l'un est ouvert au rez-de-chaussée, ce qui donne un très beau jeu stéréotomique.

Par un escalier, on accède sur le toit, où un pavillon de trois pièces abritait une petite garnison. Une frise de machicoulis protège la partie haute, avec 16 ouvertures et 2 échauquettes, l'une ronde, en aval, et l'autre carrée, en amont.

Le Fort-Pâté ainsi terminé fut occupé par un détachement de la garnison de Blaye. Il coula une vie paisible et ne subit pas de grands changements depuis la fin du XVIIe siècle. Il est resté un très bel élément d'architecture militaire, œuvre de l'action conjuguée de Vauban et de François Ferry, l'un mettant son industrie au service de l'imagination de l'autre...

La conservation de l'île : 1708

Les travaux de Fort-Pâté n'étaient pas terminés pour autant. L'ingénieur militaire Martin de Fénis de Tourondel, arrivé à Blaye en 1708, constata immédiatement que l'île se diminuait depuis plusieurs années considérablement, et les remarques se sont faites depuis un an les marées ont emporté le terrain sur les bords de la largeur de 5 toises et les rejette sur la partie inférieure³⁷.

Sur le plan qu'il lève le 28 août 1709, l'île a encore rétréci par rapport à 1692 et 1708. Il en va de même sur tous les plans levés par Tourondel jusqu'en 1720. L'île a perdu la moitié de sa superficie³⁸.

Il semble que l'éperon et l'armature de bois croisés qui protègent la terre de l'affouillement des marées aient été construits entre 1726 et 1730. S'ils procèdent de la volonté et des plans de Tourondel, ils ne sont probablement pas son œuvre, sans toutefois que nous puissions attribuer aujourd'hui la paternité de cette entreprise extraordinaire à l'un ou à l'autre de ses successeurs.

31. S.H.A.T., A/1 1108, fol. 231.

32. 4 mars 1691, publiée en annexe 1.

33. Musée des Plans en relief. Plans, profil et élévation de la tour vis-à-vis Blaye, pour servir au projet de l'année 1764.

34. Bibl. du Génie, In-fol. 206, t. 4 à 6.

35. Bibl. du Génie, In-fol. 131 K, fol. 22.

36. Cf. annexe 2.

37. 2 mai 1708. Plan, signé Tourondel et conservé à la citadelle de Blaye par la Société des Amis du Vieux Blaye (S.A.V.B.). Cf. Coutura (J.), *Etat des plans...*, n° 161.

38. Cf. Annexe 3.

Les plans parlent d'eux même. Des madriers sont enfoncés dans le sol, où d'autres bois verticaux viennent les unir par un jeu de tenons et mortaises liés par des boulons de fer. Le travail est encore très visible à marée basse³⁹. C'est un très bel exemple de consolidation des sables en milieu estuarien extrêmement mouvementé par des eaux agitées et des marées fortes.

Certes, Fort-Pâté n'a pas la majesté de la forteresse de Blaye, il n'en est qu'un élément, mais il nous rappelle toute la volonté des hommes pour dompter la circulation sur ce que l'on a quelques fois appelé le fleuve impassible, et qui fut le témoin vivant de la longue histoire de cette région.

Fort-Pâté est classé monument historique, c'est une propriété privée. Il est doux de s'y rendre pour goûter le charme discret de ces îles qui partagent notre rivière au rythme des marées...

39. Coutura (J.), *Etat des plans...*, n° 151 à 221.

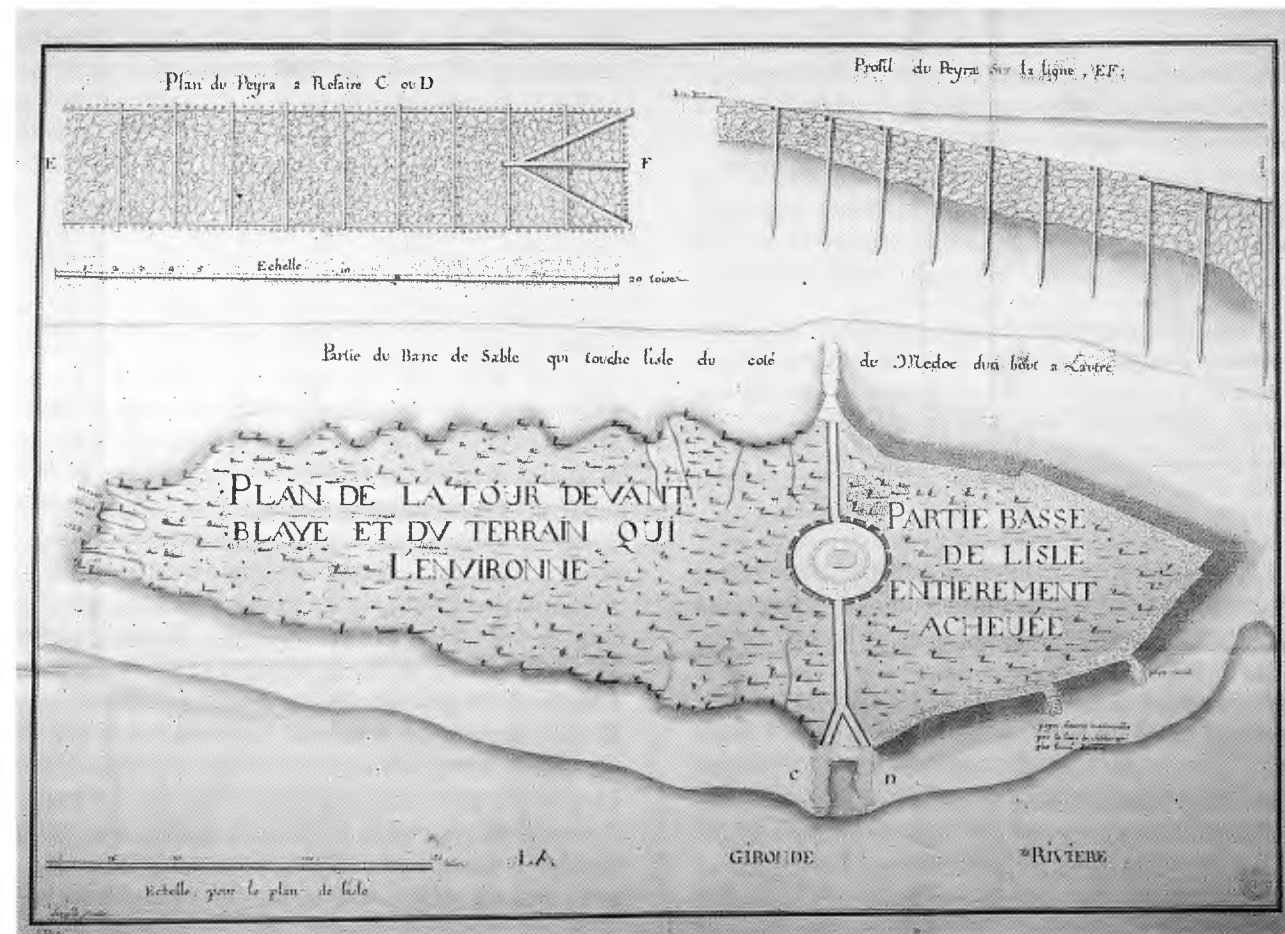


Fig. 7. — Un des premiers plans de l'île vis-à-vis Blaye, aux flancs battus par les marées. Document conservé par la S.A.V.B. Cliché J.-M. Arnaud, Musée d'Aquitaine.

Annexe I

Copies de la lettre écrite par M. de Vauban sur le projet de fort ordonné dans l'isle de Blaye. De Paris, le 4 mars 1691. Au sieur Ferry ⁴⁰.

M^{gr} de Louvois m'a communiqué les plans, profils et eslevations que vous luy avez renvoyez en dernier lieu qui sont les mesmes que vous nous avez fait voir cy-devant sur la fortificaⁿ de l'isle de Blaye ; et que j'avais cru estre aprouvez, cependant il a désiré d'avoir encore mon avis sur ce projet, ce qui m'a obligé de l'examiner de nouveau et après luy en avoir rendu compte, il a voulu que je vous explique sa résolution par une lettre et c'est de quoy je m'acquie avec plaisir.

Après avoir donc bien considéré les raisons qui peuvent obliger le Roy à vouloir une fortificaⁿ dans cette isle, il m'a semblé qu'elle se pouvait réduire aux deux suivantes, dont la première est que si Blaye venait à estre assiégée, l'ennemi serait nécessairement obligé de prendre ce poste, ce qui ne se pourrait sans tranchée et sans mettre du canon à terre, ce qui luy serait une affaire très considérable.

L'autre est d'y pouvoir assurer une grosse batterie, au moyen de laquelle on put tellement incomoder les vaisseaux ennemis sur les deux passes que cette considéraⁿ put faire perdre l'envie de remonter la Gironde au-dessus de Blaye.

Sur cela, on doit considérer que la passe de Blaye comme beaucoup plus resserrée que celle de Médoc et exposée au canon de la place et de l'isle se croisant l'un sur l'autre à bonne portée la place, imposera assez à l'ennemi pour le faire désister du dessein qu'il auroit pris de remonter la Gironde par cette passe qui est pourtant la meilleure et plus fréquentée.

La passe de Médoc n'est pas si sûre ny si fréquentée, mais les vaisseaux y seront beaucoup plus esloignez des forteresses, et partant moins exposés, je ne scay mesme s'ils n'y pourroient pas mouillier et s'en crouper pour battre la batterie et la forteresse de l'isle, mais à quoy pourroit aboutir ce dessein veu que ne les pouvant battre que de loin, ils ne feront que picoter la massonnerie sans en pouvoir ruiner les défenses ny faire brèche, ni mesme démonter ces pièces que par un très grand hasard joint que les parapets des batteries hautes et basses estant bien à preuve et nostre canon de terre de 24 ou 33 l de bales, plus

long et plus fort et tirant d'un lieu plus ferme que celui des vaisseaux portera plus loin et ajustera mieux, d'où s'en suivra qu'à la longue il ne manquerait pas de couler à fond ceux qui voudraient s'y opiniâtrer.

Que si l'ennemy met pied à terre dans l'isle pour insulter les batteries, il n'y ferait rien puisque la forteresse [terminée], estant inaccessible pour luy et défendant d'ailleurs parfaitement bien l'intérieur de la batterie basse, il ne pourra mettre le pied dans celle-cy sans y estre aussitost passé par les armes, tout cela estant d'une évidence qui ne laisse pas lieu d'en pouvoir douter ; j'infère que l'ennemy ne pourra les prendre, car de prétendre qu'il mette du canon à terre et qu'il les attaque par tranchée, ce serait une longue affaire et très difficile, attendu que le terrain de cette isle estant mol et fort bas, il n'est ny propre à la tranchée ny aux batteries, ny aux voitures, ainsi je crois qu'on peut dire hardiment que jamais il ne prendra ce party, ou que s'il le prend, ce sera à sa confusion, et qu'il prendra plutost celui d'essuyer tout le canon des forteresses en prenant le temps d'un vent et d'une marée favorables pour remonter, auquel cas, il en pourroit estre fort incommodé, mais cela n'empesche pas qu'il ne put réussir s'il l'avoit bien résolu.

Que l'on consulte sur cela des gens de mer et je suis bien trompé s'ils ne sont de mesme avis que moy. Voilà le pour et le contre de cette affaire. Reste à scavoir si cette forteresse a besoin d'une garnison fixe ou si elle se pourroit soutenir par une garde détachée de la garnison de Blaye à relever tous les jours ou de deux en deux, ou de trois en trois ; j'estime qu'elle n'aura pas besoin d'une garde fixe, attendu qu'il n'est pas possible que l'ennemy puisse empescher que de Blaye on ne passe et ne repasse dans l'isle avec des chaloupes et des bastiments mesmes plus forts, cela estant, il n'est pas besoin d'une si grande fortification dans l'isle, mais seulement d'une qui puisse contenir une garde de cent hommes au besoin, de l'espace à pouvoir donner retrait à ceux de la batterie basse et la protéger, un magasin à poudre, quelques couverts pour les armements de pièces, du bois, une citerne, des latrines et

une raisonnable quantité de canons sur la plateforme et enfin de quoi les bien servir et bien défendre l'intérieur de la batterie basse, or je ne vois rien qui remplisse mieux toutes ces demandes que le 1^{er} dessein que j'en ay fait qui est le mesme que je vous renvoye avec quelque correction, et que M^{gr} a aprouvé comme estant le plus petit qui se puisse faire et qui ce pendant aura toutes les qualitez nécessaires.

La question est d'empescher que cette pièce ne s'enfonce jusqu'au centre de la terre, comme je n'ai jamais vu de fondation si fragile je ne puis m'assurer de rien et nous ne scaurions compter que sur l'égalité de son affaissement sur la plateforme et sur l'équilibre du dedans et de ses environs, spécialement de la batterie basse où plus le terrain sera rehaussé plus elle servira à empescher la fuite de celui qui sera pressé par la tour, mais d'ailleurs elle tourmentera fort aussy celui qui sera devant elle, tout cela n'est pas aisé à si bien concilier qu'il n'y puisse arriver des accidents, cependant il en faut tirer party du mieux qu'on pourra et s'y conduire en sorte que l'esgalité des poids y soit maintenue le plus qu'il sera possible, mesme en le construisant, c'est sur quoy vous remuerez un peu vostre industrie. Pour moy, je serais d'avis en pareil cas d'en user ainsi.

Après la situation choisie entre Blaye et le fort de Médoc, et au milieu de l'isle, commencer par approfondir sa fondation d'un pied pour oster la crasse et la terre grasse de la superficie et la bien mettre de niveau, quoy fait, établir la 1^{re} plateforme de charpenterie sur toute la long' et largeur de sa base qui sera faite de bois quarré de 10 à 12 po[uces] de face, assemblé quarrement par entailles, enfoncés à demy bois de part et d'autre et après avoir batu une rangée ou deux de pilotes de garde sur le devant et hors euvre, remplir tous les vuides de la grille de massonnerie à mortier de terre, et l'arraser au niveau de lad. grille, la couvrir de madriers de 5 à 6 po[uces] d'espais clouez et chevillez sur tous les travers de la longueur et largeur de la grille, cela fait, assembler un autre grillage dessus de mesme fabrique, en retrait de 12 à 15 po[uces] de la 1^{re} et observer d'en poser les bois plein sur plein et vuide sur vuide de l'estendue déterminée par les plans et profils (A.A. : B.B.) et remplir les ouvertures de bonne massonnerie arrasée de niveau, après l'avoir bien attachée à la 1^{re} avec chevilles de fer quarré de 2 pi[eds] de long' sur 12 à 13 lignes de face, bien esbarbelée sur les arêtes et enfoncé à teste perdue dans le bois, la plancheer ensuite, clouer et cheviller les madriers de mesme qu'à la précédente et donner sur sa superficie quantité de petits coups du coin de la hache pour prévenir les glissans et massonner dessus ; observant premièrement de ne point commencer la grosse

massonnerie que la dernière plateforme ne soit parfaitement achevée ; 2°, d'araser toute lad. massonnerie de niveau à chaque assise de pied 1/2 de hauteur et ne point commencer la seconde que la première ne soit tout à fait finie, et continuer ainsi jusqu'à la sousbase C, à la hauteur de laquelle je serais d'avis de terminer la maçonnerie de la 1^{re} année ; 3°, ne point poser lad. sousbase ny rien eslever audessus du bas des creneaux lad. p^{re} année, afin de donner le loisir à cette massonnerie de prendre ses affaissemens ; 4°, d'eslever à mesme temps le terreplein du dedans et du dehors de terre seiche et pierraille, sinon de toute son eslevation du moins de la moitié pour empescher le terrain de soulever et de s'enfuir ; 5°, d'eslever aussy la plus grande partie du parapet de la batterie basse, observant de luy laisser une berme de 6 th. de large et plus s'il est besoin qu'on pourroit mesme encore charger d'un pied et demy de terre ; 6°, d'eslever la seconde année le gros mur jusqu'à la hauteur du sommet des voutes D.D. tout à l'entour, conservant toujours l'esgalité le plus qu'il sera possible et de le raser à cette hauteur sans y faire encore de voutes, 7°, d'achever la 3^{me} année l'eslevation du revestement E, et d'en faire les voutes, et au cas qu'il se fist des affaissemens si considérables qu'on fut obligé à rehausser de ce qu'on aurait perdu par cet affaissement, il faudrait en ce cas le faire de manière que led. affaissement achevé, la sousbase et la gallerie se pussent toujours trouver à la hauteur représenté au profil, c'est à dire à peu près car il n'est pas possible de régler cela avec bien de la certitude. Du surplus à la fin de la seconde année la batterie basse, le terre plain des environs de la tour, et mesme celui du dedans, doivent estre dans leur perfection, le plutost ne sera mesme que le meilleur.

Nota. 1°, que si vous croyez que par la disposition du lieu, qu'il soit besoin de faire le grillage de la fondation double partout, vous ne devez pas hésiter de la faire, F ; 2°, qu'il faudra observer avec bien de l'exactitude le percement des creneaux, car c'est deux que dépend le véritable soutien de la batterie basse ; 3°, que si l'eau de l'isle est bonne et non saumâtre, il faut faire un puits dans la gallerie à demy enfoncé dans le noyau, sinon une citerne de 30 à 40 muids d'eau dans l'épaisseur dud. noyau G ; 4°, de faire les paremens de la gallerie de brique, de mesme que celui de la voute ; 5°, de si bien cisterner le dessus de lad. voute que l'eau ne la puisse pénétrer. Ce cisternage se fait ordinairement par une couche de ciment d'un pouce d'espais. Il est composé d'un tiers de bonne chaux fine sur deux de poussière de très bonne tuile passée au tamis, longtemps batu et demeslé ensemble, et après avoir nettoyé et fouillé les joints de la massonnerie et l'appliquer en sorte que rien de lad. massonnerie ne paraisse, le bien battre ensuite, polir et lisser, l'arrosant tous les jours de lait de ciment

40. Arch. du Génie. Art. 8, Blaye.

jusq. à ce qu'il soit parfaitement sec, observant de luy donner de la pente vers le gros mur et de relever d'un pied le cisternage le long d'iceluy, pour lui faire un ruisseau, dont il faudra diriger les pentes à des gargouilles de pierre de taille qui dégorgeront 2 à 3 pi[eds] audelà des murs. Prendre garde aussy d'en bien cisterner les entrées, et de remplir led. ruisseau de petit gravier affin que l'eau ait plus de facilité à s'escouler, et quand toute la superficie du cisternage en serait couvert de 6 po[uces] d'épais, il n'en serait que mieux ; 6°, de faire la porte comme la marquée au plan avec une planchette et fausse culée de bois et un escalier, outre quoy y ajouter deux fermetures non compris la levée de la planchette ; 7°, que le réchauffement des terreplains aux environs de la tour est icy supposé de 6 po[uces] pour mieux résister au pressement de la tour ; 8° que l'estimation ne sera plus bonne parce qu'elle a esté faite sur le 1^{er} dessein, moindre que celuy-cy, du plus d'élévation de ce terreplein de l'agrandissement du corps de garde, et des puits et latrines.

Souvenez-vous, 1°, de faire l'entrée de la batterie basse sur le milieu de l'un des deux grands costéz, et non vis à vis de celle de la hauteur ; 2°, d'en soutenir les costez par un revestement et 3°, de planter la palissade en pente comme il est marqué au profil. Il faudra aussi faire des guérites de massonnerie en haut et de bois en bas avec des latrines et quelques hangards pour mettre les armemens des pièces à couvert et pratiquer un privé ou deux en haut dans l'espesseur du gros mur, H, avec une cave voutée dans le bas pour recevoir les matières et deux ouvertures séparées dans le haut avec leur cheminée figurée H. Comme je ne voy rien qui convienne mieux à l'isle de Blaye qu'un ouvrage basti de la sorte, je vous conseille d'en demeurer là, et de joindre vostre industrie à mon imagination pour qu'il ne manque rien à sa construction.

Mgr de Louvois qui doit voir cette lettre vous doit envoyer ses ordres en conséquence de ce qu'elle contient, et moy je vous renvoye tous vos desseings avec les miens.

Signé Vauban.

Annexe II

Le meilleur moyen de comprendre Fort-Pâté est encore d'y pénétrer. Notre visite est guidée par le plan daté de 1764*.

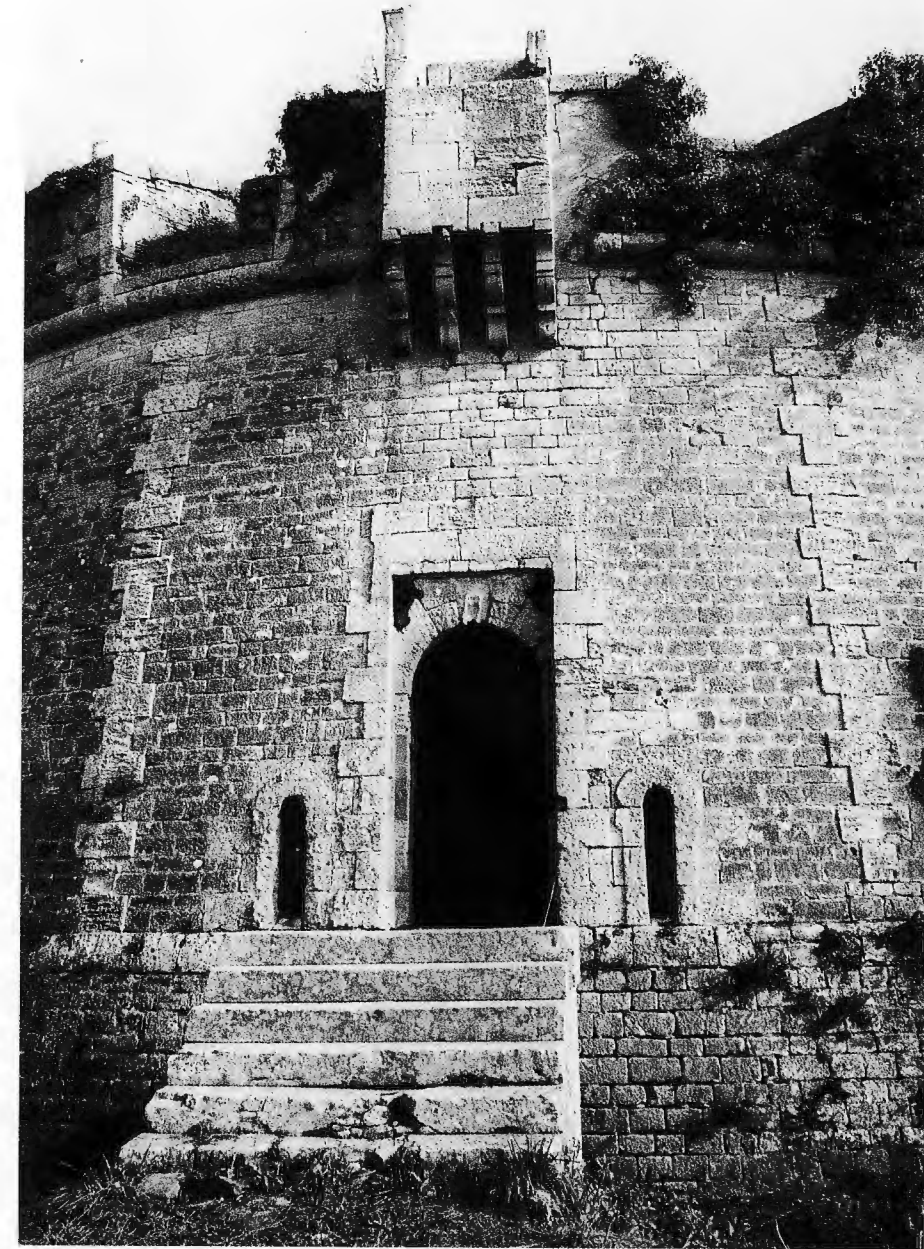


Fig. 8. — Porte d'entrée en amont de l'édifice, protégée par un pont-levis, deux portes à double battant et une échauguette.

* Nous tenons particulièrement à remercier Mme Madelaine Bunel qui nous a obligeamment confié la clé Fort-Pâté pour permettre à M. Jean-Michel Arnaud, photographe du Musée d'Aquitaine, de prendre les clichés de l'édifice. Nous remercions également Mme Délie Muller, conservateur en chef du patrimoine et M. Jean-Yves Boscher, conservateur au Musée d'Aquitaine, pour nous avoir prodigué leurs judicieux conseils au cours de cette visite.



Fig. 9. — Porte extérieure où l'on distingue l'appareillage du pont-levis installé au XIXe siècle.

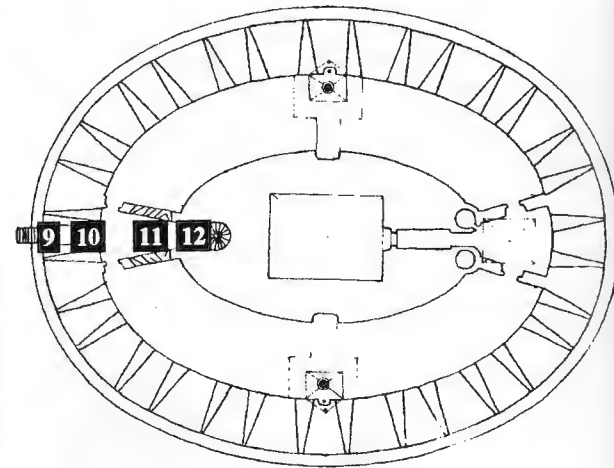


Fig. 10. — Excavations pratiquées dans le sol pour recevoir les contrepoids du pont-levis. Remarquer le dallage de pierre qui a été entièrement conservé.



Fig. 11. — Le sas d'entrée est protégé par huit ouvertures.

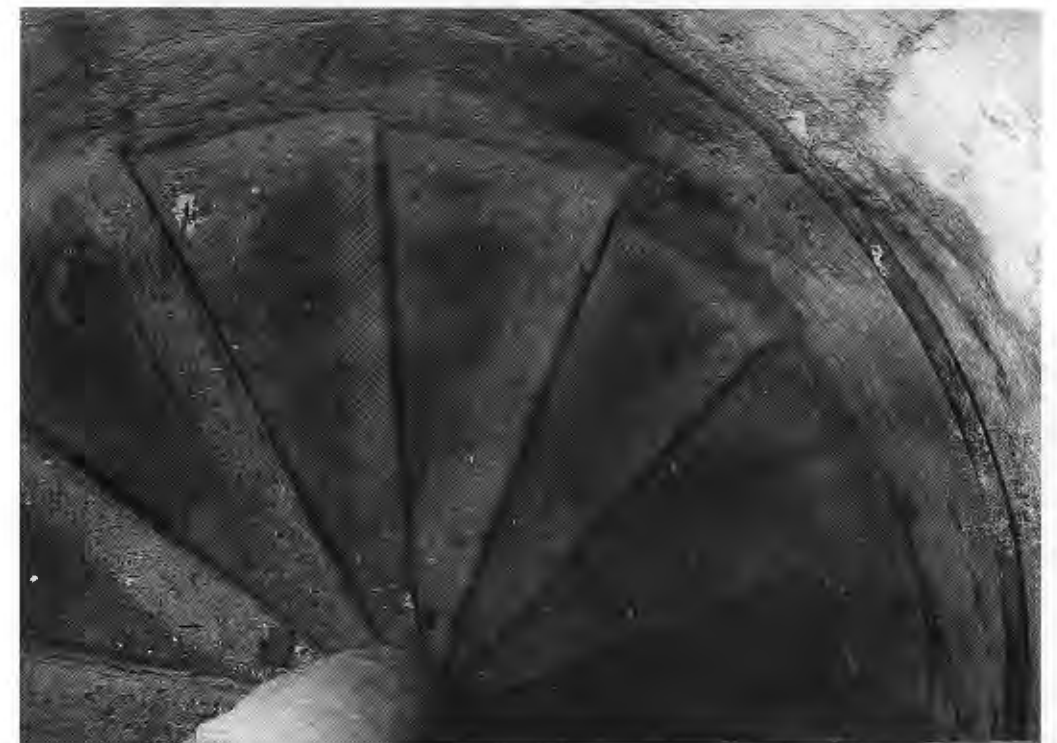


Fig. 12. — Escalier conduisant au toit, ou niveau supérieur de l'édifice. Il a été restauré au siècle passé.

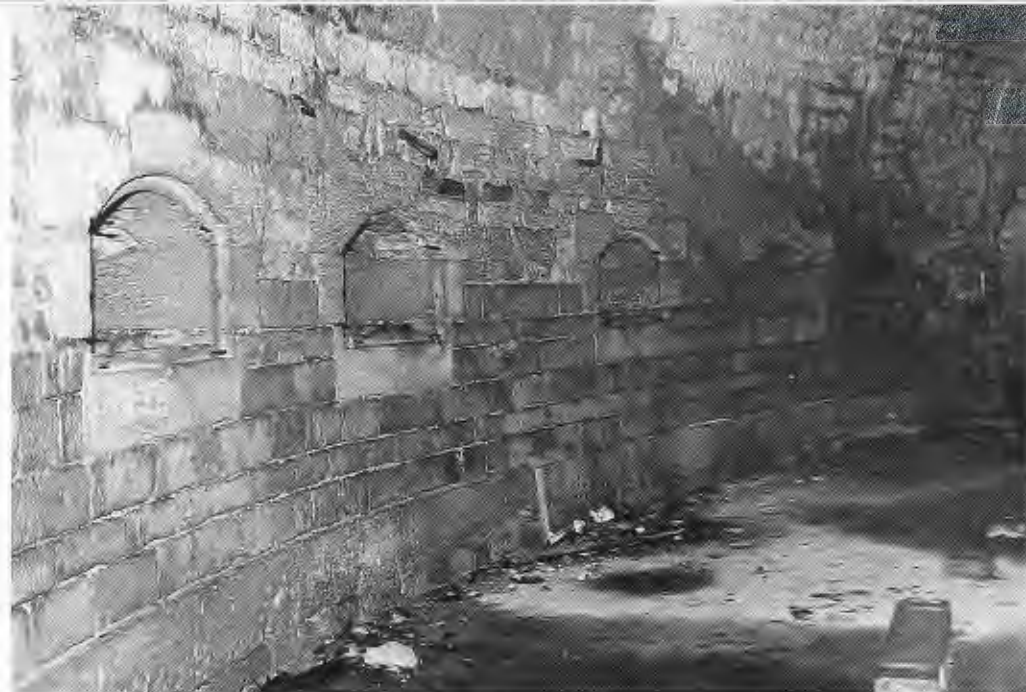


Fig. 16. — Fort-Pâté est composé d'une unique salle circulaire voûtée à l'épreuve des bombes qui entoure le magasin à poudres.



Fig. 13, 14 et 15. — Bouches à feu qui permettaient une répartition circulaire de la défense. L'affaissement du fort en 1708 a rendu leur effet caduc.

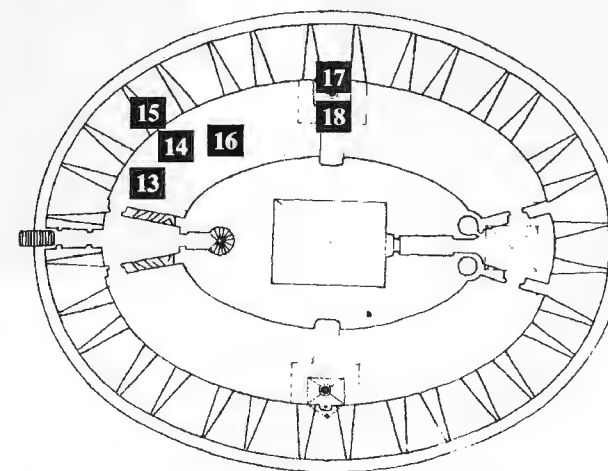


Fig. 17. — Entrée d'une citerne. Une pompe était probablement installée dans la niche.



Fig. 18. — L'accès de la citerne était protégé par une épaisse dalle de pierre.



Fig. 19. — Les deux salles voûtées sont séparées par deux sas opposés, l'un devant l'entrée, l'autre devant le magasin à poudres. La croix, tracée ultérieurement sur une pierre nous rappelle qu'aucun lieu de culte n'avait été prévu par les ingénieurs dans l'édifice.



Fig. 23. — Sas d'aération haute du magasin à poudres.

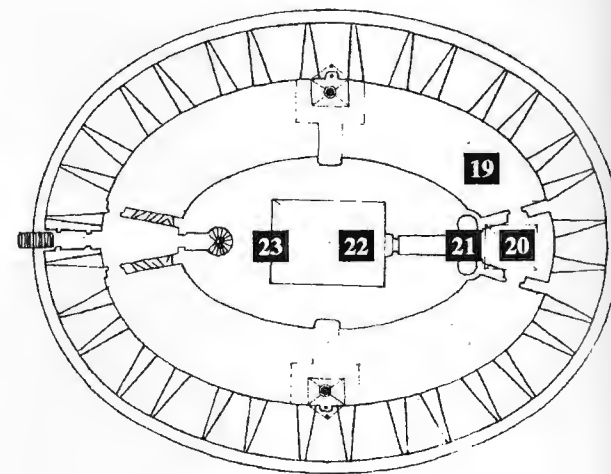


Fig. 20. — Bouche d'aération du sas situé devant l'entrée du magasin à poudres.



Fig. 21. — Entrée de la pudrière. A gauche et à droite les tuyaux des puits citernés dont l'un est accessible depuis ce niveau.



Fig. 22. — Magasin à poudres, véritable cœur du Fort-Pâté. Il possède encore son plancher de bois et son sas d'aération haute (fig. 23).



Fig. 24. — Corps de maison aménagé sur le toit de Fort-Pâté. Vue amont.



Fig. 25. — Les amateurs y ont gravé de multiples cadrans solaires.

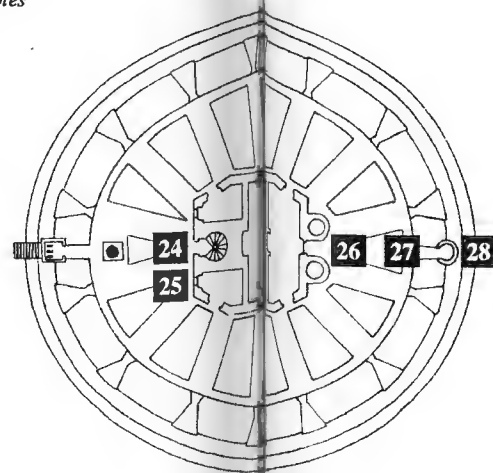


Fig. 26. — Partie aval du bâtiment posé sur le toit. On y distingue bien l'entrée des deux puits citernés.



Fig. 27. — Détail de l'accès à l'échauguette aval de l'édifice.



Fig. 28. — Base de l'échauguette aval. Elle est ronde, par opposé à l'autre qui est carrée (cf. fig. 32).

Etage supérieur — Nous utilisons toujours le plan de 1764 qui nous donne un état définitif du fort. Le crénelage est harmonieusement disposé en seize ouvertures et deux échauguettes. Les machicoulis sont en briques crépies pour en faciliter l'éclatement en cas de bombardement. — Un petit corps de maison est posé sur le toit, il est aménagé en lieux d'habitation.



Fig. 29. — Parapet à machicoulis qui entoure le fort et en protège la partie haute.

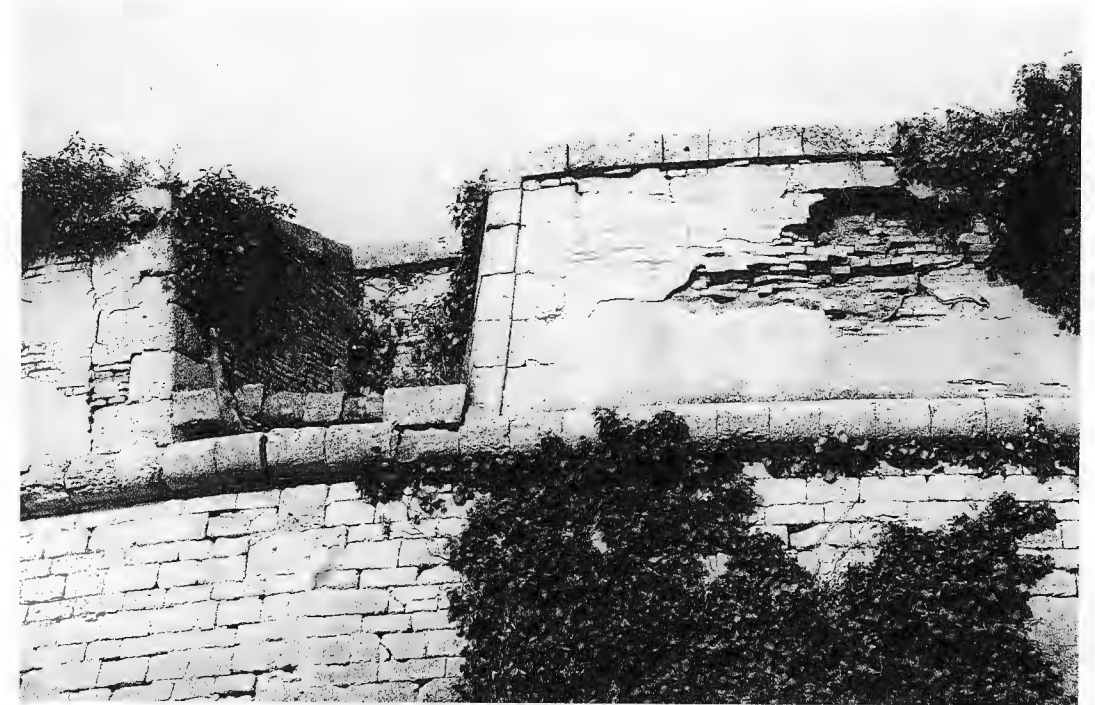
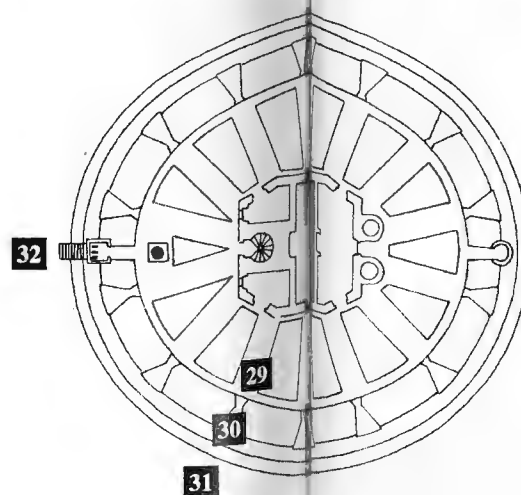


Fig. 30. — Détail du machicoulis.

Fig. 32. — Vue générale de Fort-Pâté, prise en amont.



Fig. 31. — Vue extérieure du fort. On distingue la différence entre le corps même de la batterie qui est en pierre taillée et le parapet qui est en brique crépée.



Annexe III Les travaux de stabilisation de l'île.

Fig. 33. —
Plan de l'île
au début du XVIII^e siècle.

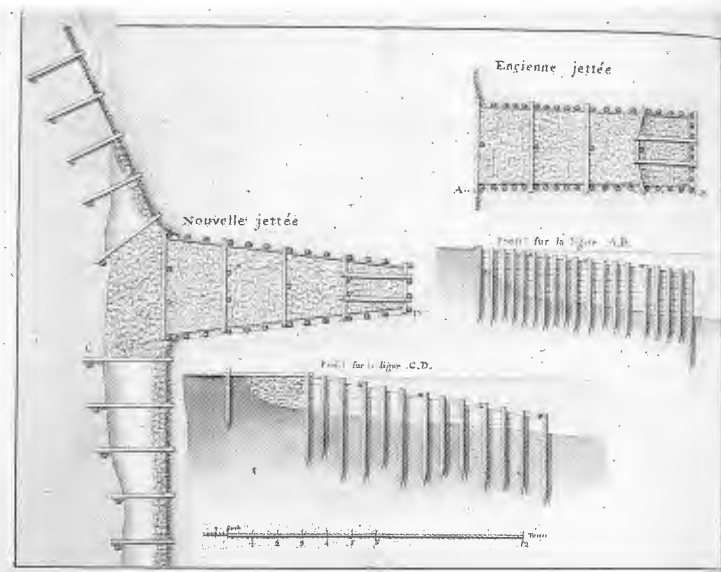
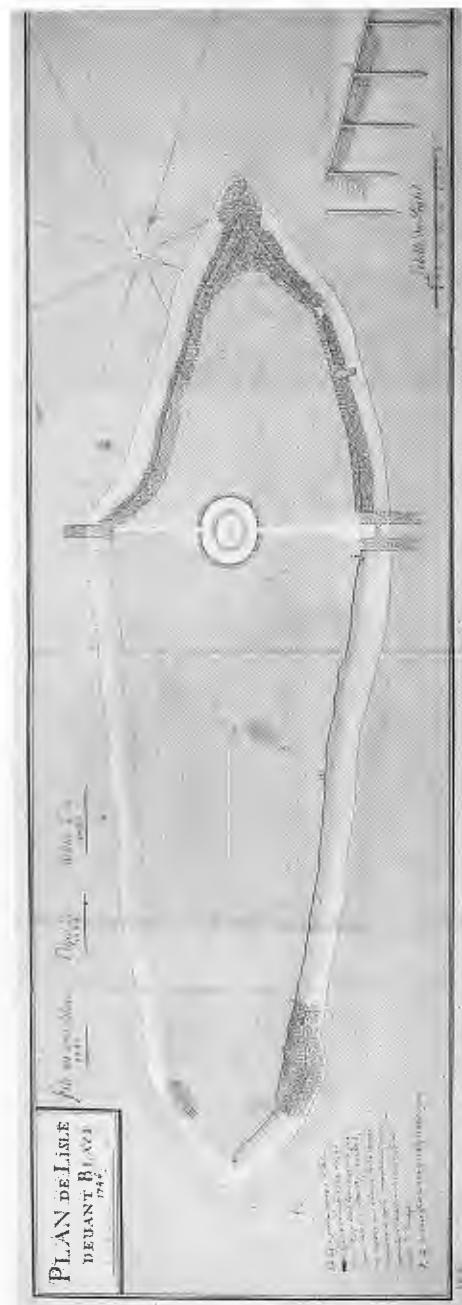


Fig. 34. — Plan de la nouvelle jetée, au XVIII^e siècle.

Fig. 35. — Etat actuel.



Fig. 36 et 37. —
Détails de la jetée.



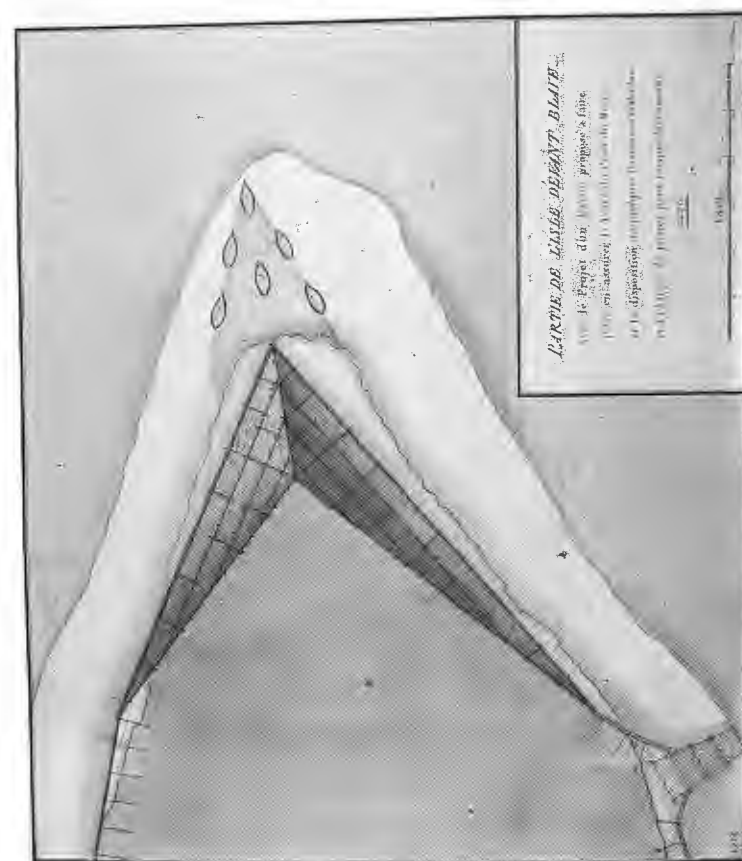


Fig. 38. — Plan de l'éperon aval au début du XVIIIe siècle.

Fig. 39. — Etat actuel, cliché pris par Mme D. Muller du haut de la palombière.

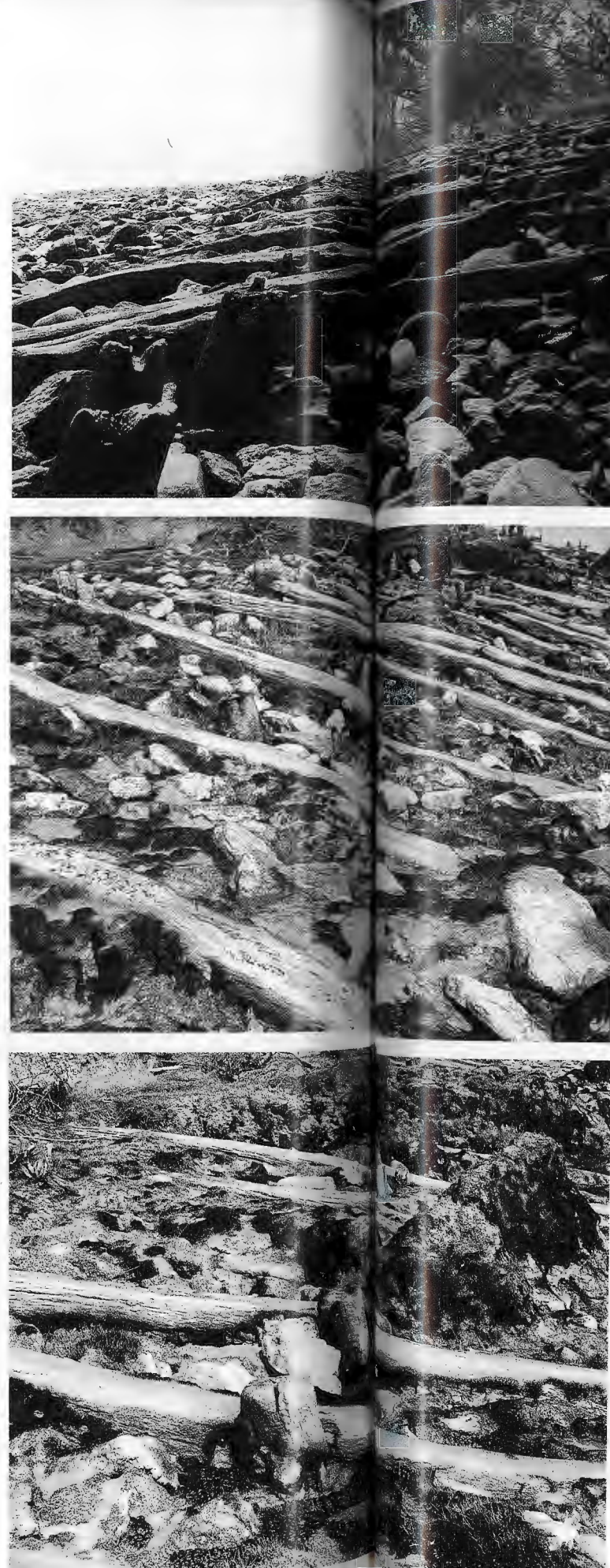


Fig. 40 à 44. — Différentes vues de l'état actuel, à marée basse par temps d'équinoxe.



Fig. 45 à 49. —
Détails des techniques d'assemblage
par tenons et mortaises fixés par des clous forgés.



Nouvelles observations sur les colombiers du grand Sud-Ouest

par Raoul Aveillé *

La dominante du paysage humain des pays de la Moyenne Garonne et du bas Quercy se traduit par une grande densité de colombiers, édifices vétustes, tantôt flanquant la maison rurale ou s'isolant au milieu des champs, tantôt encore se dressant au cœur des bourgades. En décembre 1956, au terme d'une première campagne de prospections, nous avons eu l'honneur, au cours de deux séances, de présenter les résultats de nos recherches ¹.

Mais au fur et à mesure que les années s'écoulaient, il s'avérait que ce thème se nuancit et s'enrichissait d'éléments nouveaux rencontrés aussi bien dans les archives que sur le terrain et dans la société rurale. C'est ainsi que les régions circonvoisines, Gironde, Périgord, Albigeois, Lauragais offraient à leur tour de riches horizons.

Ce sont donc de nouvelles observations se rapportant aux colombiers du Grand Sud-Ouest que nous avons l'honneur de présenter. Véritable Musée de plein air aux tableaux intimement associés à leur environnement immédiat dont les vicissitudes *a priori* insoupçonnées soulignent l'insolite du présent. A-t-on besoin d'ajouter que si le développement d'un tel sujet se rapportant à un ensemble de régions naturelles s'assouplirait facilement au déroulement d'une séance de diaporama, son compte rendu écrit ne peut nécessairement s'accompagner que d'un nombre limité de documents photographiques.

Les colombiers, expression d'une économie à dominante céréalière

C'est la raison pour laquelle nous les rencontrons relativement plus rarement en Gironde. Témoins exceptionnels à l'allure imposante, ils dominent des terrains prestigieux, anciennes seigneuries comme à Camarsac (fig. 1) et Daignac (fig. 2), dans l'Entre-deux-Mers.

A Marssac, dans le Tarn, on dénombre vingt édifices sur une centaine d'hectares. A six kilomètres à l'ouest de Montech, à Bourret, on peut en compter huit dans un rayon de 500 mètres.

Les colombiers dans l'Antiquité

C'est vers l'Orient qu'il faut se tourner pour retrouver leur origine. Dans l'Antiquité, en Perse et en Egypte, les colombes et les pigeons étaient l'objet d'une véritable vénération. A Rome, au I^{er} siècle, Pline l'Ancien souligne cette ferveur dans le Livre X de son *Histoire Naturelle*, cependant que Columelle, à la même époque, décrit avec précision les détails relatifs à la construction des colombiers et les soins à apporter à l'élevage des pigeons ².

Et Montaigne, quinze siècles plus tard, s'est fait l'écho de cet engouement en nous révélant dans son livre II des

* Tous les clichés ont été pris par l'auteur, à l'exception de la fig. 4, réalisée en 1956 par le Service des Archives départementales de la Gironde que nous remercions de nouveau.

1. R. Aveillé, «Les colombiers de Gascogne, Agenais, Bas-Quercy», *B.M.S.A.B.*, LIX, 1954-1956.

2. *De Re Rustica*, livre VIII.



Fig. 1. — Colombier à dôme du château de Camarsac (Entre-deux-Mers).

Essais ce pittoresque détail : Au théâtre à Rome, les pères de famille avaient des pigeons dans leur sein, auxquels ils attachaient des lettres quand ils voulaient mander quelque chose à leurs gens au logis et étaient dressez à en rapporter réponse.

Différents types d'édifices : un musée de plein air

Quelles sont les différentes morphologies ? Les *Coutumes de France* en distinguent trois :

- Colombiers « en pied » appelés « fuyes »³ en Guyenne, tours rondes, entièrement maçonnées à partir du sol, édifices prestigieux portant les marques de noblesse, pouvant comporter jusqu'à 2000 boulins (nichoirs), apanage des seigneurs hauts-justiciers, dans le Ressort du Parlement de Bordeaux.
- Colombiers « en pied » ou sur arcades, parfois comblés ultérieurement, construits suivant leur importance après autorisations seigneuriales par des bourgeois ou certains roturiers aisés.



Fig. 2. — Colombier à dôme du château de Preyssac à Dagnac (Entre-deux-Mers), 1574.

• Pigeonniers essentiellement de rotture, suspendus sur colonnes, plus humbles, appelés « volières » dans certaines régions.

• Un autre type, non prévu dans les *Coutumes de France*, se rencontre surtout en Lomagne orientale. Certains roturiers désireux de se consacrer à l'élevage des pigeons mais soucieux de ne pas se heurter à la contestation seigneuriale, aménagèrent en façade de leur habitation, au-dessus du balet, une pigeonnrière, terme local pour désigner un pigeonnier de peu d'importance. La campagne de Beaumont-de-Lomagne, offre de nos jours des exemples typiques de bordes gasconnes⁴ du XVII^e siècle, construites en torchis et colombages par des charpentiers. Ainsi, au rez-de-chaussée, les hommes et le bétail, à l'étage, les pigeons, vivante et rustique harmonie synthétisant l'animation de l'exploitation. Après quatre siècles, ces maisons de torchis ont tendance à disparaître comme ont disparu certains pigeonniers sur colonnes qui les jouxtaient.

• Enfin le pigeonnier-porche, plus rare, à l'entrée des grandes fermes, rencontré dans le Gers et le nord de l'Agenais.

Les différentes morphologies de colombiers étaient jalousement contrôlées par l'autorité féodale, celle-ci n'hésitant pas parfois à ordonner la démolition d'édifices, comme à Estang⁵, région d'Eauze, en 1551, dans le ressort du Parlement de Bordeaux.

Un bail à besogne du 18 mars 1590

Nous avons signalé dans notre premier mémoire (1956), deux baux à besogne relatifs, l'un à Puylaroque (Quercy) en 1345 et l'autre à Clairac en Agenais (1659). Il paraît opportun de rappeler l'existence d'un nouveau document déjà publié, l'un des jalons importants de l'histoire des colombiers en Aquitaine⁶. Ce bail souligne deux détails de nature à affirmer ostensiblement l'importance d'une seigneurie : les armoiries et la girouette.

Par acte passé devant M^e Minbielle, notaire à Bordeaux, le 18 mars 1590, Pierre Lambert, maître maçon promet de construire au Château des Jaubertes (fig. 3), Saint-Pardon-de-Conques, pour M^e le Grand Sénéchal, Gouverneur du



Fig. 3. — Colombier à dôme de Saint-Pardon de Conques (Langonnais), 1590.

Château du Hâ, une fuye en rond de 25 pieds de hauteur en voûte, en pierre de ribot, les murailles de l'épaisseur de 2 pieds, surmonté d'un chapiteau assis sur 6 piliers avec aussi les trous et les échelles. Mettre sur la porte de la fuye une pierre où seront les armoiries et sur le chapiteau une girouette. Le dit seigneur lui donnera 300 écus sols, 2 pipes de métire, une de milh et une de breuvage.⁷

La forme de la girouette, cependant importante, n'est pas précisée⁷.

4. Jean-Marc Buge, *Habiter en Lomagne, hier et aujourd'hui*, Editions C.T.R., Lectoure, 1986.

5. A. Péré, « Les pigeonniers du Gers », *Bull. Soc. Arch. Hist. Litt. et Scient. du Gers*, 1984, 3^eme trimestre.

6. P. Coudroy de Lille, « Quelques pigeonniers en Langonnais et Réolais », *B.M.S.A.B.*, LXXI, 1976-1978.

7. Carrée, elle était taillée en bannière pour les seigneurs « bannerets » et triangulaire pour les simples chevaliers.

La colombine dans l'économie agraire : fertilisation du sol et protection des grains contre les parasites

L'extraordinaire engouement pour les colombiers est motivé non seulement par les préoccupations d'ordre nobiliaire mais aussi par toute une société rurale, soucieuse d'une bonne mise en valeur du sol associée à la conservation des récoltes : utilisation de la colombine comme élément fertilisant, notamment, pour la culture épuisante du chanvre, à une époque où les bovins étaient rares et les engrais chimiques encore inconnus⁸.

Préparation d'une savante mixture pour «l'enchaulement» des blés de semence afin de préserver les grains des... charançons. En voici les détails mentionnés dans un *Livre de Raison* de 1783⁹ exprimant l'ingéniosité d'un empirisme ancestral¹⁰.

Il sera pour mémoire que pour enchauler parfaitement le bled qu'on vuet semer, il faut les drogues cy-après : 2 «coumoules»¹¹ de colombine ; la maître dans une comporte, tremper dans l'eau 24 heures ; en esprimer le jus, ajouter 18 mesures de chaux vive, la maître dans une autre comporte plaine d'eau autant de temps. Ensuite, mélanger ces eaux dans un cuvier, les bien remuer avec un bâton et dans le moment y jeter 6 poignées de sel ordinaire, 3/4 de salpêtre, 3/4 d'eau de vie, 1/4 d'alun de roche. En voilà pour 6 sacs. A recommencer si on sème davantage et 6 pour 6, cela fait mieux. Il faut remuer toujours cet ensemble dans le cuvier et l'on trempe le bled dans un panier que l'on tient un moment «les passe d'un pater» (sic). On le vide dans une corbeille sur une toille pour le faire égoutter et en même temps on le met en pile sur la planche.

On peut semer du soir au lendemain.»

Ainsi, du 2 octobre 1786 au 26 octobre 1788, le *Livre de Raison* mentionne 21 comptes différents de bordiers devant payer leur part de colombine, estimée en moyenne 15 sols la coumoule. Chaque article rappelle la double utilisation : fertilisation et protection.

«28 octobre 1786— Jean Rey, bordier doit pour sa 1/2 de colombine semée : 21 livres 7 sols 6 deniers
— plus pour sa 1/2 de colombine que j'ai fournie à l'enchalement du bled à semer, 3 livres 13 sols
— plus une comporte de chaux, 1 livre 5 sols.»

Construction et architecture déterminées par des éléments d'ordre juridique et social

En 1688, en Bazadais, sur injonction de la dame de Crussol Duzès, veuve de Pontac, le Sénéchal avait condamné le bourgeois Jacques Moreau à démolir son pigeonier. A la requête du tenancier, le parlement de Bordeaux fut saisi et mit fin au procès par un arrêt en date du 9 juillet 1698 (fig. 4). Dans sa défense, Jacques Moreau souligna avec

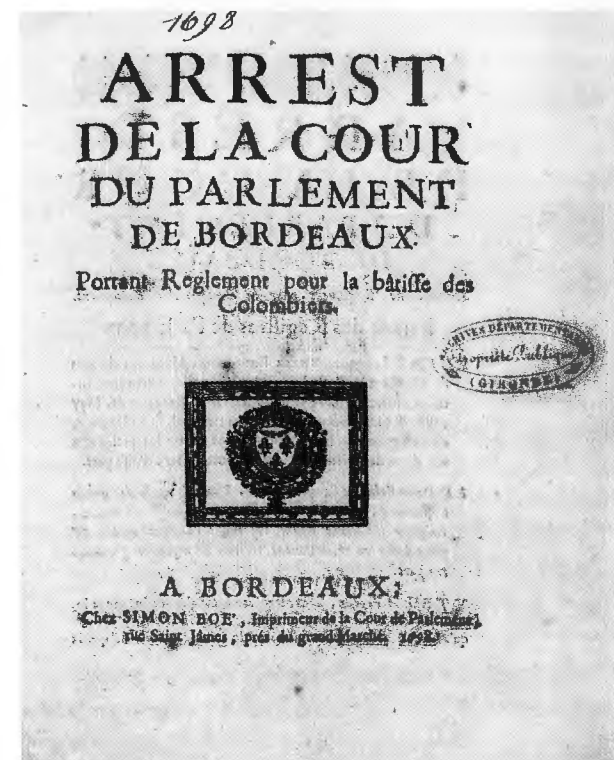


Fig. 4. — Arrêt de la Cour du parlement de Bordeaux, 1698 (cliché A.D.Gir.).

beaucoup d'assurance et de ruse qu'il ne s'agissait que d'un «balet» sous lequel il nourrissait ses pigeons et mettait sa charrette. Dans son arrêt, le parlement relaxa le roturier tout en autorisant la construction des colombiers sous certaines conditions¹².

Ce point de jurisprudence éclaire dans le Périgord, le Quercy, l'Agenais et la Gascogne la prédominance de deux groupes d'édifices : pigeonniers de roture construits sur arcades ou suspendus sur colonnes et les puissants colombiers seigneuriaux, rares dans les régions précitées mais plus répandus en Gironde. Ainsi retentissent des facteurs historiques sur le paysage humain, traduisant encore discrètement de nos jours les anciens clivages de la société rurale.

Densité et variété des types architectoniques

C'est dans ce cadre historique, juridique et social que l'architecture rurale, du XVI^e jusqu'au début du XIX^e siècle, va épanouir ses styles en un décor d'une variété et d'une densité peu communes en Europe Occidentale.

En Gironde, disséminés dans l'Entre-deux-Mers, le Libournais, le Bourgeois, le Cubzaguais, le Médoc, le Langonnais, le Bazadais, ils sont plus rares que dans les régions à tradition céréalière.

Ce sont des tours cylindriques à dôme hémisphérique ou à toiture en poivrière. Cette structure commande pour la couverture exclusivement l'emploi de la pierre ou de la tuile plate et non la tuile romaine.

Colombiers à toiture en dôme de pierre

Le colombier seigneurial du château Latour, en Médoc, fut l'un des plus prestigieux à la fin du XVI^e siècle (fig. 5). Transformé en élégant «home d'accueil», il domine la rive gauche de la Gironde. Sa présence au cœur du vignoble peut surprendre. Elle prouve qu'il était associé à l'origine à une culture céréalière, celle-ci ayant progressivement régressé au bénéfice du vignoble. Il symbolise ainsi l'évolution de la structure agraire.

La transformation de ce bel édifice ne doit pas faire oublier sa fonction originelle dont il a conservé tous les

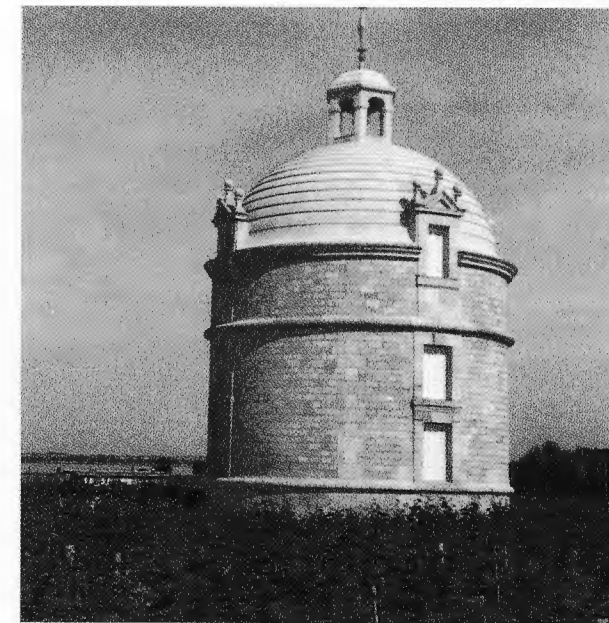


Fig. 5. — Ancien colombier à dôme, transformé, à château Latour (Médoc)

traits. Le fût, bâti en beaux moellons d'une pierre homogène sélectionnée, est coiffé d'une voûte en dôme, également en pierre. Un lanternon hexagonal reposant sur six colonnettes quadrangulaires domine l'édifice. Les quatre lucarnes orientées suivant les points cardinaux sont surmontées d'un fronton triangulaire portant trois épis en forme de quilles. La protection extérieure contre les prédateurs était assurée par deux larmiers ou *randières* qui le ceignent, l'une à hauteur d'homme, l'autre à mi-hauteur de l'édifice.

Dans l'Entre-deux-Mers, imposant et plus massif, le colombier du Château de Camarsac (fig. 1) dresse son fût de moellons coiffé également d'un dôme de pierre percé de quatre lucarnes. Une seule randière le ceinture. Le lanternon subsiste.

Un édifice semblable, non restauré, au château de Preyssac, (fig. 2) commune de Daignac, daté de 1574, a perdu son lanternon mais conserve deux belles lucarnes.

Dans le Langonnais, à Saint-Pardon de Conques (fig. 3) et dans le Bourgeois, au Château Bousquet, les deux colombiers ont la même morphologie que les précédents, cependant que les fûts sont d'une qualité de pierre différente.

8. B.M.S.A.B., LIX, p. 10.

9. Nos remerciements à la famille Cambon pour nous avoir aimablement confié ce document.

10. Cet empirisme également pratiqué dans le Condomois dans la 1^{ère} moitié du XVIII^e siècle a été relevé et mentionné par F. Loirette dans la *Revue de l'Agenais*, 1984, n° 3. Extrait des *Mémoires des Administrateurs*.

11. Unité de mesure très locale correspondant à une fraction de sac mais dont nous n'avons pas retrouvé l'équivalence métrique.

12. En 1725, commentant cet arrêté, le juriste Abraham Lapeyrère écrivait : «Le droit de pigeonner a été jugé entre la Dame Comtesse de Pontac et le sieur Moreau par un arrêt célèbre qu'en pais de droit écrit, le tenancier est en droit d'élever un pigeonier sur 4 piliers, distinct et séparé de ses bâtiments, sans permission du seigneur, s'il n'a de titre prohibitif, le 9 juillet 1698.»



Fig. 6. — Colombier à dôme, restauré, au sud du château de Cazeneuve (Bazadais).



Le colombier du château de Lagrange, à Fontet, dans le Réolais se classe dans la même tradition architecturale, datée de la fin du XVI^e siècle ou début du XVII^e. Restauré, le dôme est couvert de tuiles plates.

Naguère menaçant ruines et envahi de lierre, se dressant dans un enclos, à quelques centaines de mètres au sud du château de Cazeneuve (fig. 6), sud-ouest de Préchac, le colombier en dôme vient d'être récemment restauré.

L'un des plus admirables dans sa vétusté est situé à Saint-Vivien de Monségur (fig. 7), domaine de «La Fuye». Cette dénomination, appliquée en Guyenne aux grands colombiers ronds en pied, est différente de celle mentionnée en 1635 dans le *Coutumier Général* : *Celui qui n'a fief, censive, ni justice peut avoir volière ou fuye de 500 boullins et au-dessous, pourvu qu'il ait au terroir 50 arpents de terre*. Celui-ci a remarquablement conservé tous les détails de sa morphologie d'origine ; son lanteron et les quatre lucarnes ont été aveuglés.

Il convient de signaler dans la banlieue de Bordeaux à Eysines, en pleine agglomération, un petit colombier à dôme qui témoigne de la poussée de l'urbanisation.

Fig. 7. — Colombier à dôme, non restauré, domaine de La Fuye à Saint-Vivien de Monségur.



Fig. 8. — Colombier à toiture en poivrière au château Filhot (Sauternais).



Fig. 9. — Colombier à toiture en poivrière à Saint-Félix de Foncaude (Réolais).

Les colombiers à toiture en poivrière

Ils rappellent la tour médiévale, fierté du propriétaire constructeur. L'aménagement de l'intérieur est identique à celui des colombiers à dôme de pierre. Ainsi les boulins ou nichoirs sont tantôt rectangulaires, creusés dans l'épaisseur des murs, tantôt, dans les édifices plus élaborés, fabriqués en forme de demi-sphère de terre cuite et encastrés dans la maçonnerie. Deux échelles pivotantes prenant appui sur deux moises horizontales rattachées à un arbre central permettaient de visiter les boulins.

Le colombier du château Filhot (fig. 8), à Sauternes a conservé son échelle pivotante et ses deux randières contre les prédateurs.

Dans la même uniformité et sobriété de style, il faut citer le colombier du château du Bouilh, à Saint-André de Cubzac, celui du château La Rivière, dans le Libournais, restauré entre 1870 et 1890. La charpente en sapin de Norvège supporte un toit de tuiles plates formant des écailles rouges et jaunes. On distingue l'emplacement de l'échelle pivotante qui permettait de visiter les boulins encastrés dans l'épaisseur des murs.

Sont à rapprocher, sans autres variantes :

- le colombier de la citadelle de Bourg-sur-Gironde, dominant la falaise,
- le colombier du château Monlau à Moulon, dominant la Dordogne,
- le colombier du château de Cadillac-en-Fronsadais,
- le colombier du château d'Aiguille, à Saint-Philippe d'Aiguille,
- le colombier du château de La Brède,
- le colombier de Saint-Félix de Foncaude (fig. 9),
- le colombier du château de Thau, commune de Gauriac, qui découvrait naguère ses centaines de boulins, la toiture s'étant effondrée.

A Saint-Seurin de Cadourne (château Bardis), le colombier comporte des boulins ronds et d'autres carrés, au nombre de 1830.

Dans la banlieue sud de Bordeaux, à Cadaujac, château Bardins, l'édifice quadrangulaire dominé par deux épis de faîtage apparaît insolite. Un large bandeau de céramique à damier souligne son élégance. Il rappelle l'influence de style des édifices de Moyenne Garonne.



Fig. 10. — Colombier sur colonnes du château Corbin à Montagne-Saint-Emilion ; seuls les piliers hexagonaux sont d'origine ; 1606.

Un pigeonier sur colonnes, au cœur du vignoble¹³

Rares sont les pigeoniers de roture en Gironde. Il en est un qui mérite un détour, au château Corbin (fig. 10), commune de Montagne. Humble, cubique, suspendu sur quatre piliers hexagonaux en pierre, coiffé d'un toit pyramidal à quatre pans, il suscite quelques remarques en raison d'un détail capital : gravée dans la pierre, au sommet d'une colonne, l'inscription suivante : *Michel Boyreaufest faire ce pigeonier en may 1606* (fig. 11). C'est l'époque de reconstruction des campagnes françaises sous l'impulsion d'Olivier de Serres, le célèbre agronome d'Henri IV qui

vient de publier en 1600 *Le théâtre d'Agriculture et mesnage des champs*. Pour laconique qu'elle soit, cette inscription n'en exprime pas moins avec force la fierté du propriétaire constructeur. A-t-il voulu mettre en pratique l'une des recommandations qui lui paraissait essentielle, publiée par le célèbre agronome et connue sans doute par tradition orale : *c'est un moyen de nourrir noblement sa famille sans mettre la main à la bourse ?*

Entre-deux-Mers

Avant de terminer cette prospection en Gironde, qui ne saurait être exhaustive, remarquons que c'est dans l'Entre-deux-Mers que l'on rencontre le plus grand nombre de colombiers. Signalons le colombier de Chelivette à Saint-Loubès, ceux du château Peyrat à Cambes et du château de Langoiran ainsi que ceux de Carignan et Blésignac.

On rencontre à Curton¹⁴, au nord de La Sauve, l'un des rares pigeoniers-porches de la Gironde. Un colombier quadrangulaire décoré de deux lucarnes se dresse à l'angle du château Boudeau¹⁵, à Le Puch, au nord de Sauveterre de Guyenne. Ça et là, le temps et la désaffection ont accompli leur œuvre. Les anciennes fuyes de la région de Dardenac, Saint-Romain-la-Virvée et du château de Terrefort à Saint-Loubès ne sont plus que ruines.

En Périgord

En remontant la vallée de la Dordogne pour gagner le Périgord, le colombier du château de Montvert, à Saint-Seurin de Prats (fig. 12)¹⁶, sur la rive droite, retient l'attention. C'est le 23 février 1654 qu'un bail à besogne fut signé devant le notaire royal entre Mr Rousset du Cluzeau et un charpentier de haute futaie pour 450 livres tournois. L'édifice hexagonal à colombage est suspendu sur colonnes et coiffé d'un toit pyramidal à tuiles plates. Le bois de construction arriva par flottage jusqu'à Prats.

A Queyssac, nord-est de Bergerac, c'est un colombier du XVI^e siècle qui se dresse à flanc de coteau, très bel édifice en pierre, sur arcades plein cintre, reposant sur des colonnes de pierre, dont l'une torsadée, au centre.

Le château de La Force ayant été démoli, son pigeonier a été reconstruit sur colonnes, dans la vallée, à Prigonrieux. On retrouve à l'entrée de Sarlat le type de colombier rond à toiture en poivrière et au crépi, ici, fortement dégradé.

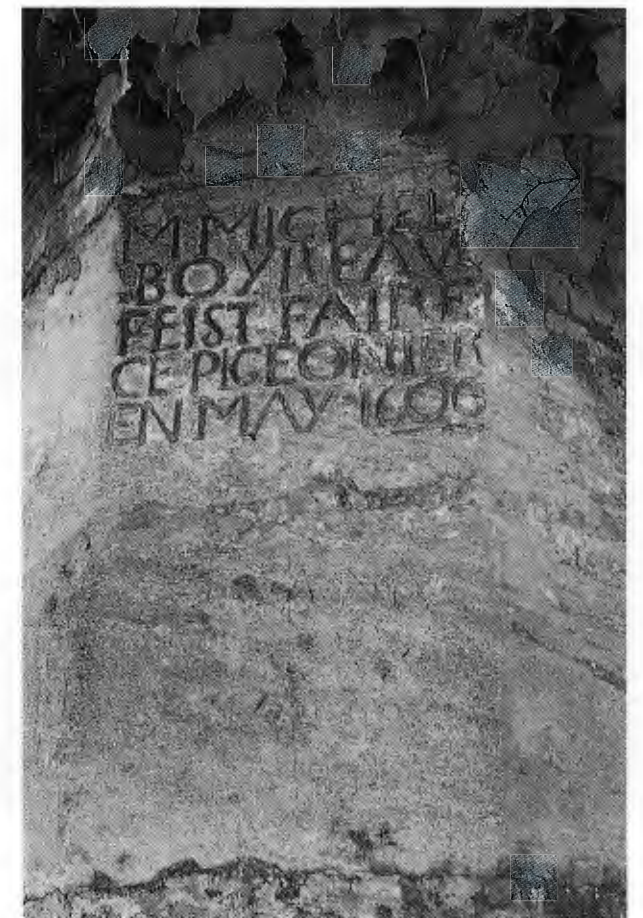


Fig. 11. — Colombier du château Corbin : inscription gravée au sommet d'une colonne.

Dans les environs ouest de Sainte-Nathalène, le colombier quadrangulaire affirme sa particularité par son escalier extérieur en pierre.

En Agenais

Le pigeonier du manoir du Bout-du-Pont (fig. 13), proche de la Sauvetat-sur-Dropt, au nord de l'Agenais, est l'un des plus curieux édifices sur colonnes. Il est construit en colombage ; les quatre pans de toiture sont à ce point débordants, en raison de la longueur du coyau à la base des arêtes, qu'on a dû fixer des contre-fiches de bois sur la partie supérieure de chaque face.

13. Le développement du vignoble est postérieur à la construction de ce pigeonier, associé à l'époque à une ancienne polyculture céréalière.

14. Cité par Paul Roudié, *Le Guide des châteaux de France, Gironde*, présentation de Jacques Gardelles, 1985, p. 152.

15. *Ibidem*, p. 152.

16. Nos remerciements à la famille de Montvert pour les renseignements aimablement communiqués.



Fig. 12. — Colombier à colombage sur colonnes au château de Montvert à Saint-Seurin de Prats.



Fig. 13. — Colombier à colombage sur colonnes à Agnac, proche La Sauvetat-sur-Dropt.



Fig. 14. — Colombier à toiture en poivrière, lieu-dit La Bayle à Puch d'Agenais.



Fig. 15. — Colombier à colombage sur colonnes à Belmont-Sainte-Foi (Quercy).

Au cœur de l'Agenais, le magnifique colombier seigneurial, rond de Puch-d'Agenais (fig. 14), au lieu-dit Le Bayle, se détache à flanc de coteau. La toiture en poivrière est percée de lucarnes «à la capucine». Deux puissantes randières protègent l'accès complété par deux trous rectangulaires jumelés.

En Quercy

Une diversité de styles s'épanouit également en Quercy. L'humble pigeonier cylindrique recouvert de lauzes s'apparente aux *gariottes*, chefs-d'œuvre de construction en encorbellement.

Nombreux sont les édifices à colombage, tel celui restauré de Belmont-Sainte-Foi (fig. 15), au sud du Causse de Limogne. Il est suspendu sur neuf colonnes de pierre dont une centrale, coiffées du traditionnel *capel*¹⁷ pour évincer les prédateurs ; chaque face est consolidée par deux écharpes. Dans la vallée de l'Aveyron, rive droite, le pigeonier de Penne, plus rustique présente la même morphologie. Il est à remarquer que les pigeoniers à colombage suspendus sur colonnes n'ont pas toujours des boulins à l'intérieur : parfois, les nichoirs sont constitués par des paniers d'osier hémisphériques suspendus par des clous sur chaque face¹⁸.

17. Terme populaire désignant le chapiteau évidé surmontant les colonnes.

18. On vendait autrefois sur les marchés de Beaumont de Lomagne et de Montauban des nichoirs en osier.



Fig. 16. — Colombier du château de Cas (Quercy) ;
lucarnes coiffées en bâtière et épis de faîtage
(1ère moitié du XVIIIe siècle).

Dans la campagne quercynoise, il est fréquent de rencontrer le colombier quadrangulaire à l'angle de l'habitation typique, comme à Varaire, sur le Causse de Limogne.

Plus inattendue, dominant la vallée de la Bonnette, est la présence au château de Cas (fig. 16), entre Caylus et Saint-Antonin, d'un colombier dont la morphologie est une exacte réplique de celle rencontrée fréquemment dans la zone de confluence Garonne-Tarn. Quadrangulaire, il est ceinturé de deux randières et construit sur arcades. La toiture de tuiles plates surmontée d'un clocheton pyramidal est percée de deux lucarnes.

En Moyenne Garonne

On remarque la prédominance de deux types architectoniques : le colombier quadrangulaire en pied ou sur arcades, surmonté d'un clocheton pyramidal, toiture à tuiles plates



Fig. 17. — Colombier, autrefois «garde-piles»,
à Bourret (Moyenne Garonne).

percée d'une ou plusieurs lucarnes, et le colombier dit *en pied de mulet* en raison des trois murs dominant les deux plans parallèles de toiture. La diffusion de ces deux types s'étend jusqu'en Lomagne orientale et les vallées inférieures du Tarn et de l'Aveyron.

Quelques édifices bien datés : 1ère moitié du XVIIIe siècle

Ce sont les colombiers sur arcades dont l'un des plus typiques est celui édifié en 1711 dans le parc de l'hôpital de Montauban ¹⁹ (fig. 25) «au cours de l'été, avec des matériaux de réemploi, sans le secours d'hommes de



Fig. 18. —
Colombier,
de type seigneurial,
à toiture en poivrière
à Solomiac
(Lomagne).

l'art». Restauré remarquablement vers 1960, il élève les nervures prismatiques de sa voûte sur quatre piliers de brique. On y remarque son échelle tournante et ses 700 boulins.

Se rattachent à ce même style local, les édifices suivants : Bouillac (1744), Verdun (métairie de Nadesse, 1740), château de Lamothe-Cumont (1747), Montain (1719) ainsi que de nombreux édifices des environs de Montech, Saint-Porquier et des basses vallées du Tarn et de l'Aveyron.

Le «garde-piles» au rez-de-chaussée des colombiers en pied (fig. 17)

Tandis que le premier étage était réservé aux pigeons et à la colombine, le rez-de-chaussée carrelé servait à remiser le blé après le dépiquage au rouleau et au fléau. Chaque soir c'était le produit d'une ou plusieurs dizaines de gerbes appelées *piles* que l'on rentrait en attendant le partage entre propriétaire et métayer ²⁰.

A Solomiac (fig. 18), en Lomagne orientale, le colombier seigneurial de Camusat, l'un des rares édifices seigneuriaux de cette région, offre, de par son fût de pierre, son toit de tuiles plates et son clocheton, un bel exemple typique.

Plus au sud, aux confins du Gers et de la Haute Garonne, à l'ouest de L'Isle Jourdain (fig. 19), le très bel édifice

20. P. Defontaine, *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne Garonne*, Lille, 1932.



Fig. 19. — Colombier
hexagonal sur
arcades, à
Lisle-Jourdain
(Gascogne gersoise).

19. Communication de René Toujas, dans le *Bull. de la Soc. Arch. du Tarn-et-Garonne*, 1973, XCVIII, p. 51, et obligeamment relevée et transmise par Madame le directeur des Archives Départementales de Tarn-et-Garonne, à qui nous exprimons notre gratitude. Cet édifice a été proposé au classement comme monument historique (Robert de Mentque, *Le vieux Montauban*, Rodez, Subervie, 1975).



Fig. 20. — Colombier hexagonal sur colonnes à double protection, à Menville (Vallée de la Save).



hexagonal sur arcades, construit en brique comporte deux lucarnes ; un bandeau vernissé, partiellement dégradé, le ceinture entre deux larmiers ; une belle corniche à denticules souligne le caractère artistique de la construction.

Dans la vallée de la Save, à Menville (fig. 20), l'édifice déserté affirme sa prestance monumentale en dépit d'une lézarde. Hexagonal, il repose sur des colonnes cylindriques comportant une double couronne afin de renforcer la protection contre les prédateurs.

Situation surprenante de nos jours, dans la banlieue est de Toulouse, à Ramonville-Saint-Agne ²¹, du colombier rond dit de la Comtesse (fig. 21). Edifice à coupole, en belle brique du pays tolosan, inscrit à l'Inventaire des Monuments Historiques en 1932 et restauré en 1973 par le promoteur du lotissement voisin. On remarque son lanternon cylindrique et deux lucarnes à linteau cintré, ouvertes à la naissance de la coupole.

21. J.-P. Suzzoni, «Le colombier de «la Comtesse» à Ramonville-Saint-Agne», *L'Auta*, février 1986.

Fig. 21. — Colombier à fût et dôme de brique, dit de La Comtesse à Ramonville-Sainte-Agne (banlieue est de Toulouse).



Fig. 22. — Colombier à tourelles et lanternon, en brique, lieu-dit Le Bouissou, à Cintegabelle (sud de Toulouse).

«En pays de Cocagne»

Dans un style plus élaboré, le beau colombier du Bouissou (fig. 22), à Cintegabelle, «en pays de Cocagne» dresse sa prestigieuse silhouette de brique. Sa coupole est surmontée d'un lanternon cylindrique. Quatre tourelles en échauguette permettaient aux pigeons de s'abriter des vents violents. Au niveau de la corniche, quatre gargouilles figure des têtes de lion.

L'architecture de brique offre une autre variante, à Carbone, au sud de Toulouse. Le dôme couvert de tuiles plates de faibles dimensions est entouré à la base de curieux triangles, les anciennes lucarnes désormais bouchées. Huit colonnes supportent le dôme du lanternon.

Tous ces beaux édifices de brique n'ont pu être construits que par des seigneurs ou des riches bourgeois ayant prospéré dans le négoce. Jusqu'au XVII^e siècle, cette région

22. Le Comté de Caraman était le grand centre de culture. Les feuilles de pastel, malaxées et réduites en pâte étaient mises dans des moules ovoïdes appelés *coques*, ce qui donna l'appellation *Pays de Cocagne*.

23. L'inscription est bien visible malgré l'oxydation.



Fig. 23. — Colombier sur arcades à bandeau de protection en céramique et portant l'inscription An VI de la République, à Sègreville (Lauragais).

jusqu'en Lauragais fut une zone prospère de culture de pastel qui donna l'appellation de «Pays de Cocagne» ²².

L'architecture sur arcades y déploie parfois sa magnificence, en particulier sur le colombier quadrangulaire de Segreville (fig. 23), au sud de Caraman. Un bandeau de carreaux de céramique verts accentue la protection des randières. Et l'on ne peut ne pas être frappé par l'inscription apposée sur une plaque de la face orientale : *Fait par moi, Lèguebaques, l'an VI de la République* ²³. Ainsi, comme à Montagne-Saint-Emilion en 1606, à deux siècles d'intervalle, le colombier exprime le même élan de fierté des constructeurs, malgré leurs motivations différentes.

Un art populaire et la symbolique de certains épis de faîtage

Humbles détails dominant les pigeonniers de roture, les épis de faîtage, considérés de nos jours, à tort, comme un insignifiant décor, sont cependant les vestiges d'un ancien art populaire portant parfois une symbolique aux lointaines et profondes origines. En terre cuite, tantôt recouverts d'un engobe vernissé en vert ou brun ou bien d'un enduit de plomb, ils expriment le talent des potiers des ateliers régionaux, en particulier de Montauban, Auvillar, Cox, Ardu, Giroussens²⁴.

Si la plupart de ces épis ont un aspect zoomorphe, pigeons au repos ou prêts à l'envol, quelques autres plus anciens et plus rares sont d'une inspiration phallique, tel celui que l'on pouvait naguère observer à Seilh, au nord-ouest de Toulouse, sur un édifice juché sur colonnes, fort délabré, ainsi que tel autre au nord de Gaillac dans le Tarn, également sur colonnes et colombage. Celui-ci porte trois figurines phalliques dont l'une coiffe le clocheton pyramidal et les deux autres sont juchées latéralement en acrotère.



Fig. 24. — Colombier sur arcatures et toiture «pied de mulet» à Lisle-sur-Tarn (Gaillacois).

Il s'agit de la symbolique des antiques cultes agraires, associée à la fois au thème de la fécondité et à la défense contre les mauvais génies en détournant le «mauvais œil», la fascination. Vieux fond de paganisme qui aiguise le souci de protéger le patrimoine dans tout son cycle vital, hommes et animaux, assurer la fécondité du foyer et des troupeaux dans une société rurale terrorisée par la sorcellerie²⁵ et dont les parlements de Bordeaux et de Toulouse se sont préoccupés au XVII^e siècle.

Inquiétude de la condition humaine devant les énigmes de la vie et de la mort, telle peut être proposée l'interprétation ethnographique du culte de ces humbles vestiges. C'est la même tradition culturelle, motivée par les mêmes soucis, qui influençait les populations pastorales de la Gironde, des Landes, des Pyrénées et de la Provence. Les céraunies ou «pierres de foudre» suspendues au cou des bœufs ou enfouies sous le seuil des bergeries et des habitations avaient les mêmes prétendues vertus protectrices.

Dans la basse vallée du Tarn

C'est l'une des régions où le «Musée de plein air» déploie plus que partout ailleurs sa grande diversité de morphologies, accentuant ainsi la poésie du paysage humain. Il arrive fréquemment que plusieurs éléments d'architecture, empruntés à divers types, s'associent sur un même édifice pour lui donner une élégance.

Dans la région de Lisle-sur-Tarn, hameau de Saur (fig. 24), chaque face comporte deux arcatures soutenues au total par huit colonnes de pierre surmontées du *capel*, cependant que la superstructure est en style *pied de mulet*. Les deux pans de toiture sont recouverts de tuiles romanes.

Sur certains édifices, une pierre cubique s'interpose entre le *capel* et la sablière inférieure afin de renforcer la protection ; c'est le cas à Mondragon (vallée du Dadou)²⁶. Sa superstructure est en *pied de mulet*.

Le style d'édifice suspendu sur colonnes se nuance à Labastide-de-Levis, lieu dit Pradinas, par une absence de clocheton pyramidal²⁷. L'accès est assuré non seulement par une lucarne coiffée en bâtière mais en plus par une pierre carrée percée de treize trous dans l'axe de la lucarne.

24. P. Duchéin, «Les épis de faîtage en terre cuite vernissée», *Bull. Soc. Arch. du Tarn-et-Garonne*, 1980, CV.

25. R. Muchembled, *La sorcière au village — X^e-XVIII^e siècles*, Plon, 1979.

26. A l'est de Graulhet. La pierre interposée est à coins arrondis.

27. A l'est de Gaillac.

C'est dans cette région tarnaise que l'on rencontre fréquemment les édifices à toiture en bâtière, tantôt à deux pans parallèles (Parisot, nord de Lavar) ou encore à deux pans séparés par la ligne de faîte (Lagrave, est de Gaillac).

La Révolution marque une étape importante : la suppression du privilège du droit de colombier

A l'Assemblée Nationale en 1789, proposée le 4 août et discutée le 6, la suppression du privilège de droit de colombier souleva une véritable tempête. C'est le comte François-Henri de Virieu, député de la noblesse du Dauphiné, ouvert à la Philosophie des Lumières, qui proposa la suppression du privilège. Il déclencha contre lui le camp des privilégiés qui, non seulement lui décocha un violent pamphlet, mais ironisa sur l'incendie de son château et du colombier, au cours de la «Grande Peur»²⁸ : *chacun donna ce qu'il n'avait pas, le Marquis de Virieu, son pigeonier, dont il épargna même à la Nation les frais de cuisson car le lendemain il apprit que son pigeonier avait brûlé...*

A la veille de Révolution, certains particuliers se plaignaient, notamment en Agenais, de la dégradation commise dans les emblavures par les pigeons devenus trop nombreux. C'est ainsi que dans le *Manuscrit du journal d'un curé de campagne*²⁹, l'abbé Séguy, vicaire constitutionnel de Sauveterre-de-Fumel, relate l'entretien suivant : *En 1789, Mr de Coigny demandé à un laboureur élu député dans le baillage, ce qu'il proposait d'obtenir aux Etats Généraux : «La suppression des lapins, des pigeons et des moines». Et comme Mr de Coigny s'étonnait de ce rapprochement bizarre, c'est pourtant bien simple, lui répondit-il, les pigeons nous mangent le blé en grains, les lapins en herbe et les moines en gerbes.*

La construction de nouveaux colombiers ne dépasse guère la première moitié du XIX^e siècle.

Un livre de comptes du marquis de Gourgue mentionne pour l'année 1834, la construction d'un pigeonier dans l'une de ses six propriétés à Bourret (Tarn-et-Garonne). Montant de la dépense 74,95 F pour 45 journées de charpentier et de maçon ainsi que pour la fourniture de 200 crochets pour suspendre les nids d'osier.

Qu'en reste-t-il de nos jours ?

L'actuelle constatation d'une diversité des morphologies ne doit pas faire oublier que l'âge d'or de ces édifices jusqu'au début du XIX^e siècle s'est exprimé par leur grande densité.

De nos jours, il n'est que de consulter l'ancienne toponymie pour se rendre compte que certains colombiers ont disparu. De la Gascogne gersoise³⁰ jusqu'au pays albigeois³¹, des facteurs humains, se résumant par une motivation générale «ils ne servaient plus à rien», ont contribué à cette dégradation, avec les atteintes du temps. Ce sont les plus anciens édifices suspendus sur colonnes et charpentés sur colombage et torchis qui ont subi les plus graves meurtrissures au cours de trois ou quatre siècles. Emploi généralisé des engrais chimiques, remembrement des ex-



Fig. 25. — Colombier sur arcades et voûte d'arêtes (Centre hospitalier Montauban), 1711.

28. Journal «Le Monde de la Révolution Française», février 1989. Entretien avec François-Henri de Virieu, descendant de l'ancien député du Dauphiné. Propos recueillis par S. Grunberg et Nicolas Weill.

29. *Manuscrit du Journal d'un curé de campagne*. Introduction et notes par A. de Mondenard, *La féodalité en Agenais en 1789*, Agen-Médan, 1879.

30. Cf. note 5.

31. H. Astruc, *Les pigeoniers du Tarn*, Imp. Coop. du Sud-Ouest, Albi, sans date.



Fig. 26. — Colombier restauré, à toiture en poivrière, au château de Bisqueytan (Saint-Quentin de Baron) Entre-deux-Mers.

exploitations, développement de la culture intensive, restaurations trop onéreuses ont abouti pendant longtemps à l'abandon dans l'indifférence. Sans doute, quelques réparations sommaires, suscitées çà et là par un louable souci de sauvegarde, se sont éloignées du style d'origine mais ont réussi à maintenir l'édifice. En présence de ces flottements cependant fort compréhensibles, en raison de la dureté des temps qui dictait d'autres choix impérieux et vitaux, on a assisté à un décalage entre une culture régionale naguère solidement enracinée et une société rurale en pleine mutation. Cette période paraît généralement révolue.

Une ère de restauration a commencé

Désormais, si on ne construit plus depuis un siècle et demi, certains propriétaires, de plus en plus nombreux et avisés, ont compris que leur colombier s'intégrait à l'esthétique de la maison rurale traditionnelle ou de la résidence secondaire, pour une plus-value certes, mais aussi pour un retour à un environnement typique, à une amélioration du

cadre de vie, et cela avec le plus grand désintéressement. Par delà l'utilitarisme immédiat, on a vu se dévoiler le mystère d'un passé retrouvé.

Cette prise de conscience a progressivement sensibilisé les pouvoirs publics depuis quelque trente ans. Des concours et expositions photographiques de pigeonniers, organisés dans certains chefs-lieux de départements et de cantons ont trouvé un écho profond parmi la population. Révélation du patrimoine historique et artistique se nuancant dans certains cas du regret d'avoir tant attendu une sauvegarde nécessaire.

Dans le département de Tarn-et-Garonne, 64 propriétaires ont été subventionnés pour la restauration de leur colombier. Précisément, en septembre 1990, dans la région de Lomagne, une notabilité est venue saluer l'œuvre de rénovation d'un colombier typique sur arcades et dévoiler la plaque mentionnant la date de construction : 1747³².

En Gironde, de la caverne préhistorique au colombier, la rencontre d'un même souci de conservation

En terminant notre périple et en regrettant son compte-rendu inévitablement trop fragmentaire, que notre regard se tourne de nouveau en Gironde vers ce décor bucolique que nous offrent les abords du château de Bisqueytan (fig. 26), où la terre et le ciel soulignaient dans la magnificence «l'éternel retour» en des instants fugitifs. Au centre, les hommes ont restauré ici également ce gardien tutélaire qui veille depuis le XVII^e siècle sur la grotte magdalénienne de 15000 ans, à quatre mètres sous ses pieds et désormais, elle aussi, protégée. Louable association de ce mouvement retrouvé, sauvegardant une parcelle de patrimoine, très limitée dans l'espace, infinie dans le temps.

Et c'est ainsi que revient en filigrane l'image de Jean Favier : «C'est l'horizon qui fait l'homme, celui des flots comme celui des crêtes, celui que l'on voit et celui que l'on devine, celui du terre-à-terre mais aussi celui du rêve».

Raffinés ou rustiques, altiers ou humbles, dominant les coteaux ou se dissimulant au creux des vallons, puissent ces vénérables témoins du passé rappeler, dans leur diversité, aux hommes, ce que fut la vie ardente et souvent passionnée de nos terroirs méridionaux.

Addenda à la bibliographie publiée en 1958 (Tome LIX — Années 1954-56)

- 1- *Les Agronomes latins*, Caton, Varron, Columelle, Palladius, Texte et traduction Misard, Paris 1844.
- 2- Columelle Moderatus, *de Re Rustica*, Livre VIII, n° 8.
- 3- Plinie l'Ancien, *Histoire Naturelle*, t. X., collect. Budé, 1961.
- 4- Arrêts du Parlement de Bordeaux, année 1671, *Archives Historiques de la Gironde*, Procès de sorcellerie.
- 5- H. Astruc, *Les pigeonniers Tarnais*, Albi, 1972.
- 6- P. Coudroy de Lille, «Pigeonniers du Réolais et du Langonnais», *B.M.S.A.B.*, LXXI.
- 7- P. Duchéin, «Les épis de fâitage en terre cuite vernissée dans l'art populaire méridional», *Bull. Soc. Arch. Montauban*, 1980.
- 8- Journal mensuel *Le Monde de la Révolution Française*, février 1989, «Entretien avec François-Henri de Virieu».
- 9- D. Letellier, *Pigeonniers de France*, Privat, 1991.
- 10- V. Malrieu, *Procès de sorcellerie par les Consuls d'Estatalens, 1644*. Poursuites engagées contre divers sorciers qui gastent (sic) les fruits de la terre, *Bull. Soc. Arch. Montauban*, 1923.
- 11- A. Péré, «Les pigeonniers du Gers», *Bull. Soc. Hist. Arch. Gers*, 1984, 3^eme tr.
- 12- P. Roudié, *Le guide des châteaux de France — Gironde*, Présentation de Jacques Gardelles, Hermé, 1985.
- 13- J.-P. Suzzoni, «Le colombier de «la Comtesse» à Ramonville-Saint-Agne», *L'Auta*, février 1986.
- 14- R. Toujas, *Bull. Soc. Arch. de Tarn-et-Garonne*, 1973, p. 49-60.
- 15- G. Vignolle, «Pigeonniers du Réolais», *Cahiers du Réolais*, 1967, n° 72.

32. A Lamothe-Cumont (Tarn-et-Garonne).

Etudes d'archives
Groupe Jules Delpit

Inauguration de la chapelle Saint-Joseph à Neyrac (Beguey)

par Michel Ladouch

Cette chapelle fût inaugurée le 16 mai 1700, réalisée grâce à la générosité du Sieur Gassiot de Gassiot bourgeois de Bordeaux, placée sous le vocable de saint Joseph, une confrérie vouée à ce saint existant depuis de nombreuses années dans la paroisse de Neyrac.

Voici la relation de cette inauguration telle qu'elle est portée sur les registres paroissiaux de Béguéy¹.

Il semble que le sanctuaire a été désaffecté au moment de la révolution. Actuellement transformé en maison d'habitation il se situe en bordure de la route Bordeaux Cadillac, peu d'éléments permettent de reconnaître l'existence en ce lieu d'une chapelle dans laquelle reposent encore les restes du généreux donateur.

Aujouddhuy 16^{ème} De May 1700 j'ay faict la ceremonie de la bénédiction de la Chapelle de S^t. Joseph contigue à celle de Notre Dame du Casse suivant la permission qui m'en fut donnée par Monseigneur nostre Archevêque au synode qui fût tenu cette année le 20 du mois passé en présence de Mess^{rs}. M^{res}. Dubarry curé de Cadillac et Causserouge prstre de la d^{re}. ville assistans, et dun tres grand nombre de parroissiens et austres à 9 heures du matin, et célébré la messe haute immédiatement après, laquelle chapelle fût bastie par la permission de Mond^t. Seigneur Larcheveque signée de sa main et plus bas jusanx Seire. le 3^{ème} du memes mois de lannée passée 1699 estant ouvrier Jean Bousaud, et lors de lad^e. Bénédiction Pierre Operie.

Cette chapelle a été baptie aux dépens de S^r. Gassiot de Gassiot Bourgeois de bordeaux et des autres paroissiens comme il parait par le proces verbal qui fut faict par Monssr. Despujols curé de Solignac vicaire forein comissaire député par Sa Grandeur pour visiter lad^e. place pour lad^e. bastisse et ensuite Mond Seigneur accorda aud. S^r. Gassiot de Gassiot et à ses hérétiers droit de banc et sépulture, que luy ay indiqué conformement a son titre au fonds de la chapelle de S^t. Joseph proche le pilié, je déclare aussy que led. S^r. Gassiot de Gassiot a faict peindre toute cette chapelle faict faire le rétable, la figure de S^t. Joseph, le balustre et confessional outre et par dessus ce quil a donné pour la^{de}. bastisse comme il apert par le proces verbal et tistre a luy accordé. Et comme nous ne pouvions bastir cette Chapelle sans prendre tout le chemin nous priames Mad^{lle}. Delariviere de nous vouloir donner autant de terrain meme au dela offrant de le luy payer et elle nous laccorda gratuitement et en reconnaissance comme bienfaitrice nous luy avons promis une place ou elle voudra pour estre elle et sa Mad^{lle}. sa fille Enterrées sans frais et au cas ou les ouvriers a lavenir voulussent exiger de la survivante ou de leurs héritiers le droit de sépulture pourront la survivante ou héritiers rantrer dans leur fonds, ainsi nous prions nos successeurs dincliner aux justes intentions que nous avons eues, Comme aussy de prier Dieu pour led. S^r. Gassiot de Gassiot Bienfaicteur de cette chapelle et pour lesd. demoiselle Delariviere, leur ayant promis pendant ma vie de dire

1. A. D. E. Suppl.

deux messes par an sans tirer a consequence. scavoir pour le S^r. Gassiot la première le lendemain de S^t Joseph et la seconde le lendemain des feste de la pentecoste, et pour les dem^l^{es} de Larivière la première le jour de S^{te} Françoise et la seconde le lendemain de loctave de la feste dieu a moins que les jours ne fussent occupés par quelque dimanche ou feste ou fonction curiale auquel cas il satisferac apres, je prie le ciel quil donne sa bénédiction atous nos desseins nen ayant dautre que de procurer le culte divin celui quon doit a la S^{te}. Vierge et a S^t. Joseph et aux Sains affin quils prient pou moy et pour ma connession et quils obtiennent

par leurs prières les graces qui sont nécessaires a tous mes paroisiens en foy dequoy ay signé P. Auquinot curé de Beguey et Directeur de la Chapelle

Succursal Nostre Dame du Casse.

Le 29 may M^r. de Gassiot a donne outre ce dessus une belle chasuble blanche ou est posé un S^t Joseph enbroderie au derriere et tout lassortiment, 4 bouquets, 4 chandeliers détain... un plat bassin et burettes de meme et un crucifix
P. Auquinot curé.

Querelles et tumultes dans l'église Saint-Hilaire de Paillet

par Michel Ladouch

Quelques incidents sérieux ont marqué, pendant la première moitié du XVII^e siècle, la vie de la paroisse Saint-Hilaire de Paillet dépendant alors de la juridiction de Rions.

Peu de sources permettent de se faire une idée de la disposition intérieure de cette église à ce moment-là, il apparaît néanmoins qu'elle était moins large que l'église actuelle, un collatéral ayant été ajouté sur le côté droit vers 1685. Le sol lui même se trouvait à 80 centimètres plus bas. La largeur de la nef, ainsi qu'il est porté sur un document, est de 18 pieds 1/2, soit à peine 6 mètres. Il semble que la largeur de cette nef soit, au moins en partie, responsable des incidents, parfois violents, qui ont marqué la vie de cette paroisse.

Les documents trouvés nous permettent de savoir que cinq sépultures sont placées sur la largeur de la nef au droit de l'autel dédié à Notre-Dame. Ces sépultures appartiennent à des anciennes familles de Paillet. De la droite vers la gauche nous trouvons celles des familles Dumas, Dujonqua, Darlan, Duvigneau et Dutemple. Il est certain que d'autres sépultures existent en d'autres parties de l'église mais rien ne permet de les situer ; plus tard une autre sera placée sous la chaire du prédicateur, mais après 1700 seulement.

Voici la relation du premier incident cité dans un document daté du 15 juillet 1624, portant sur une enquête ecclésiastique ordonnée par le cardinal François de Sourdis et confiée à Maître Guillaume D'Armaignac, curé de Soullignac vicaire forain.

Le 14 juillet Pierre Dumas prêtre et curé de Saint Hilaire de Paillet assisté de Menault Duvigneau curé de Cardan et de Jean Dufau curé de Lestiac procédait à l'office des morts et aux obsèques de Jehan Dutemple décédé le 13 juillet. le corps se trouvait dans le chœur, Arnaud et Jean Dutemple enfants du dit Jehan présents ainsi que Alphonse

de Pétrapaulle, écuyer, Berdolet Faure boucher, Jehan De Loué bâtelier et tous les parents et amis du défunt. Lafosse était creusée au lieu de la sépulture.

A ce moment là firent irruption, Raimond, Jeannot, Guilhem Buisson, Jehan Nion, Jehanne Duvigneau et Guilhaumine Faure. Maistre Pierre Dumas curé de Saint Hilaire fût bousculé et jeté à terre, avec force blasphèmes et reniements, les intervenants dirent que le corps de Jehan Dutemple ne serait pas enterré dans la dite fosse et avec des pelles ils se mirent à la combler.

L'enquête permit de constater qu'il n'y, eut pas de sang versé, de ce fait l'église ne sera pas interdite.

Le deuxième incident, le plus violent sans doute eût lieu en 1641.

Héliot et Pierre Darlan, accompagnés de Pierre Darbo, leur oncle par alliance, époux de Marie Darlan, voulurent enterrer leur grand-mère dans la sépulture des Darlan dans l'église Saint-Hilaire, ce à quoi une autre partie des Darlan de la même paroisse voulût s'opposer, considérant qu'ils n'étaient pas issus de la même famille. Il résulta de ce différent une très violente altercation entre Héliot et Pierre Darlan, dits de Bourdette, et Pierre Darbo d'une part et Arnaud Darlan, dit de Poulé, de l'autre, ce dernier reçut tant de coups de ferrements qu'ils avaient porté pour ouvrir cette sépulture qu'ils le laissèrent tout sanglant et à demi mourant sur la place à raison de quoi la dite esglise demeurat fort longtemps interdite.

Cette affaire ne fut définitivement classée qu'en 1662.

Le 26 mai 1658 Henri et Pierre Darbo, fils de feu Marie Darlan, se plaignent car Guilhem Darlan a inhumé le corps de sa fille dans la sépulture de la dite Marie Darlan. Le 25 mai 1659, supplique de Héliot Darlan, dit de Bourdette,

pour la confirmation de la possession d'une sépulture dans l'église de Paillet et ce de temps immémorial, supplique retenue et satisfaction donnée en 1662.

Dans toutes les affaires citées ainsi que dans celle qui va suivre les «suppliants» invoquent le fait que tous les titres de sépultures ont disparu lors des guerres civiles de la fin du XVI^e siècle.

En conclusion une affaire survenue en 1665, le 18 mars, et pour laquelle une enquête fût diligentée le 7 avril 1665, menée par Joseph de Lauvergnac curé du Tourne, sur ordre de Henri de Béthune, archevêque de Bordeaux, va sans doute pouvoir nous éclairer sur une des causes de ces incidents.

Un différend opposait Bernard et Pierre Dumas à Pierre Dujonqua au sujet de l'emplacement des sépultures respectives de leurs aïeux : le 15 juin 1660 il fût accordé à la famille Dumas une sépulture *longue de 7 pieds et large*

de 5 au lieu ou leurs grand mère, père et enfant ont été ensevelis. Le 28 novembre 1662 une autre est attribué à Pierre Dujonqua *au lieu et place ou Menaud Dujonqua son grand père fût enseveli*, les mêmes dimensions sont accordées. Le différent initial portait sur l'emplacement au côté de l'autel Notre-Dame, finalement un accord intervint, il fut reconnu que la sépulture des Dumas est à droite et celle des Dujonqua est à gauche, celle des Dumas joignant l'autel Notre-Dame. Sur la gauche restent encore 3 sépultures à 5 pieds chacune nous arrivons à un total de 30 pieds ; or la nef mesure seulement 18 pieds 1/2, d'où impossibilité de savoir à quel endroit se situait chaque sépulture. On réduit donc à 4 pieds de largeur chaque concession ; le compte n'y est pas encore tout à fait mais néanmoins, à partir de ce moment, il n'est plus fait mention d'autres incidents, ce qui laisse entendre que toutes les parties prenantes sont alors satisfaites et que l'affaire est définitivement close¹.

La maison du n° 31 de la rue de La Fusterie

par Pierre Coudroy de Lille

L'une des plus belles maisons d'époque Renaissance de Bordeaux a été fort heureusement sauvée d'une lente décrépitude par M. Claude Aubert, architecte de la ville de Bordeaux qui l'a acquise en 1978, l'a patiemment restaurée en lui donnant tout son caractère ; il utilise ses grandes pièces bien éclairées par de larges fenêtres à croisées de pierre pour ses bureaux.

Comme son nom l'indique, la rue de la Fusterie était occupée par les «fustiers», ceux qui travaillaient le bois pour les fûts, les barriques, les mâts de navires, les charpentes ; les matériaux étaient déchargés au quai tout proche, au pied de Saint-Michel. Mais, aussi, parmi les artisans, on trouvait des négociants en matériaux divers, qui pouvaient également être armateurs, fabricants, grossistes ou détaillants. Il fallait de grands entrepôts de stockage, et toutes les maisons proches des quais avaient d'importants magasins.

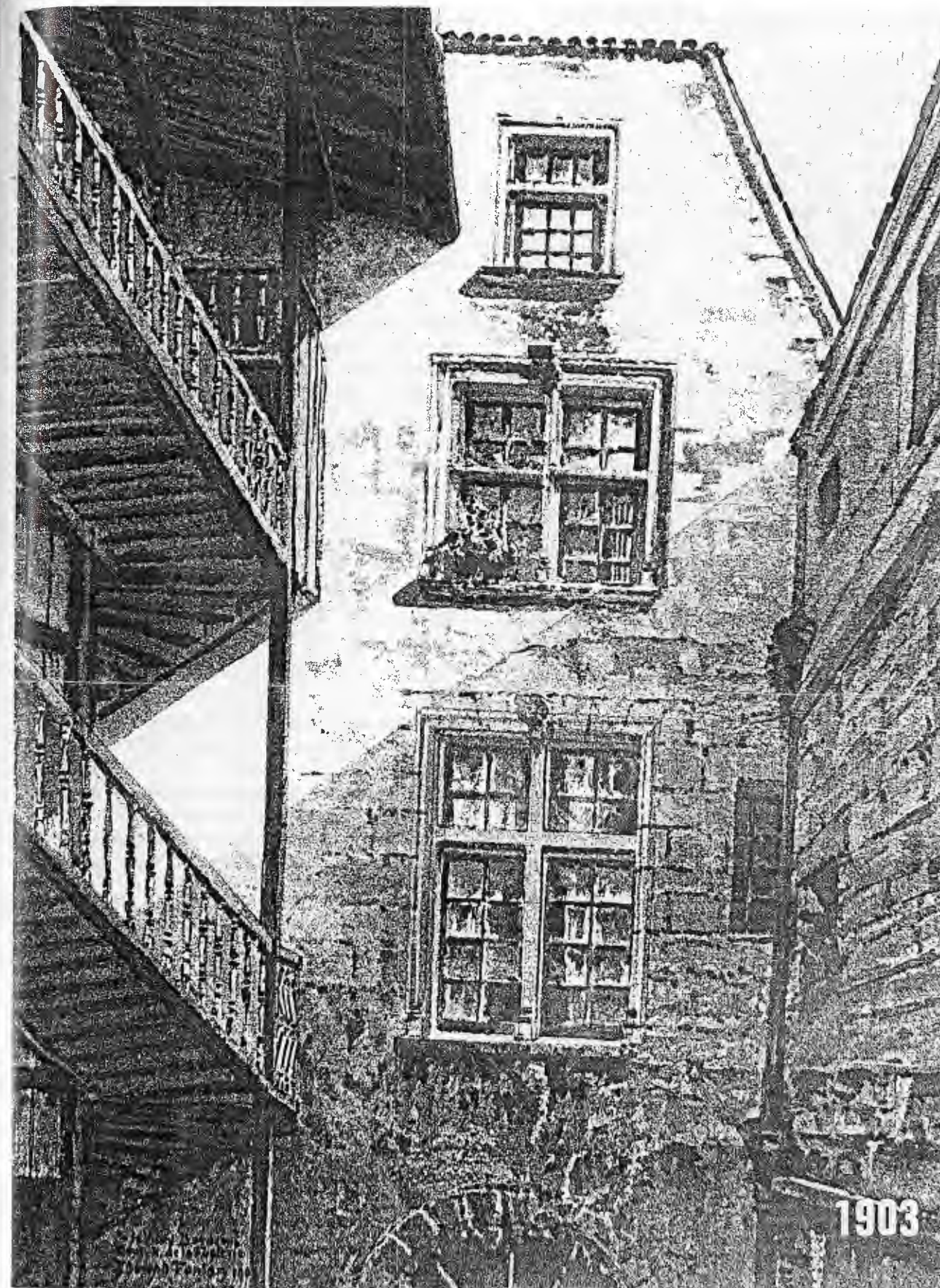
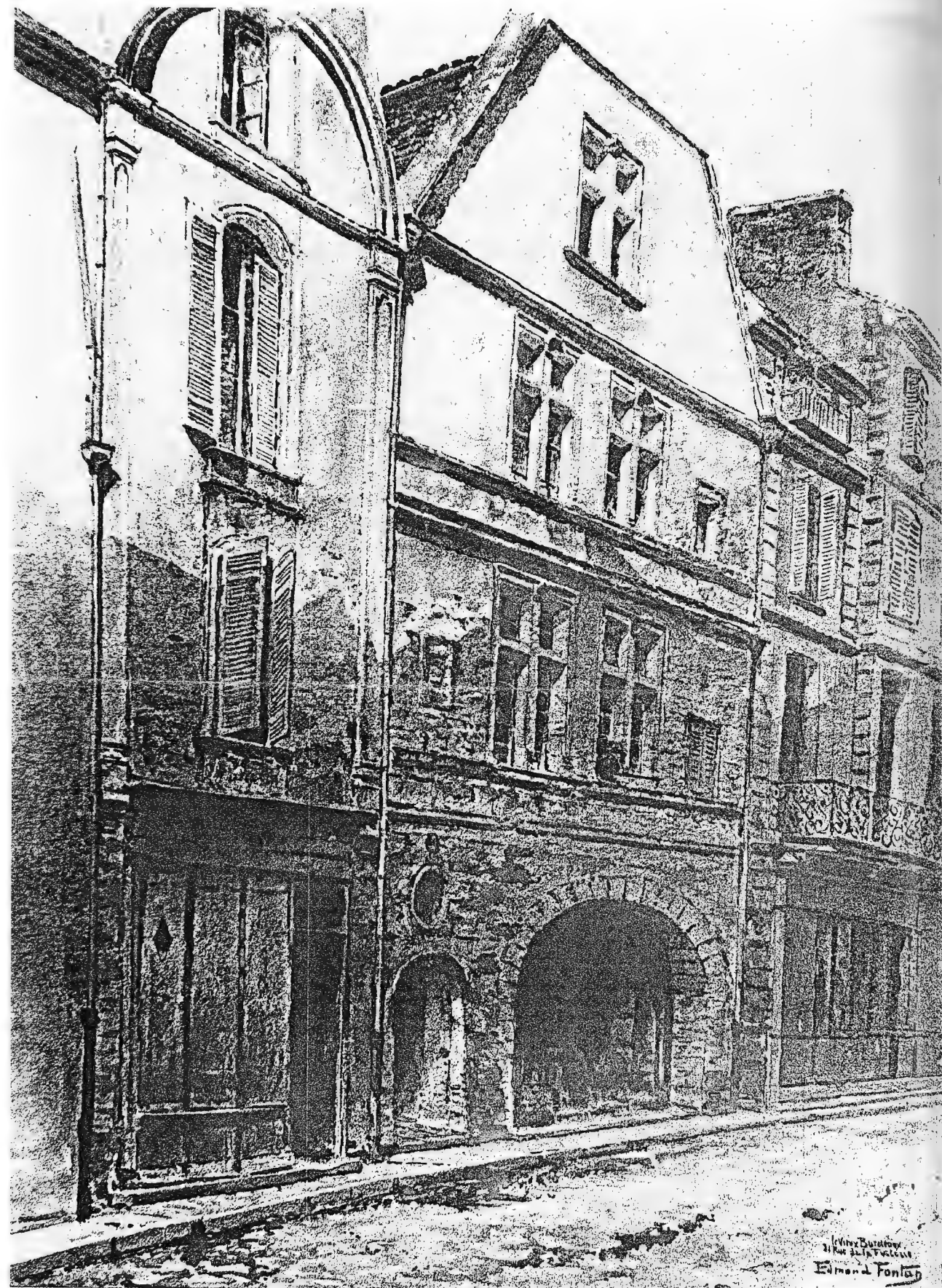
Une heureuse découverte d'une marque de marchand gravée dans la pierre de l'arc de boutique, à l'intérieur, nous a permis d'identifier un ancien propriétaire de la maison, Guynot Carchèze, possesseur de l'immeuble en 1568. Mme Picot-Bermond a publié dans le précédent tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* l'histoire de cette maison au XVI^e siècle¹. Mais il nous a paru intéressant de poursuivre la quête des propriétaires au cours des âges, M. Aubert ayant un petit dossier d'actes de propriété depuis 1738.

Après 1568, il faut attendre un siècle pour trouver le propriétaire suivant. A la fin du XVII^e siècle, Pierre de Cosages, fils de Jean de Cosages et de Charlotte Daquarette, possède l'immeuble selon l'acte passé pardevant Maître Grégoire, notaire à Bordeaux : le 13 septembre 1710, Barthélémy Giniès, avocat et citoyen de Bordeaux, habitant rue de la Devisse agissant au nom de ses enfants et de Marie-Angélique de Cosages son épouse décédée, Hélie-Joseph de Cosages écuyer, Messire Jean-François de Métivier conseiller au parlement comme fils de feu dame Marie de Cosages, vendent à Raymond Thibaut, Sieur de Durfort, bourgeois de Bordeaux, demeurant rue de La Fusterie dans la grande maison ci-après désignée : *toute icelle grande maison Rue de la Fusterie, avec 2 autres petites maisons au derrière de la grande et aboutissant à une petite rue issue Rue Maubec*, comme héritiers de feu Pierre de Cosages, écuyer, leur oncle *extrêmement vieille et presque inhabitable, aux réparations desquelles il est nécessaire de pourvoir incessamment pour éviter la chute et ruine certaine* pour 9 000 livres.

De l'état et verbal de la maison dressé le même jour, on constate que les planchers sont à pièces, que les foyers sont hors d'usage, que les panneaux de vitres et les châssis sont rompus qu'il n'y a ni serrures ni loquets, que les murailles sont fendues ; la galerie est en mauvais état, les croisées des chambres du second étage ont été murées, une cheminée est fendue... Quant à la maison de la Rue Maubec, elle est en grand désordre, les planchers sont pourris et il pleut dedans.

1. Références : A. D. G. 674, G. 675, G. 694. Séries 4.E. et E suppl.

1. Tome LXXXI, année 1990, p. 182-183.



Cette désolation dut inciter le nouveau propriétaire à y effectuer de grands travaux, car la vente qui eut lieu 28 ans après se fit sur un prix de 28 000 livres. Et en effet, cette maison du XVI^e siècle montre des cheminées de pierre bien plus récentes, sans doute du début du XVIII^e siècle. On pourrait penser également que le nouvel escalier de bois, intérieur à la cour, qui dessert les différents étages et portes des corps de logis, serait de cette époque, afin de rendre la maison plus commode.

La famille de Cosages appartenait à la grande bourgeoisie bordelaise, plusieurs furent avocats et jurats. On pourrait penser que la maison de la rue de la Fusterie proviendrait de la famille Daquarette, ou Daquerrette qui habitait précédemment dans la paroisse Saint-Michel ; c'étaient de gros marchands bordelais arrivés d'Urrugne à Bordeaux vers 1575.

Sept mois après l'achat de la maison, le 28 avril 1711, Raymond Thibaut Sieur de Durfort épousait demoiselle Isabeau Loupgratte en l'église Saint Michel ; c'est une raison de plus qui permet d'admettre que les travaux à la maison se firent en ce temps.

Le 21 avril 1738, par devant Maître Banchereau notaire à Bordeaux Raymond Thibaut sieur de Durfort, bourgeois de Bordeaux y demeurant rue de la Fusterie vendait à Sieur Jean Barada bourgeois et marchand *toute icelle grand maison située en cette ville rue de la Fusterie avec deux autres petites maisons sur le derrière aboutissant à une rue qui n'a pas de bout et qui a son issue dans la Rue Maubec*,... pour la somme de 28 000 livres, sous réserve de la rente due à MM. du Chapitre Saint-André de Bordeaux.

Les origines de propriété sont précisées : le Sieur Thibaut vend en conséquence du contrat de vente qui a été consenti en sa faveur par feu M^e Barthélémy Giniès selon le contrat du 13 septembre 1710 passé devant feu Grégoire fils notaire.

Les Barada sont des marchands bien connus de la cité. De son épouse Rose Cassain, Jean Barada eut deux filles, l'une d'elles, Marie Barada, eut la maison de la Rue de la Fusterie qu'elle apporta par mariage à son époux Gabriel Péry, négociant de la ville, décédé en 1789. Les Barada et les Péry y habitèrent, ainsi Guillaume-Raymond Péry, fils de Gabriel, qui décéda en 1860.

Les trois enfants de Guillaume-Raymond Péry se séparèrent de la maison en 1864 :

Le 15 avril 1864, par devant M^e Alcide Gautier notaire à Bordeaux, Dame Radegonde-Adeline Péry, veuve de M. Louis Pierre Joseph Giard, négociant, M^e Jean-Edouard Péry notaire à Bordeaux, M. Pierre-Achille Péry, caissier du Mont de Piété de Bordeaux, vendent à M. Jean Marcelin Benoit, chaudronnier, et à Dame Marie Alida Dubreuil, marchande, son épouse, demeurant ensemble à Bordeaux rue de la Fusterie n° 31 : *une vieille maison ayant une façade rue de la Fusterie marquée du n° 31 et une autre façade Impasse Maubec*, pour un montant de 18 500 francs.

La maison changea plusieurs fois de mains aux XIX^e et XX^e siècles — en 1893 c'était les Entrepôts Dubaut — pour aboutir à M. Claude Aubert qui s'est pris de passion pour ce vieux logis.

La façade principale a vu son pignon triangulaire tronqué, et cela dès avant 1864, date du premier dessin conservé. D'après les moulures autour des fenêtres, et les petits décors, on pourrait dater l'immeuble des années 1550-1560. Il appartenait alors à Pierre Tholouze, marchand libraire, qui en aurait été le constructeur ; ainsi l'abondance des grandes fenêtres à tous les niveaux et sur toutes les faces pourrait s'expliquer par le besoin de clarté pour les divers ateliers de l'imprimerie et de la librairie.

Les blasons du couvent des Annonciades de Bordeaux

par Pierre Coudroy de Lille

Le couvent des religieuses annonciades, dit aussi «Couvent de l'Ave Maria», est situé rue Paul-Louis Lande (ancienne rue Sainte Eulalie) et rue Magendie. Il a été fondé en 1519, nationalisé en 1791, puis repris en 1807 par une pieuse fille du quartier, Marie-Thérèse-Charlotte de Lamouroux, devenue Bienheureuse qui y fonda l'Ordre de la Miséricorde. Les religieuses en sont parties définitivement en 1965, ce qui fait un total de 430 années de prières et de vie religieuse.

Puis la chapelle abrita l'Aumônerie des Etudiants catholiques et les bâtiments devinrent annexes du Palais de Justice. Si les bureaux du Tribunal pour enfants restent dans la partie Ouest, la partie Est est en grands travaux pour accueillir les bureaux des Affaires culturelles et de l'Inventaire monumental.

La chapelle et le cloître réservent d'heureuses surprises, car ils sont restés intacts jusqu'à une date récente. Mais mon propos n'est d'étudier qu'un seul aspect des décors de la chapelle : analyser les 8 blasons sculptés dans la pierre, 3 aux clés de voûte à l'intérieur, 5 à l'extérieur qui sont des «litres funéraires», et voir comment les armoiries s'insèrent dans la chronologie de la construction de la chapelle et dans l'histoire de la fondatrice.

Ces blasons sont d'un intérêt exceptionnel : ils s'échelonnent depuis 1519 sur une quinzaine d'années, ils sont d'une grande précision héraldique, et ils ont été conservés malgré tous les avatars que de tels emblèmes ont subis aux périodes troublées.

Ils jalonnent l'histoire de la belle dame fondatrice, avec ses deux mariages, les prétentions du second mari devenu veuf : il y a concordance parfaite avec ce que l'on sait d'elle et du couvent.

La fondatrice était Haute Dame *Jacquette Andron de Lansac*, née vers 1490 d'une famille propriétaire du château de Lansac à Bourg sur Gironde, mariée 2 fois, mère de 5 enfants, décédée en 1532, donc assez jeune, ayant de peu dépassé la quarantaine. Des historiens prétendent qu'elle aurait eu des faiblesses pour François de Valois-Angoulême, devenu plus tard François 1^{er}, un des plus brillants chevaliers de notre histoire, dont elle aurait eu un fils qui fit une belle carrière...

Il est vrai qu'elle fit partie de la cour cultivée et artiste de Cognac et d'Angoulême, mais ce n'est pas ce problème filiatif que nous évoquerons. Voir à ce sujet les *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1940, p. 1 à 16.

Jacquette avait une ascendance illustre, quoique bâtarde. Fille de Thomas de Lansac, propriétaire de la maison de Béguey, à Bordeaux, et de Françoise de Pérusse des Cars, elle était petite fille de Raymond Amanieu Andron de Lansac, chevalier, dit «Mondot de Lansac», qui avait épousé le 2 août 1450 Jeanne de Béarn fille naturelle de Gaston de Foix-Grailly, Captal de Buch et Vicomte de Benauges.

Les bâtards de familles princières étaient très considérés, et Jacquette était cousine des Comtes de Foix et de Béarn, d'Henri d'Albret père de Jeanne, et par Marguerite de Foix épouse du Duc de Bretagne était également cousine d'Anne de Bretagne, épouse de deux Rois.

Vers 1510, Jacquette, seule héritière de sa branche, baronne de Lansac et du Bec d'Ambès, propriétaire de la maison de Béguey, épousait Alexandre de Saint Gelais, seigneur de Cornefou près de Cognac ; celui-ci joua un rôle important de son temps, fut garde-sceau de la Chan-

cellerie à Bordeaux, ambassadeur pour le Roi, et était le frère du poète Octavien de Saint Gelais, évêque d'Angoulême. Elle en eut une fille et un fils dont certains ont attribué la paternité à François 1^{er}.

Veuve en 1522, elle épousait peu après Jacques de Pons, baron de Mirambeau, Plassac, le fondateur de Brouage, cadet d'une grande famille de Saintonge qui lui assurait une situation sociale de premier plan. Elle en eut 3 fils. Elle fit son testament en 1525, et mourut en 1532.

La mère de son second mari était d'ascendance tout aussi illustre. C'était Marguerite de Coetivy, épouse de François de Pons fille d'Olivier de Coetivy, seigneur de Taillebourg et de Didonne, lieutenant général en Guyenne et de Marguerite de Valois, celle-ci fille naturelle du Roi Charles VI et d'Agnès Sorel. Ainsi, de chaque côté familial, Jacqueline approchait les hauts personnages de la Cour ou des Cours.

En 1519, alors qu'elle était avec son premier mari, elle donnait un terrain en jardins, derrière l'église Sainte Eulalie, au tout nouvel ordre religieux de Notre Dame de l'Annonciade pour y fonder un couvent. Il s'agissait du troisième couvent d'Ordre, le premier de 1501 fondé à Bourges par Sainte Jeanne de France, le deuxième à Albi. Le 26 Novembre 1519 accord était passé entre le syndic des religieuses d'Albi et Mathurin Galopin, maître maçon de Bordeaux pour édifier l'église en l'honneur de Notre Dame :

Item sur l'entrée de l'église y aurait deux voûtes à 5 clefs qui auront 25 pieds de long sur lesquelles sera le Chœur des religieuses. Item la lanterne devant le grand autier sera voûtée à 5 clefs selon la pourtrait fait par la dessin dudit maçon. Pour un prix total de 2 100 livres.

La fondatrice dû donner des fonds importants pour diligenter le chantier, le contrat avec le charpentier pour la couverture de l'église est du 19 novembre 1520, et le 30 juillet 1521 avait lieu la Bénédiction du cloître et de l'église du couvent prêts à faire le service divin, sept religieuses d'Albi avait essaimé à Bordeaux.

Deuxième campagne de travaux : fin 1526 un autre architecte bordelais Guillaume Médion promettait de voûter l'abside ainsi que les deux chapelles, d'établir des autels, de munir les fenêtres de meneaux. Donc, la première église était simplement couverte d'une charpente. La Dame Jacqueline était alors en son deuxième mariage.

Dame Jacqueline Andron de Lansac décède, et le 27 avril 1532 son mari, veuf, le prieur du couvent, maître Mathurin Galopin, passent contrat pour tailler 9 écussons en carré en pierre de Taillebourg et mettre es piliers et portes de la muraille. Et fournir un tombeau de pierre de Taillebourg ou de Grézillac, de blanchir et enduire les murailles en dehors à l'endroit où sera fait la ceinture.

Clichés et dessins J.-B. Faivre.

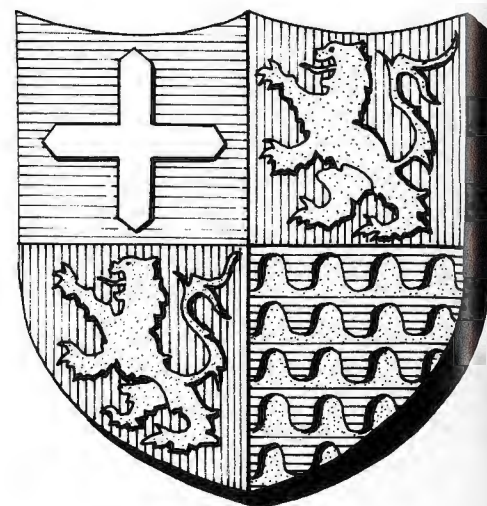


Fig. 1. — 1519.

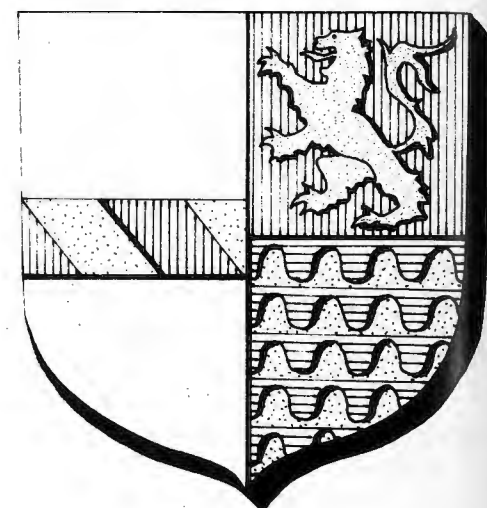


Fig. 2. — 1526.

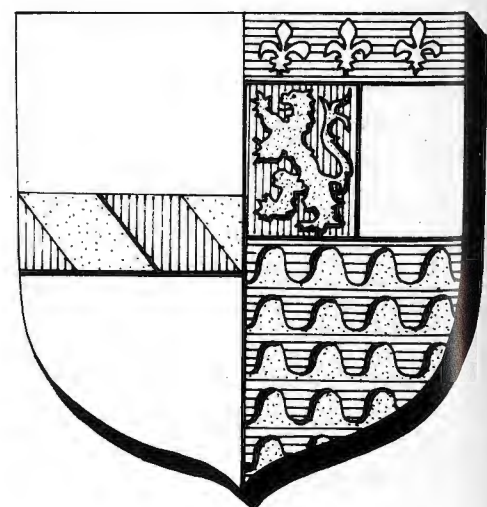


Fig. 3. — 1526.

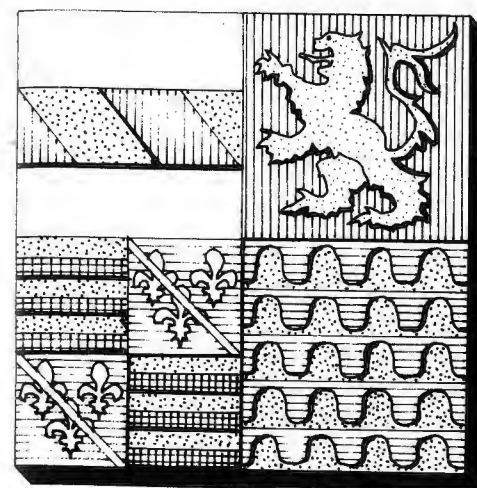


Fig. 4. — 1532.

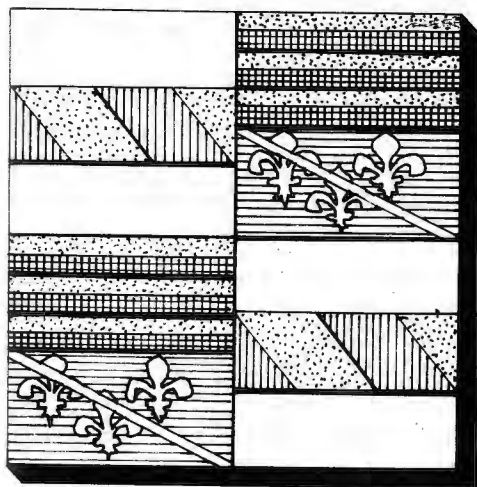


Fig. 5. — 1532.

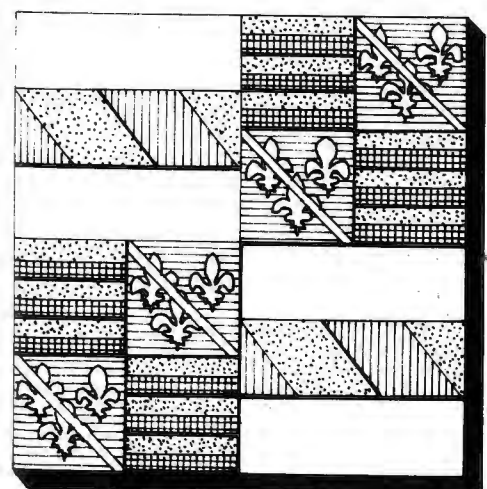


Fig. 6. — 1532.

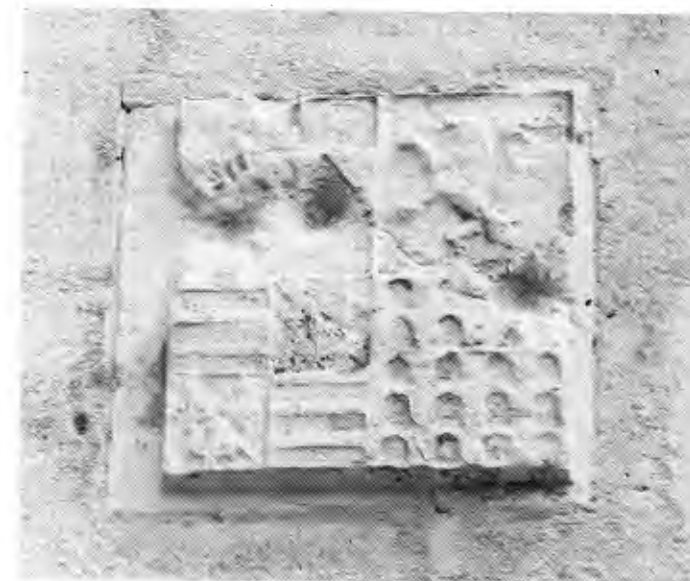


Fig. 7.

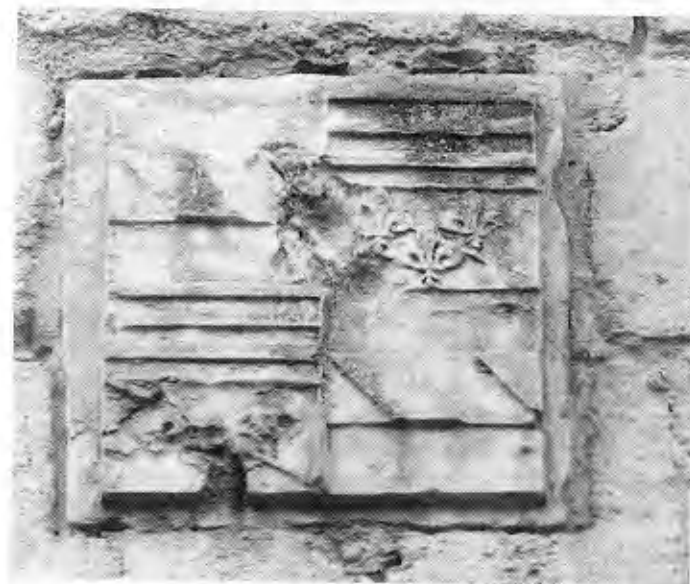


Fig. 8.

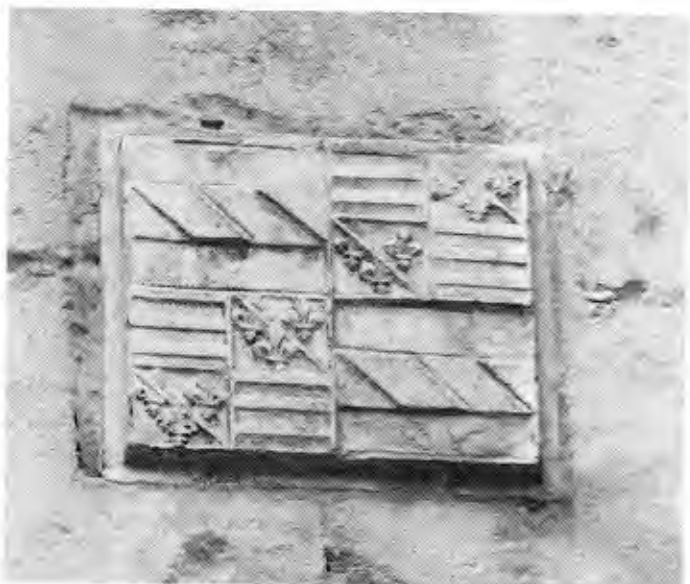


Fig. 9.

C'était une litre funéraire qui était ainsi commandée, bande de deuil ponctuée de 9 écussons avec les armoiries de la famille du défunt. Ici, au lieu d'être des armoiries peintes, elles étaient sculptées dans la pierre afin d'être durables ; peut être les différentes pièces du blason furent elles peintes.

Toutes ces diverses étapes de la construction ont été étudiées par le Professeur Roudié dans *l'activité artistique en Bordelais et Bazadais de 1453 à 1550*.

Effectivement, la chronologie de la construction coïncide avec les différentes armoiries. Au chœur des religieuses un écusson à la clé de voûte montre les armoiries Lansac et Saint Gelais. Les deux écussons aux clés de voûte du chœur de l'église sont aux armes des Lansac et des de Pons. Les 5 écussons de l'extérieur font la part belle à la famille de Pons, le second mari étant veuf.

Ces 9 écussons extérieurs ne semblent pas avoir été réalisés en totalité. On en voit 5, sur l'abside ou sur les contreforts, un sixième est tombé depuis longtemps car son logement est noirci.

Il faut dire que Jacques de Pons, le veuf, avait adopté la nouvelle religion huguenote, suite au séjour que Calvin fit à Angoulême de 1534 à 1537 qui lui valut de nombreux adeptes. Parmi les 3 fils qu'il avait eu de Jacqueline l'un était chevalier de Malte, et deux furent des capitaines protestants très impliqués dans les guerres de religion. Il y eut des procès au parlement en 1546, 1547, 1549, pour contraindre les héritiers à payer les rentes dûes, car Jacqueline s'était engagée à verser en 1520 à chaque religieuse du couvent 25 livres tournois de rente annuelle et perpétuelle. Une première transaction s'était faite en 1555 pour un capital de 1 000 livres à libérer, puis en 1559 tous les héritiers de Pons décident de donner aux Annonciades pour apurer le compte la *Grande dîme de Blanquefort qui consiste en blé, vin, lin,*

chanvre, cochons et agneaux avec toutes les agrières, et une grange appelée la dimière où l'on a coutume de recevoir et recueillir lesdits fruits, et les meubles qui y sont, 3 cuves et une maie à treuiller les vins.

Ainsi, il n'est pas sûr que les différents écussons étaient terminés en 1559, ni que la grande Mise au Tombeau qui est le plus bel ornement de la chapelle ait été achevée à ce moment. Quoiqu'il en soit, la nouvelle religion dût troubler la paix du couvent, et plusieurs religieuses en seraient sorties.

Les pièces des diverses armoiries sont l'œuvre d'un bon sculpteur ; celles de l'extérieur sont probablement de la main de Mathurin Galopin ou de son équipe. C'est une belle pierre blanche à grain fin, sans doute en pierre de Taillebourg.

Mathurin Galopin est connu pour avoir été le maître d'œuvre de la Cathédrale de Bordeaux lors de la reconstruction des quatre voûtes de la basse-nef, entre 1515 et 1520 ; on y trouve aux clés de voûtes les armoiries de l'archevêque de l'époque, Monsieur Jean de Foix-Candale, avec un joli écartelé gravé de façon nette, d'un côté la famille de Foix avec les pals, de l'autre la famille de Béarn avec les vaches. Il y a une ressemblance entre les armoiries de la Cathédrale et celles de l'extérieur du Couvent des Annonciades.

Hélas, ces blasons des Annonciades sont en danger. Celui du chœur des religieuses a reçu l'injure d'un clou au milieu. Ceux de l'extérieur ont été nettoyés selon les techniques actuelles avec un peu trop d'ardeur... et l'un d'eux est devenu presque complètement illisible. Il s'agit d'une pierre tendre, autre que celle des murs, et elle risque de s'abîmer davantage avec les intempéries.

Il est donc important de relever ces pierres gravées qui risquent de s'effacer avec le temps.

Descriptif des blasons intérieurs

Le blason de 1519, au chœur des religieuses, se lit ainsi (fig. 1) :

Ecartelé : au 1 à la croix alésée
aux 2 et 3 à un lion
au 4 vairé.

Il mêle les armoiries des Lansac et des Saint Gelais :

de Lansac : Ecartelé : aux 1 et 4 vairé d'or et d'azur
aux 2 et 3 de gueules à un lion d'or
de Saint Gelais : d'azur à la croix alésée d'argent.

Les deux blasons de 1526, au chœur de l'église, indiquent :
Sur l'un (fig. 2) :

Parti : au 1 à la fasce bandée
au 2 coupé : au 1 à un lion, au 2 vairé

On incluait ainsi les armoiries du deuxième mari :
de Pons : d'argent à la fasce bandée d'or et de gueules de 6 pièces

Sur l'autre (fig. 3) :

Parti. Au 1 à la fasce bandée
Au 2 coupé, à dextre un lion, au chef de trois fleurs de lys.

Aux armoiries des Pons et des Lansac on ajoutait les fleurs de lys, symboles des ascendances royales.

Descriptif des blasons extérieurs

Sur les cinq écussons de la litre funéraire qui nous restent, il y en a de trois types différents. L'un en deux exemplaires (fig. 4 et 7) :

Ecartelé : Au 1 à la fasce bandée, qui est de Pons,
Au 2 au lion, qui est Lansac
Au 3 contre-écartelé :
aux 1 et 4 fascés de 6 pièces
aux 2 et 3 à trois fleurs de lys,
brisées d'un bâton en bande
Au 4 vairé.

L'un : fascé d'or et de sable de 6 pièces, figure les armes des Coetivy, l'autre avec les fleurs de lys royales surchargées du bâton en bande indiquent la brisure des bâtards royaux.

Autre type, en deux exemplaires (fig. 5 et 8) :

Ecartelé : Aux 1 et 4 à la fasce bandée, qui est de Pons
Aux 2 et 3 : Coupé.
Au 1 fascé de 6 pièces, qui est Coetivy
Aux 2 et 3 aux fleurs de lys brisées par un bâton en bande.

Sur le dernier type, en un seul exemplaire (fig. 6 et 9) :

Ecartelé : Aux 1 et 4 à la fasce bandée, qui est de Pons
Aux 2 et 3 contre-écartelés :
1 et 4 fascé de 6 pièces, qui est Coetivy
2 et 3 aux 3 fleurs de lys brisées d'un bâton.

Ce dernier blason est le mieux élaboré, le plus symétrique et le plus satisfaisant pour l'héraldique. C'est peut être aussi le dernier en date. Les deux derniers types font totalement abstraction des armoiries Andron de Lansac... La défunte était-elle oubliée, et le veuf voulait-il exalter sa famille et son ascendance royale ?

Le fonds François Daleau dans les archives de la Société

par André Coffyn *

François Daleau a laissé à la Société un ensemble imposant de livres et de documents divers dont l'importance ne pouvait apparaître du fait de sa dispersion au milieu d'autres pièces d'archives. Heureusement nous connaissions bien l'écriture de Daleau qui a, par ailleurs, abondamment utilisé son cachet sur ses livres et ses manuscrits.

Le fonds Daleau se compose de manuscrits, de dessins au trait, de photographies, d'un nombre très limité de pièces de sa collection et de quelques livres.

Les manuscrits

Très nombreux ils rassemblent des carnets et des calepins, des copies de ses communications, les lettres reçues et les brouillons de toutes les lettres qu'il a envoyées, des fiches pour la Carte archéologique de la Gironde, un cahier d'inventaire et divers cahiers et recueils. Des notes de travail et des liasses sur diverses découvertes s'y ajoutent.

Certaines pièces sont relatives à des études inédites qui présentent, même aujourd'hui, une importance qu'il convient de souligner.

Les carnets et calepins

Les trois petits carnets et les 25 *calpins* (sic) sont très certainement les brouillons de ses carnets d'excursions (au Musée d'Aquitaine) (fig. 1) et nous renseignent avec précision sur la vie de F. Daleau de 1889 à 1919. Malheureusement les douze premiers calepins (de 1876 à 1888) manquent.

Ces pages contiennent tout : démarches, achats divers pour la vie courante et les propriétés, ventes de bois, de fourrage et de vins que M. Brizard et F. Daleau commercialisent en bouteilles (fig. 2), découvertes archéologiques, histoires, contes et légendes, adresses... Elles sont illustrées par des dessins, des plans (un plan de Pair-non-Pair sur chaque page de garde). Chaque jour les pages sont recopiées sur le carnet d'excursions puis barrées d'un trait ; il est possible de constater parfois des différences de graphisme entre calepins et carnets.

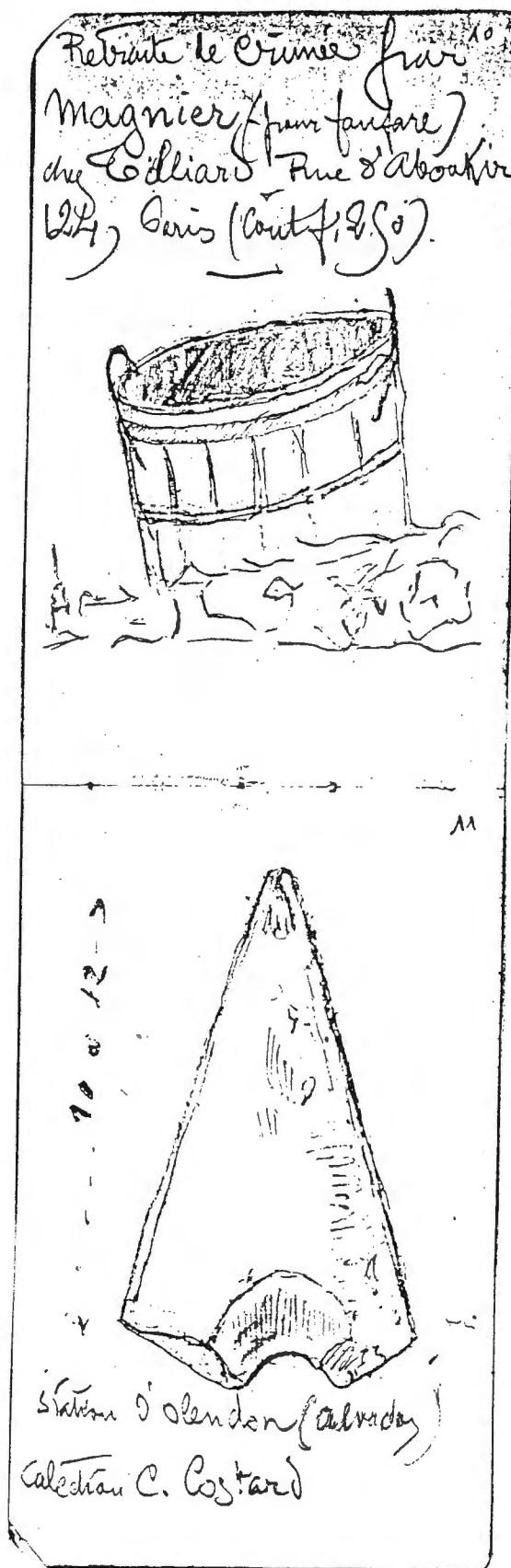
Carte archéologique de la Gironde

Cette carte constitue une source inépuisable de renseignements pour tous les chercheurs actuels. En plus d'un exemplaire amélioré de son travail de 1876, elle contient 250 fiches de découvertes par commune, un répertoire récapitulatif et de nombreuses notes. La carte établie par Daleau (0,80 m sur 1,06 m) a été retrouvée mais nous ne pouvons encore en parler. Cet ouvrage exceptionnel, le premier tenté en Gironde, mériterait une publication malgré son ancienneté.

Archives de F. Daleau

La Société a déposé aux Archives départementales de la Gironde 61 liasses de documents dont beaucoup appartenaient à Daleau ou aux familles Brizard et Daleau. Les répertoires de ces liasses ont été établis par J. Cavignac (liasses 2 J 6, n° 1 à 40) et A. D'Anglade (liasses 2 J 6, n° 41 à 61).

* Centre P. Paris, Université M. de Montaigne, Bordeaux III.



Archives des familles Brizard-Daleau

Les liasses 1 à 23 puis 30 à 33 concernent les archives relatives à ces deux familles avec des lettres (Martial Brizard, Paul Alexandre Brizard, J. Vitrac, Jean-Bernard Daleau, Joseph-Félix Daleau, Louis-Marie Daleau), des livres de raison, de recettes et dépenses ainsi que des notes généalogiques. Nous trouvons (liasse 30) les notes et le livre écrit par E. Harlé sur la famille Brizard, à laquelle il appartenait par sa femme.

Lettres de ses correspondants

Toutes les lettres, les télégrammes, les faire-part de mariage, naissance et décès, les menus, les affiches des spectacles, des coupures de journaux, tout ce que recevait Daleau ou qui l'intéressait était conservé dans des classeurs après avoir été numéroté. Des dessins à l'encre ou au crayon y sont souvent joints et chaque dossier comporte un répertoire avant les premières pages. Compulser ces liasses devient alors fort pratique (A. D. G. liasses 2 J 6, n° 24-29).

Il est évident que ces documents contiennent des renseignements fort précieux pour l'archéologie, l'ethnologie mais aussi pour l'étude socio-économique du Bourgeois au milieu du XIX^e siècle, en particulier la liasse 31 relative aux propriétés des familles Brizard-Daleau.

Comme nous l'avons déjà souligné, la politique intéresse fort peu Daleau en dehors du fait qu'il était républicain et a participé à la création du journal *L'avenir* en 1872, journal qui devint ensuite *L'Avenir Blayais et Jonzacais*.

Archives diverses

Les autres liasses (35 à 61) se rapportent à diverses archives notariales provenant de toute la région et qui devaient provenir des cabinets notariaux de son père et de son grand-père (fig. 3). Pourtant quelques liasses comportent des archives de la Société avec des lettres de certains de ses membres comme A. Vivie et C. de Mensignac.

Pour toutes ces pièces il convient donc de se rapporter aux répertoires précités qui en donnent une description succincte.

Fig. 1. — Petit carnet n° 2, pages 10 et 11.

Repart — 860 "		Repart — 1203 20
1898 XII-31. ma part Com. famille — 207 95		" 98 XII-16 Grel aux Ecol. laïque — 5 "
" " 31 (D'acacubri Japard — 207 95		" " 20 Ecol. Cot. Ecole — 1 "
" " " Total — 1275 96		" " 22 Chavanne et Chon — 40 50
Se balancee à peu près		" " 24 Remu de l'Ecole d'anthropologie — 10 "
1899 juin 11 — Regle à André fr 208 "		" " 26 Ecole maternelle — 70
2 devoirs en noir, cercle — 15		" " 28 Enveloppes timbrées — 1 10
Sol de paille — 193		" " 30 Joseph. Cori autman — 50
		" " 31 Total à payer — 1262 00
		y compris frais enroulage, gracie etc —
1899 janvier 1 ^{er} 2 mois au 1 ^{er} septembre 1896 100 "		1899 janvier 1 ^{er} adrien Etienne — 3 "
		" " 2 Edig Doerflinger — 3 65
		" " 2 av. Jacob Heierli Zurich — 1 10
		" " 2 Joseph Etienne — 3 "
		" " 4 Tableaux papier — 60
		" " 5 Enveloppes timbrées — 1 10
		" " 8 Cercle artistique — 15 10
		" " 8 Journal de la limite — 50
		a Repu — 27 95

Fig. 2. — Carnet de compte journalier (1898-1901). Dépenses personnelles de Daleau.

Les cahiers de brouillon

Ces cahiers d'écolier contiennent le premier jet de toutes les lettres, cartes et télégrammes que F. Daleau envoya de 1875 à 1927. Quarante-six cahiers demeurent sur quarante-sept soit 2046 pages qui complètent admirablement les *calpins*.

La correspondance de Daleau reflète ses relations avec ses collègues français et étrangers, l'universalité de ses recherches, sa ponctualité à répondre aux questionnaires qui lui sont adressés ainsi que ses qualités de cœur, son intelligence et sa grande prudence.

Nous connaissons tout de lui comme ses achats de vêtements avec des chemises en madopolam marquées à ses initiales et ses commandes de cartes de visite et de papier à lettre à la maison Mignon de Paris. Tout naturellement F. Daleau nous tient au courant, en le relatant à ses amis, de son état de santé avec ses opérations de la cataracte et ses problèmes d'hémorroïdes.

De plus toute la vie des familles Brizard et Daleau est contée par le menu avec les nouvelles envoyées à tous les membres de la famille, en France et à l'étranger. A cette époque il était courant d'envoyer du vin de Bordeaux

Mémoire de l'ouvrage que moi Charles Pinit,
Savetier de cette ville, ai fait pour les Sœurs Grises
de l'hôpital St André, depuis le 20 juin 9 jusqu'au 21 juillet,
même année.

Savoir,

juin 20 ^e	Mir un Bout à la Sœur St Catharine	4 ^e
21	Reconstr la Sœur St Marie	5 ^e
30	Remonté la Sœur St Jeanne	18
juillet 10	Rebordé la Sœur St Eudule	4 ^e
	Mir un Clou à la Sœur St Victoire	3 ^e
	Rapiécé la mere des novices	4 ^e - 12
	reconstr la Sœur St Victoire	12 ^e
	Mir deux Pièces à la Supérieure	18
	Mir l'Empoigne à la Sœur St Ursule	10 ^e
	Mir un Ciran à la Sœur St Veronique	4 ^e
29	Mir une Chevillle à la Sœur St Agnès	2 ^e
	Reppé et Grappé la Sœur Felicité	6 ^e
	avoir Elargi la Sœur St Louis	8 ^e
	avoir Calosiné la Sœur Courrière	15 ^e
	avoir Prété un redressoir au Directeur	1 ^e
	avoir Mir l'Empoigne la Sœur St Julie	12 ^e
	<u>Total</u>	<u>112</u>

Fig. 3. — Mémoire d'un savetier pour les sœurs de l'hôpital Saint-André. XVIII^e siècle.

outré-atlantique comme le prouve la facture du château de Mille-Secousses pour un envoi de Maxime Brisard à Paul-Marie Brizard à Arcala, Humboldt County, Californie

(fig. 4). M. Brizard a donc beaucoup innové en ce qui concerne la vigne car il a introduit les cépages nobles et la vigne haute dans le Bourgeais.

Château de Mille-Secousses.
Bourg près Bordeaux.
Le 10 Novembre 1875

Monsieur Max: Brizard à Bourg y Gironde
Note de Frais en mon envoi à M^{rs} Philips Taber & Co^{ies} 108 & 110 California
à San Francisco pour M^{rs} Paul Marie Brizard à Arcala
PMB 8887 1 Bque Vin rouge (Humboldt County)

Transport à Bordeaux frs 50⁰⁰
Acquit, Assurance M^{me} & Police 5.80
Frais y Place suiv^t la note ci-jointe 6.45
frs 12.75

PAUL CHENU-LAFITTE
CHATEAU DE MILLE-SECOUSSES
BOURG PRÈS BORDEAUX

Rebattage P. 1.4
Contournation 10 Lit à 0.486 l'un " 7.77
5 Soutirages à P. 1.4 par C^{on} " 1.25
frs 22.87

Fig. 4. — Facture de l'envoi d'une barrique de vin en Californie, 1875.

Etudes et travaux

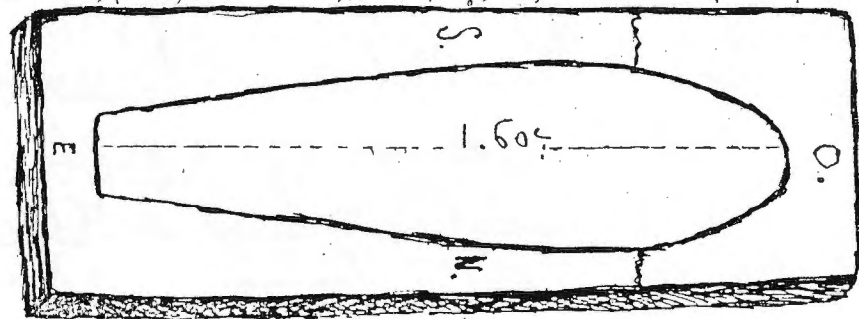
Nous avons eu le plaisir de découvrir plusieurs dossiers concernant certaines fouilles et trouvailles de l'âge du Bronze avec le texte de la communication et des dessins précis de divers éléments. Ces notes contiennent quelquefois des reproductions et des détails qui n'ont jamais figuré

dans les publications. C'est vrai pour le Terrier de Cabut à Anglade (dessin du vase, plan des trouvailles), pour le dépôt de Saint-Pey-de-Castets (deux dessins d'objets de bronze) et celui de Braud-et-Saint-Louis.

Nous avons aussi rassemblé toute une série de copies de communications et de notes diverses. Un rapport adressé à Monsieur Daudin-Clavaud, Président du Tribunal de

Depuis longtemps des fouilles et des remaniements ont été pratiqués dans le cimetière de Lansac. et trouve sur mon catalogue, Spécimen N° 39. Gourd à deux ailes, en terre cuite rouge recouverte d'un grossier vernis vert recueilli dans un sarcophage - Loc. Cimetière de Lansac C^{te} de Bourg - don de M^r l'abbé Baron - 15 octobre 1865 -

Mon carnet d'excursions me fournit la note suivante : informé par M. Carrière, agent voyer, que l'on déblayait la partie nord-est du cimetière de Lansac, je me suis rendu sur le lieu, le 12 mars 1877, voici la coupe que j'ai pu relever : 1^{re} terre végétale 2^o Couches de bûches en bois remontant à notre siècle et au siècle dernier - 3^o Tombes en pierre, deux ou trois couchées superposées en certains endroits - orientation : Ouest - Est - Les ouvriers m'ont dit avoir recueilli dans ces sépultures une petite bouteille en verre et une forte de cuiller en fer - ils m'ont donné une certaine quantité de monnaie, dont la majeure partie se compose de doubles tournois de Louis XIII et de liards de France de Louis XIV. J'ai surtout remarqué dans ces fouilles, de très curieux sarcophages en pierre semblable au croquis ci-dessous -



Il y avait à cette époque (12 mars 1877) une grande sablière sur la partie N.O du cimetière, dont le sable était exploité par les tuiliers de environs. J'ai vu plusieurs fois des ossements humains dans cette excavation -

Crânes humains provenant de la sablière du cimetière de Lansac C^{te} de Bourg (Gironde) don de M^r G. Fillatran - 12 juillet 1882 - crâne A - Sexe ♀ - (1) - Âge approximatif de vingt à trente ans (2) - la dernière molaire, débordant à peine de l'alvéole - forme dolichocéphale - Époque de l'ensevelissement XVI^e ou XVII^e siècle (d'après le sarcophage) les os indiquent aussi une certaine antiquité car ils rappellent fortement à la langue - La boîte osseuse était remplie de sable gris, mêlé de fougères, et du formant la partie inférieure du cimetière (voir tube A.)

Crâne B - Sexe ♂ - forte glabellité (3) - Âge de vingt à trente ans - la dernière molaire, tout au plus sortant de l'alvéole - Suture sphéno-occipitale, à peine fermée (2) - forme brachycéphale - La boîte osseuse était remplie de sable gris, mêlé d'un peu de terre (voir tube B.) Observation : ce dernier crâne présente de curieux sillons, s'étendant sur la plus grande partie de la calotte crânienne -

Je me propose d'emporter ces deux crânes, au Congrès de l'Association Française pour l'avancement de la science, dont les affaires se tiendront à La Rochelle, du 24 au 31 août - afin de les soumettre à ceux de mes collègues qui s'occupent spécialement d'anthropologie -

Je puis aussi dire que M. Fillatran, a recueilli les ossements dont il vient d'être parlé, avec l'intention de me les offrir pour ma collection - car il m'a souvent montré la preuve de son dévouement à la science et j'en rappelle ici avoir parlé plusieurs fois de découvertes faites à Lansac -

Féminin

(1) Le crâne masculin est en général plus volumineux, plus large, plus lourd que le crâne féminin ; les lignes, les saillies, les dépressions qui correspondent à l'insertion de muscles y sont plus prononcées ; les bords et les autres cavités adriennes y sont plus développées ; l'appareil masticatoire y est plus puissant. L'ensemble de ces dispositions permet souvent de distinguer les deux sexes au premier coup d'œil ; mais le plus souvent encore il est nécessaire de recourir à l'analyse de caractères. Voir Instructions Craniologique et craniométrique par Paul Broca, mémoire de la Société d'anthropologie de Paris - 2^e Série Tome II. page 137.

(2) Dans notre race, la suture bregmatique se ferme de dix-huit à vingt ans, parfois plus tôt, quelquefois un peu plus tard ; la dent de sagesse paraît très rarement avant vingt ans, rarement encore avant vingt deux ans et plus ordinairement de vingt quatre à vingt cinq ans - loc. cit. - p. 131 -

Masculin

(3) Une forte glabellité, nettement détachée sur le profil, indique sûrement le sexe masculin - loc. cit. - p. 138 -

Blaye, au sujet de l'affaire de Lansac, est du plus grand intérêt (fig. 5). Il montre en effet les grandes connaissances de Daleau en anthropologie physique, à la suite des cours de son ami Broca.

Les cahiers de cours

Cela nous amène à évoquer les quelques cahiers de cours que nous avons retrouvés et qui sont ceux de littérature, d'anthropologie, d'histoire naturelle, de minéralogie et de géologie. A chaque fois la page de garde est décorée d'un titre assez tarabiscoté et agrémenté de dessins d'un style particulier dont nous avons donné des exemplaires dans le tome 2 des Mémoires de la Société (fig. 6). Ces divers cours restent toujours d'excellente facture pour ce qui est du texte lui-même.

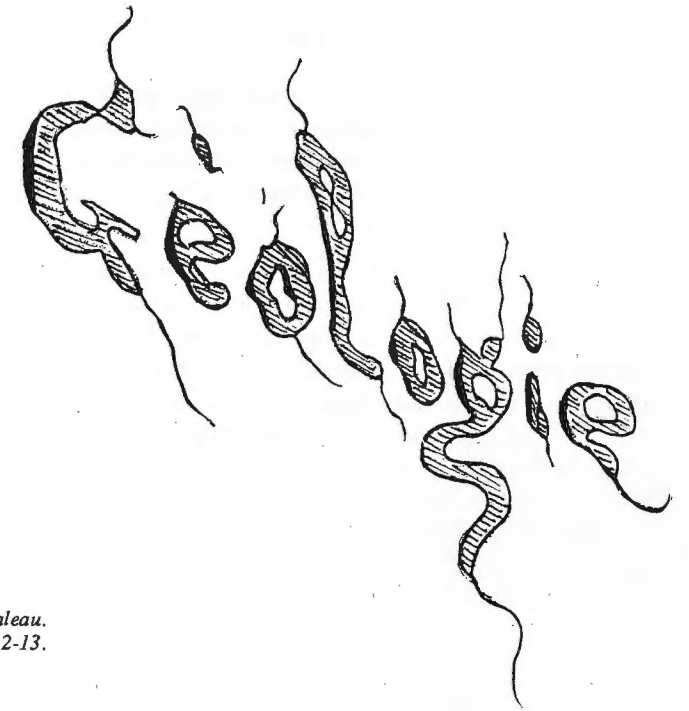


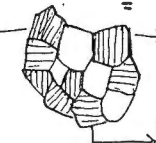
Fig. 6. — Carnet de cours de Géologie de Daleau. Page de titre et pages 12-13.

12

Granit.
Le granit est formé de grains cristallins de nature diverse.
Ex. — 

Les grains du granit se détachent ordinairement par l'action de la chaleur et se détachent par un des autres par la suite est ce que l'on appelle dégrégation c'est de cette façon que la roche arrive à devenir sable. Cela est dû comme nous l'avons dit à la température et à l'eau.

La décomposition a pour but de changer les éléments chimiques.


quartz
mica
Éléments qui entrent dans le granit.

13

non soluble	+ Silice -	Soluble
	+ alumine -	
	- botal -	+ Argile
	- Eau -	+

La décomposition dans les roches va plus ou moins vite suivant leur nature. On observe des transports d'atmosphère - les poussières - et le cendre produites par les volcans. On a vu de cendre de végétaux être transportés par le vent à Venise et en Morée.

Les sables sont aussi emportés par le vent c'est ainsi d'ailleurs que se forme le dune. Les dunes de Gascogne n'avaient que d'environ 1 mètre par ans - Il y a de dunes en Gascogne qui ont jusqu'à 86 mètres au dessus du niveau de la mer - Les lacs de Landes de Gas. sont causés par les dunes qui

Le musée de l'abbaye

A part deux listes de pièces conservées dans son Musée nous n'avons qu'un bref inventaire de sa collection numismatique. Chaque monnaie y est déterminée sommairement avec son lieu de découverte et quelquefois l'année de son ramassage.

Les archives gardent aussi un livre d'or du Musée, livre qui contient des dessins et des appréciations sous la forme de petits poèmes. Il faut remarquer la tendance fréquente pour les pseudonymes : Paul de la Gironde pour Paul Marçay, directeur du Jardin botanique, Jean Girondin pour J. B. Gassies, fondateur et directeur du Musée préhistorique de Bordeaux. Certains auteurs restent difficiles à découvrir comme celui d'un petit sonnet sur les alignements de Carnac ! (fig. 7)

*Poètes méfiez-vous !
(Souvenir de Carnac).*

*Au milieu des cromlès et des menhirs païens,
En un rêve égaré, j'évoquais les druidesses,
Les druides et Merlin, Velleda ses prêtresses,
Des passés inconnus, légendaires, lointains.*

*Soudain, je m'agenouille et, joignant les deux mains,
Je m'écrie en voyant, réelle, une déesse :
" Oh ! je te reconnais, toi, Fée, L'enchantresse,
Mère des Pouppicans et reine des Lutins !*

*Mélusine est ton nom : tu viens de Brocéliande,
Pour suivre l'enchanteur Merlin sur cette lande... "
Lors, que voix d'or fêle un des fœuts moussoux.*

*De ces mots : " M'sieu, j'allons à Carnac, pour la fouie,
Et, derrière un menhir, je venons de pisser. "
Mon rêve avait pris fin : je revais sur la Terre.*

L. D. de L. 1918

Les matériaux

Ce tome I des recueils de notes archéologiques et ethnographiques nous apporte d'intéressants renseignements sur des sujets les plus divers. Il contient en effet le relevé complet des fouilles effectuées dans le cimetière de l'Abbaye de 1878 à 1913 avec la position de tous les squelettes et des remarques pertinentes sur l'anthropologie physique.

D'autres notes illustrées concernent l'excursion de Soulac-Arès en 1878 avec des coupes stratigraphiques, des dessins, l'histoire de Lansac, des notes sur les puits ornés du Bourgeais, les légendes concernant les mégalithes et quelques pages sur les *somnambules*. Au début du siècle il n'était pas question de médium ou de voyante mais de *somnambule* de

Fig. 7. — Poètes méfiez-vous
(Souvenir de Carnac).
Poème sur le Livre d'or du Musée.

naissance ou de cartomancienne. Daleau a rassemblé dans cet ouvrage une série de prospectus concernant ces charlatans comme il disait car il ne croyait pas à leur pouvoir de guérir toutes les maladies.

Les photographies

F. Daleau n'a jamais pu réussir dans la photographie qu'il a pourtant étudiée, mais il bénéficie du talent de

Th. Amtmann, archiviste de la Société. Ce dernier a pris pour lui des clichés nombreux et excellents, en particulier d'objets (hache de Cestas), de sites préhistoriques et de monuments (fig. 8, 9, 10a, 10b). Nous possédons ainsi une photo de l'abri du Grand-Moulin à Lugasson, du dolmen de Curton à Jugazan, du menhir de Pierrefitte à Saint-Sulpice-de-Faleyrens et des monuments civils et religieux du Blayais et du Bourgeais (puits de Génibon à Bourg).



Fig. 8. — L'abri, l'étang, le Grand-Moulin et la maison, vus du couchant, commune de Lugasson (Gironde).
Cliché de M. Th. Amtmann
le 24 mars 1904.



Fig. 9. — Chapelle de Magrigne, Saint-Laurent d'Arce.
Cliché de Th. Amtmann,
12 août 1897.

Chapelle de Magrigne, Côte St Laurent d'Arce (Gironde)
Photo de M. Th. Amtmann 12 août 1897.



*Puits de Genibon, Algérie. Cliché de M. F. Héraud, mars 1901.
V. Excursions t. I, p. 56.*

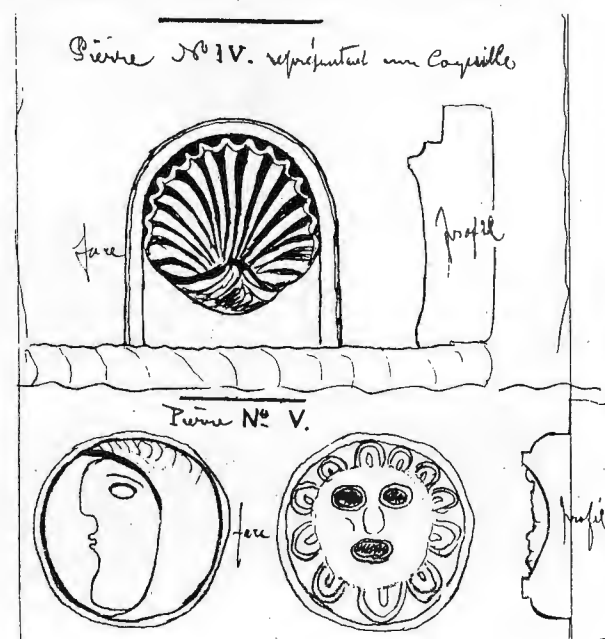


Fig. 10. — Puits de Génibon, Bourg. Cliché de P. Héraud, mars 1901. Photo et dessins des pierres y figurant (Carnet d'Excursions, I, p. 56).



*Fig. 11. — Gravures sur rocher
Oasis de Thyout (Algérie).
Cf. L'Anthropologie, 1892, p. 175.
Don de M. Prével, avril 1877.
Dessins gravés par les légionnaires ?*

Au cours de ses voyages pour les congrès, Daleau se procure des photos de monuments, de pièces curieuses et surtout d'ethnographie. Nous avons découvert une photo de gravures sur rocher de l'oasis de Tiout (Algérie) (fig. 11) qui prouve que Daleau avait des doutes, comme beaucoup de ses contemporains en 1877, sur leur authenticité car elle porte au dos : *dessins gravés par les légionnaires ?*

F. Daleau porte au verso de chaque photo le nom de l'opérateur, le site ou l'objet, le jour et l'heure du cliché. D'autres amis ont participé à l'élaboration de cette photothèque pour des sujets plus personnels : groupe familiaux, musée de l'Abbaye, scènes de vendanges... Daleau en donne les noms : Pierre Héraud, A. Bardié, Georges Bernardeau par exemple.

Enfin F. Daleau achetait les photographies prises durant les congrès de l'A.F.A.S. et nous avons retrouvé celles de Blois (1884), de Cherbourg (1905) et de Toulouse (1910). Il avait également un album des anthropologues dont nous ne possédons que les portraits d'E. Harlé et de A. Müller. Pour enrichir cette collection Daleau achetait encore des photos ayant trait à l'ethnographie, objets particuliers ou indigènes typiques. Il reste dans nos archives quelques clichés de mobilier ethnographique d'une collection bordelaise.

Les dessins

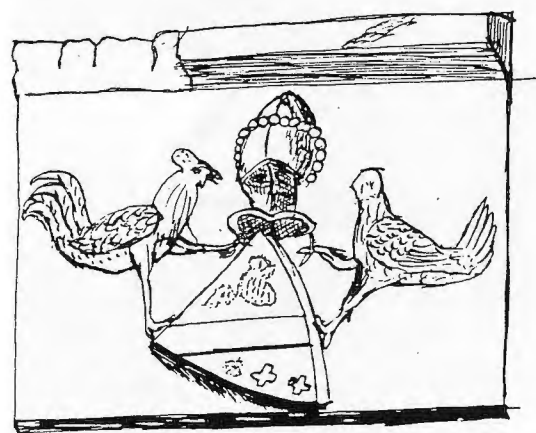
Ce sont les documents les plus abondants et se rapportant à tous les domaines de la recherche de Daleau, du paléolithique à l'histoire contemporaine.

Les collections privées et publiques étudiées par notre savant forment un ensemble impressionnant, apportant parfois des renseignements inédits sur des objets cités mais jamais figurés ou perdus depuis.

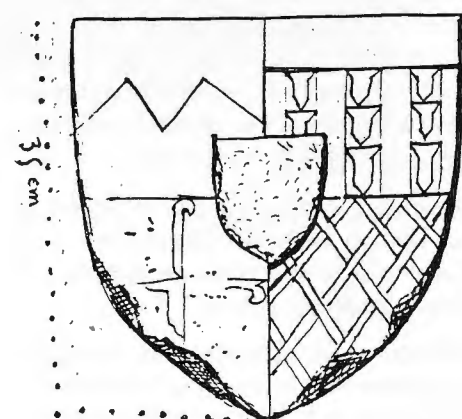
En dehors des objets préhistoriques, Daleau a dessiné divers monuments civils et religieux comme la croix de Bichet et le portail de l'église de Tauriac, des pierres sculptées sur les façades de châteaux ou de maisons (fig. 12 et 13). Ces dessins sont souvent en grandeur naturelle ou accompagnés de mesures précises, de l'orientation et de leur situation par rapport aux communes voisines.

Mais Daleau reçoit aussi des croquis envoyés par les collectionneurs ou les chercheurs. Ainsi font A. Meynieux de Talais, chercheur infatigable et dessinateur émérite, H. Ansbert de Saint-Seurin de Cadourne qui envoient des dessins de leur collection. M. Emeri, de Plassac, en 1882, fait parvenir à Daleau le premier croquis des mosaïques de la villa gallo-romaine qu'on vient de découvrir (fig. 14).

Collection Delpit Carton XLII
Bouliac —



Pont de Bourg.
31 cm



Blason XIV^e s.
au prieuré de Cayac
à Gradignan.

Fig. 12. — Sculpture sur la Porte de la Mer à Bourg ;
collection J. Delpit ;
Prieuré de Cayac à Gradignan.

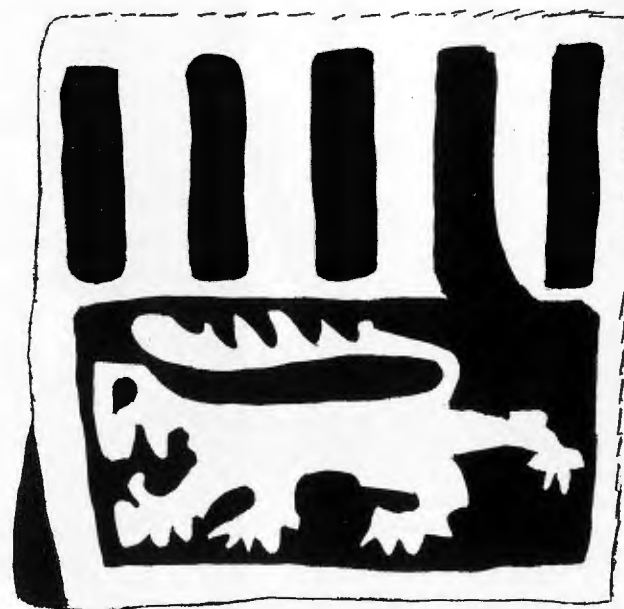


Fig. 13. — Carreau en terre cuite, château de Langoiran,
don de L. Coureau.
Fond noir avec dessin jaune, le tout verni.
Au crayon : blason de Bertrand de Goth.

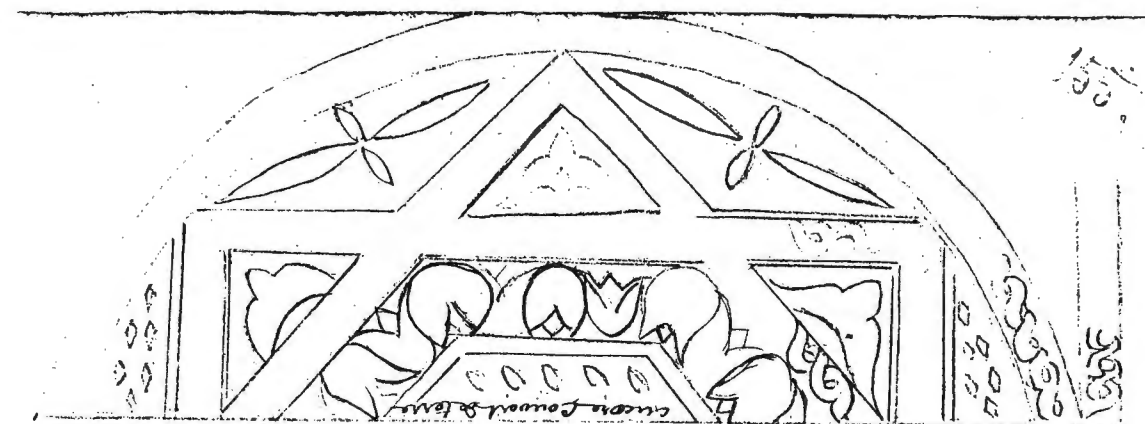
Enfin Daleau a truffé ses carnets et ses calepins de figures diverses intéressantes à comparer et parfois inédites. Ainsi une meule arabe d'Ait-Témouchent (Algérie) rappelle étrangement les meules romaines (fig. 15).

Livres et tirés à part

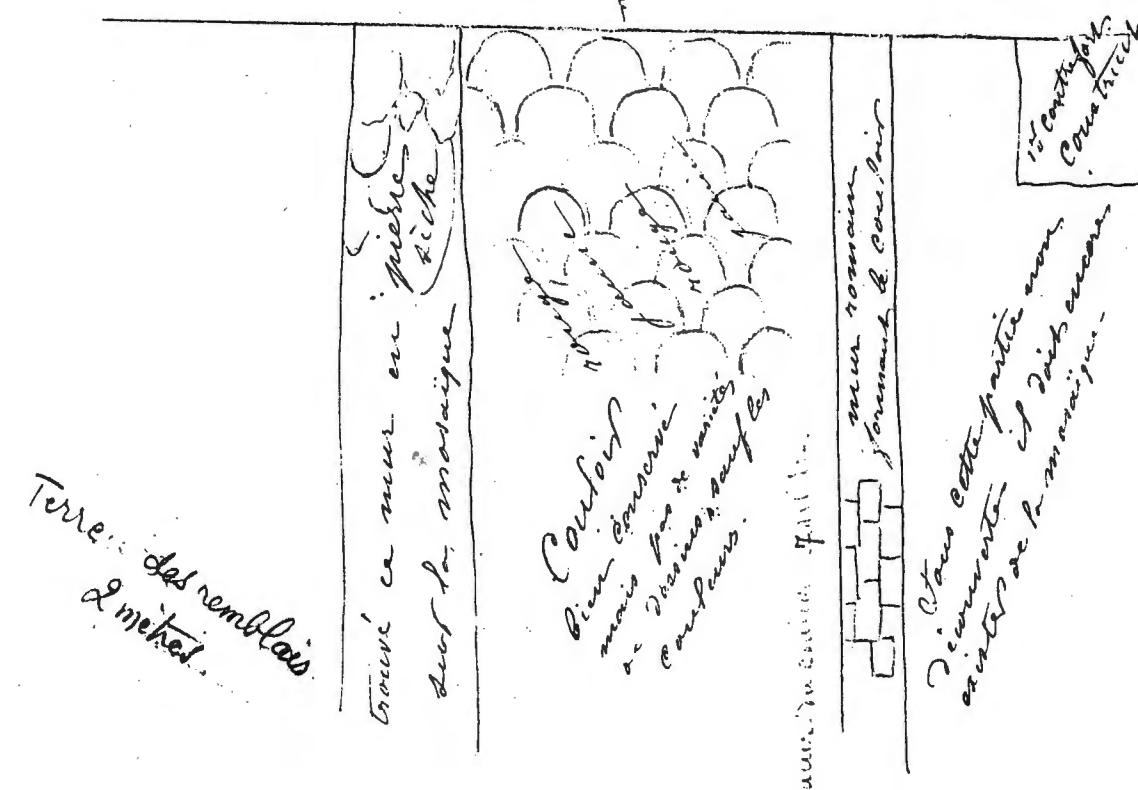
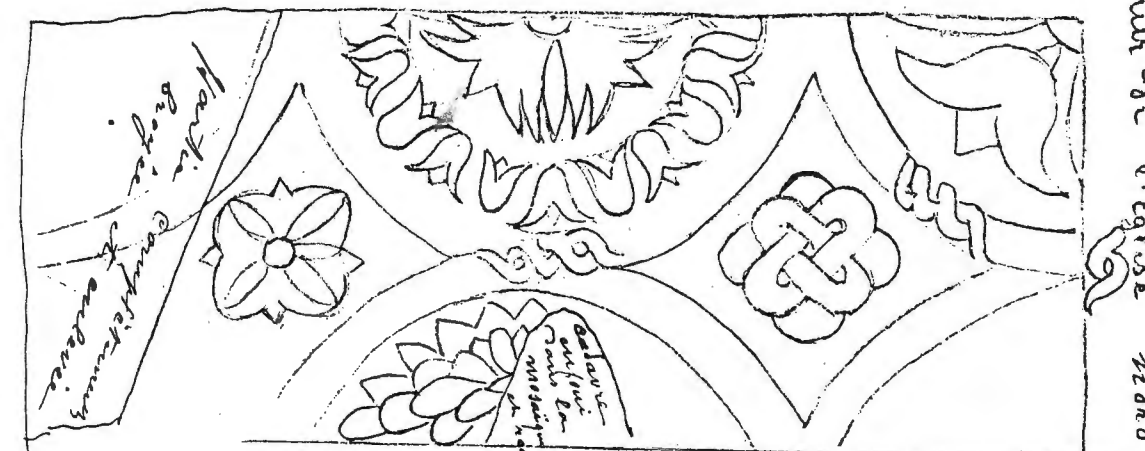
Un certain nombre d'ouvrages et de livres ayant appartenu à Daleau figurent dans la salle des archives, en particulier les bulletins reliés de notre Société, de l'origine à 1924 et les douze premières années de la Société préhistorique de France dont Daleau était membre fondateur. D'autres volumes sont sans doute en bibliothèque mais nous avons encore aux Archives le *Catalogue des vins* présentés à l'Exposition Universelle de Bordeaux en 1895 et une *Géographie de la Gironde* par Joanne, édition de 1870, achetée en 1876 par Daleau.

Collections diverses

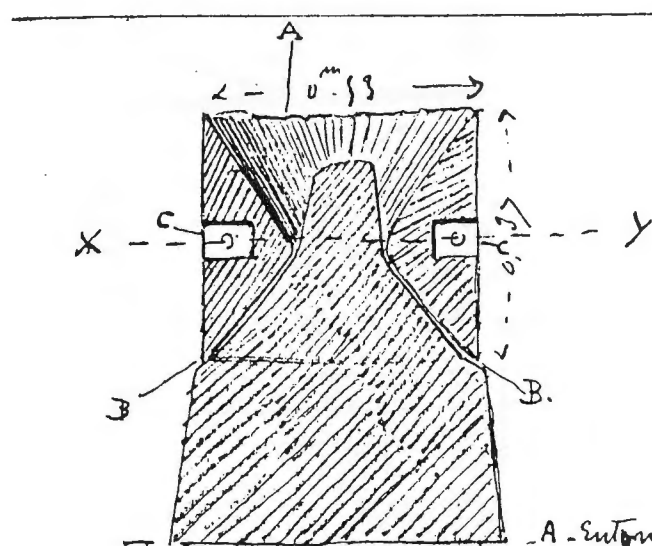
En général les collections ont été mises en dépôt au Musée d'Aquitaine et ont ou feront l'objet d'une étude particulière. Nous ne gardons qu'une perle de verre portant, de sa main :



largeur 4 mètres

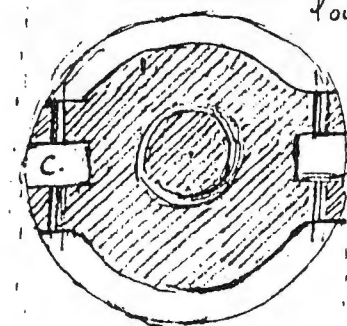


un fossé dans la quelle il entre fuste - au couverte
en d'une de pierres plates au pitez d'abz - et on jette de
la terre dedans - pour les affaiblir ou les met en terre
on recouvre de terre et tuez ceux qui peuvent p't-être
une pierre de fer, au bout d'un certain temps cette sépulture
a l'aspect d'une motte ou tumule, je crois que cette



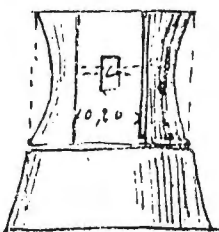
coutume et était il y a peu
de temps en Bretagne
j'ai remarqué au coin d'une
des rues d'Ain-Témouchent
une meulière à bras au pierre
très curieuse, M^r Benoit a
en la bonté de m'en faire
le dessin, je lui colle ci-dessous

A. Entonnoir ou cist instrument est encore



ou verse le grain - en usage dans les villages arabes
B. point d'os sur lequel on se tient
appelés souvent villages - nigis -

C. Base d'un pilier qui se trouve au coin d'Ain
Témouchent, des pierres
très curieuses, qui sont recouvertes
d'une couche de terre formant
mortier et très bien lissée, les
colonnes sont recouvertes la



Dessin de M.
Léon Benoit
de Nantes

Moulin arabe d'Ain Témouchent
Moulin à bras pour moudre le grain
Pierres très curieuses de lavis

Fig. 15. — Dessin d'un moulin arabe à bras. Ain Témouchent, Algérie.
Dessin de M. Benoit. Carnet d'Excursion, II, p. 110, 1881.

Huit fioles
d'apothicaire
Grenier d'Escourges
Bourg-sur-Gironde
May 1912

N° 62 -

Chaine à la quelle on attachait
le carcan au carcan - ces deux
maillages étaient scellés au pitez central
côté ouest de l'ancienne halle de Bourg
Sémoles en 1859 -

Fig. 16. — Etiquettes de pièces du Musée de l'Abbaye,
écrites par F. Daleau.

Bourg-sur-Gironde. De plus trois étiquettes fixées autre-
fois sous des pièces de son Musée (huit fioles d'apothi-
caire, une entrave en bois et le carcan du pilori de Bourg),
(fig. 16) nous sont parvenues ainsi que deux cartes à jouer.

Daleau conservait toutes sortes de documents : calen-
driers, menus de banquets, coupures de journaux, affiches
de théâtre... Nous avons retrouvé des étiquettes des vins
des châteaux de Barbe et de Coudet avec la mention de
M. Brizard puis de Daleau-Brizard après 1903 (fig. 17).
Un diplôme de Médaille d'or fut attribué à M. Brizard au
Concours général agricole de Paris de 1898 pour le vin
de Barbe.

La donation de F. Daleau à la Société Archéologique revêt
une grande importance à la fois par la quantité mais surtout
par la qualité des documents qui la composent. Pour les
chercheurs girondins c'est une source inépuisable, aussi
bien pour l'archéologie que pour l'ethnographie sans
compter l'économie du Bourgeois du milieu du XIXe au
début du XXe siècle. Les carnets de recettes et dépenses

DOMAINE DE BARBE

M. BRIZARD

BOURG-SUR-GIRONDE

MÉDAILLE D'OR:
CONCOURS GÉNÉRAL AGRICOLE DE PARIS 1898

CHATEAU COUDET

M. BRIZARD

Saint-Laurent-d'Arce

(Gironde)

CHATEAU COUDET

DALEAU-BRIZARD

SAINT-LAURENT-D'ARCE

(GIRONDE)

Fig. 17. — Etiquettes des vins du domaine de Barbe
à Bourg et du Château Coudet à Saint Laurent d'Arce,
propriétés de M. Brizard puis des Daleau après 1903.

demeurent une mine de renseignements de valeur, notés
avec minutie par un propriétaire viticulteur qui se doublait
d'un savant connaissant la valeur d'un travail bien exécuté.
Nous souhaitons qu'à l'avenir le fonds Daleau soit utilisé
comme il le mérite.

Classement du fonds Daleau à la Société Archéologique

Boîte d'archives n° 1

- un classeur contenant des photographies et des cartes postales.
- une chemise de divers dessins de F. Daleau et autres, classés par sous-chemises : du Paléolithique au Gallo-Romain, Néolithique, Moyen Age et Moderne, Poignards et épées, Ethnographie.
- une chemise sur Pair-non-Pair avec texte et dessins.
- notes sur diverses périodes classées ainsi : Nécropoles du Moyen-Age, Catalogues, Bibliothèques, Collections, Mégalithes, Article sur le Centenaire de la naissance de Daleau, Inédits, Notes sur collections privées.
- résumés des communications et notes diverses : Corres-pondance, Paléolithique, Néolithique, Histoire moderne et contemporaine, Ethnographie, Divers.

Boîte d'archives n° 2

Ensemble de notices sur F. Daleau : Sociétés, fonctions, décorations... écrit de sa main en 1923. Notes diverses sur Daleau, Bibliographie etc...

- dossier sur l'âge du Bronze en Gironde préparé par F. Daleau.
- album ou livre d'or du Musée du chalet de l'Abbaye avec dessins, vers...
- cahier avec relevé de sa collection numismatique.
- cahier avec notes sur le canton de Bourg écrites par E. Piganeau et corrigées par Daleau.
- deux tirés à part de F. Daleau *ad usum* sur Pair-non-Pair et «Les silex à retouches anormales de La Bertonne» avec dessins et corrections.

Boîte d'archives n° 3

Archives de F. Daleau sur Bourg, les familles Brizard et Daleau, Archives notariales et Travaux sur les blasons et la famille de Barberin.

Brouillons des lettres écrites par Daleau

Un classeur contenant 46 cahiers d'écolier auquel est joint un répertoire manuscrit de ces lettres par page.

Carte archéologique de la Gironde

Un dossier avec 250 fiches par commune et les signes conventionnels.

Boîte n° 1

Ensemble de 25 calepins du n° 13 au n° 37, de 1889 à 1919, les deux derniers étant des carnets de compte de 1907 à 1919.

Boîte n° 2

- trois petits carnets numérotés de 1 à 3 et paginés.
- un carnet répertoire pour préparation carte archéologique.
- un carnet de cours de Daleau : Minéralogie et Géologie.
- un carnet de cours de Daleau : Géologie. Raullin, professeur.
- un carnet répertoire avec des adresses.
- un carnet de F. Daleau marqué *Ego* de 1898 à 1901.
- un carnet de textes recopiés d'auteurs français.
- un carnet répertoire, couvert de parchemin, marqué Daleau prieur.
- un carnet marqué NB (Notes sur Bourg) mais ayant servi à recopier des dictons populaires.
- un cahier Matériaux, tome I commencé en 1870.
- deux communications sur la Grotte des Fées.
- une couverture cartonnée marquée : Nucleus mais vide.
- le Palais des Vins à l'Exposition Universelle de 1895 de Bordeaux, Catalogue.
- une visite au Musée de Bourg-sur-Gironde. Série de photographies prises en 1911 sur le Musée de l'Abbaye.
- Géographie de la Gironde de Joanne, 1870. Achetée en Janvier 1876 par F. Daleau, avec sa signature et son cachet.
- un dossier contenant une série de tirés à part de F. Daleau.
- un dossier avec des tirés à part offerts à Daleau.

Livres ayant appartenu à Daleau

- volumes de la Société archéologique reliés, de l'origine à 1924.
- bulletins reliés de la Société préhistorique de France, de 1904 à 1913.

Collection F. Daleau

- une perle en verre marquée de sa main : *Bourg-sur-Gironde*.
- trois étiquettes de son musée.
- deux cartes à jouer anciennes.
- une série ancienne de calendrier des Postes.

D'autres papiers existent dans les archives de la Société sous la forme de documents encadrés et de recueils maritimes provenant de Paul Alexandre Brizard, capitaine de navire de 1783 à 1793. Don de F. Daleau. Voir le Catalogue précité, p. 194-201, n° 291-297.

Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1991

Cours public d'Archéologie — XXIXe année, 1991

«Art gothique»

30 janvier : M. Gardelles (professeur émérite de l'Université de Bordeaux III),
Les grands chantiers gothiques.

6 février : Mme Pradalier de Schlumberger (maître de conférences à l'Université de Toulouse Le Mirail),
Un sculpteur gothique du Midi : le Maître de Rieux.

13 février : Mme Gauthier (directeur de recherche honoraire au CNRS, conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque Nationale, honorary fellow of the Society of Antiquaries of London),
Orfèvrerie, bijoux et émaux à l'époque gothique.

20 février : Mme Prache (professeur à l'Université de Paris IV),
Récents observations sur la construction de la cathédrale de Chartres.

27 février : M. Araguaz (maître de conférences à l'Université de Bordeaux III),
Les cathédrales : la génération de 1320.

6 mars : M. Lacoste (professeur à l'Université de Bordeaux III),
Peintres et sculpteurs du Duocento et du Trecento à la lumière des écrits de Vasari.

13 mars : M. Gardelles (professeur émérite de l'Université de Bordeaux III),
Problèmes de l'architecture gothique du Sud-Ouest aux XIIIe et XIVe siècles.

20 mars : Mme Gaborit (maître de conférences à l'Université de Bordeaux III),
Peintures murales de la fin de l'époque gothique dans le Sud-Ouest.

27 mars : M. Erlande-Brandenburg (conservateur en chef adjoint des Musées de France),
Nouvelles remarques sur Notre-Dame de Paris.

Archéologie générale

12 janvier : Melle Hanusse et M. Boscher, *Un dépotoir du XVIIIe siècle retrouvé à Bordeaux 20, cours Pasteur.* Cf. ci-dessus p. 53-112.

9 février : M. le Professeur Gardelles, *Origines de l'architecture romane en Médoc*
C'est au développement de la colonisation rurale à la fin du Xe siècle et au cours du XIe siècle que l'on attribue la création ou la reconstruction de nombreux sanctuaires paroissiaux. Les apports des fouilles et de l'étude des dédicaces permettent de dater ces fondations. C'est ainsi que l'on a été conduit à attribuer à cette époque les structures murales de moellons grossiers, peu épaisses, renforcées de quelques contreforts appareillés et percés de fenêtres étroites, amorties généralement par un linteau taillé d'un petit arc en plein cintre. L'enquête menée par Mme Gaborit a permis de répertorier en Gironde plusieurs dizaines d'églises offrant de tels vestiges. Ces constructions ont été, à l'époque romane, plus ou moins renforcées pour

recevoir des voûtes, souvent agrandies par l'établissement d'une abside, d'un clocher coiffant parfois une travée, à l'avant ou à l'est de la nef. Toutefois, du Xe siècle au XVIIIe, l'augmentation de la population a conduit à des agrandissements (bas-côtés, chapelles funéraires, etc.) qui ont fait souvent disparaître les vieilles parois de moellons. De telles destructions ont frappé les vieux sanctuaires paroissiaux du Médoc où le développement démographique a été important dès le XVIIIe siècle : à notre connaissance, une seule église paroissiale, celle de Saint-Sauveur du Médoc conserve une partie importante de sa nef de moellons. Paradoxalement, semble-t-il, mais très logiquement si l'on y réfléchit, ce sont les deux plus importants édifices religieux de la région qui semblent avoir conservé les mieux des vestiges de cette époque encore presque «préromane». Il s'agit d'abord de la nef de l'abbatiale de Vertheuil : dans une étude récente, l'abbé Cabanot a montré que la façade occidentale ainsi que les murs bâtis entre la nef et les

collatéraux, eux-mêmes voûtés au XIIe, puis au XVe siècle, présentaient le type de construction déjà décrit et que subsistaient, au-dessus du niveau des voûtes, des baies qui, avant l'établissement de ces dernières, éclairaient directement l'intérieur du vaisseau. Il est en outre probable que les murs gouttereaux nord et sud, reconstruits au XIXe siècle, appartenaient à la même époque.

L'église Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres, à Soulac, se présente comme un édifice roman «classique», avec nef centrale voûtée en plein cintre, aveugle, contreboutée au nord et au sud par un collatéral couvert de la même façon, chevet avec abside et absidioles. Mais on sait quels ont été les problèmes posés par l'envahissement par le sable, une première fois vers la fin du Moyen Age, puis au XVIIIe siècle, par la montée de la nappe phréatique, empêchant de retrouver le niveau ancien du pavement. D'autre part les restaurations menées au XIXe siècle ont été menées hors de tout contrôle et n'ont pas laissé de traces dans les dépôts d'archives. Enfin, les témoignages existants sur l'état de l'édifice avant restauration sont, sur de nombreux points, insuffisants. Toutefois, les traces de l'existence d'un édifice pouvant remonter au début du XIe siècle sont, à notre avis, identifiables. On conserve en effet les traces d'un transept «bas», c'est-à-dire moins élevé que la nef : son arc d'entrée vers les collatéraux nord et sud et les traces de son toit sont encore visibles et, vers le midi, des murs, de moellons vers l'intérieur, parementés vers l'extérieur, sont encore conservés au sud.

En outre un relevé très détaillé, exécuté au début de ce siècle par l'architecte Rapine et conservé à la Bibliothèque du Patrimoine, nous montre dans les combles du vaisseau une curieuse structure : deux longs murs, surmontant les grandes arcades de la nef, s'y élèvent jusqu'aux fermes de la charpente. Ces hauts murs sont percés de fenêtres correspondant à chaque travée du vaisseau : elles sont totalement inutiles puisqu'elles ne mettent en communication que deux parties du comble. Leur amortissement en plein cintre, sans moulures, laisse à penser à une ouverture archaïque. On pourrait ainsi voir dans ces murs les parties hautes d'une nef charpentée, très élevée et percée de fenêtres relativement petites, bien au-dessus des grandes arcades, comme l'architecture charpentée du Xe ou du XIe siècle nous en offre, dans toute l'Europe occidentale, de multiples exemples. Plus tard, l'édifice aurait été voûté à un niveau plus bas et les supports, renforcés, auraient pris leur aspect actuel. Une telle construction n'est pas impensable en un point où l'exploitation des marais salants devait donner de grandes ressources aux religieux qui y étaient implantés — et nous savons

quelles querelles ont opposé jusqu'au XIIe siècle, Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Sever pour la possession de Soulac. Toutefois, rien ne subsiste plus des dispositions relevées par Rapine : les maçonneries, ébranlées par l'explosion des munitions conservées à la Pointe de Grave en 1945, durent être démontées, nous privant ainsi de toute possibilité de résoudre le problème posé par le relevé de 1904.

10 mars : Assemblée statutaire, sous la présidence de M. Errath, architecte en chef des Bâtiments de France de la Gironde, qui nous a présenté les travaux récents du Service départemental d'Architecture. M. Faivre, architecte à ce service, a illustré les interventions de ces dernières années.

Ensuite, on a été remis par M. Roquain, adjoint représentant M. le Maire de Bordeaux, la médaille d'argent de la Ville de Bordeaux à Mme Muller et à M. Roussot et la médaille de bronze à MM. Pujo, Devignes et Sion. M. Errath a remis le diplôme de la Société à M. Wiedemann. Ce diplôme avait également été remis, à l'issue des séances du cours public, à Mmes Pradalier de Schlumberger et Prache, MM. Araguas et Erlande Brandenburg.

13 avril : M. Liebel, *L'arbalète à deux pieds, dite aussi à haussepied*

Cet exposé fait suite à ceux du 27 avril 1985, sur l'espringale, et du 9 janvier 1988, sur les grandes arbalètes. L'espringale et les grandes arbalètes étaient des armes à tir tendu défendant, au Moyen Age, les enceintes fortifiées.

L'arbalète à deux pieds, ainsi nommée car lançant un carreau de deux pieds de long, avait un arc d'une envergure de 1,20 m environ, plus court que celui de l'arbalète à tour (1,60 m ou 1,90 m), mais plus long que celui de l'arbalète à un pied ou étrier (0,70 m). L'arbalète à deux pieds était parfois nommée, en France, arbalète à haussepied du nom de l'engin qui servait à la tendre. Du haut d'une tour, d'une porte, elle lançait un carreau qui, de 20 m de haut et sous un angle de 15°, atteignait le sol à une distance d'environ 180 m, tout comme les autres armes à tir tendu, espringales, arbalètes à tour, arbalètes à un pied, portée qui suffisait à atteindre le personnel servant un engin à tir courbe : trébuchet. Par contre, la force de frappe de ces quatre armes à tir tendu variait en fonction de la masse de leur projectile et de leur force de poussée : arbalète à 1 pied, 126 joules ; arbalète à 2 pieds, 331 joules ; arbalète à tour, 620 joules ; espringale, 1900 joules. Celle-ci pouvait donc culbuter un chevalier en armure du haut de son cheval et l'arbalète à 2 pieds causer de graves blessures : *Le 8 septembre 1429 où après soleil couchant la Pucelle fut*

ferrée d'un trait de haussepé à une cuisse. Cette grande arbalète fut d'ailleurs l'une des dernières à assurer la défense de Paris, car, dès l'année suivante et de 1430 à 1440, ces sortes d'armes furent mises hors service. Précédemment, vers 1370-1380, les espringales avaient été supprimées. Mais il fallut attendre les années 1500-1560 pour que les arbalètes portables, dites à 1 pied ou à étrier, soient elles aussi remplacées par les armes à feu¹.

8 juin : M. Aveillé, *Nouvelles observations sur les colombiers du Sud-Ouest*. Cf. ci-dessus p. 167-186.

12 octobre : M. Coutura, *La construction du Fort Pâté (1689-1693)*. Cf. ci-dessus p. 135-166.

9 novembre : Mme Thomas, *L'église Saint Louis des Chartrons, chef-d'œuvre du néogothique ou de l'éclectisme*. Cf. ci-dessus p. 113-134.

14 décembre : M. Bernard², *Les faïences de Bergerac au XVIIIe siècle. Quelques types nouveaux*.

De prime abord, les faïences de Bergerac sont difficiles à distinguer avec certitude des ateliers de la même époque, et notamment de ceux de l'Est.

Deux faïenceries principales ont été étudiées et répertoriées :

- Celle de Pierre Babut, dont on ne connaît, bien qu'elle fut conséquente, que de très rares pièces de grand feu, dont deux très importantes puisque datées du 31-03-1764, et marquées à la fois du nom de Babut et de Bergerac.

- Celle de la faïencerie Bonnet, au décor de petit feu, dont on ne connaît actuellement qu'environ 200 pièces certaines, dans les musées ou chez les collectionneurs. C'est à partir d'une publication d'Ernest Labadie de 1910, qui avait eu la chance de voir des pièces en place dans la famille des faïenciers Bonnet, et qui les avait fidèlement reproduites en couleur, qu'il a été possible, au cours d'une vingtaine d'années de recherches, de retrouver les types reproduits par cet auteur et de rassembler une trentaine de pièces qui ont permis, par l'analyse de leurs morphologies, de leurs graphismes et de leurs décors, de les rattacher à cette manufacture.

Les principaux types étudiés, traités dans le style polychrome des faïences de Strasbourg, représentent des fleurs, des oiseaux (dont le célèbre perroquet branché) et les inévitables chinois à la mode du temps, dont le dessin et le mouvement sont d'une qualité remarquable à Bergerac.

Les faïences de l'Est de la France, on le sait, sont difficiles à classer, celles de Bergerac leur ressemblant beaucoup, mais il est possible en suivant des fils conducteurs de trouver des critères précis permettant de les distinguer. Ils ont été analysés et bien précisés lors de cet exposé.

Les nombreuses diapositives qui accompagnaient cette communication étaient indispensables pour illustrer les explications et commentaires de l'auteur, comme il est d'usage de le faire maintenant dans toutes les recherches de céramologie.

Au cours de son exposé, l'auteur a signalé qu'un excellent ouvrage intitulé *Faïences de Bergerac au XVIIIe siècle* a été publié en 1989 par Claude Lacombe — on le trouve en librairie. Ce dernier et l'auteur, qui ne connaissaient pas leurs travaux réciproques à cette époque, collaborent, actuellement, dans leurs études et recherches.

Excursions archéologiques

6-7 avril : M. Bériac, *Parcs et jardins palois à la fin du XIXe siècle (Pau et les Anglais)*.

29-30 juin : M. Lasserre, *Le Gers, ses bastides, ses châteaux, ses églises : La Roumieu, Lectoure, Condom, Montréal, Fourcès, Flaran, Tarraube, etc...*

Visite d'exposition

12 janvier : M. Lasserre, *Maisons de campagne autour de Bordeaux*, au Musée d'Aquitaine.

Visite

9 octobre : M. Coudroy de Lille, *Quelques vieux logis du quartier Saint-Michel*.

Compte-rendu d'excursion (projections)

20 avril : M. Migeon, Excursion des 30 juin et 1er juillet 1990. *Le Pays Basque traditionnel. Eglises et mobilier ; cimetières ruraux ; architecture des villes et villages : Saint-Jean de Luz, Ciboure, Saint-Pée-sur-Nivelle, Espelette, Ixassou, Ainhoa*.

Groupe Jules Delpit : études d'archives

26 janvier : Mme Picot-Bermond, *Quelques marques de marchands de la paroisse Saint Michel*. Cf. tome LXXXI, p. 181-184.

23 février : M. Ladouch, *Différend au sujet d'une sépulture dans l'église de Paillet*. Cf. ci-dessus p. 191-192.

23 mars : M. Coffyn, *Le fonds Daleau dans les archives de la Société*. Cf. ci-dessus p. 203-218.

27 avril : M. Labarthe-Pon, *Quelques en-têtes de facture du début du siècle*.

Sont présentés par diapos ou rétro-projecteur des documents commerciaux de Napoléon III à 1914. Il y a cinq types d'en-têtes : texte seul (Fabrique de pistaches et confiseries P. Lagorce, 13 rue Clare, Bordeaux) ; texte et usine à vapeur (Raymond Grenouilleau et Landais. Imprimerie lithographie, calendriers artistiques, 16 et 18, rue Dom Devienne, près Abbatoirs, Bordeaux) ; texte et magasin (Grand magasin des Nouveautés, La Dame Blanche, 109-113 cours V. Hugo et 11-12, place du Grand Marché, Bordeaux — vue du magasin et de la Grosse Cloche) ; texte et produits (J. Cavernes, serrurier électricien, 65 rue Saint Charles, Bordeaux — fer électrique et angelot) ; texte, médailles et produits (Vivez, 41-45 rue des Doves, ci-devant place des Capucins. Médailles, soufflets de forge, de boucher, à vin).

25 mai : M. Sautreau, *Dessins de monuments méridionaux tirés des albums d'Emilien Piganeau et de Charles Marionneau*.

15 juin : M. Coudroy De Lille, *Les blasons du couvent des Annonciades de Bordeaux*. Cf. ci-dessus p. 197-202.

23 novembre : M. Devignes, *Archives et mégalithes*.

Les archives permettent de connaître des monuments soit complètement détruits, soit oubliés ou cachés et que la fouille permet de faire resurgir. A Laruscade, le dolmen des Trois pierres ; à Bouzac, la Pierre de l'Arc, au milieu de l'Isle, aujourd'hui enfouie dans la vase ; à Saint-Ciers de Canesse, grand dolmen du Château des Fées, détruit vers 1850. D'autres exemples permettent de comprendre combien ces recherches d'archives permettent de conforter les investigations de terrain.

M. Lacoste Lagrange, *A propos d'archives notariales*.

- Soins médicaux et chirurgicaux au XVIIIe siècle. L'année 1752, il est prescrit la saignée chaque trimestre, ainsi que les purgations, outre la saignée au pied. A la lecture de ces mémoires, on peut noter l'inflation des prix de 1750 à la Révolution.

- Notes sur la paroisse de Saint-Selve. A propos de la dîme due au curé par les agriculteurs, l'on note que ce n'est jamais la 10ème, mais la 11ème gerbe. Pour la vendange, c'est le représentant du curé qui vendangeait ce qui était dû. Les ordres religieux, dispensés de la dîme, pouvaient la prélever. Ils étaient donc en conflit avec le curé. L'on peut ainsi reconstruire l'état d'une région en détail, habitat, cultures, etc... (blé, lin, chanvre, peu de vigne), depuis les XVe et XVIe siècles.

1. L'ensemble de ces communications fera sans doute prochainement l'objet d'une publication par une revue spécialisée dans ce domaine.

2. Marc Bernard, 71, rue Judaïque, 33000 Bordeaux

Cercle Bertrand-Andrieu : numismatique Procès verbaux des séances de l'année 1991

Abréviations bibliographiques

- Bab : E. Babelon, *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine*, Paris, 1885-1886, 2 vol.
 BMC : *Catalogue of the greek coins in the British Museum*, Londres, 1873-1927, 29 vol.
 Boehringer : E. Boehringer, *Die Münzen von Syrakus*, Berlin, 1929.
 C : H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire romain*, 2^e éd., Paris, 1880-1892, 8 vol.
 Dav : J. S. Davenport, *European crowns and talers 1700-1800*, Galesburg, 3^e éd. 1972.
 DP : J. De Mey et B. Poindessault, *Répertoire de la numismatique française contemporaine 1793 à nos jours*, 2^e éd., Bruxelles-Paris, 1972.
 Dr : F. Droulers, *Répertoire général des monnaies de Louis XIII à Louis XVI*, Paris, 1987.
 Dy : J. Duplessy, *Les monnaies françaises royales de Hugues Capet à Louis XVI*, Paris-Maastricht, 1988-1989, 2 vol.
 F : F. Feuarent, *Collection Feuarent, jetons et méreaux depuis Louis IX jusqu'à la fin du consulat de Bonaparte*, Paris, 1904-1915, 4 vol.
 FK : B. Favier et M. Kolsky, *Essais et piéforts français 1943-1972*, Paris, 1973.
 Fried : R. Friedberg, *Gold coins of the world*, New-York, 5^e éd., 1980.
 GC : V. Gadoury et G. Cousinié, *Monnaies coloniales françaises 1670-1980*, Monte-Carlo, 1979 ; 2^e éd., 1670-1988, 1988.
 Jam : *Collection R. Jameson, monnaies grecques antiques et impériales romaines*, Paris, 1913-1932, 5 vol.
 KM : C. L. Krause et C. Mishler, *Standard catalog of world coins*, Iola, 11^e éd. 1985.
 Lane-Poole : S. Lane-Poole, *The coins of the Moghul emperors*, Londres, 1892. (Catalogue of Indian coins in the British Museum).
 Luynes : J. Babelon, *Catalogue de la collection de Luynes, monnaies grecques*, Paris, 1924-1936, 4 vol.
 MIB : W. Hahn, *Moneta imperii byzantini*, Vienne, 1973-1981, 3 vol.
 Pozzi : Vente monnaies. 1921, avril. Lugano. *Monnaies grecques antiques provenant de la collection de feu le professeur S. Pozzi*, Genève : L. Naville, 1921.
 RIC : *The Roman imperial coinage*, Londres, 1923-1981, 9 t. en 12 vol.
 Sacks : K. S. Sacks, *The wreathed coins of Aeolian Myrina*, *Museum Note A. N. S.*, 1985, n° 30, p. 1-43 + pl. I-XXII.
 Sear : D. R. Sear, *Greek coins and their values*, Londres, t. 1, *Europa*, 1978 ; t. 2, *Asia and Africa*, 1979.
 Sear : D. R. Sear, *Byzantine coins and their values*, Londres, 2^e éd., 1987.
 SNG Cop : *Sylloge nummorum graecorum, Danish series, the Royal collection of coins and medals, Danish National Museum*, Copenhagen, 1942-1979, 43 vol.
 VG : V. Guilloteau, *Monnaies françaises, colonies 1670-1942, métropole 1774-1942*, Paris, 1943.
 Villaret : E. de Villaret, *Numismatique japonaise, RN*, 3^e série, t. 10, 1892.
 Yeo : R. S. Yeomen, *A catalog of modern world coins, 1850-1964*, Racine, 11^e éd., 1974 ; 13^e éd., 1983.

Liste des membres de la Société Archéologique ayant participé aux travaux du Cercle

MM. d'Agata, Bardet, Bécher, Mme Bélier, MM. Bénusiglio, Bost, Chalmin, Dr Cougoul, Dugros, Lecœur, Pujo, Sautreau, Sénac, Vivez, Wiedemann.

Composition du bureau pour l'année 1991

Président : M. Pujo
 Vice-Présidents : MM. Dugros et Bardet
 Archiviste-bibliothécaire : M. Lecœur

Conseiller : M. Wiedemann
 Secrétaire : M. Sénac

Séance du 20 janvier 1991

Présidence de M. Dugros, vice-président

Le président fait part du décès de M. Robert Gabagnou, ancien membre du Cercle.

Communication :

M. Sénac : *La monnaie morlane, du XI^e au XV^e siècle.*

Le commentaire de la bibliographie conduit à présenter l'historiographie du sujet depuis le XVII^e siècle. L'étude critique de la documentation disponible permet d'attribuer indubitablement la création du type à Centol Gaston le jeune, sixième vicomte de Béarn (1060-1090). L'atelier monétaire seigneurial, installé à Morlaàs, utilisa surtout la refonte des espèces d'argent étrangères au pays. La frappe fut affirmée aux monnayeurs. Les espèces étudiées confirment qu'un seul type a été utilisé pendant près de quatre siècles : (+)CENTVLLOCOM(it)E, dans le champ, croix pattée cantonnée d'un gros point au 1^o et au 2^o. R/+ Onor Forcas, dans le champ, PA+. Trois variétés d'espèce, caractérisées par leur gravure, leur dimension, leur poids et probablement leur titre, révèlent trois époques de ce monnayage. L'étude d'une soixantaine de trésors et trouvailles recensés montrent que la circulation des espèces se fit principalement en Gascogne autour du Béarn. Des questions restent posées sur certains aspects de son existence, de sa fabrication et de son usage. Une étude détaillée est en préparation.

Cette communication était accompagnée de la présentation de monnaies morlannes par

M. Dugros : petit denier, 16/18 mm, 0,76 g.

M. Bardet : denier, 19 mm, 1,224 g.

M. Sénac (monnaies provenant de la collection de la Société archéologique, fonds Miller) : denier, 18/18,5 mm, 1,175 g ; 18/19,5 mm, 1,055 g ; 19 mm, 1,10 g ; obole, 15 mm, 0,50 g ; 14/14,5 mm, 0,40 g ; petit denier, 17/17,5 mm, 0,855 g ; 17/18 mm, 0,675 g.

Présentations :

M. Bénusiglio : Leontini (Sicile), tétradrachme, 466/422 av. J.-C., arg., 16,89 g, BMC 32 var.

M. Chalmin : Médaille prussienne. 1814 dans un champ formé de rayons de soleil et entouré d'une couronne de lauriers. R/ GOTT WAR MIT UNS, IHM SEY DIE EHRE ! en caractères gothiques (Dieu était avec nous, à Lui en revienne l'honneur !) ; dans le champ FW (Friedrich Wilhelm) couronné et accompagné de l'inscription PREUSSENS TAPFERN KRIEGERN en caractères gothiques (Aux vaillants guerriers de Prusse).

Sur la tranche : AUS EROBERTEM GESCHUTZ en caractères latins ([métal] de canons conquis). Br., 30 mm, 15 g.

M. Bénusiglio : Jetons et médailles de la Société française de numismatique dont médailles en argent et en bronze doré frappées à l'occasion du centenaire de la Société (1965) et médaille en bronze dédiée à Hans-Georg Pflaum, ancien président, à l'occasion de son 70^e anniversaire.

Séance du 17 février 1991

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

MM. Bardet et Dugros : *Les portraits de Marianne, au travers des essais monétaires de 1848.*

La Révolution de 1848 donna naissance à une production considérable de médailles en métal vil, étain ou plomb, gravées ou fondues, satiriques ou humoristiques, d'inspiration naïve, jouant un rôle d'imagerie populaire, malicieuse et mal dégrossie. Aussi, très vite le Gouvernement provisoire se préoccupa de donner un visage à la nouvelle République.

Un concours fut lancé pour une représentation peinte, sculptée ou gravée de la République et de la Révolution de 1848. Des peintres et dessinateurs de talent planchèrent sur ce thème. Et, par décret du 3 mai 1848, un concours monétaire fut ouvert pour la fabrication des diverses monnaies nationales qui devaient être gravées au type de la République. Ce concours, ouvert à l'Hôtel des monnaies, fut clos le 31 octobre 1848 à minuit. Trente et un graveurs y prirent part. Ces artistes exercèrent donc leur imagination sur ce thème abstrait qu'il convenait d'incarner dans une effigie originale, attrayante et susceptible de s'imposer par son prestige dans le public. Ainsi donc furent frappés des essais en or pour la pièce de 20 frs au module de 21 mm, en argent pour la pièce de 5 frs au module de 37 mm, en cuivre rouge et quelques uns en argent pour la pièce de 10 cts au module de 30,5 mm. Le jury du concours décerna ses prix aux œuvres de Domard, Merley et Oudiné ; Barré obtint un accessit. Presque tous les coins, après avoir servi à frapper un très petit nombre d'exemplaires (d'où les prix élevés de ceux-ci dans les ventes), fournirent une certaine quantité d'essais en étain, aux prix plus abordables que les originaux en or, en argent ou en cuivre rouge.

Nous vous présentons donc une série d'essais en étain de la collection de la Société archéologique (fonds Miller), principalement de la pièce de 5 frs, son grand module permettant de mieux saisir les détails du portrait de Marianne. Sur les trente et un graveurs ayant pris part au concours,

trente sont ici représentés. Un seul, Pingret, manque. Ses coins furent, sans doute, brisés sans que des tirages en étain eussent été effectués. Nous nous trouvons en présence d'une grande variété de portraits dont beaucoup sont inspirés de l'Antiquité. Certains sont, certes, originaux, mais pas très heureux. Les coiffures dont ils sont affublés évoquent plutôt un défilé de nos modernes catherinettes que de graves Républiques. A ces portraits, sont souvent joints, tels des colifichets, des symboles curieusement placés : le niveau, pour l'Égalité, sur le front en pendants d'oreilles ; les mains jointes pour la Fraternité ; le bonnet ou des chaînes brisées pour la Liberté. Bien qu'ils n'entrent pas dans le cadre de cette présentation, nous dirons un mot sur les revers qui, dans l'ensemble, sont assez uniformes. Ils portent, en général, la valeur et la date dans une couronne et la légende circulaire LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ.

En fait, le concours de 1848 aboutit à l'adoption de types dépourvus d'originalité puisqu'ils reprenaient des gravures légèrement modifiées de la Première République d'après Augustin Dupré, telles que le Génie pour l'or, l'Hercule pour l'argent, l'effigie de la République coiffée du bonnet pour le cuivre. Mais en 1849 furent frappées la pièce de 20 frs de Merley (VG 3241) selon l'essai VG 3032 et la pièce de 5 frs d'Oudiné (VG 3242), variante de l'essai VG 3089, type bien connu, inspiré de l'antique Cérès et qui fut repris plus tard pour les monnaies divisionnaires. Et on peut affirmer que ces deux monnaies portèrent les ancêtres des types de Marianne qui se succédèrent jusqu'à nos jours.

Cette communication était accompagnée de la présentation par

M. Bardet : d'essais en étain provenant de la collection de la Société archéologique (fonds Miller). Alard, 5 frs, VG 3059. Barré, 5 frs, VG 3060. Boivin, 5 frs, VG 3062. Borrel, 5 frs, VG 3063. Bouchon, 5 frs, VG 3064. Bouvet, 20 frs, VG 3018. Bovy, 5 frs, VG 3065. Caunois, 5 frs, VG 3066. Catel, 20 frs, VG 3020. Dantzell, 5 frs, VG 3067. Desbœuf, 5 frs, VG 3068. Dieudonné, 5 frs, VG 3069. Domard, 10 cts, VG 3138. Farochon, 5 frs, VG 3072 et 5 frs, effigie de face radiée, longs cheveux dans le cou, mains jointes au dessus, hirondelle à g., niveau à dr. Fauque, 10 cts, VG 3140. Gayraud, 5 frs, VG 3078, 3074, 3118. Leclerc, 5 frs, VG 3080. Magniadas, 5 frs, VG 3081. Malbet, 5 frs, VG 3083. Marrel, 5 frs, VG 3084. Merley, 20 frs, VG 3022. Montagny, 5 frs, VG 3085 et 3086. Moullé, 10 cts, VG 3145. Oudiné, 5 frs, VG 3089 ; 10 cts, VG 3149. Pillard, 10 cts, VG 3150. Raynaud, 5 frs, VG 3090. Rogat, 5 frs, VG 3091. Tournier, 5 frs, VG 3093. Vauthier-Galle, 5 frs, VG 3094 ; 10 cts, VG 3155. Vivier, 5 frs, VG 3095.

M. Dugros : d'essais de 10 cts en cuivre rouge. Alard, VG 3130. Boivin, VG 3133 var. Farochon, VG 3179. Magnadas, VG 3165 var. Montagny, VG 3168. Moullé, VG 3167. Pillard, VG 3135 var. Rogat, VG 3169 et VG 3170 (coin brisé).

La communication était en outre complétée par une présentation diaporama de M. Wiedemann sur l'iconographie de la Liberté depuis le XVI^e siècle et ses représentations allégoriques sur des monnaies anglo et latino-américaines.

Présentations :

M. Pujo : Myrina (Eolide), tétradrachme, après 189 av. J.-C., arg., 33,5 à 35 mm, 16,64 g, BMC 13 ; Sacks 39.68 m.

M. Wiedemann : Chili, 1 peso, 1883, arg. Danemark, 16 rigsbankskilling = 5 schilling courant, 1842, arg.

Séance du 17 mars 1991

Présidence de M. Pujo, président

Présentations :

M. Pujo : Syracuse, tétradrachme, 485/479 av. J.-C., arg., 24,4 à 26,2 mm, 17,27 g, Boehringer 103 (droit 47, revers 71).

M. Bardet : Rome, monnaies relatives à l'empereur Trajan-Dèce (249-251) et aux membres de sa famille. Trajan-Dèce, sesterce, br., C 87 ; RIC 124a. Tétradrachme (Alexandrie), an 1 (249/250), billon, BMC 2083. Antoninien, arg., C 14 ; RIC 14b. Antoninien, arg., C 49 ; RIC 160. Herennia Etruscilla, antoninien, arg., C 11 ; RIC 56. Antoninien, arg., C 17 ; RIC 58. Herennius Etruscus César, antoninien, arg., C 14 ; RIC 143. Hostilian César, antoninien, 251, arg., C 34 ; RIC 181d.

M. Chalmin : Jeton français, Chambre des comptes du Roi. (Couronne) GETTES (triangle) ENTEDEAVAV (triangle) COMPTE : R/(couronne) GVARDES. VOS : DE : MESCOMPTE. Br., 26 mm, 2,50 g, proche de F 1691.

M. Dugros : Monnaies françaises et coloniales françaises gravées par P. Turin.

France, 20 frs essai, 1929, br. K-alu., VG 5242. 20 frs, 1936, arg., VG 5421. 10 frs essai, 1929, br. K-alu., VG 5243. 10 frs, 1937, arg., VG 5443. 20 frs essai, 1945, cu. K-ni., FK 8. 10 frs essai, 1945, cu. K-ni., FK 9. 10 frs, lauriers longs, 1945, cu. K-ni., DP 247. 10 frs, lauriers courts, 1946, cu. K-ni., DP 247. 10 frs, 1948 Beaumont le Roger, DP 256.

Algérie, 100 frs, 1950, cu. K-ni., GC 54. 50 frs, 1949, cu. K-ni., GC 56. 20 frs, 1956, cu. K-ni., GC 52.

Indochine, 1 piastre, 1947, cu. K-ni., GC 38 var (revers décalé d'un quart). 20 cts, 1945, alu., GC 30.

M. Wiedemann : Médaille, saint Michel terrassant le dragon, graveur Fernand Py. Br., 56 x 31 mm, 51 g.

Médaille, RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ; tête féminine à droite, cheveux mêlés de lauriers, graveur Daniel Dupuis. R/EXPOSITION UNIVERSELLE - PARIS 1889 ; figure féminine assise sur un banc à droite, couronnant de lauriers avec sa main gauche un travailleur assis à ses pieds et entourant de son bras droit chargé de lauriers un garçon tendant un flambeau ; à l'arrière-plan, vue aérienne de l'exposition avec la tour Eiffel. Br., 63 mm, 103 g.

Médaille, tête de Blanche Christine Olschagka droite. R/LAUDATIO 1983. VIENNA 24.7.1913, champ formé d'entrelacs quadrangulaires. Br. patiné, 43 mm, 83 g.

Objet monétiforme paraissant d'origine orientale.

Monnaie à inscriptions arabes.

Séance du 21 avril 1991

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. Lecœur : *L'omphalos de Delphes dans les monnaies grecs.*

L'omphalos se présente comme l'un des meubles cultuels principaux de l'apollonion de Delphes. Il est figuré sur un certain nombre de monnaies grecques. Quelquefois pour lui-même, il est alors en relation le plus souvent avec la légende delphienne. Il peut aussi constituer l'accessoire d'une scène, religieuse, à connotation apollinienne, voire être utilisé comme simple figurine de champ. Bien plus abondamment, l'omphalos est montré comme le siège d'Apollon, que celui-ci soit cithariste, à Delphes même ou ailleurs, ou qu'il soit archer, en particulier sur les émissions des rois séleucides. Enfin, c'est sur l'omphalos que s'assoit l'archer parthe.

Qu'est-ce que l'omphalos ? Etymologiquement, c'est l'ombilic. Pierre sacrée, tombée du ciel, sur laquelle s'assemblent deux aigles lâchés par Zeus du levant et du couchant, il marque le point central de la terre. Symbole polyvalent, l'omphalos sert de monument funéraire de Python. Qui est Python ? A Delphes, sous l'aspect de serpent, c'est un dragon immémorial, image de la sacralité des forces de la terre sa mère, Gê, et gardien de la bouche libératrice de l'oracle. Pour s'emparer de celui-ci, Apollon,

dieu nouveau, juste né, a tué Python de sa flèche et d'une torche enflammée. L'omphalos, haut de quelques pieds, a une forme ovoïde. Chaque jour il est oint d'huile et, aux fêtes, recouvert d'un filet de laine brute (agrinós) formé de bandelettes nouées, aux mailles régulières en losange. Au cœur du grand temple d'Apollon, l'omphalos prend place dans l'adyton, arrière-pièce en contre-bas, où il voisine avec une statue du dieu et avec le trépied. C'est juchée sur celui-ci que, mâchant du laurier, la prophétesse, la Pythie, vaticine, penchée vers l'omphalos au-dessus d'une fente du sol rocheux d'où s'exhalent les effluves délétères du corps décomposé de Python qui la mettent en état d'enthousiasme. L'omphalos se trouve attesté dès l'époque pré-hellénique, le processus apollinien accompli déjà au VIII^e siècle. Dans ces lieux plusieurs fois reconstruits, le culte se maintiendra jusque dans le III^e siècle de notre ère.

En monnaies, une présentation peu fréquente mais caractéristique est celle de l'omphalos dans sa nature mythique. Le plus ancien exemple est l'un des nombreux statères et hectés d'electrum frappés par Cyzique dans les dernières décennies du V^e siècle et les premières du suivant, par séries se référant volontiers à l'histoire et à la légende. Voici l'omphalos habillé, avec sur ses flancs deux aigles perchés en regard l'un de l'autre, les ailes repliées (Sear 3838, Pozzi 2210). Loin de là et bien plus tard, c'est un omphalos fileté qui se trouve figuré, autour duquel s'enroule le serpent Python dressant au-dessus de lui sa tête : statère d'argent de Tauremonium au cours du III^e siècle, avec à l'avant l'effigie laurée d'Apollon qui était particulièrement honoré dans cette ville de Sicile (Ektachromes Bibliothèque nationale (1978) p. 24 et pl. V, 114) ; pièce de bronze de Neapolis (Naples) dans la seconde moitié du III^e siècle : l'omphalos partage l'essentiel du champ du revers avec la lyre, l'un des attributs emblématiques d'Apollon (dont la tête s'inscrit au droit) (Sear 558) ; pièce de bronze de Magnésie du Sipyle, en Lydie, au II^e siècle (tête de Zeus au droit) (Sear 4705). Autre image, curieuse, à la jonction des II^e et I^e siècles, que celle, de bronze aussi, d'Oea sur le rivage de Syrtique : elle expose le trépied portant dans son bassin l'omphalos qui en émerge (SNG Cop 21). A Messine enfin, vers 220/200, pièce de bronze avec l'omphalos revêtu du filet, sans figures accessoires (au droit, effigie d'Artémis) (Sear 1146). Puis, dérivées de sens, se révèlent des monnaies de bronze de Pergame, du temps des Attalides vers 180/150, où l'omphalos fileté avec serpent enroulé s'accompagne de l'inscription Asclépios Sôter, dont il constitue l'emblème (à l'avant, tête d'Asclépios ou d'Hygie). La capitale mysienne disposait d'un vaste et actif asclepeion, à la fois lieu de culte et centre thérapeutique. Rappelons qu'Asclépios était fils d'Apollon, et que son culte avait été importé d'Epidaure, où on le vénérât dans un sanctuaire dédié à son père (Sear 3967 et 3970).

De manière non moins dispersée et plus rarement encore, il arrive que l'omphalos fasse partie d'une scène, religieuse, où intervient Apollon. Tel est le cas dans un épisode delphien dramatique. Oreste, sur l'ordre d'Apollon, a tué sa mère Clytemnestre avec son complice Egisthe auteurs de la mort d'Agamemnon, son père. Poursuivi par les Erynies, il se réfugie dans le temple de Delphes près de l'omphalos, avant d'être jugé, puis purifié. Ainsi le montrent un autre statère (et des sixièmes) d'electrum de Cyzique, probablement de la seconde moitié du V^e siècle, au moment où, à demi agenouillé, il tient de sa main droite le glaive dressé tandis que son bras gauche s'appuie à l'omphalos fileté (Sear 3831, Jam 2199). Plus sereine se déploie la solennité cultuelle que trace avec grâce le revers des tétradrachmes (et de drachmes) d'argent de Myrhina, en Eolide, des années 180/150 environ, portant au droit une élégante effigie du dieu lauréat. À l'intérieur d'une couronne de laurier, Apollon demi nu s'avance à droite ; d'une main il tient une coupe rituelle (phiale), de l'autre un rameau enguirlandé de lauriers ; à terre devant lui sont posés une sorte de cratère (diota) et un petit omphalos, autour duquel parfois se love un serpent. Ceci est en relation sans doute avec le célèbre sanctuaire oraculaire de Gryneum, localité du territoire myrhénien (Sear 4216 et 4217, Pozzi 2306 et 2307). Quelques scènes du même genre se retrouvent sur des piécettes de bronze de Catane vers 300, où près d'Apollon debout on voit un petit omphalos (SNG Cop 192), des tétradrachmes d'argent du II^e siècle de Parion, en Mysie, où le dieu debout entre autel et omphalos tient phiale et lyre (Sear 3924). Mais quelle est au juste la signification du geste de l'Apollon nu debout, flèche et arc en mains, qui pose le pied droit sur un petit omphalos, sur une pièce de bronze isolée au sein de la multitude des frappes apolliniennes des Séleucides (cf. infra), ceci au temps d'Antiochos II, 261/246 (Sear 6892) ?

Plus ponctuellement par ailleurs c'est en figurine de champ que l'on a fait dans plusieurs cas usage de l'omphalos. Quelquefois sur des pièces à l'effigie d'Apollon, telles qu'à Syracuse de 50 litrae d'electrum, seconde moitié du IV^e siècle (Sear 957), à Rhegium des bronzes du III^e siècle (Sear 684), à Catane des hexas vers 200 (Sear 1074), ou à Massikytos en Lycie, des drachmes entre 160 et 80 (Sear 5293). Aussi sur d'autres genres d'émissions, comme tel statère corinthien d'Anactorion, seconde moitié du IV^e siècle, à la tête d'Athéna (Sear 2248 à 2250), ou telle drachme de Rhodes, 167/88, à l'effigie d'Hélios (Sear 5063).

Beaucoup plus souvent, on observe l'omphalos comme faisant office de siège, en premier lieu d'Apollon lui-même. Ceci ne laisse pas de poser problème puisque, pour autant que l'on sache, la statue du dieu dans l'adyton de

Delphes était indépendante de l'omphalos. Certes elle était assise, mais sur une sorte de trône. Quoi qu'il en soit, le prototype, très officiel, de cette figuration monétaire provient de Delphes même et il paraît, nature du siège exceptée, se conformer à la statuaire dont il s'agit. De plus, la frappe se rapporte à une conjoncture précise. En 336, l'Amphictyonie vient de mener plusieurs guerres. Ce conseil, groupant les délégués de peuples grecs et au sein duquel s'est introduit l'ambitieux roi de Macédoine Philippe II, a pour charge d'administrer le temple et son territoire ainsi que les jeux Pythiques. Ceux-ci sont désorganisés, l'édifice meurtri par les pillages et par un glissement de terrain. Il faut restaurer, à l'aide des amendes infligées aux vaincus, des dons des cités et des pèlerins, de ce qui subsiste du trésor. Cet ensemble hétérogène, on va en refrapper une partie, en remarquables statères d'argent (il y eut aussi des drachmes et hémidrachmes), de sujet circonstancié. Au droit, est figurée la tête de Déméter d'Anthela, dont le temple, non loin des Thermopyles, était jumelé avec celui d'Apollon delphien sous la même juridiction amphictyonique ; au revers, Apollon jeune, lauréat, les cheveux longs, vêtu de la longue tunique flottante des citharèdes, assis à gauche sur l'omphalos fileté ; en main gauche un grand plant incliné de laurier ; le bras droit replié, main sous le menton, le coude appuyé sur la cithare posée à terre ; dans le champ, petit trépied, et le mot AMØIKTIONQN (Sear 2365, Pozzi 1368). Il y a exacte convergence des thèmes sur ce monument monétaire fortement évocateur appelé, puisqu'émis par une autorité religieuse et politique majeure, à exercer une sensible influence formelle.

Déjà dénombre-t-on à sa ressemblance, quoique de facture libre, des gravures éparses représentant aussi sur l'omphalos Apollon musicien. Ainsi comme une exception mineure à leur type usuel (cf. infra) dans les premières frappes des Séleucides, avec une pièce de bronze d'Antiochos I, 280/261, où le dieu assis à droite sur l'omphalos joue de la cithare (Sear 6877). Ailleurs, il tient simplement la lyre, dans des attitudes variées. Dans les dernières décennies du IV^e siècle, tétradrachmes d'argent de Cyzique, où Apollon agit en même temps en sacrificateur (Sear 3859, Pozzi 2221) ; vers 330/270, statères de Chersonèse de Crète, où il tient un plectre (Sear 3287) ; à la fin du III^e siècle, tétradrachmes de Sinope, avec plectre aussi (Sear 3701, Pozzi 2120) ; aux III^e-II^e siècles, pièces de bronze d'Eleutherna, en Crète (Sear 3299).

Cependant, c'est une autre image d'Apollon, toujours sur l'omphalos, non plus doté de sa lyre mais muni de son arc, l'autre emblème de ses pouvoirs, qui s'est trouvée destiner aux plus amples développements. Principalement chez les Séleucides, successeurs du grand Alexandre au Proche et au Moyen Orient. Ils ont pris Apollon pour déité tutélaire.

D'importants sanctuaires lui sont dédiés, notamment à Antioche où sa statue le présente assis sur l'omphalos, tenant arc et flèche, dans une posture flexible révélant l'influence de l'école de Praxitèle. Des frappes monétaires vont le reproduire ainsi, sous tous les règnes durant près d'un siècle et demi, depuis Antiochos I vers 280 jusqu'au premier règne achevé en 142 d'Antiochos VI. Il s'agit surtout de tétradrachmes d'argent. S'y ajoutent à des époques fastes (sous Antiochos I, Antiochos III et Démétrios I) des statères d'or. Plus, continuellement, des pièces en bronze, ainsi que des drachmes d'argent, celles-ci en majorité dans la dernière période considérée. Leur dessin s'établit, en général ainsi, associant dans un objectif politique évident dynastie et divinité. Au droit, figure l'effigie personnalisée du prince régnant ; au revers, Apollon, nu ou presque, la tête laurée à gauche et le corps à demi de face, assis sur l'omphalos fileté ; le bras droit avancé, la main tient, diagonalement, par le milieu une flèche pointée vers le bas ; la main gauche repose sur le haut de l'arc placé droit contre l'omphalos ou près de lui (Sear, divers de 6866 à 7073 ; Pozzi, divers de 2931 à 2993). Il existe, dans les débuts du moins, des variantes. Ainsi Apollon tient parfois deux ou trois flèches sur des tétradrachmes d'Antiochos I (Sear 6865 et 6867, Pozzi 2930). Surtout, sur des tétradrachmes d'Antiochos I à l'effigie de son père Seleucos, fondateur de la dynastie, ainsi que sur des drachmes d'Antiochos II, Apollon se trouve pourvu seulement de l'arc, que présente sa main droite, l'autre s'appuyant sur l'omphalos (Sear 6869, Pozzi 2929 et 2941).

À côté de ces tirages considérables d'un royaume asiatique puissant, on constate dans le monde grec d'autres expressions d'Apollon archer assis sur la pierre sacrée. Parfois il y a influence directe du monnayage séleucide. Ainsi à Elymais, satrapie dissidente éphémère, vers 165/139, dont les tétradrachmes sont copiés sur ceux de Syrie, aux noms des dynastes locaux, et même vers 138 du chef parthe venant de les supplanter (Sear 6169 et 6170). Même genre d'imitation, passagère, sur des pièces de bronze de Telmessos, en Lydie, dans un temps de protectorat séleucide, vers 196/189 (Sear 5355). Un schème influencé encore quoique différent s'exprime à Chalcédoine, pour lors sous domination du roi de Bithynie, 278/250. Ses tétradrachmes et octoboles figurent d'un côté Déméter, de l'autre Apollon nu, à droite, assis sur l'omphalos avec en main droite la flèche, la gauche tenant contre lui l'arc presque horizontal, ou penché (Sear 3746 et 3747). Toujours s'agissant d'Apollon archer deux autres cas, isolés, apparaissent assez singuliers, puisque peut-être antérieurs aux émissions séleucides. C'est pourtant une image semblable aux leurs que porte le revers d'un tétradrachme chypriote, de Paphos, vers 310 semble-t-il (Sear 5781) et dateraient même de la première moitié du IV^e siècle des bronzes de la cité thrace

d'Apollonia Pontica, où le dieu se tient assis à gauche sur l'omphalos, la main droite reposant sur son arc (Sear 1658).

Bien plus catégorique, un changement va survenir, plus tard, dans le II^e siècle, avec le monnayage des Parthes, souverains de terres orientales ravies à partir de 240 environ aux Séleucides. Le style grécisant de leurs pièces s'inspire des émissions de ces derniers. Seulement, facteur capital quant à la représentation de l'omphalos, ce n'est plus d'Apollon qu'il est le siège, mais d'un archer (aujourd'hui volontiers considéré anonyme, après que l'on a longtemps cru y reconnaître Arsacès, premier dynaste). Sur ces tétradrachmes et drachmes d'argent, aussi dioboles et oboles, se manifestent donc, au droit, le buste du souverain en exercice ; au revers, l'archer casqué assis à droite sur un omphalos habillé, tenant horizontalement de sa main droite, bras tendu, un arc dont il examine la corde (Sear 7326 à 7369, Pozzi 3102 et 3104 à 3107). Au-delà des rapprochements de forme, on décèle ici une perversion de signification essentielle du siège cultuel, en même temps que voici évoqué l'art consommé de l'archerie qui caractérisait les Parthes. Ce genre d'émissions paraît débiter avec Mithridate I, 171/138, prince philhellène, et se poursuivre jusqu'au règne de Mithridate II, 123/88, où un jour l'omphalos sera remplacé par un siège ordinaire.

Puis le monde hellénistique disparut — sans que l'esprit grec ne cesse d'influer sur la culture des puissances nouvelles. Et c'est ainsi que des pièces romaines retiendront la figuration de l'omphalos, généralement pour lui-même, ici et là, à travers l'Empire — Asie mineure, Thrace, Delphes, Sicile, etc., tant qu'a pu se perpétuer le culte apollinien.

La communication était accompagnée de la présentation de deux monnaies grecques par **M. Pujo**, d'une monnaie grecque provenant de la collection de la Société archéologique (fonds Miller) et d'une série de photographies par **M. Lecœur**.

Présentations :

M. Bardet : France, Louis XIII, écu à la croix torsadée, 1632 Rouen, or, 3,33 g, Dr 1, Dy 1282A.

M. Dugros : plaquette de 5 pièces fleur de coin de la série commémorative 1789-1989 réalisée par la Monnaie de Paris comprenant 100 F, Panthéon, arg. ; 100 F, Droits de l'Homme, arg. ; 10 F, Montesquieu, cu. K-alu. K-ni. ; 10 F, Génie de la Bastille, cu. K-alu. K-ni. ; 1 F, Réunion des Etats généraux, ni.

M. Jacqmin signale, par l'intermédiaire du Dr Cougoul, l'existence d'un essai de jeton ou de médaille commémorative intéressant l'armateur bordelais Balguerie

junior. LOUIS XVIII. ROI DE FR. ET. DE. NAV., buste royal à gauche dont la gravure est défectueuse. R/ ARMATEUR BALGUERIE JUNIOR, navire trois-mâts voguant à droite. A l'exergue : LE BORDELAIS 1816. Etain, 29 mm.

Séance du 26 mai 1991

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. d'Agata : La médaille : technique et résultats.

L'histoire de la médaille est assez récente si on la compare à la longue pratique du monnayage. Bien que certains médaillons grecs ou romains aient pu lui être assimilés, il manqua à l'Antiquité le grand artiste novateur que fut Antonio di Puccio Pisano (1395-1455) dit le Pisanello, reconnu à jamais comme l'inventeur, le maître de la médaille. Peintre réputé, excellent dessinateur, sculpteur, Pisanello eut le premier l'idée simple mais géniale de se servir de la fonte, technique parfaitement maîtrisée depuis des millénaires, pour reproduire en plusieurs exemplaires identiques une sculpture monétiforme. Succès immédiat, grâce surtout à la parfaite maîtrise de ses premiers essais. De fait la plupart des médailles de Pisanello sont considérées comme de véritables chefs-d'œuvres, très recherchés et qui vont assurer en partie sa prospérité et sûrement sa postérité. Le maître, imité très vite en Italie par de grands artistes voyageurs, l'engouement pour la médaille va gagner sans tarder la France, l'Europe du Nord, les Etats allemands.

Très vite à la fonte, seule méthode utilisable pour les grands modules, s'est ajoutée la frappe pour les flans les plus réduits. Médailles coulées et médailles frappées étant conjointement produites du XV^e au XVII^e siècle, le choix dépendra surtout des contraintes techniques.

La fonte paraît le procédé le plus simple. En effet à partir d'une œuvre originale en relief, l'on obtient un moule en creux dans lequel il suffit de couler du métal en fusion. En fait pour obtenir un résultat satisfaisant, il y faut une grande maîtrise technique. L'opération peut se faire de deux façons : la fonte dite à la «cire perdue», exclusive jusqu'au XVIII^e siècle, la fonte «au sable» plus tardive.

Pour la fonte à la cire perdue, l'artiste travaille son modèle en relief. L'avert et le revers sont réalisés séparément. Cette œuvre initiale est moulée. L'on obtient ainsi une réplique en creux dans laquelle on coule de la cire chaude. Après refroidissement et démoulage apparaît une reproduction en cire et bien sûr en relief qui peut être retouchée. La cire est recouverte de plâtre ou d'une terre fine réfractaire et passée à l'étuve. Sous l'action de la chaleur, elle s'écoule

par des canaux judicieusement placés. Il ne reste plus qu'à couler le métal en fusion dans le vide ainsi créé. Après refroidissement, l'enveloppe réfractaire est cassée pour découvrir la médaille qu'il faudra débarrasser des petites aspérités du métal. Le traitement de l'avert et du revers se faisant le plus souvent de façon séparée, la réunion des deux nécessite un recuit avec égalisation des listels.

Pour la fonte au sable, le sable utilisé est un sable ayant subi un traitement spécial, particulièrement bien lié et qui va recevoir l'empreinte en creux de l'œuvre à reproduire. Cette empreinte est recouverte de barres de sable après que l'on a ménagé de petits chenaux, permettant la coulée du métal et l'échappement des gaz hors de la cavité. Pour une médaille biface, là encore les deux parties réalisées séparément seront soudées à chaud.

Avec la frappe, on retrouve les techniques monétaires, mais avec une spécificité liée au module, souvent plus important, au relief plus accentué. La fabrication des coins à frapper, gravure en creux du modèle, passe par une série d'opérations nécessitant l'intervention d'un personnel hautement qualifié. De fait le plus souvent, le talent de l'artiste qui ne fournit qu'un dessin, s'efface devant celui du graveur et l'habileté de ses aides. La gravure en creux se fait dans un bloc d'acier qui est ensuite durci par la trempe. Une première frappe d'un acier doux permet l'obtention d'un poinçon en relief, lui-même trempé et estampé une nouvelle fois pour donner le coin définitif en creux. C'est lui le véritable instrument de la frappe, durci pour servir plusieurs fois sans être détérioré. D'une manière générale sur les deux coins d'avert et de revers, légendes, dates, détails mineurs sont marqués grâce à de petits poinçons, ce qui permet une plus grande rapidité d'exécution, une productivité accrue. Il est bien sûr possible de faire plus simple. Pour une production limitée à quelques exemplaires par exemple, l'on pourrait envisager la frappe directe de la taille en creux, avec un risque élevé de brisure précoce. Dans certains cas, il semble bien que le risque ait été pris. La frappe médaille se fait, au contraire de la monnaie, avec avers et revers dans le même sens. Elle s'est d'abord faite au marteau, ce qui a posé de redoutables problèmes techniques en raison du diamètre et de l'épaisseur non standardisés des flans, du rendu des reliefs. La vigueur particulière du relief des médailles nécessitait en effet plusieurs frappes, chacune étant précédée d'un recuit et d'un calage du flan. Benvenuto Cellini témoigne de ces difficultés dans son traité d'orfèvrerie en proposant de frapper un flan déjà mis en forme par la fonte dans une empreinte de la médaille à réaliser. Sous le règne d'Henri II, le balancier inventé par un métallurgiste strasbourgeois, Max Schwab, va faciliter grandement le travail des médailleurs. Il s'agit d'une presse à vis contenue dans un

chassis et actionnée manuellement grâce à deux bras réalisant un volant d'inertie important. Les atouts du balancier, pression de frappe supérieure et surtout mieux répartie, plus régulière, meilleure fixation du flan, font qu'il va s'imposer immédiatement pour la fabrication des médailles et des jetons. Malheureusement, pendant près d'un siècle en France, un corporatisme étroit le cantonnera à cette tâche, interdisant son utilisation pour la monnaie. La frappe au balancier se poursuivra jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, jusqu'à ce qu'il soit remplacé par les premières presses monétaires, d'abord hydrauliques, puis à vapeur et enfin électroniques, capables d'exercer des pressions bien plus considérables.

La fonte a eu le grand avantage de permettre à des artistes de grand talent de n'avoir comme intermédiaires que les ouvriers fondeurs. La taille, le poids, l'épaisseur ne constituent pas un vrai problème, certaines fontes atteignent vingt centimètres, dépassent facilement cinq cents grammes. Tous les métaux et alliages peuvent être utilisés. Le modelé, le relief important sont très appréciés par des inconditionnels. Les grandes compositions sont toujours spectaculaires. La fonte, très utilisée du XV^e au XVII^e siècle, connaît une embellie aujourd'hui, car elle autorise toutes les audaces plastiques, toutes les originalités, dans un siècle qui les apprécie particulièrement. La frappe, au contraire de la fonte, est peu adaptée aux flans larges et épais. Certains alliages, comme le bronze, y résistent mal et cassent facilement. Autre inconvénient et non des moindres, l'œuvre à reproduire, souvent un simple dessin, peut être interprétée par le maître graveur avec plus ou moins de bonheur, mais au cours des siècles les talents n'auront pas manqué. Revers de la médaille, si l'on peut dire, la perfection même du relief, des détails obtenus par les machines modernes rebute grand nombre d'amateurs de médailles. Mais les nouvelles conceptions esthétiques y contribuent sans doute.

Parmi les différents métaux constitutifs des flans, or, argent voire platine, zinc, fer, les alliages cuivreux posent des problèmes spécifiques. Les bronzes ne sont malléables que s'ils contiennent moins de 10 % d'étain. Au delà, ils ne peuvent se travailler que par la fonte. Le bronze monétaire est un alliage à 95 % de cuivre, 4 % d'étain, 1 % de zinc. On appelle laiton les alliages de cuivre comportant un pourcentage beaucoup plus important de zinc (10 à 20 %). Le bronze est particulièrement difficile à travailler au marteau ou au balancier, la casse des flans étant fréquente. En France, ce n'est qu'à partir de 1885 que le bronze a définitivement remplacé le cuivre, à la mise en service des nouveaux balanciers à volants mus par la vapeur.

De tout temps on a cherché à embellir les médailles par des patines artificielles dont les secrets sont encore jalousement

gardés aujourd'hui. L'or, en principe inaltérable, n'est pas concerné. Pour l'argent, les possibilités sont limitées, sulfuration, bains de chlorures lui donnent une teinte plus ou moins sombre. La gamme des colorations est bien sûr plus étendue pour le bronze et les autres alliages cuivreux, grâce à l'action de la chaleur et de divers acides permettant une oxydation légère de surface et la dépose de colorants variés. S'ils sont bien faits ces traitements de surface sont indélébiles, définitifs et protègent le métal d'une oxydation non contrôlée tout en mettant en valeur le relief. Autant dire qu'une belle patine est particulièrement appréciée. Parmi les autres traitements de surface, dorure et argenture ont été également très utilisés, avec beaucoup de bonheur sur les reliefs des médailles de cuivre ou de bronze. L'émaillage est plus anecdotique sans doute en raison de la fragilité de l'émail.

En théorie depuis 1830, en France du moins, chaque médaille éditée par un organisme officiel porte un poinçon sur le listel, comme une œuvre d'orfèvrerie avec mention du métal utilisé. Avant 1830, il n'existait donc pas de marque permettant de distinguer médailles anciennes et frappes plus tardives. Certaines différences connues sont plus subtiles, par exemple l'aspect du listel qui permet en principe d'authentifier les frappes du XVII^e et du XVIII^e siècles. Mais la difficulté est extrême lorsqu'on remonte dans le temps, et notamment en ce qui concerne les médailles coulées du XV^e et du XVI^e siècles, abondamment reproduites par surmoulage. Bien sûr, le surmoulage fait perdre de sa vigueur au modelé et réduit en principe le diamètre de la médaille du fait de la rétraction du métal. Encore faut-il connaître les dimensions et l'aspect de la médaille originale (ou d'époque) ! La mesure du diamètre elle-même est sujette à caution du fait de la largeur plus ou moins accusée du listel. Pour une plus grande sûreté, les cotes devraient se prendre dans le champ entre des détails de gravure. Il n'est pas si facile d'obtenir ce genre de renseignement. Plus complexe encore, entre deux surmoulages, celui dont le diamètre est plus grand n'est pas forcément le plus ancien. Il peut s'agir en effet du moulage moderne d'une médaille plus proche de l'original. Autant dire qu'il s'agit d'un bon casse-tête, parfois impossible à résoudre, sauf à avoir ses entrées dans toutes les collections nationales ou internationales. Il est plus facile de reconnaître les reproductions par galvanoplastie, bien que le résultat soit parfois remarquable. Il ne s'agit pas, pour la plupart, de répliques frauduleuses, mais de copies demandées par des collectionneurs pour combler certains manques. La médaille n'ayant aucune valeur libératoire, on ne peut parler de faux ou de faussaire, mais seulement de surmoulages ou de reproductions qui après tout ne sont pas dénués d'intérêt tant sur le plan artistique qu'historique.

Les résultats sont présentés sous forme de diaporama.

En conclusion, des premières médailles de Benvenuto Cellini aux réalisations contemporaines, de multiples chefs-d'œuvre sont nés de l'association d'une exigence technique élevée à une expression artistique non moins élevée. Aujourd'hui, certains amateurs accusent la technique omniprésente d'éclipser la veine artistique, mais le recul manque sans doute pour apprécier pleinement la production de notre époque qui ne manque ni de diversité, ni de dynamisme.

Présentations :

M. Pujo : Syracuse, tétradrachme, vers 450 av. J.-C., arg. flan épais éclaté, 25 à 28 mm, 17,25 g, axe 5 h, Boehringer 541 ; Luynes 1173.

M. Lecœur : Crannon (Thessalie), monnaie, environ 350/320 av. J.-C., br., 18 mm, 4,17 g, Sear 2073 var.

M. Dugros : Monnaies françaises de la III^e République frappées dans les ateliers de Bordeaux et de Paris.

Défense nationale, 5 frs, 1870 Bordeaux, VG 3792. 2 frs, 1871 Bordeaux, VG 3796. 5 frs, 1870 Paris, VG 3787.

Commune de Paris, 5 frs, 1871, VG 3797.

Emissions régulières, 5 frs, 1871 dite des Versaillais, VG 3800. 5 frs, 1878 Bordeaux, VG 3826. 2 frs, 1887 Paris, VG 4041. 1 frs, 1871 Bordeaux, VG 3329. 50 cts, 1872 Bordeaux, VG 3830. 10 cts, 1896 Paris, VG 4266. 2 cts, 1878 Bordeaux, VG 3929. 1 ct, 1888 Paris, VG 4074.

M. Wiedemann : série de monnaies de l'Inde, de Victoria à nos jours.

M. Bardet : République de Chine, monnaie commémorant la proclamation de la République. Yuan ou dollar, buste de Sun Yixien (Sun Yat-sen), sans date (1912 ?), arg., 38 mm, Yeo 318.

Séance du 16 juin 1991

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. Bénusiglio : Les statères attribués aux Pictos.

La communication était accompagnée de la présentation de monnaies provenant du trésor de Chevanceaux et illustrée d'une série de représentations graphiques et figurées sur les éléments constitutifs de ce monnayage.

Présentations :

M. Pujo : Tarse (Cilicie), statère frappé par un gouverneur macédonien, vers 327 av. J.-C., arg., 23 à 25 mm, 10,77 g, axe 10 h, SNG Cop 322.

M. Dugros : Monnaies de France et de ses colonies frappées dans des ateliers étrangers

10 cts, 1916 Madrid, DP 203

5 cts, 1916 Madrid, DP 204

50 cts, 1939 Bruxelles, DP 229

Afrique occidentale française, 1 fr, 1944 Prétoria, GC 3. 50 cts, 1944 Prétoria, GC 2.

Indochine française, 20 cts, 1941 San Francisco, GC 29.

M. Wiedemann : Monnaies de nécessité de l'Empire allemand frappées en zinc.

Frankfort sur le Main, 10 pfennig, 1917.

Kaiserlautern, 10 pfennig, 1917.

Strasbourg, 10 pfennig, 1918.

Allemagne 10 pfennig, 1922.

M. Pujo : Espagne, nouvelle pièce de 200 pesetas, bustes accolés du roi Juan-Carlos I^{er} et de son fils. R/char de Cybèle. 1990, ni.

M. d'Agata : Médaille française frappée pour commémorer la loi du 11 juin 1842 sur les chemins de fer. Louis-Philippe I^{er}, buste par A. Bovy. R/DANT IGNOTAS MARTI NOVASQUE MERCURIO ALAS, France assise de face retenant la table des chemins de fer, guidant à gauche Mercure prenant son envol et à droite Mars ; train commercial à droite, train militaire à gauche. Br, 112,7 mm, poinçon proue de navire.

Séance du 20 octobre 1991

Présidence de M. Pujo, président

Communication :

M. Wiedemann : Les représentations du Monde sous forme de globe.

Les Grecs ont imaginé le monde comme une sphère, le globe terrestre, placée au centre d'un emboîtement de sphères célestes sur lesquelles gravitent les planètes et stationnent les astres fixes. Cette cosmographie passe aux Romains et forme la base de leurs représentations monétaires du monde. L'histoire de ses dérivés jusqu'à nos jours

a été traitée par P. E. Schramm dans *Sphaira, Globus, Reichsapfel* dont nous avons suivi les analyses en y ajoutant des exemples et des illustrations recueillis par nos soins.

A. Les porteurs de globe dans l'iconographie antique.

1. Le globe associé à des instruments symboliques.

Le globe apparaît, sans support, au milieu d'autres objets sur les monnaies de la République. Il peut y servir de support à une corne d'abondance. Il s'agit parfois d'une sphère divisée par quatre lignes parallèles deux à deux. Elle est associée au sceptre, au gouvernail, à la couronne de lauriers, symboles du pouvoir et de la victoire, dans les deniers de Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus, 76-75 av. J.-C. (Bab 55).

2. Le globe associé à des entités personnifiées.

Auguste place le globe entre les pattes de son signe zodiacal, le Capricorne (RIC 130, C 22), entouré d'un gouvernail et d'une corne d'abondance. Sur un denier de Galba, Roma Victrix pose le pied sur un globe terrestre (RIC 45, C 223). Rome personnifiée, casquée, le sceptre et le globe en mains, peut aussi être assise dans un temple hexastyle (follis de Maxence, RIC 121a) ou sur un trône (silique de Magnus Maximus, RIC 84b, C 20). Constantinople, nouvelle Rome, se distingue de la première, dont elle a les autres attributs, par une proue de navire (solidus de Gratien, RIC 466, C 8). La personnification féminine de la Providentia Augusta, debout, indique de son doigt ou de son sceptre le destin au globe posé à ses pieds. Celui-ci peut être ceint de trois lignes qui représentent le zodiaque et doit être interprété comme une sphère céleste (deniers de Trajan, RIC 365, C 317, et de Clodius Albinus, RIC 1a, C 58). La Providence peut s'appuyer sur une colonne et/ou tenir dans une main une corne d'abondance (sesterce de Gordien I, RIC 9, C 6 var ; denier de Marc-Aurèle, RIC 50, C 519).

Au lieu de la Providence, on voit aussi le globe associé à l'Eternité, femme debout, tenant d'une main un gouvernail posé sur le globe et de l'autre une patère (aureus à l'effigie de Faustine, RIC 349, C 3).

Ailleurs cette femme tient à la main le globe (denier à l'effigie de Faustine, RIC 348, C 6) surmonté d'un phénix, symbole de résurrection (aureus de Volusien, RIC 154, C 10).

3. Le globe dans la main d'un dieu.

Il peut s'agir de Jupiter Conservator (follis de Licinius, RIC 49, C 78) ou de Sol (follis de Constantin II César, en 317). Il ne faut pas confondre leur globe avec la pomme de Vénus (denier à l'effigie de Julia Soaemias en 222, RIC 243).

4. Le globe sur l'autel.

Sur un follis de Constantin (307-337), on voit le globe ceint de quatre lignes posé sur un autel portant l'inscription VOTIS XX et alentour la légende BEATA TRANQVILLITAS (RIC 342, C 17).

5. Le globe dans la main de l'empereur.

Cette image donnant à l'empereur le rôle de la Providence pour l'univers apparaît dans un denier d'Hadrien daté de 124 (RIC 110, C 1162 var) où l'empereur en tenue militaire, appuyé sur sa lance, régit le monde à l'aide d'un gouvernail planté dans la sphère. L'empereur peut exercer ce pouvoir en tenant simplement le globe dans sa main (aureus daté 155-156 où Antonin est figuré debout en toge, RIC 256a, C 995). Ou Jupiter remet le globe dans la main de l'empereur (aureus de Septime-Sévère daté de 194, RIC 35, C 378).

Le prince de la jeunesse, SPES REIPUBLICAE, en tenue militaire, la lance inclinée en avant ou pointe en terre, peut aussi être porteur du globe (follis daté 317 de Crispus, RIC 141, C 91 var, aureus de Constance, RIC 501, C 155, et silique de Constance II, RIC 207, C 187). L'empereur peut être en toge, debout comme nous l'avons vu plus haut, ou assis sur sa chaise curule (aureus de 290-292 de Maximien Hercule, RIC 597, C 79). Il peut être en tenue militaire, debout, le pied posé sur un prisonnier (solidus d'Honorius, C 44), sur un serpent à tête humaine (solidus de Valentinien III, C 19-25) ou sur figure féminine personnifiant sa conquête (aureus de Constantin II, C 5). Sur le diptyque consulaire de Probus Anicius, ivoire daté de 406 conservé au trésor de la cathédrale d'Aoste, on voit l'empereur Honorius debout en tenue militaire tenant d'une main le globe nicéphore, de l'autre le labarum avec l'inscription IN NOMINE XPI VINCAS SEMPER. Cela montre que la Victoire n'est plus conçue comme une déesse, mais qu'elle est simplement l'expression plastique d'un concept.

6. Le globe dans la main d'une Victoire.

Ce type apparaît dans l'empire romain chrétien avec la légende VICTORIA AVG. La Victoire est un personnage féminin, vêtu du chiton-himation, ailé, portant une croix ou une hampe terminée par un chrisme et dans l'autre main un globe crucigère (solidus de Justinien datable de 542-565, MIB 7, prolongé par Maurice (582-602) et Phocas (602-610). Cette Victoire sera la source iconographique de l'ange chrétien.

B. Les formes et les éléments accessoires du globe.

Le globe peut être assez gros pour être le siège sur lequel s'assied, en signe de domination, l'Italie personnifiée par une femme portant une corne d'abondance (et plus tard le Christ sur les mosaïques du chœur de Saint-Vital de Ravenne (532-547) ou le Créateur sur celles de Monreale

(1175-83). Mais dès le II^e siècle son volume diminue au point que le globe tient dans la main de l'empereur qui le porte. Nous avons vu que le globe est d'abord nu, qu'il supporte ensuite diverses figures :

1. Un phénix.

Symbole de résurrection.

2. Une Victoire ailée.

Elle est traitée comme un personnage d'échelle réduite (un tiers ou un quart de la taille humaine), de sexe féminin, vêtue à la grecque d'une longue tunique flottante, en équilibre instable sur un seul pied et tendant au bout du bras une couronne de laurier à l'empereur, au dieu ou à l'entité personnifiée qui la porte. La Victoire est debout sur le globe comme une statuette sur un socle, mais elle est toujours tournée vers son porteur et lui tend une couronne comme si elle était animée.

3. Une croix.

Cette croix est plantée sur le globe à l'endroit du pôle supérieur. Elle a une dimension d'abord égale au diamètre du globe, puis elle s'allonge démesurément au point de quintupler la longueur de sa hampe, voire de la décupler (semmissis de Constantin, MIB 15c, solidus de Constance II (654-659), MIB 29, Sear 962) où le globe n'est plus que la base d'une sorte de croix processionnelle plus grande que la taille humaine). La croix peut avoir des bras simples de forme droite, mais elle prend aussi la forme d'une croix à deux branches transversales inégales, type dénommé plus tard croix de Lorraine (solidus de Théodose III, 715-717). Elle occupe aussi seule le revers et y figure sur un socle de quatre degrés (solidus de Tibère II Constantin, d'Héraclius et de ses fils et successeurs, Sear 422, 731, 738, 767, etc.)

4. Une inscription PAX.

Sur un solidus de Justinien II (705-711) (MIB 1, Sear 1413), l'empereur vêtu du loros tient d'une main une croix, de l'autre un globe crucigère portant en son milieu le mot PAX en gros caractères.

C. Evolution de la signification du globe.

Quand l'empereur se figure recevant de Jupiter le globe céleste et la Victoire, c'est une affirmation du caractère providentiel de son pouvoir sur le monde entier. Ce pouvoir unique peut se partager. Valentinien et Valens associés à l'empire, assis sur un trône biplace, portent chacun d'une main le globe placé entre eux sous une Victoire volante (solidus de Trèves, entre 364 et 375, type prolongé par Gratien entre 378 et 383, RIC 9a, C 38). On en a une variante un siècle plus tard sur un solidus où Anthémius et Léon I, en tenue militaire, appuyés chacun sur sa lance, tiennent entre eux un globe crucigère, entourés de la légende

SALVS REI PVBLICAE (467-472). Mais lorsqu'on voit sur un solidus d'Héraclius et de ses deux fils trois globes crucigères (pièce datant de 637-638, MIB 47), il faut conclure que le globe est devenu symbole du pouvoir impérial et a cessé d'être la représentation du monde entier. Ce glissement de sens permet d'attribuer un globe crucigère à l'impératrice, comme on le voit sur un ivoire byzantin du V^e ou du VI^e siècle conservé au musée du Bargello à Florence où l'on a pensé voir un portrait de l'impératrice Ariadne. D'autres glissements de sens vont affecter l'iconographie des archanges et laisser des traces dans la numismatique et la peinture de Byzance et de l'Italie soumise à son influence. Sur un ivoire byzantin du début du VI^e siècle (Londres, British Museum) on voit un archange ailé, appuyé sur un long bâton, tenir dans sa main droite le globe crucigère. Est-ce un insigne de son maître ou un attribut qui lui est propre ? C'est la deuxième solution que choisit l'auteur de la mosaïque du chœur de l'église de la Panagia Angeloktistos à Kiti (île de Chypre), 1^{re} moitié du VII^e siècle. La Vierge, debout sur un socle, porte l'enfant Jésus, flanquée des archanges Michel et Gabriel en robe longue, chacun tenant un bâton à la main et présentant à l'enfant un globe crucigère. Une version rustique de cette scène figure dans la chapelle de Castel Appiano (fin XII^e, début XIII^e siècle) où les globes colorés diversement n'ont pas de croix à leur sommet. Mais l'archange, portant un symbole impérial, n'a pas tardé à en gagner un autre, le loros impérial brodé de pierreries qu'on lui voit dans le chœur de Sant'Angelo in Formis (Italie), peint sous l'abbé Desiderius (1072-1087) et dans une autre fresque de la même église datant, elle, de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle. Tel est saint Michel sur l'aspron trachu d'Isaac III Ange (1185-1195) (BMC 37, pl. 77). On voit deux archanges porte-globe en loros autour du Christ (chœur de Torcello (Vénétie), XI^e et XII^e siècle), autour de la Vierge orante (abside de la cathédrale de Cefalù (Sicile), 1148) et autour de Vierge à l'enfant trônant comme Sedes Sapientiae (abside de Monreale (Sicile), 1174-1186). Il faut signaler un développement curieux du globe sur ces mosaïques : la croix figure non plus sur le globe, mais à l'intérieur. Soit elle repose sur une sorte de renflement de la bordure, soit elle sort d'entre deux coupeaux. Cette dernière forme se trouve en Occident dans la miniature du psautier de Charles le Chauve (842-869) qui représente l'empereur béni par la main de Dieu (BN Paris, ms. lat. 1152). Mais là ne s'arrête pas l'évolution du globe des archanges : une icône de la 2^e moitié du XIV^e siècle conservée au musée byzantin d'Athènes représente saint Michel muni de son bâton, sans loros, tenant dans sa main gauche un globe crucigère de couleur bleue et qui laisse transparaître le vêtement de l'archange. C'est donc une sphère de verre, portant gravé un monogramme $\bar{\alpha} \bar{\chi} \bar{\kappa}$ ("Agius Christos Kurios ?).

D. Le globe dans l'iconographie occidentale médiévale et moderne.

Nous avons vu depuis l'origine l'évolution continue d'une forme qui, fondée sur une représentation du monde, devient le signifiant du pouvoir impérial et perd cette fonction en passant aux archanges. Il serait trop long de suivre avec le même détail le devenir du globe dans l'Occident déciéval où il reste avec la couronne, le sceptre et le manteau étoilé, l'un des insignes de l'empire et de la royauté jusqu'à l'époque moderne et figure donc fréquemment sur les monnaies. Il prend une forme spécifique à l'Occident, avec un équateur et un demi-méridien qui coupe en deux l'un des hémisphères. Or c'est la forme qu'assignent à l'univers les cartes du monde médiévales dites T. O. qui séparent, par les branches du T inscrit dans l'O, l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Dans le bijou métallique des empereurs et des rois survit donc la représentation du monde. Le globe crucigère est mis aux mains de Dieu le Père, créateur du monde, aux mains du Fils soit comme enfant Jésus porté par la Vierge ou par saint Christophe, soit comme adulte sous l'invocation Salvator Mundi (C. E. Bib. Nat. Paris Ec. N 82). Mais comme en Orient il arrive que ce globe soit de verre (rétable d'Orlier par M. Schongauer, gravure de L. Cranach (E. B. N. Paris Ec N 831) et Christ de G. La Tour au Musée d'Albi) ou contienne non plus une carte schématique, mais une sorte de modèle réduit du monde, un paysage comprenant une portion de mer chargée de bateaux, une partie terrestre couverte de bâtiments, églises et châteaux. C'est ce qu'on voit dans le globe crucigère posé à côté de l'enfant Jésus dans une carte de vœux xylographiée d'origine souabe datant du XV^e siècle (C. E. Bib. Nat. Paris, Ecoles du Nord, planche Lemoine LVIII var). Au lieu de croix, c'est le Christ lui-même les bras étendus, mains et pieds percés, qui surmonte cette maquette du monde dans une vision apocalyptique du jugement dernier illustrant les *Aphorismi compunctionis* de Johannes Baldung imprimés à Strasbourg en 1497 par Grüninger (B. KN. KU. KS. K 534, fol. 42).

Le globe apparaît encore dans sa forme terrestre pour les représentations de l'Immaculée Conception. La Femme couronnée d'étoiles, vêtue de rayons de soleil, écrase le serpent sur un globe terrestre et l'on a d'innombrables représentations de ce genre. Plus curieux est le nouveau type auquel les visions de Catherine Labouré en 1830 dans la chapelle de la rue du Bac ont donné naissance : la Vierge Marie, debout sur un globe comme l'Immaculée Conception, tient entre ses mains un second globe qui est censé émettre des rayons lumineux aux dires de la visionnaire. Ce type a inspiré la statue placée au lieu des apparitions et celle de N. K-D. du Monde entier dans la cathédrale de Port Saïd.

E. Le globe et la carte.

Plus généralement, l'image du globe se précise même dans ses emplois religieux et se conforme aux progrès de la géographie. Dans une médaille en forme de Klippe émise par Nuremberg et commémorant la conclusion de la paix le 16 juin 1650 (Imhof I, 606, n° 3) on voit le globe terrestre, ceint de méridiens et de parallèles, diriger deux mains en prière vers le ciel d'où la dextre de Dieu fait descendre une couronne d'olivier. Dans un taler commémorant la levée du siège de Vienne en 1683, on voit une autre combinaison d'allégorie et de réalisme : l'aigle bicéphale représentée comme un oiseau au naturel ayant entre ses serres le sceptre et la main de justice est posée sur le globe terrestre, que l'on voit occupé entièrement par la carte de Vienne, de ses fortifications, du Danube et des alentours (Mont 919, Vogh 239, Hirsch 10). Dans la pièce de 8 réaux dite columnario, Philippe V d'Espagne place entre les colonnes d'Hercule, sous une couronne royale unique, deux cartes de l'Ancien et du Nouveau Monde placées l'une devant l'autre comme des globes terrestres, mais aussi dans un contexte où la carte des pays de la couronne tient lieu de l'écu héraldique. Une combinaison hybride aussi de réalisme et de symbolique occupe le revers de la médaille commémorant l'élection de François I^{er} à l'Empire en 1745. L'aigle bicéphale porte sur son cœur les armes de l'empereur ; elle a quatre pattes dont les plus extérieures portent l'épée et le sceptre, les deux pattes intérieures tenant le globe crucigère posé sur un globe terrestre où se lisent sur une carte les noms de Germania et d'Austria (Mont 1762, SD 53). La scission entre les deux globes paraît complète puisqu'ils sont juxtaposés dans la même image.

La géographie envahit même des œuvres allégoriques : une représentation du Sacré Cœur datant du XIX^e siècle le montre tenant le sceptre et le globe comme roi virtuel de ce monde, mais le globe est couvert de nuages comme le verrait un astronome. Dans une image intitulée «La dévotion au cœur divin de Jésus sauvera le monde», (éd. Bouasse jeune n° 142-8, Paris, milieu XIX^e siècle) le serpent satanique entouré de ses cercles un globe terrestre tout bleu, portant les noms de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, et ceint de méridiens et de parallèles. Il veut empêcher deux colombes de planter au sommet de ce globe l'étendard du Sacré-Cœur qui en ferait un globe crucigère. On voit dans des images mariales se préciser sur le globe le tracé des continents et même des frontières politiques : dans une image illustrant une «prière pour le temps de la guerre» (de 1939), le pied de la Vierge écrase la tête du dragon venant du Nord-Est sur le territoire belge, juste avant la frontière française. Notre-Dame de France, peinte par M. Dano, pose l'un de ses pieds en territoire français, tandis que «de Vrouwe van alle Volkeren» ne dépasse pas la Flandre

(1951) et que Notre-Dame de Strasbourg trône avec son fils au dessus d'une Europe dont cette ville se veut la capitale. Dans une image de piété polonaise des années 1980, on voit l'Immaculée Conception encourager de la main le R. P. Maximilien Kolbe auréolé qui a planté son crucifix sur le pôle nord d'un globe terrestre ceint d'un rosaire, et où l'Europe est couverte des lettres blanches M(aria) I(mmaculata).

En 1935 le jubilé donne lieu à un triduum de cent quarante messes à la grotte de Lourdes. Une image éditée à cette occasion par l'Œuvre de la Grotte montre le crucifix de l'autel de la grotte démesurément grandi. Le Christ portant la couronne de roi du monde y rayonne au centre d'une mappemonde sur laquelle sont marqués les décalages horaires. «Ces cent quarante messes, dites sans interruption par des Evêques et des Prêtres des cinq parties du monde sont célébrées pendant la matinée en union avec celles qu'on dit en Europe et en Afrique, pendant l'après-midi en union avec celles qu'on dit à ce moment dans les deux Amériques et pendant la nuit, en union avec celles qu'on dit alors en Orient, comme on peut le constater sur la mappemonde qui domine la Grotte». La communion de prière tire partie de la rotondité du globe terrestre pour passer en revue toute l'Eglise catholique par tranches horaires.

Une forme de globe crucigère se révèle dans un tableau peint en 1930 au couvent de Saint-Sacrement de Castres et diffusé sous le titre *Sitio* (n° 19). On y voit un prêtre disant la messe au moment de l'élévation. Il tend l'hostie vers la Sainte Trinité qui est dans l'axe de l'autel, entourée d'angelots flottant à distance. Mais le prêtre devant l'autel est debout au sommet d'une forme ronde — disque ou globe, on ne sait — flottant au milieu d'un nuage et partagée en secteurs inégaux dont la surface correspond au nombre des protestants, catholiques, orientaux, juifs, mahométans et païens. Le globe crucigère est donc combiné avec le «camembert» des statisticiens, dernier avatar de cette figure polysémique. Enfin, le réalisme de la représentation cartographique chasse un symbolisme plus ancien et plus schématique et l'Union missionnaire du clergé se contente d'une photo de globe terrestre pour faire prier «en union avec tous mes frères malades de la terre» (environ 1960).

Nous avons vu cursivement les changements survenus dans l'histoire du globe, symbole qui s'est transmis continuellement dans notre civilisation de la Grèce antique à nos jours. Il oscille entre les fonctions de représentation d'un monde sphérique, de signe du pouvoir impérial et de forme vide ou redondante. Mais ce n'est pas là une particularité. Que des signes changent de forme en gardant le même sens, qu'inversement ils changent de sens sans changer de forme, et qu'en ce changement ils gardent le sens premier en même temps qu'ils ont leur sens nouveau, n'est-ce pas la façon de signifier des mots dans toutes nos langues naturelles ?

Cette communication était présentée sous la forme d'un diaporama commenté et assortie de la présentation de monnaies sur le même thème par M. Dugros :

Mexique, 8 réaux, Ferdinand VI, 1752 Mexico, arg., KM 104.1.

Brésil, 960 reis, Jean VI, 1820 Rio, arg., KM 138.1. 40 reis, Maria I° contremarqué de l'écu de Portugal, 1786, br., KM 63a. 80 reis, Pedro I°, 1830 Rio, br., KM 128.1.

Etats-Unis d'Amérique, demi-dollar commémoratif, 1898, arg., KM P 1904. Dollar, alunissage, 1971, br. plaqué ni., KM P 1890.

Espagne, 50 pesetas, Expo 92 Séville, 1990.

Présentations :

M. Bécheler : monnaies d'apparence celtique, numides, puniques et romaines. Médaille à l'effigie de Sigismondo Pandolfo Malatesta, seigneur de Rimini. SIGISMVNDVSPANDVLFVS. MALATESTA. PAN. F. Buste à gauche. R/ CASTELLVM. SISMVNDVM. ARIMINENSE. M. CCCC. XLVI. Château de Rimini. Br. sans patine, 79 mm, 250 g. Médaille d'authenticité douteuse dont le droit paraît repris de celui d'une médaille de Pisanello de 1445/1446 et le revers repris de celui de la médaille de Matteo de' Pasti de même date, sans les roses ou primevères (fabrication fin XVIII°-début XIX° s. ?).

MM. Bécheler et Wiedemann : France, Descartes libellé en FF et en Ecu. Canada, monnaie de collection avec incrustation d'une pastille d'or estampée. Monnaies commémoratives belges, néerlandaises, roumaines, soviétiques, argentines et vénézuéliennes.

Séance du 17 novembre 1991

Présidence de M. Pujo, président

Le président fait part du décès de M. Michel Surmely, jeune chercheur en numismatique romaine de l'Université de Bordeaux III et membre du Cercle. Démission de M. Jean Dugros de son poste de vice-président du Cercle.

Communication :

M. Sénac : Les médailles de la ville de Mérignac.

Présentations :

M. Bardet : Rome, silique, Théodose I°, 379/383 Trèves, arg., 1,57 g, C 4 ; RIC 55a.

M. Pujo : France, 100 F Descartes.

M. Lecœur : Cie anglaise des Indes orientales, 1/8 mohur d'or, imitation de monnaie indigène de l'Empire moghol, 19° a. de Shah Alam et 1202 H (1777-8/1787-8) Murshidabad (Calcutta ?), 13 mm, 1,55 g, Fried. Inde 278 ; Lane-Poole, pl. XXX, 22.

Japon, Koshu ichi-bu kin, type Takeda tardif, or, 1721/1724, 14,5 mm, 3,99 g, Villaret, pl. XXI, 95.

M. Dugros : Monnaies yougoslaves.

Serbie, 5 dinars, Milan Obrenović, 1879, arg., KM 9.2. 10 paras, Michel Obrenović, 1879, br., KM 3. 1 dinar, Alexandre I° Obrenović, 1897, arg., KM 17. 2 dinars, Pierre I° Karadjordjevič, 1915, arg., KM 21. 20 paras, 1912, br. K-ni., KM 16.

Monténégro, 1 perpera, Nicolas I°, 1914, arg., KM 15. 20 paras, 1914, ni., KM 14.

Yougoslavie, 25 paras, Pierre I°, 1920, br. K-ni., KM 3. 50 dinars, Alexandre I°, 1932, arg., KM 9. 50 dinars, Pierre II, 1938, arg., KM 20. 10 dinars, République socialiste fédérative, 1977, KM 43.

Séance du 15 décembre 1991

Présidence de M. Pujo, président

M. Pierre Lecœur, élu vice-président du Cercle. M. Jean Dugros, élu président d'honneur du Cercle.

Communication :

M. Pujo : Les monnaies de Massalia.

Vers 600 avant J.-C., des Phocéens viennent de Phocée en Ionie et fondent Massalia. C'est la première colonie phocéenne en Méditerranée occidentale. Emporion en Catalogne, Alalia en Corse et Hyélé en Italie méridionale, puis Nikaia, Antipolis, Agathé et Olbia sont d'autres colonies que Phocée fonda dans cette zone géographique au cours du VI° siècle.

Les premières monnaies de Massalia sont frappées vers 550/525 avant J.-C. Ce sont de petits lingots d'argent frappés à l'avant d'une trentaine d'images différentes ; toutes ont un carré creux au revers. Ce monnayage, dont le poids va de 2,7 à 0,14 g suivant les émissions, est directement inspiré du monnayage d'Ionie. Il se poursuit jusque vers 470/460. A partir de 450, des oboles d'argent sont frappées sur des flans circulaires et plats, portant au droit comme au revers un type en relief (sept types différents portant pour la plupart au revers une roue à quatre rayons). Le poids, de

0,85 à 0,71 g au V° siècle, diminue par la suite pour arriver à 0,45 g au I° siècle avant J.-C. Au début du IV° siècle, il y a émission durant quelques années d'une drachme lourde en argent de 3,70 g, portant au droit une tête laurée d'Artémis de facture classique et au revers un lion identique à celui des didrachmes de Hyélé. A la même époque, il y a émission très brève d'un hémidrachme d'argent portant une tête d'Apollon à l'avant et un taureau cornupète au revers. A la fin du III° siècle, débute la frappe d'une drachme légère d'argent de 2,70 g portant une tête d'Artémis nouvelle à l'avant et un lion (avec ΜΑΣΣΑ ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ) au revers. Cette frappe fut abondante et dura jusqu'au I° siècle avant J.-C. A la fin du II° siècle avant J.-C., il y a une frappe peu importante et brève d'un diobole d'argent (tête d'Athéna casquée à l'avant et aigle au revers). Au II° et I° siècles, il y a frappe abondante d'un monnayage de bronze, portant une tête d'Apollon à l'avant et un taureau cornupète, au revers, dont le poids décroît et varie énormément suivant les types et les émissions. En 45 avant J.-C., Massalia est prise par César.

Le monnayage de Massalia a servi de modèle aux peuples celtes du sud-est de la Gaule et du nord de l'Italie qui l'ont copié très fréquemment. C'est la preuve du rayonnement et de l'importance commerciale de Massalia dans toute cette zone géographique.

La communication était assortie d'une présentation de monnaies de Massalia, provenant de la collection de la Société archéologique (fonds O. Miller) et de divers membres présentées par M. Pujo.

Présentations :

En présence de M. Jean Sautreau, président de la Société archéologique, présentation de la collection de monnaies françaises du XX° siècle constituée par le Cercle au cours de l'année 1991 pour accroître les collections de la Société archéologique et compléter notamment la collection O. Miller.

M. Lecœur : République de Raguse (auj. Dubrovnik), 1746, arg. bas titre, 44 mm, 28,65 g, Dav 1637.

M. Dugros : Médaille Bordeaux Ville d'Art, signée R. Tschudin, 1987, Monnaie de Paris, br. doré, 100 mm, 598 g. Médaille gravée à l'initiative du groupe Grisel.

M. Wiedemann : Pologne, 50 zlotych, aigle couronné, cu. K-ni., 1990. Roumanie, 10 lei, drapeau national, cu. K-ni., 1991. 20 lei, Stefan cel Mare (le Grand), br. jaune, 1991. 50 lei, Alexandru Jon Cuza, br. jaune, 1991.

A Q V I T A N I A

Tome 9, 1991

- Fanette LAUBENHEIMER et † Brigitte WATIER. — *Les amphores des Allées de Tourny à Bordeaux.*
Raymond MONTURET et Dominique TARDY. — *Programmes d'architecture augustéenne à Agen.*
Philippe Gruat, Jacques MANISCALCO, Hélène MARTIN et Eric CRUBEZY. — *Aux origines de Rodez (Aveyron) : les fouilles de la caserne Rauch.*
Dominique SIMON-HIERNARD et Jean HIERNARD. — *Un groupe de tombes du Bas-Empire et le rempart romain de Poitiers (Vienne, Limonum Pictonum).*
Sylvie FABRE-DUPONT et Pierre RÉGALDO-SAINT BLANCARD. — *Un artisanat céramique groupé aux portes de la ville de Marmande.*
Bruno BIZOT et Eric RIETH. — *Deux épaves d'époque moderne à Bouliac (Gironde).*

NOTES ET DOCUMENTS

- Alain BEYNEIX. — *Une hache de type «ibérique» au Bartoc à Sempesserre (Gers).*
Philippe GARDES. — *Eléments de typologie protohistorique landaise : les urnes à rebord interne.*
René PAUC. — *Sur des sigillées intruses de Carrade.*
Jacques GACHINA et José GOMEZ DE SOTO. — *De la datation d'un objet des Nougérées à Saint-James, Port d'Envaux, Charente-Maritime.*
Christine LE NOHEH, Patricia RIFA, Daniel SCHAAD. — *Note sur un autel votif découvert à Eauze (Gers).*
Jean-François PICHONNEAU. — *Le rempart antique de Bazas.*

AQVITANIA N° 9, 1991 — 185 F

Commande à adresser à la **Fédération Aquitania**, 6 bis, cours de Gourgue — 33074, BORDEAUX cedex
Règlement par chèque bancaire ou postal à l'ordre de la **Fédération AQVITANIA** à joindre obligatoirement à la commande.

Revue Archéologique de Bordeaux tome LXXXII, année 1991 Table des matières

Marie-Agnès GAIDON-BUNUEL avec la collaboration de Dany BARRAUD et de Marie-Christine LERAT-HARDY, <i>Chronique d'Archéologie bordelaise, année 1991</i>	3
Julia ROUSSOT-LARROQUE, <i>Le dépôt de Martillac (Gironde) et la transition Bronze ancien-Bronze moyen en Aquitaine</i>	31
Jean-Yves BOSCHER et Claire HANUSSE, <i>Aperçu sur le vaisselier de terre cuite bordelais au XVIIe siècle : les céramiques découvertes lors de l'aménagement du Musée d'Aquitaine</i>	53
Danièle THOMAS, <i>L'église Saint-Louis des Chartrons</i>	113
Johel COUTURA, <i>La construction de Fort-Pâté au milieu de la Gironde (1689-1693)</i>	135
Raoul AVEILLÉ, <i>Nouvelles observations sur les colombiers du grand Sud-Ouest</i>	167

Groupe Jules Delpit : études d'archives

Michel LADOUCH, <i>Inauguration de la chapelle Saint-Joseph à Neyrac (Béguéy)</i>	189
Michel LADOUCH, <i>Querelles et tumultes dans l'église Saint-Hilaire de Paillet</i>	191
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>La maison du n° 31 de la rue de la Fusterie</i>	193
Pierre COUDROY DE LILLE, <i>Les blasons du couvent des Annonciades de Bordeaux</i>	197
André COFFYN, <i>Le fonds François Daleau dans les archives de la Société</i>	203
Activités et manifestations de la Société Archéologique de Bordeaux en 1991	219



Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés Savantes
1, place Bardineau, 33000 Bordeaux

Pour la Société Archéologique de Bordeaux,
le directeur des publications,
Pierre Régaldo-Saint Blancard

Maquette de la couverture :
Presse-Papiers

Composition et mise en page des textes :
ARMéDiS-édition
B. P. 37
33035 Bordeaux cedex

Impression : 40299
La Nef
22, rue du Peugue
33000 Bordeaux

Dépôt légal : janvier 1993.

Société Archéologique de Bordeaux

1, place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. 56 44 48 18

Conseil d'administration pour l'année 1991

Présidents d'honneur :

M. le Professeur MARCADÉ, membre de l'Institut.

M. le Professeur ROUDIÉ

Président : M. J.-C. LASSERRE

Vice-présidents : MM. SAUTREAU, RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Secrétaire Général : M. VIVEZ

Trésorier : M. ROBOREL DE CLIMENS

Conseillers :

M^{me} MULLER, MM. AVEILLÉ, AVISSEAU, BENUSIGLIO, COUDROY DE LILLE, FAIVRE, GARDELLES, LACOSTE LAGRANGE, PUJO, RÈCHE

Commissaire aux excursions : M. SAUTREAU

Directeur des publications : M. RÉGALDO-SAINT BLANCARD

Publications de la Société Archéologique de Bordeaux

Revue

Les Sociétaires reçoivent le tome de la *Revue Archéologique de Bordeaux* correspondant à l'année de leur cotisation. Il leur est demandé de prévenir le secrétariat de tout changement d'adresse les concernant. Toute personne étrangère à la Société, notamment toute personne morale, collectivité, association ou société, peut souscrire un abonnement.

Cotisation pour 1993 : 150 F. Pour les étudiants : 100 F.

Les cotisations doivent être réglées avant la fin du premier trimestre, par chèque bancaire ou postal au compte de la Société Archéologique de Bordeaux. Un reçu pour l'administration fiscale sera adressé sur demande.

(C.C.P. BORDEAUX 306 80 S)

Société Archéologique de Bordeaux

Hôtel des Sociétés Savantes, 1, place Bardineau, 33000 Bordeaux — Tél. : 56 44 48 18

Cession de tomes isolés (sauf épuisement)

Bulletins récents (depuis 1960)	145 F
Bulletins entre 1923 et 1960	70 F
Bulletins anciens (entre 1873 et 1923)	120 F
Tables 1924-1973	70 F

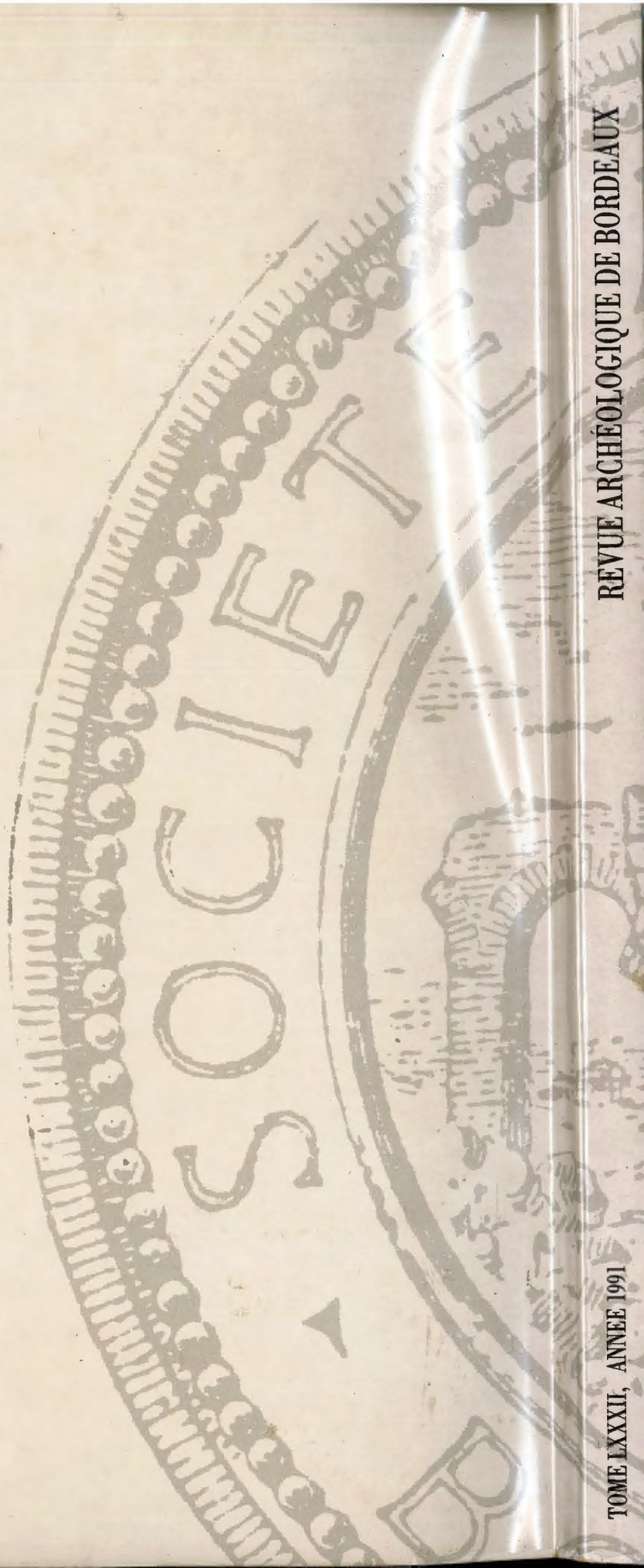
Ouvrages

J.-P. TRABUT-CUSSAC, <i>Livre des hommages d'Aquitaine</i>	60 F
Dr A. CHEYNIER, <i>Pair-Non-Pair</i>	100 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Les vieilles églises de la Gironde</i>	(épuisé)
A. NICOLAI, <i>Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^{ème} siècle</i>	500 F
J.-A. BRUTAILS, <i>Album</i>	(épuisé)
<i>Catalogue du Centenaire</i>	125
<i>Fouilles de Parunis, de Mithra aux Carmes</i> (1988)	50 F

Collection "Mémoires"

1 <i>Archéologie des Eglises et des Cimetières en Gironde</i> (1989)	150 F
2 <i>Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)</i> (1990)	160 F

ISSN 1154-1342



REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

TOME LXXXII, ANNEE 1991